



UNIVERSIDADE DE ÉVORA
ÁREA DEPARTAMENTAL DE CIÊNCIAS HUMANAS E SOCIAIS
DEPARTAMENTO DE LINGUÍSTICA E LITERATURA
DISSERTAÇÃO DE MESTRADO EM LITERATURAS E POÉTICAS COMPARADAS

**Manipulação, tradução literária e identidade:
da recepção das *Lettres portugaises*
como esbulho literário e nacional**

(Corpus)

por Maribel Malta Paradinha

Orientação:

Professora Doutora Christine Zurbach

Co-orientação:

Professor Doutor Hélio Alves

(Esta dissertação não inclui as críticas e sugestões feitas pelo júri)

Novembro de 2004

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

ÍNDICE DOS TEXTOS

Lettres portugaises traduites en françois (1669)

Tradução de Filinto Elísio (1819)

Tradução do Morgado de Mateus (1824)

Tradução de Luciano Cordeiro (1888)

Tradução de Manuel Ribeiro (1913)

Tradução de Manuel Ribeiro (1940)

Tradução de Jaime Cortesão (1920)

Tradução de Afonso Lopes Vieira (1941)

Tradução de Eugénio de Andrade (1969)

Tradução de Pedro Tamen (2000)

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TEXTOS¹

¹ O nosso estudo foi feito a partir da consulta directa das obras que indicámos ao longo do nosso estudo, na colecção privada do Sr. Leonel Borrela, na Biblioteca Nacional de França e na Biblioteca Municipal de Beja. Contudo, por uma questão de conservação das obras raras, nem sempre a reprodução destas foi possível e o *fac-simile* que fizemos não apresentava qualidade suficiente para inclusão neste trabalho. Assim, sempre que o texto não foi objecto de alterações relativamente à primeira edição, optámos pela reprodução de edições mais recentes. Foi nossa intenção integrar igualmente as reflexões dos tradutores, mas dada a sua extensão, em alguns casos, tal tornar-se-ia incomportável. Sendo assim, optámos tão-só pela apresentação das traduções que elegemos para o nosso *corpus* de trabalho.

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

LETTRES PORTUGAISES TRADUITES EN FRANÇOIS

1669²

² Optámos aqui pela apresentação do texto reproduzido por Eugénio de Andrade (edição de 1998), pelas razões que atrás expusemos e porque o tradutor respeitou a ordem e a grafia do texto de Barbin (o que não aconteceu sempre).

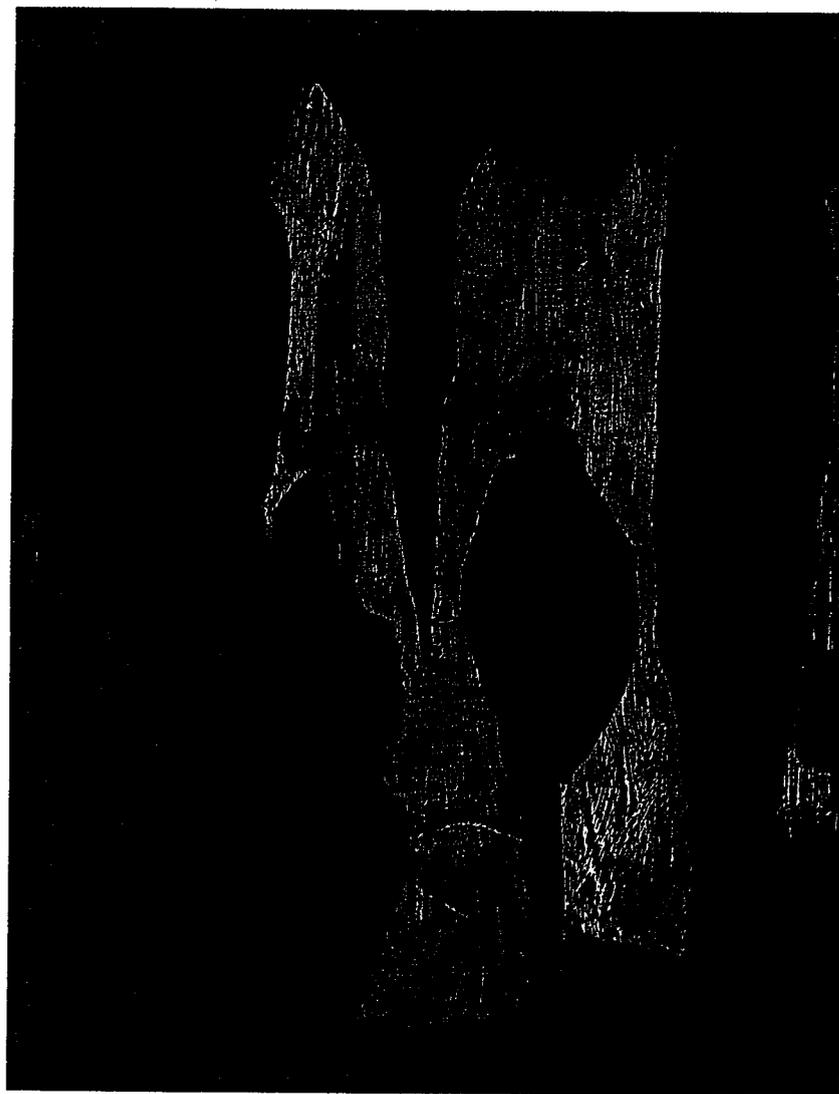
LETTRES
PORTUGAISES

TRADUITES EN
FRANÇOIS



AU LECTEUR

J'ay trouvé les moyens avec beaucoup de soin et de peine, de recouvrer une copie correcte de la traduction de cinq Lettres Portugaises, qui ont esté écrites à un Gentilhomme de qualité, qui servoit en Portugal. J'ay vû tous ceux qui se connoissent en sentimens, ou les loüer, ou les chercher avec tant d'empressement, que j'ay crû que je leur ferois un singulier plaisir de les imprimer. Je ne sçay point le nom de celuy auquel on les a écrites, ny de celuy qui en a fait la traduction, mais il m'a semblé que je ne devois pas leur déplaire en les rendant publiques. Il est difficile qu'elles n'eussent, enfin, parû avec des fautes d'impression qui les eussent défigurées.



P R E M I È R E L E T T R E

Considere, mon Amour, jusqu'à quel excez tu as manqué de prévoyance. Ah, mal-heureux! Tu as esté trahy, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses.

Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projects de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut estre comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoy? cette absence, à laquelle ma douleur, toute ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toûjours de regarder ces yeux, dans lesquels je voyois tant d'amour, et qui me faisoient connoître des mouvemens, qui me combloient de joye, qui me tenoient lieu de toutes choses, et qui enfin me suffisoient? Hélas! les miens sont privez de la seule lumière qui les animoit, il ne leur reste que des larmes, et je ne les ay employez à aucun usage, qu'à pleurer sans cesse, depuis que j'appris que vous estiez enfin résolu à un éloignement, qui m'est si insupportable, qu'il me fera mourir en peu de temps. Cependant il me semble que j'ay quelque attachement pour des malheurs, dont vous estes la seule cause: Je vous ay destiné ma vie aussitost que je vous ay veu; et je sens quelque plaisir en vous

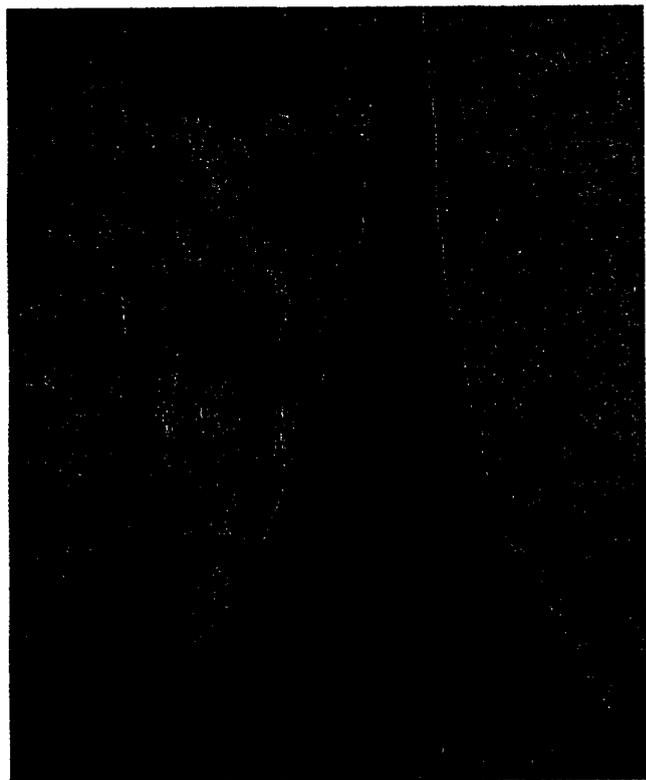
la sacrifiant. J'envoye mille fois le jour mes souûpirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne me rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes, qu'un advertissement trop sincère, que me donne ma mauvaise fortune, qui a la cruauté de ne souffrir pas que je me flatte, et qui me dit à tous momens: Cesse, cesse, Marianne infortunée, de te consumer vainement, et de chercher un Amant que tu ne verras jamais, qui a passé les Mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports, desquels il ne te sçait aucun gré! Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier: Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez mal-heureuse sans me tourmenter par de faux soupçons? Et pourquoy ferois-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins, que vous avez pris de me témoigner de l'amour? J'ay esté si charmée de tous ces soins, que je serois bien ingrate, si je ne vous aimois avec les mesmes emportemens, que ma Passion me donnoit, quand je jouissois des témoignages de la vostre. Comment se peut-il faire que les souvenirs des momens si agréables, soient devenus si cruels? et faut-il que contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur? Hélas! vostre dernière lettre le réduisit en un estrange état: il eut des mouvemens si sensibles qu'il fit, ce semble, des efforts, pour se séparer de moy, et pour vous aller trouver: Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeuray

plus de trois heures abandonnée de tous mes sens: je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous; je revis enfin, malgré moy la lumière; je me flatois de sentir que je mourois d'amour; et d'ailleurs j'estois bien-aise de n'estre plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de vostre absence.

Après ces accidens, j'ay eu beaucoup de différentes indispositions; mais, puis-je jamais estre sans maux, tant que je ne vous verray pas? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Quoy? Est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aymé? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie et à ne voir jamais personne, et je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aymer personne. Pourriez-vous estre content d'une Passion moins ardente que la mienne? Vous trouverez, peut-estre, plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois, que j'estois assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos lettres de choses inutiles, et ne m'écrivez plus de me souvenir de vous! Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi, que vous m'avez fait espérer, que vous viendriez passer quelque temps avec moy. Hélas! pourquoy n'y voulez-vous pas passer toute vostre vie? S'il m'estoit possible de sortir de ce mal-heureux Cloistre, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promesses: j'irois sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre et vous aimer par tout le

monde; je n'ose me flater que cela puisse estre, je ne veux point nourrir une espérance, qui me donneroit assurément quelque plaisir, et je ne veux plus estre sensible qu'aux douleurs. J'avoüe cependant que l'occasion, que mon frère m'a donnée de vous écrire, a surpris en moy quelques mouvemens de joye, et qu'elle a suspendu pour un moment le désespoir, où je suis. Je vous conjure de me dire, pourquoy vous vous estes attaché à m'enchanter, comme vous avez fait, puisque vous sçaviez bien que vous deviez m'abandonner? Et pourquoy avez-vous esté si acharné à me rendre mal-heureuse? Que ne me laissez-vous en repos dans mon Cloistre? vous avois-je fait quelque injure? Mais je vous demande pardon: je ne vous impute rien: je ne suis pas en estat de penser à ma vengeance, et j'accuse seulement la rigueur de mon Destin. Il me semble qu'en nous séparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre; il ne sçauroit séparer nos cœurs; l'amour, qui est plus puissant que luy, les a unis pour toute nostre vie. Si vous prenez quelque interest à la mienne, écrivez-moy souvent. Je mérite bien que vous preniez quelque soin de m'apprendre l'estat de vostre cœur, et de vostre fortune, sur tout, venez me voir.

Adieu, je ne puis quitter ce papier, il tombera entre vos mains, je voudrois bien avoir le mesme bonheur: Hélas! insensée que je suis, je m'apperçois bien que cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, ayez-moy toujours; et faites-moy souffrir encore plus de maux.



S E C O N D E L E T T R E

Il me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentimens de mon cœur, de tascher de vous les faire connoître en vous les escrivant: que je serois heureuse, si vous en pouviez bien juger par la violence des vostres! mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, et je ne puis m'empescher de vous dire, bien moins vivement, que je ne le sens, que vous ne devriez pas me mal-traitter, comme vous faites, par un oubly, qui me met au désespoir, et qui est mesme honteux pour vous; il est bien juste au moins, que vous souffriez que je me plaigne des malheurs que j'avois bien préveus, quand je vous vis résolu à me quitter; je connois bien que je me suis bien abusée, lors que j'ay pensé, que vous auriez un procédé de meilleure foy, qu'on n'a accoustumé d'avoir, parce que l'excez de mon amour me mettoit, ce semble, au-dessus de toutes sortes de soupçons, et qu'il méritoit plus de fidelité, qu'on n'en trouve d'ordinaire: mais la disposition, que vous avez à me trahir l'emporte enfin sur la justice, que vous devez à tout ce que j'ay fait pour vous, je ne laisserois pas d'estre bien mal-heureuse, si vous ne m'aymiez, que parce que je vous ayme, et je voudrois tout

devoir à vostre seule inclination: mais je suis si éloignée d'estre en cet estat, que je n'ay pas receu une seule lettre de vous depuis six mois: j'attribue tout ce malheur à l'aveuglement, avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous: ne devois-je pas prévoir que mes plaisirs finiroient plutôt que mon amour? pouvois-je espérer, que vous demeureriez toute vostre vie en Portugal, et que vous renoncerez à vostre fortune et à vostre País, pour ne penser qu'à moy? mes douleurs ne peuvent recevoir aucun soulagement, et le souvenir de mes plaisirs me comble de désespoir: Quoy! tous mes desirs seront donc inutiles, et je ne vous verray jamais en ma chambre avec tout l'ardeur et tout l'emportement, que vous me faisiez voir? mais, hélas! je m'abuse et je ne connois que trop que tous les mouvemens, qui occupoient ma teste, et mon cœur n'étoient excitez en vous que par quelques plaisirs, et qu'ils finissoient aussi-tost qu'eux; il falloit que dans ces momens trop heureux j'appelasse ma raison à mon secours pour moderer l'excez funeste de mes délices, et pour m'annoncer tout ce que je souffre, présentement: mais je me donnois toute à vous, et je n'estois pas en estat de penser à ce qui eût pû empoisonner ma joye, et m'empescher de jouyr pleinement des témoignages ardens de vostre passion; je m'appercevois trop agréablement que j'estois avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moy; je me souviens pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez mal-heureuse: mais ces frayeurs estoient bien-tost

dissipées, et je prenois plaisir à vous les sacrifier, et à m'abandonner à l'enchantement, et à la mauvaise foy de vos protestations: je voy bien le remède à tous mes maux, et j'en serois bien-tost délivrée si je ne vous aymois plus: mais, hélas! quel remede! non j'aime mieux souffrir encore davantage, que vous oublier. Hélas! cela dépend-il de moy? Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer; vous estes plus à plaindre, que je ne suis, et il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, que de jouïr des plaisirs languissans, que vous donnent vos Maîtresses de France; je n'envie point vostre indifférence, et vous me faites pitié: Je vous défie de m'oublier entièrement: Je me flatte de vous avoir mis en estat de n'avoir sans moy, que des plaisirs imparfaits, et je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portière en ce Convent: tous ceux qui me parlent, croient que je suis fole, je ne sçay ce que je leur répons: Et il faut que les Religieuses soient aussi insensées que moy, pour m'avoir crû capable de quelques soins. Ah! j'envie de bonheur d'Emanuel e de Francisque: pour quoy ne suis-je pas incessamment avec vous, comme eux? je vous aurais suivy, et je vous aurois assurément servy de meilleur cœur, je ne souhaite rien en ce monde, que vous voir: au moins souvenez-vous de moy? je me contente de vostre souvenir: mais je n'ose m'en assurer; je ne bornois pas mes espérances à vostre souvenir, quand je vous voyois tous les jours: mais vous m'avez

bien pris, qu'il faut que je me soûmette à tout ce que vous voudrez: cependant je ne me repens point de vous avoir adoré, je suis bien-aise, que vous m'ayez séduite: vostre absence rigoureuse, et peut-estre éternelle ne diminue en rien l'emportement de mon amour: je veux que tout le monde le sçache, je n'en fais point un mystère, et je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ay fait pour vous contre toute sorte de bien-séance: je ne mets plus mon honneur, et ma religion, qu'à vous aimer éperduément toute ma vie, puisque j'ay commencé à vous aimer: je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah! ne vous, contraignez point, je ne veux de vous, que ce qui viendra de vostre mouvement, et je refuse tous les témoignages de vostre amour, dont vous pourriez vous empescher: j'auray du plaisir à vous excuser, parce que vous aurez, peut-estre, du plaisir à ne pas prendre la peine de m'écrire: et je sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France estoit faite: si cela est ne pourriez-vous pas me venir voir, et m'emmener en France? Mais je ne le mérite pas, faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la manière, dont vous me traiterez; depuis que vous estes party, je n'ay pas eu un seul moment de santé, et je n'ay aucun plaisir qu'en nommant vostre nom mille fois le jour; quelques Religieuses, qui sçavent l'estat déplorable, où vous m'avez plongée, me parlent de vous

fort souvent: je sors le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous estes venu tant de fois, et je regarde sans cesse vostre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie, il me donne quelque plaisir: mais il me donne aussi bien de la douleur lorsque je pense que je ne vous reverray, peut-estre jamais; pourquoy faut-il qu'il soit possible que je ne vous verray peut-estre jamais? M'avez-vous pour toujours abandonnée? Je suis au désespoir, vostre pauvre Marianne n'en peut plus, elle s'évanoüit en finissant cette Lettre. Adieu, adieu, ayez pitié de moy.

T R O I S I È M E L E T T R E

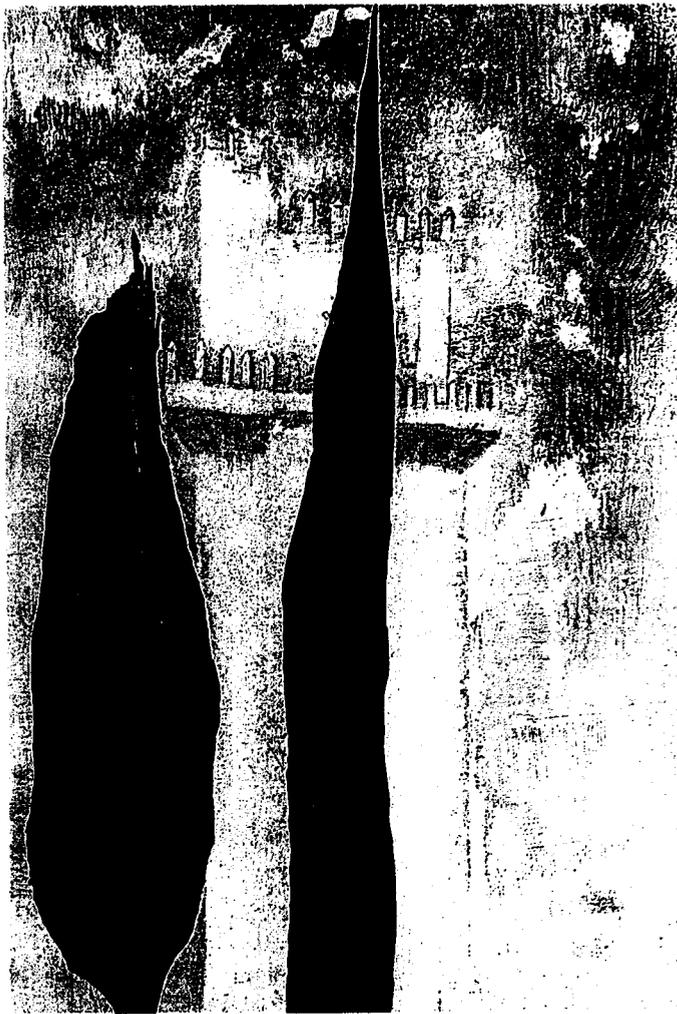
Qu'est-ce que je deviendray, et qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois prévu: j'espérois que vous m'esciriez de tous les endroits, où vous passeriez, et que vos lettres seroient fort longues; que vous soustienriez ma passion par l'espérance de vous revoir, qu'une entière confiance en vostre fidelité me donneroit quelque sorte de repos, et que je demeurerois cependant dans un estat assez supportable sans d'extrêmes douleurs: j'avois mesme pensé à quelques foibles projets de faire tous les efforts, dont je serois capable, pour me guérir, si je pouvois connoistre bien certainement que vous m'eussiez tout à fait oubliée; vostre éloignement, quelques mouvemens de dévotion; la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles, et par tant d'inquiétudes; le peu d'apparence de vostre retour, la froideur de vostre Passion, et de vos derniers adieux, vostre départ, fondé sur d'assez méchans prétextes, et mille autres raisons, qui ne sont que trop bonnes, et que trop inutiles, sembloient me promettre un secours assez assuré, s'il me devenoit nécessaire: n'ayant enfin à combattre que contre moy-mesme, je

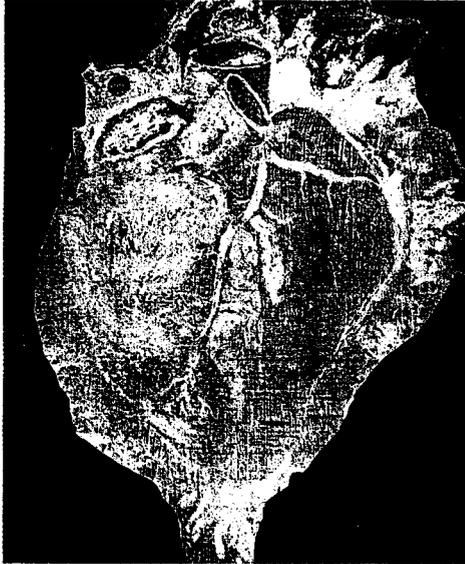
ne pouvois jamais me défier de toutes mes foiblesses, ny apprehender tout ce que je souffre aujourd'huy: Hélas! que je suis à plaindre, de ne partager pas mes douleurs avec vous, et d'estre toute seule mal-heureuse. Cette pensée me tue, et je meurs de frayeur, que vous n'avez jamais esté extrêmement sensible à tous nos plaisirs: Oüy, je connois présentement la mauvaise foy de tous vos mouvemens: vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous estiez ravy d'estre seul avec moy, je ne dois qu'à mes importunités vos empressemens, et vos transports: vous aviez fait de sens froid un dessein de m'enflâmer, vous n'avez regardé ma Passion que comme une victoire, et vostre cœur n'en a jamais esté profondément touché. N'estes-vous pas bien mal-heureux, et n'avez-vous pas bien peu de délicatesse, de n'avoir sçeu profiter qu'en cette manière de mes emportemens? Et comment est-il possible qu'avec tant d'amour je n'aye pû vous rendre tout à fait heureux? Je regrette pour l'amour de vous seulement les plaisirs infinis que vous avez perdus: faut-il que vous n'avez pas voulu en jouïr? Ah! si vous les connoissiez, vous trouveriez sans doute qu'ils sont plus sensibles, que celuy de m'avoir abusée, vous auriez esprouvé, qu'on est beaucoup plus heureux, et qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment que lors qu'on est aimé. Je ne sçay ny ce que je suis, ny ce que je fais, ny ce que je désire. Je suis déchirée par mille mouvemens contraires: Peut-on s'imaginer un estat si

déplorable? Je vous aime éperduement, et je vous ménage assez pour n'oser, peut-estre, souhaiter que vous soyez agité des mesmes transports: je me tuerois, ou je mourrois de douleur sans me tuer, si j'estois assurée que vous n'avez jamais aucun repos, que vostre vie n'est que trouble, et qu'agitation, que vous pleurez sans cesse, et que tout vous est odieux; je ne puis suffire à mes maux, comment pourrois-je supporter la douleur, que me donneroient les vostres, qui me seroient mille fois plus sensibles? Cependant je ne puis aussi me résoudre à désirer que vous ne pensiez point à moy; et à vous parler sincèrement, je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joye, et qui touche vostre cœur, et vostre goust en France. Je ne sçay pourquoy je vous écris, je voy bien que vous aurez seulement pitié de moy, et ne veux point de vostre pitié; j'ay bien du dépit contre moy-mesme, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ay sacrifié: j'ay perdu ma réputation, je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce País contre les Religieuses, et à vostre ingratitude, qui me paroist le plus grand de tous les mal-heurs: cependant, je sens bien que mes remors ne sont pas veritables, que je voudrois du meilleur de mon cœur, avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, et que j'ay un plaisir funeste d'avoir hazardé ma vie et mon honneur. Tout ce que j'ay de plus précieux, ne devoit-il pas estre en vostre disposition? Et ne dois-je pas estre bien aise de l'avoir employé comme

j'ay fait? Il me semble mesme que je ne suis gueres contente ny de mes douleurs, ny de l'excez de mon amour, quoy que je ne puisse, hélas! me flater assez pour estre contente de vous. Je vis, infidelle que je suis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie, que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte: mon desespoir n'est donc que dans mes Lettres? Si je vous aimois autant que je vous l'ay dit mille fois, ne serois-je pas morte, il y a longtemps? je vous ay trompé, c'est à vous à vous plaindre de moy: Hélas! pourquoy ne vous en plaignez-vous pas? Je vous ay veu partir, je ne puis esperer de vous voir jamais de retour, et je respire cependant. Je vous ay trahy, je vous en demande pardon: mais ne me l'accordez pas? Traitez-moy severement? Ne trouvez point que mes sentimens soient assez violens? Soyez plus difficile à contenter! Mandez-moy que vous voulez que je meure d'amour pour vous? Et je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la faiblesse de mon sexe, et que finisse toutes mes irresolutions par un veritable desespoir; une fin tragique vous obligeroit sans doute à penser souvent à moy, ma mémoire vous seroit chere, et vous seriez, peut estre, sensiblement touché d'une mort extraordinaire, ne vaut-elle pas mieux que l'estat où vous m'avez reduite? Adieu, je voudrois bien ne vous avoir jamais veu. Ah! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connois, dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux estre mal-heurese en vous aimant, que de ne vous avoir jamais veu: je consens

donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez-moy de me regretter tendrement, si je meurs de douleur, et qu'au moins la violence de ma Passion vous donne du dégoust et de l'éloignement pour toutes choses: cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrois bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon desespoir, pour vous rendre plus aimable, et pour faire voir, que vous avez donné la plus grande Passion du monde? Adieu encore une fois, je vous écris ces lettres trop longues, je n'ay pas assez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, et j'ose esperer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'estoit pas, comme vous sçavez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'estat insupportable où je suis: cependant je vous remercie dans le fonds de mon cœur du desespoir, que vous me causez; et je deteste la tranquillité où j'ay vescu, avant que je vous connusse. Adieu, ma Passion augmente à chaque moment. Ah! que j'ay de choses à vous dire!





QUATRIÈME LETTRE

Vostre Lieutenant vient de me dire, qu'une tempeste vous a obligé de relascher au royaume d'Algarve: je crains que vous n'avez beaucoup souffert sur la mer, et cette appréhension m'a tellement occupée, que je n'ay plus pensé à tous mes maux. Estes-vous bien persuadé que vostre Lieutenant prenne plus de part que moy à tout ce qui vous arrive? Pourquoi en est-il mieux informé, et enfin pourquoy ne m'avez-vous point escrit? Je suis bien mal-heureuse, si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis vostre départ! et je le suis bien davantage, si vous en avez trouvé sans m'crire; vostre injustice et vostre ingratitude sont extrêmes: mais je serois au desespoir si elles vous attiroient quelque mal-heur, et j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition, que si j'en estois vangée; je resiste à toutes les apparences qui me devoient persuader, que vous ne m'aimez gueres, et je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglement à ma Passion, qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de vostre peu de soin: que vous m'auriez épargné d'inquietudes, si vostre procedé eust esté aussi languissant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque temps! mais qui n'auroit esté abusée,

comme moy, par tant d'empressements, et à qui n'eussent-ils pas paru sincères? Qu'on a de peine à se resoudre à soupçonner longtems la bonne foy de ceux qu'on ayme! je voy bien que la moindre excuse vous suffit, et sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ay pour vous, vous sert si fidelement, que je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour jouir du sensible plaisir de vous justifier moy-mesme. Vous m'avez consommée par vos assiduites, vous m'avez enflâmée par vos transports, vous m'avez charmée par vos complaisances, vous m'avez assurée par vos sermens, mon inclination violente m'a seduite, et les suites de ces commencemens si agréables et si heureux, ne sont que des larmes, que des soûpirs, et qu'une mort funeste, sans que je puisse y porter aucun remede. Il est vray que j'ay eu des plaisirs bien surprenans en vous aimant: mais ils me coutent d'estranges douleurs, et tous les mouvemens, que vous me causez sont extrêmes. Si j'avois resisté avec opiniâtreté à vostre amour, si je vous avois donné quelque sujet de chagrin, et de jalousie, pour vous enflâmer davantage, si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite, si j'avois enfin voulu opposer ma raison à l'inclination naturelle que j'ay pour vous, dont vous me fistes bien-tost appercevoir (quoy que mes efforts eussent esté sans doute inutiles), vous pourriez me punir severement, et vous servir de vostre pouvoir: mais vous me parustes aimable, avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez, vous me témoignastes une grande Passion,

j'en fus ravie, et je m'abandonnay à vous aimer éperdüement. Vous n'estiez point aveuglé comme moy, pourquoy avez-vous donc souffert que je devinsse en l'estat où je me trouve? Qu'est-ce que vous vouliez faire de tous mes emportemens, qui ne pouvoient vous estre que tres-importuns? Vous sçavez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal, et pourquoy m'avez-vous voulu choisir pour me rendre si mal-heureuse? Vous eussiez trouvé sans doute en ce Pays quelque femme qui eust esté plus belle, avec laquelle vous eussiez eu autant de plaisirs, puisque vous n'en cherchiez que de grossiers, qui vous eût fidelement aimé aussi longtems qu'elle vous eut veu, que le temps eut pû consoler de vostre absence, et que vous auriez pû quitter sans perfidie et sans cruauté: ce procedé est bien plus d'un Tyran, attaché à persécuter, que d'un Amant, qui ne doit penser qu'à plaire? Hélas! Pourquoy exercez-vous tant de rigueur sur un cœur qui est à vous? Je voy bien que vous estes aussi facile à vous laisser persuader contre moy, que je l'ay esté à me laisser persuader en vostre faveur; j'aurois résisté, sans avoir besoin de tout mon amour, et sans m'appercevoir que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons, que ne peuvent estre celles, qui vous ont obligé à me quitter: elles m'eussent parû bien faibles, et il n'y en a point, qui eussent jamais pû m'arracher d'auprès de vous: mais vous avez voulu profiter des pretextes, que vous avez trouvés de retourner en France; un vaisseau partoit, que ne le laissiez-vous partir? Vostre famille vous avoit escrit, ne sçavez-vous

pas toutes les persecutions, que j'ay souffertes de la mienne? Vostre honneur vous engageoit à m'abandonner, ay-je pris quelque soin du mien? Vous estiez obligé d'aller servir vostre Roy; si tout ce qu'on dit de luy est vray, il n'a aucun besoin de vostre secours, et il vous auroit excusé.

J'eusse esté trop heureuse, si nous avions passé nostre vie ensemble: mais puisqu'il falloit qu'une absence cruelle nous separât, il me semble que je dois estre bien aise de n'avoir pas esté infidele et que je ne voudrois pas pour toutes les choses du monde, avoir commis une action si noire: Quoy? vous avez connu le fond de mon cœur, et de ma tendresse, et vous avez pû vous resoudre à me laisser pour jamais et à m'exposer aux frayeurs que je dois avoir, que vous ne vous souvenez plus de moy que pour me sacrifier à une nouvelle Passion? Je voy bien que je vous aime comme une folle; cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvemens de mon cœur, je m'accoûtume à ses persecutions, et je ne pourrois vivre sans un plaisir, que je descouvre, et dont je jouïs en vous aimant au milieu de mille douleurs: mais je suis sans cesse persecutée avec un extrême desagrément par la haine, et par le dégoût que j'ay pour toutes choses; ma famille, mes amis et ce Convent me sont insupportables; tout ce que je suis obligée de voir, et tout ce qu'il faut que je fasse de toute nécessité, m'est odieux: je suis si jalouse de ma Passion, qu'il me semble que toutes mes actions, et que tous mes devoirs vous regardent: Ouy, je fais quelque scrupule, si je n'employ tous les momens de ma

vie pour vous, que ferois-je, hélas! sans tant de haine, et sans tant d'amour qui remplissent mon cœur? Pourrois-je survivre à ce qui m'occupe incessamment, pour mener une vie tranquille et languissante? Ce vuide et cette insensibilité ne peuvent me convenir. Tout le monde s'est aperçu du changement entier de mon humeur, de mes manieres, de ma personne; ma Mere m'en a parlé avec aigreur, et ensuite avec quelque bonté, je ne sçay ce que je lui ay répondu, il me semble que je luy ay tout avoué. Les Religieuses les plus severes ont pitié de l'estat où je suis, il leur donne mesme quelque consideration, et quelque ménagement pour moy; tout le monde est touché de mon amour; et vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire, que des lettres froides; pleines de redites, la moitié du papier n'est pas remply, et il paroist grossierement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Dona Brites me persecuta ces jours passés pour me faire sortir de ma chambre, et croyant me divertir, elle me mena promener sur le Balcon, d'où l'on voit Mertola; je la suivis, et je fus aussi-tost frappée d'un souvenir cruel, qui me fit pleurer tout le reste du jour: elle me ramena, et je me jettay sur mon lict, où je fis mille reflexions sur le peu d'apparence que je voy de guerir jamais: ce qu'on fait pour me soulager, aigrit ma douleur, et je retrouve dans les remedes mesmes des raisons particulieres de m'afliger: je vous ay veu souvent passer en ce lieu avec un air, qui me charmoit, et j'étois sur ce Balcon le jour fatal que je commençay à sentir les premiers effets de ma Pas-

sion mal-heureuse; il me sembla que vous vouliez me plaire, quoy que vous ne me connussiez pas: je me persuaday que vous m'aviez remarquée entre toutes celles que estoient avec moy, je m'imaginay que lors que vous vous arrêtiez, vous estiez bien-aise que je vous visse mieux, et j'admiraissse vostre adresse, lors que vous poussiez vostre cheval, j'estois surprise de quelque frayeur, lors que vous le faisiez passer dans un endroit difficile: enfin je m'intéressois secrettement à toutes vos actions, je sentoiss bien que vous ne m'estiez point indifférent, et je prenoiss pour moy tout ce que vous faisiez. Vous ne connoissiez que trop les suites de ces commencemens, et quoy que je n'aye rien à ménager, je ne dois pas vous les écrire, de crainte de vous rendre plus coupable, s'il est possible, que vous ne l'estes, et d'avoir à me reprocher tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'estre fidele. Vous ne le serez point: Puis-je espérer de mes lettres et de mes reproches ce que mon amour et mon abandonnement n'ont pû sur vostre ingratitude? Je suis trop assuree de mon mal-heur, vostre procedé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter, et je dois tout apprehender, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous de charmes que pour moy, et ne paroistrez-vous pas agreable à d'autres yeux? Je croy que je ne seray pas faschée que les sentimens des autres justifient les miens en quelque façon, et je voudroiss que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, et qu'aucune ne vous plût: ce project est ridicule, et impossible: neantmoins j'ay assez

éprouvé que vous n'estes gueres capable d'un grand entestement et que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, et sans y estre contraint par une nouvelle Passion: peut-estre voudrois-je que vous eussiez quelque pretexte raisonnable? Il est vray, que je serois plus mal-heureuse, mais vous ne seriez pas si coupable: je vois bien que vous demeurerez en France sans de grands plaisirs, avec une entiere liberté: la fatigue d'un long voyage, quelque petite bien-seance, et la crainte de ne répondre pas à mes transports vous retiennent: Ah! ne m'apprehendez point. Je me contenteray de vous voir de temps en temps, et de sçavoir seulement que nous sommes en mesme lieu: mais je me flatte, peut-estre, et vous serez plus touché de la rigueur et de la severité d'une autre, que vous ne l'avez esté de mes faveurs, est-il possible que vous serez enflammé par de mauvais traitemens? Mais avant que de vous engager dans une grande Passion, pensez bien à l'excez de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes desespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Ah! vous allez vous rendre mal-heureux; je vous conjure de profiter de l'estat où je suis, et qu'au moins ce que je souffre pour vous, ne vous soit pas inutile. Vous me fistes, il y a cinq ou six mois une fascheuse confidence, et vous m'avoüates de trop bonne foy que vous aviez aimé une Dame en vostre Pais: si elle vous empesche de revenir mandez-le moy sans ménagement, afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'esperance me soutient encore, et je seray

bien-aise (si elle ne doit avoir aucune suite) de la perdre tout à fait, et de me perdre, moy-même; envoyez-moy son portrait avec quelqu'une de ses lettres. Et écrivez moy tout ce qu'elle vous dit; J'y trouverois, peut-estre, des raisons de me consoler, ou de m'affliger davantage; je ne puis demeurer plus longtemps dans l'estat où je suis, et il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrois aussi avoir le portrait de vostre frere et vostre Belle-sœur: tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher, et je suis entierement devoüée à ce qui vous touche: je ne me suis laissé aucune disposition de moy-mesme; il y a des momens, où il me semble que j'aurois assez de soumission pour servir celle que vous aimez; vos mauvais traitemens et vos mépris m'ont tellement abattue que je n'ose quelquefois penser seulement, qu'il me semble que je pourrois estre jalouse sans vous déplaire, et que je croy avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches: je suis souvent convaincüe, que je ne dois point vous faire voir avec fureur comme je fais, des sentimens que vous desavoüez. Il y a longtemps qu'un Officier attend vôtre Lettre; j'avois resolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût: mais elle est trop extravagante, il faut la finir. Hélas! il n'est pas en mon pouvoir de m'y resoudre, il me semble que je vous parle, quand je vous écris, et que vous m'estes un peu plus present: La première ne sera pas si longue ny si importune, vous pourrez l'ouvrir, la lire, sur l'assurance que je vous donne; il est vray que je ne dois point vous parler d'une pas-

sion qui vous déplaisoit et je ne vous en parleray plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnay toute à vous sans ménagement: vostre Passion me paroissoit fort ardente et fort sincere, et je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté pour vous obliger à faire cinq cens lieuës, et à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner; personne ne m'estoit redevable d'un pareil traitement; vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion et de mon desordre, mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engageroit à m'aimer malgré vous. L'Officier, qui doit vous porter cette Lettre, me mande pour la quatrième fois, qu'il veut partir. Qu'il est pressant! Il abandonne sans doute quelque mal-heureuse en ce Païs. Adieu, j'ay plus de peine à finir ma Lettre, que vous n'en avez eu à me quitter, peut-estre pour tousjours. Adieu, je n'ose vous donner mille noms de tendresse, ny m'abandonner sans contrainte à tous mes mouvemens: je vous aime mille fois plus que ma vie, et mille fois plus que je ne pense: que vous m'estes dur! que vous m'estes cruel! vous ne m'écrivez point, je n'ay pu m'empescher de vous dire encore cela; je vay recommencer, et l'Officier partira; qu'importe! qu'il parte, j'écris plus pour moi que pour vous: je ne cherche qu'à me soulager, aussi bien la longueur de ma lettre vous fera peur, vous ne la lirez point, qu'est-ce que j'ay fait pour estre si mal-heureuse? Et pourquoy avez vous empoisonné ma vie? Que ne suis-je née en un autre Païs? Adieu, pardonnez-moy. Je n'ose plus vous prier de m'aymer, voyez où mon destin m'a reduite. Adieu.

C I N Q U I È M E L E T T R E

Je vous écris pour la dernière fois, et j'espere vous faire connoistre par la difference des termes, et de la maniere de cette Lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimez plus, e qu'ainsi je ne dois plus vous aimer: je vous r'envoye donc par la première voye tout ce qui me reste encore de vous: Ne craignez pas que je vous écrive; je ne mettray pas mesme vostre nom au dessus du pacquet; j'ay chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avois accoustumée à des confidences bien éloignées de celle-cy; ses soins me seront moins suspects que les miens; elle prendra toutes les precautions necessaires, afin de pouvoir m'asseurer que vous avez receu le portrait et les bracelets que vous m'avez donnez: je veux cependant que vous sçachiez que je me sens, depuis quelques jours, en estat de brûler, de déchirer ces gages de vostre Amour, qui m'estoient si chers, mais je vous ay fait voir tant de foiblesse, que vous n'auriez jamais crû que j'eusse pû devenir capable d'une telle extremité, je veux donc jouïr de toute la peine que j'ay eüe à m'en séparer, et vous donner au moins quelque dépit: Je vous advoüe à ma honte et à la vostre, que je me suis trouvée plus attachée que je ne veux vous

le dire, à ces bagatelles, et que j'ay senty que j'avois un nouveau besoin de toutes mes reflexions, pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flattois de n'estre plus attachée à vous: Mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raisons: je les ay mises entre les mains de Dona Brites; que cette resolution m'a cousté de larmes! Apres mille mouvements et mille incertitudes que vous ne connoissez pas, et dont je ne vous rendray pas compte assurément, je l'ay conjurée de ne m'en parler jamais, de ne me les rendre jamais, quand mesme je les demanderois pour les revoir encore une fois, et de vous les renvoyer, enfin sans m'en advertir.

Je n'ay bien connu l'excez de mon Amour que depuis que j'ay voulu faire tous mes efforts pour m'en guerir; et je crains que je n'usse osé l'entreprendre, si j'eusse pû prévoir tant de difficultés et tant de violences. Je suis persuadée que j'eusse senty des mouvemens moins desagrables en vous aymant tout ingrat que vous estes, qu'en vous quittant pour toujours. J'ay éprouvé que vous m'estiez moins cher que ma Passion, et j'ay eu d'estranges peines à la combattre, apres que vos procedez injurieux m'ont rendu vostre personne odieuse.

L'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aydé à prendre des resolutions contre vous: Hélas! j'ay souffert vos mépris, j'eusse supporté vostre haine en toute la jalousie que m'eust donnée l'attachement que vous eussiez pû avoir pour une autre; j'aurois eu, au moins, quelque passion à combattre, mais vostre indifférence m'est insupportable; vos impertinentes protestations

d'amitié et les civilités ridicules de vostre derniere lettre m'ont fait voir que vous aviez receu toutes celles, que je vous ay écrites, qu'elles n'ont causé dans vostre cœur aucun mouvement, et que cependant vous les avez leuës: ingrat, je suis encore assez folle pour estre au desespoir de ne pouvoir me flater qu'elles ne soient pas venuës jusques à vous, et qu'on ne vous les ayt pas renduës; Je déteste vostre bonne foy, vous avois-je prié de me mander sincerement la verité? Que ne me laissez-vous ma Passion? Vous n'aviez qu'à ne me point écrire; je ne cherchois pas à estre éclaircie; ne suis-je pas bien mal-heureuse de n'avoir pû vous obliger à prendre quelque soin de me tromper? et de n'estre plus en estat de vous excuser? Sçachez que je m'aperçois que vous estes indigne de tous mes sentimens, et que je connois toutes vos méchantes qualités: Cependant (si tout ce que j'ay fait pour vous peut meriter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande), je vous conjure de ne m'écrire plus, et de m'ayder à vous oublier entierement; si vous me témoigniés, faiblement, mesme, que vous avez eu quelque peine en lisant cete lettre, je vous croirois peut-estre; et peut-estre aussi vostre adveu et vostre consentement me donneroient du dépit et de la colere, et tout cela pourroit m'enflâmer: Ne vous meslez donc point de ma conduite, vous renverseriez, sans doute, tous mes projets, de quelque maniere que vous voulussiez y rentrer; je ne veux point sçavoir le succès de cette Lettre; ne troublez pas l'estat que je me prepare, il me semble que vous pouvez estre content des maux que vous me causez (quelque dessein que vous eussiez

fait de me rendre mal-heureuse); Ne m'ostez point de mon incertitude, j'espère que j'en feray, avec le temps, quelque chose de tranquille: Je vous promets de ne vous point hayr, je me défie trop des sentimens violens, pour oser l'entreprendre.

Je suis persuadée que je trouverois peut-estre en ce pays un Amant plus fidele; mais hélas! qui pourra me donner de l'amour? la passion d'un autre m'occupera-t-elle? La mienne a-t-elle pû quelque chose sur vous? N'éprouve-je pas qu'un cœur attendry n'oublie jamais ce qui l'a fait apercevoir des transports qu'il ne connoissoit pas, et dont il estoit capable, que tous ses mouvemens sont attachez à l'idole qu'il s'est faite, que ses premières idées et que ses premières blessures ne peuvent estre ny guéries ny effacées, que toutes les passions qui s'offrent à son secours et qui font des efforts pour le remplir et pour le contenter, luy promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus, que tous les plaisirs qu'il cherche sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à luy faire bien connoître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs. Pourquoi m'avez vous fait connoître l'imperfection et le desagrément d'un attachement qui ne doit pas durer eternellement, et les mal-heurs qui suivent un amour violent, lors qu'il n'est pas reciproque? et pourquoi une inclination aveugle et une cruelle destinée s'attachent-elles, d'ordinaire, à nous déterminer pour ceux qui seroient sensibles pour quelque autre?

Quand mesme je pourrois espérer quelque amusement dans un nouvel engagement, et que je trouverois quelqu'un de bonne

foy, j'ay tant de pitié de moy-mesme, que je ferois beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez reduite: et quoy que je ne sois pas obligée à vous ménager, je ne pourrois me resoudre à exercer sur vous, une vengeance si cruelle, quand mesme elle dépenderoit de moy, par un changement que je ne prevois pas.

Je cherche dans ce moment à vous excuser, et je comprend bien qu'une Religieuse n'est guere aymable d'ordinaire: Cependant il semble que si on estoit capable de raisonner sur les choix qu'on fait, on devroit plustost s'attacher à elles qu'aux autres femmes, rien ne les empesche de penser incessamment à leur passion, elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent et qui occupent dans le monde. Il me semble qu'il n'est pas fort agreable de voir celles qu'on aime toûjours distraites par mille bagatelles, et il faut avoir bien peu de delicatesse, pour souffrir (sans en estre au desespoir) qu'elles ne parlent que d'assemblées, d'ajustemens et de promenades; on est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies, elles sont obligées à des égards, à des complaisances, à des conversations: qui peut s'asseurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions, et qu'elles souffrent tousjours leurs marys avec un extrême dégoût, et sans aucun consentement?

Ah! qu'elles doivent se défier d'un Amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-dessus, qui croit aisément et sans inquietude, ce qu'elles luy disent, et qui les voit avec beaucoup de confiance et de tranquillité sujetes à tous ces devoirs!

Mais je ne pretens pas vous prouver par de bonnes raisons, que vous deviez m'aimer; ce sont de tres-meschans moyens, et j'en ay employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas reüssi; je connois trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter; je seray mal-heureuse toute ma vie, ne l'étois-je pas en vous voyant tous les jours, je mourois de frayeur que vous ne me fussiez pas fidele, je voulois vous voir à tous momens, et cela n'estoit pas possible, j'estois troublée par le peril que vous couriez en entrant dans le Convent, je ne vivois pas lors que vous estiez à l'armée, j'estois au desesper de n'estre pas plus belle et plus digne de vous, je murmurois contre la mediocrité de ma condition, je croyois souvent que l'attachement que vous paroissiez avoir pour moy vous pourroit faire quelque tort, il me sembloit que je ne vous aymoies pas assez, j'apprehendois pour vous la colere de mes parens, et j'estois enfin dans un estat aussi pitoyable qu'est celui où je suis presentement: si vous m'eussiez donné quelques témoignages de vôtre passion depuis que vous n'estes plus en Portugal, j'aurois fait tous mes efforts pour en sortir, je me fusse déguisée pour vous aller trouver, hélas! qu'est-ce que je fusse devenue, si vous ne vous fussiez plus soucié de moy, apres que j'eusse esté en France? quel desordre! quel égarement! quel comble de honte pour ma famille, qui m'est fort chere depuis que je ne vous aime plus. Vous voyez bien que je connois de sens froid qu'il estoit possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis; et je vous parle, au moins, raisonnablement une fois en ma vie; que ma moderation vous plaira, que vous serez content de

moy, je ne veux point le sçavoir, je vous ay déjà prié de ne m'écrire plus, et je vous en conjure encore.

N'avez-vous jamais fait quelque reflexion sur la maniere dont vous m'avez traitée? Ne pensez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde? Je vous ay aymé comme une insensée, que de mépris j'ay eu pour toutes choses! Vostre procédé n'est point d'un honneste homme, il faut que vous ayez eu pour moy de l'aversion naturelle, puis que vous ne m'avez pas aymée éperduément; je me suis laissée enchanter par des qualitez tres mediocres, qu'avez-vous fait qui deust me plaire? quel sacrifice m'avez-vous fait? n'avez-vous pas cherché mille autres plaisirs? avez-vous renoncé au jeu, et à la chasse? n'estes-vous pas party le premier pour aller à l'Armée? n'en estes-vous pas revenu apres tous les autres? Vous vous estes exposé folement, quoy que je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moy, vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal, où vous estiez estimé. Une lettre de vostre frere vous en a fait partir, sans hesiter un moment; et n'ay-je pas sçeu que durant le voyage vous avez esté de la plus belle humeur du monde? Il faut avoüer que je suis obligée à vous haïr mortellement; ah! je me suis attiré tous mes mal-heurs: je vous ay d'abord accoûtumé à une grande Passion, avec trop de bonne foy; et il faut de l'artifice pour se faire aimer, il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflâmer, et l'amour tout seul ne donne point de l'amour, vous vouliez que je vous aymasse, et comme vous aviez formé ce dessein, il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y

parvenir; vous vous fussiez mesme résolu à m'aimer, s'il eut esté nécessaire; mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans vostre entreprise sans passion, et que vous n'en aviez aucun besoin. Quelle perfidie! Croyez-vous avoir pû impunément me tromper? Si quelque hazard vous ramenoit en ce pays, je vous declare que je vous livreray à la vengeance de mes parens. J'ay vescu long-temps dans un abandonnement et dans une idolâtrie qui me donne de l'horreur, et mon remords me persecute avec une rigueur insupportable, je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, et je n'ay plus, hélas! la passion qui m'empeschoit d'en connoistre l'enormité; quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré? quand est-ce que je seray délivrée de cét embarras cruel? Cependant je croy que je ne vous souhaite point de mal, et que je me resouderois à consentir que vous fussiez heureux; mais comment pourrez-vous l'estre, si vous avez le cœur bien fait?

Je veux vous écrire une autre Lettre, pour vous faire voir que je seray peut-estre plus tranquille dans quelque temps... Que j'auroy de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procedés injustes apres que je n'en seray plus si vivement touchée et lors que je vous feray connoître que je vous méprise, que je parle avec beaucoup d'indifference de vostre trahison, que j'ay oublié tous mes plaisirs et toutes mes douleurs, et que je ne me souviens de vous que lors que je veux m'en souvenir! Je demeure d'accord que vous avez de grands avantages sur moy, et que vous m'avez

donné une passion qui m'a fait perdre la raison, mais vous devez en tirer peu de vanité; j'estois crédule, on m'avoit enfermée dans ce Convent depuis mon enfance, je n'avois veu que des gens desagreables, je n'avois jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment; il me sembloit que je vous devois les charmes et la beauté que vous me trouviez, et dont vous me faisiez appercevoir; j'entendois dire du bien de vous, tout le monde me parloit en vostre faveur, vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me donner de l'Amour; mais je suis, enfin, revenuë de cét enchantement, vous m'avez donné de grands secours, et j'advouë que j'en avois un extrême besoin: En vous renvoyant vos Lettres, je garderay soigneusement les deux dernieres que vous m'avez écrites, et je les reliray encore plus souvent que je n'ay leu les premières, afin de ne retomber plus dans mes foiblesses. Ah! qu'elles me coûtent cher, et que j'aurois esté heureuse, si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé! Je connois bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches et de vostre infidelité, mais souvenez-vous que je me suis promise un estat plus paisible, et que j'y parviendray, ou que je prendray contre moy quelque resolution extrême, que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir, mais je ne veux plus rien de vous, je suis une folle de redire ces mesmes choses si souvent, il faut vous quitter et ne penser plus à vous; je crois mesme que je ne vous écriray plus; sui-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvemens?

**Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Letras portuguesas* como esbulho literário e nacional**

**TRADUÇÃO DE FILINTO ELÍSIO
1819**

(EDIÇÃO DE 1896)



Filinto Elycio

BIBLIOTHECA INTERNACIONAL
Director: Eugenio de Castro

CARTAS

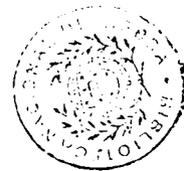
D'uma religiosa portugueza

Traduzidas

POR

FILINTO ELYSIO

(Francisco Manuel do Nascimento)



COIMBRA
Augusto d'Oliveira — Editor
LIVRARIA MODERNA
19 — Largo do Principe D. Carlos — 23
1896

CARTAS D'UMA RELIGIOSA PORTUGUEZA

CARTA I

E foi possível que um minuto de enfado concebesses contra mim? e que eu com a afeição mais terna, com a afeição mais delicada te dêsse um unico instante de pezar? De que remorsos, ai misera de mim! não fôra eu atormentada, se quebrantado houvesse a fé que te hei jurado? Ah! que se excesso ha de que accusar-me eu deva, é o do muito que eu fiel te sou; é de que ainda esse enfado eu t'o perdôo. E porque consentir eu remorso tal? E não tenho eu razão de me queixar? E não fizêra eu agravo a esse teu affecto, se consentisse sem ressentido murmurio, a fôrça de me soltares o menos dito? E quanto, oh Céos, argúo minha alma eu de continuo, de que ella não patenteia assaz o ardor de seus impulsos; quando tu... todos os segredos de tua alma cauteloso fechas! Quando nadam em languidez meus

olhos, accuso-os do mal que elles servem ao meu amor, e de que sonegam ardores de meu peito: quando elles sobejam de vivos, tambem os accusa a minha languidez: com as acções de mais claro grito, inda me parece que assaz me não declaro; quando tu d'um nada compões segredo. Oh quanto esse teu proceder maguou minha alma! E quanto dó, se me visses, te eu causára! E quanto, se então, me podesses ver os pensamentos! Mas d'onde me vem o curioso empenho de decifrar o que volve em teu coração? E lá deparar talvez com tibiezas, e (quem sabe) com deslealdades? De honrado m'as encobres; e d'esse encobrir, obrigações te devo: que me esquivas o pezar de te ver indifferente comigo; e condoído da minha fraqueza me dissimulas o que de mim sentes. Ai de mim! Que a conhecer-te eu, de primeiro, tal, póde ser, que pelo teu se moldasse este meu peito. E ora tu, então has resolvido amar-me tibio, dés que viste que em furias de amor me abraço. Não que da compleição te venha o poderes refrear-te assim: que bem reparei eu hontem quanto de assomado tens: bem que assomos taes não t'os cause a colera, mas tão sómente o ultraje. Ingrato! Quaes tens de amor queixumes, que tão má parte n'elle tomas? Porque não empregas esses impetos, em correspondencia d'estes meus? Quem impede accelerarem-se os passos com que adiantemos a nossa felicidade? E quem, ao ver quão apressado te retiras do meu quarto, imaginaria o quão lento buscál-o vens, quando amor de lá te está

chamando? Cabe que leis te imponha um coração que todo se entregou? Vai-te, que em castigál-o bem fizeste: que eu de vergonha morreria, se de algum movimento meu me dêsse por senhora. E quão bem que sabes o como se castiga essa especie de revolta! Lembras-te acaso do apparente remanso com que me offereceste hontem de me ajudar a mais te não ver? E tiveste animo de tal me offerecer, e pensamento de que eu tal acceitasse? Tanto tem de melindre o meu amor, que mais dolorosa me seria de delicto em mim, que em ti, se o commettesses: que mais ciosa sou d'esta affeição minha, que da propria tua: e mais te perdoára uma infidelidade, que o suspeitar essa em mim. Sim; que mais fôlgo de me ver leal contigo, que comigo tu leal. Tão preciosa é a ternura com que te amo, e a estima em que te prézo, e tanta gloria concebo d'ella, que não avalio maior delicto, que o d'ella duvidares. Duvidares tu, quando tudo, no meu coração, no teu, se affinca a persuadir-t'o? Não ha ahí um unico descuido teu, que te não ponha aos olhos que sobe a adoração o meu affecto. Tanto me tem o amor instruida em me aproveitar de todo o lance; pois a reserva mesma de acariciar-te tem de te convencer do excesso d'esta paixão minha¹. Comprazimento é este meu, em que não sei

¹ Espirito refina lo de alcool a 60 graus da quinta essecnia das finuras da affeição.

se has reparado. Quantas vezes não hei reprimido, quando entras, os impulsos da minha alegria, só porque nos teus olhos attentei que me pedias mais moderação! Aggravo me fizeras, se n'essas occasiões, não reparasses no quanto me eu constrangia. Sacrificios que te eu fazia; e que me eram os mais custosos que nunca te fiz. Nem t'os lanço por taes em rosto. Que me val ser eu, ou não perfectamente ditosa, com tanto que o que falta á minha dita, augmente a tua? Vira-te eu mais empenhado a meu respeito, e oh quanto jubilará então no conceito de ser a mais amada! mas tu não jubilarias de o seres tanto. Fôra esse o caso de imaginares, que algo ao teu amor devias: e eu me daria os gabos de que á minha inclinação devesse tudo. Não abuses todavia d'essa minha amorosa bizarrria, cerceando d'esse apoucado empenho que inda demostras para comigo. Sé tambem generoso como eu, e vem-me protestar, que dá mór vulto á tua afeição o desinteresse d'esta minha; e que em arriscando de commetter tudo ao azar, nada eu arrisco; e que tão fiel, e tão terno me serás sempre, quão fiel, e ternamente eu tua sou.

CARTA II

Como é feia (não te minto) a Senhora, que hontem á noite dansou! E o conde da Cunha andou muito mal em dál-a por formosa. E ficares tu horas esquecidas ao pé d'ella! Pareceu-me pelo ar que no semblante dava, que não despontava de discreta, no que ella te dizia: mas nada menos boa parte do tempo que durou a visita, com ella conversaste; e quão duro me foi ouvir-te que te não desagradava a sua conversação! E que fallas de encanto tal te ha ella dito? Novas foram de alguma dama de França, amores teus? ou começava ella já a dar-te amores? Que conversação tão aturada só amor sabe entretel-a. Esses teus francezes d'ha pouco vindos, não me pareceram bem agradaveis; todo o serão causaram meu martyrio, c'os mais galantes ditos que

imaginar souberam: ditos affectados que me não podiam divertir; d'ellos só me procedeu, a noite toda, desatinada enchaquêca, de que não déras tino se de mim o não souberas.

Não duvido, que andam os teus servos empregados em saber novas de como essa franceza afortunada se acha hoje do cansaço de hontem; que tanto a fizeste dansar, que bem se pôde inculcar doente. Que attractivos encontre n'ella? Que ternura lhe supposêste? Que lealdade mais firme que a de outrem? Ou que inclinação mais prompta a querer-te maior bem, do que eu te dei a demonstrar?

Cousa impossivel! Tu muito o sabes, que só de te ver passar, se me ausentou todo o socego da minha vida; e sem que me atalhasse o pundonor do sexo, nem o da nobreza, fui eu a primeira que deligenciei os acasos de tornar a ver-te. Se ella mais fez do que eu, direi que ella se acha esta manhã á cabeccira do teu leito, e que lá deparará com ella Durino meu criado. Para felicidade tua, o desejo assim. Que me empenho eu tanto em tudo o que te pôde aprazer, que cortarei, em quanto eu viva, pela minha dita, por augmentar a tua. E se para contentar essa beldade a regalias com a leitura d'esta minha carta, dá-lh'a sem escrupulo a ler. Nem, para o adiantamento de tuas pretensões julgo eu inutil essa leitura; que appellido tenho eu bem conhecido n'este reino, e assaz me adularam de formosa; mas já de o ser me despersuadiu o teu desprezo. Para essa

nova conquista bem podes por exemplo dar-me; e dizer-lhe que estremecida te amo. Convirei gostosa; que antes quero contribuir para a minha perdição, que pôr em negativa tão qualificado affeito.

Sim. Que te amo eu mil vezes mais do que a mim propria, n'este mesmo lance de ciumes, em que te escrevo. Confesso que o modo, com que hontem procedeste, me arrojou centelhas de raiva no coração; e (porque nada occulte), desleal te creio. Aborreço a Marqueza de F... que deu azo a que visses essa Dama pouco ha chegada. Quizera eu, que nunca viera ao mundo a Marqueza de F... pois que no dia do seu casamento é que tu me entranhaste na alma a dôr que sinto. Aborreço o que inventou baile. Aborreço-me a mim propria; e sobretudo aborreço ainda essa Franceza mil vezes mais. Entre tantos aborrecimentos nenhum porém teve a audacia de se chegar a ti; que ainda infiel, te considero amavel. A todas as luzes que te eu veja, e até ainda aos pés d'essa cruel rival, que toda a minha felicidade perturba, encontro em ti incentivos taes, que em nenhum outro homem se deparam. Quão louca eu sou! Muito me enojára que os não vissem em ti, os mais, quaes eu os vejo. E dado que a essa opinião eu persuadida esteja, que jaz pendente a perda para mim, da affeição tua, antes despenhar-me consinto nesse desesperado pégo, que cercar-te um só dos gabos que mereces. Como porém concorda Amor contrarios taes! D'essa opinião vem que maior ciume não

*

cabe que haja, do que o meu ciúme ácerca de quanto te diz respeito; e iria eu não menos ao cabo do mundo grangear-te admiradores. Aborreço essa Franceza, com tão entranhavel odio, que não ha ahí crueza que em destruição sua eu não executara. Desejara-lhe eu a dita do que a amasses, se em mim coubesse, que com esse amor tu mais ditoso fôras.

Sim. Que o teu contentamento o prézo eu em muito; e por te vér contente, me déra eu por bem venturosa, se todo o prazer da minha vida o sacrificasse a um instante de teu gosto. Oh! como, sem hesitar eu o faria! Porque não és tu como eu? Se quanto eu te amo, me amáras tu, que ventura para nós ambos! A tua dita, a minha fôra, e mais completa ainda fôra a tua. Ninguém em todo o mundo concebeu em seu peito amor tão avultado; porque ninguém concebeu tanto, o muito que tu mereces: e de compassiva morreria eu, se capaz te imaginasse de firmar o teu amor em outra dama. Habitado á maneira com que eu amo, não acertarias com quem tão ditoso te fizesse, como o és comigo. Por mim julgo as outras damas, e sinto dentro de mim, que só eu para ti nasci. Que fôra do melindre de teu animo, se não deparasse com um coração tão delicado! Esses olhos tão eloquentes, e tão bem comprehendidos, quaes, a não ser os meus, saberiam responder-lhes? Dá-o por impossivel! Amar? só nós ambos o sabemos: e de magua morreríamos um e outro, se differente empenho sorteassem nossas almas.

CARTA III

Quando é que terá fim essa tua ausencia? E passar-se-ha ainda hoje o dia sem que a Lisboa voltes? Tão esquecido estás de que ha já dois dias que partiste? Imagino que pozeste na vontade achar-me já defunta quando volvas! E que menos por acompanhar El-Rei na visita que elle fez ás naus deixaste a côrte, que por te descartar d'uma importuna amante. Com effeito, essa eu sou (démol-o por assentado) em summo grau: que uma ausencia de vinte e quatro horas me chega aos umbraes da morte, e o que para qualquer sobeja felicidade fôra, não o é para mim sempre. Tempos ha em que te não contemplo assaz rico de venturas; outros em que te considero tanto d'ellas abastado, que de

outras, e não de mim te vem essa riqueza. Até me dão tristeza os meus transportes, quando percebo que não reparas nelles como eu quizera. Assustão-me essas tuas distracções. Quizera-te eu recolhido em ti mesmo, quando eu sei tudo o que dentro de ti se passa: e desespere-me quando por descuido teu, não saes ao impeto de meus arrojões.

Confesso meu desatino; mas que prudencia cabe em quem tanto amor como eu encerra? Razão seria que mais quietação em mim houvesse, neste mesmo prazo em que te escrevo, quando sei que a dois passos estás de mim; que o teu dever é quem lá te demora; e que eu podéra ir ver-te, a não m'o impedir a molestia de meu irmão, que logo que partiste adoeceu. Quando sei que onde resides, não residem damas... Agudo espinho arrancado de meu sei! Mas quantos não pungem ainda a misera amante que tanto amor como eu concebe! Essas naus, essas guerreiras armas, e petrechos tem de te desavesar dos pacíficos prazeres do amor: e quem sabe, se nesta hora mesma, não estás tu delineando o instante do nosso apartamento (infalível infortunio!) e excogitas meio de preparar o teu coração para esse transe! Ah! que me não fôra mais funesto o ver-te em companhia das mais raras formosuras da Europa, que essa artilheria, no caso que tal effeito em ti produza.

Não que eu combater queira com o que a ti deves, pois que mais que a mim propria, estimo o teu pun-

donor, bem inteirada de que não vieste á luz para passar teus dias junto de mim. Mas meu gosto fôra, que te horrorizasse esse necessario dever, no mesmo auge que a mim me horroriza; que nesse pensamento estremecesses, e que quanto mais inevitavel esse apartamento, tanto mais imaginasses, que sem morrer, te fôra impossivel supportá-lo. Nem me crimines de que amo vêr-te a braços com a desesperação; que não tens tu de verter uma só lagrima, que eu não anceie de enxugar-a; e hei de sempre a primeira ser, em te pedir que briosamente supportes o transe que, por sobeja dôr, me arrancará a vida. Que não houvera ahi para mim consolação, se eu crêra, que vim ao mundo, para que fosse tua desconsolação a minha ausencia. Qual é pois o meu desejo? Não o sei. Desejo toda a minha vida amar-te, e até adorar-te. Desejo, a ser possivel, que me ames tu, como eu te amo. Desejos taes só loucas como eu os podem ter. Não te enoje de mim o ver-me em tal loucura: que a não ser por ti, por nenhum outro em mim coubera. Loucura, que eu nunca trocar quizera pela mais solida prudencia, se para a ter, relevasse amar-te eu menos. Tens mil prendas no teu juizo, o outras tantas me dizias ter descoberto em mim; prendas a que eu nada menos renunciára, se da nossa loucura aos progressos empecessem. Nas acções de nossa alma, só o amor deve dominio ter: tudo se lhe deve, em tudo se deve contentá-lo; queixe-se a razão, ou não se queixe. Foi tal teu parecer, desde que não me viste?

Receio que ora haja recobrado toda a liberdade do juizo. E está elle ainda nessa posse, quando pensas n'uma guerra que te deve separar de mim? Não cabe em ti traição tão feia. Certo: cada soldado que vês, te arranca um suspiro, e já saboreio o gosto de que te ouvirei, quando voltares, que tem dias de vago o teu juizo, e que toda a jornada te vagou. Segura estou eu que ninguem te boquejou em mim: em mim que não tenho esse defeito de sobeja razão; antes desarrazão em modo tal, que se espantam quantos me escutam. Se não fôra a molestia de meu irmão, que pretexta os meus devaneios, todos os de casa assentariam que sou louca rematada. Pouco falha, que o eu não seja; e pelo desconcerto d'esta carta podes tirar o desmancho do meu juizo; e d'ella tirarás os motivos de arguir-me.

Os estragos que em meu semblante fez a tua ausencia, dâl-os-has por mais jocundos que a frescura da mais linda tez; e por horrivel me tivera eu, se tres dias privada de te ver, afeiada me não tivessem. Que será de mim quando passarem seis mezes, som que eu te veja? Não me verão mudança no rosto, porque ao separar-me de ti cairei morta. Ouço ruido pela rua; bate-me o coração. Serias tu, que chegues! De desasocego, e impaciencia acabo. Não sou em mim. Ai misera! Não te poderei ver que de alvoroço me não sinto. E se não és tu a quem espero, tal turvação e tão revoltosos movimentos me tirarão o lume da alma.

CARTA IV

E tenho eu de ver sempre em ti friezas, e perguiça? sem que cousa alguma turve o teu remanso? Só poderá dar-lhe abalo, lançar-me eu em braços d'um rival, e que o vejas tu? Menos essa inconstancia, que nunca m'a consentirá o meu affecto, todas as mais te dei a perceber. Aceitei a mão do duque de A... no passeio; de proposito me sentei á ceia ao lado d'elle; olhei-o com ternura, cada vez que vi, poderias fazer reparo; disse-lhe mil ninharias ao ouvido por que as tomasses por cousas importantes; e não consegui que se te alterasse o semblante. Ingrato! deshumaño! que se te pouco amas, a quem tanto te quer. Desvelos, favores, fidelidade minha não te merecem um rasgo de

ciume? Tão pouco apreço faz de mim aquelle, que mais precioso me é que o meu socego, que o meu pundonor, que vira sem estremecer deixá-lo eu por outrem? E para que eu trema uma sombra me sobeja. Só de pôres em qualquer dama os olhos me toma o frio da morte; uma acção tua de mera civilidade, me custa um dia de desespero. E tu vês com socegados olhos, que diante da tua presença fallo com outro todo um serão. Ah! que nunca me tiveste amor! Sei, e muito o como se quer bem; assim não creio que amor sejam afeitos tão contrarios aos meus. Que não fizera eu para te castigar d'essa frieza? Instantes ha, que assomada, e despeitosa posera em outrem o amor que em ti emprego. Mas como? se no calor mesmo d'esse despeito, nada avisto que amavel seja como tu és! Inda hontem, quando as tuas tibiezas te despojavam de attractivos, fitos estes olhos meus em cada acção tua, só para admirar-as tinham vista. Os proprios teus desdens ressumbravam grandeza, e debuxavam fidalguia de genio; e de ti ó que eu fallava ao ouvido do duque: tão pouco está em mim aproveitar-me dos lances de offender-te! Tinha sim muito a peito picar-te de maneira, que me desses azo a dizer-te alguma aspereza ás claras.—Eu dizer-t'a? quando do sobejo amor é que a colera me nasce? E que no mais subido das raivas que me dava o teu socego, deparara com razões de o defender, se tão desasizado não fôra o meu affecto? Tanto mais que tinha meu irmão em nós os olhos, e mal de mim se elle rastreasse

em ti a menor intenção de me querer fallar. O que todavia te não atalhava de teres ciumes; que, sem que outrem o percebesse, eu colheria de teu mover de olhos; que houvera eu bem visto nelle cousas, que os mais da sociedade não devisassem como eu. Mas ail que nada vi do que eu nelles espreitava. Vi amor; mas em caso igual, morar nelles amor! Queria vêr nelles despeito, raiva; que em tudo me contradissem, que me achassem feia; que namorassem outra dama; e por ultimo que fiassem de ciosos, pois que eu taes apparencias desleaes mostrava. E tu em troco d'esses assomos naturaes de verdadeiro amor, me pagavas com mil louvores meus; me apertaste a mesma mão, que eu tinha ao duque dado, mão de que devêras ter horror. Quasi que vi o instante que me déras parabens que se inclinasse a mim o mais honrado fidalgo da noss côrte. Insensivel! Assim é que se ama? Assim é que eu te amo? Ah! que se antes de te amar, como eu te amo, houvera descortinado em ti equal tibieza... E quando a houvera eu visto, como agora a vejo, e maior ainda que ella fôra, poderia eu resistir á força que me dobrava a te amar? Violento affecto, de que não pude ser senhora! E se eu derramo os olhos da imaginação pelos prazeres, que d'essa minha affeição me provieram, não posso arrepende-me de que no peito lhe dei pousada. Que não fizera eu quando contente de ti, se transportada de amor, agora mesmo que mais motivos tenho de queixar-me: . . Mas tu me conheces bem; satisfeita me viste,

e viste descontente; agradecida, e queixosa e sempre entre iras, ou agradecimentos extremosa amante. E não te dá emulação caracter que é tão de appetecer nas damas?

Insensível (mais que muito amado), ama-me quanto és amado: que só no amor consiste o prazer perfeito: da extrema affeição nasce o prazer extremo: e mais mal faz a tibieza aos que a possuem, que aos que ella amargura. Ah! que se bem sentiste o que vale um amoroso arrôbo, quanto tens de invejar os que ella adita! Para o amor mesmo que tu me tens, rejeitara eu esse teu socego de animo. Ponho alto preço aos meus transportes, como quem os contempla pelo melhor bem que eu possuo: e antes quizera nunca mais vêr-te, que vêr-te sem esse enlevo meu.

CARTA V

Do estylo da tua considéro que quizeste tentar a minha docilidade: que não é crível te viesse ao pensamento que eu outrem amo. Paciencia. E dado que esse conceito em que me tens seja mortal agravo do melindre com que te amo, já muita vez de ti me veio, a mim, que te amo mais do que ninguem amou. Dares por rematada a minhá deslealdade! dizer-me injurias! Querer-me persuadir que tornarei a ver-te! Tal não cabe no soffrimento meu. Fui ciosa: mas onde ha grande amor lavra o ciume. Ciosa sim, mas sem bruteza; que entre os vislumbres dos zelos, e os assomos do despeito, distingui sempre que eras tu o suspeitado.

Mas que falhas não encontro no teu modo de amar; e quão mal o entendes! Como vem claro o pouco amor que te jaz no peito; e o que, quando o não estudas, te escapa do coração, tão pouco digno é do amor! E como assim! esse teu coração, que eu, á custa do meu, comprei, e de que me fiz benemerita por tantos extremos e finezas, e de que me déste palavra, e fé de ser eu d'elle a unica possuidora; esse coração é capaz de me offender assim! E são injurias os seus primeiros movimentos? E quando lhe dás largas, se desmanda em ultrajes?

Para te castigar, ingrato, das suspeitas que concebeste, essas te deixo; e o teu tormento fôra duvidar do que te devêra ser suave, se me crêras leal e terna. Facil me fôra desmagnar-te; quando mórmente, para socego proprio, me é vedada a liberdade de offender-te. Mas quero deixar-te n'esse engano para vingança minha; e se credito dás ao meu animo dissaboreado, dá por justas as tuas conjecturas todas, e dá-me a mim pela mais infiel de todas as mulheres. Esse homem todavia de quem zelos concebeste, nem visto o tenho eu; nem ha hi prova, a que eu desassombrada me não sujeite, se eu quizesse d'elle, e d'essa carta, que dizem minha, dar-te plena satisfação. Dá-la! E porque? Por invectivas? Para d'ahi me concluires tão aviltada como me tu designas, e entenderes que pelos teus ameaços me justifico? — Não me verás jámais (me escreves); vás-te de Lisboa, por te salvar do infortunio de encon-

trar-me? Apunhalarias o teu mais intimo amigo, se tão traidor te fosse, que á minha casa te trouxesse? — E que te fez, cruel, a minha vista, que te é tão insupportavel? Ella que sempre, só prazer te annunciava? Estes olhos em que nunca devisaste senão amor, e ancia de t'o demonstrar? Para os não ver, te ausentas de Lisboa? Ah! não te ausentes, que eu te pouparei o desvélo do evitar a minha vista. A mim, que não a ti compete essa ausencia. Sim: que te não custou a minha vista mais que a faculdade de me deixar amar, quando a tua me custa todo o socego e toda a minha ufania. Tambem confesso, que bem vezes foi todo o meu contentamento; que ainda hoje me debuxo na alma o intimo abalo que então sentia, quando imaginava teus passos distinguir pelos passeios, e o suavissimo desleixo que se aposava de meus sentidos, quando meus olhos se encontravam com os teus; e o como o coração se me enlevava, quando careavamos furtada conversação. Nem eu sei como pude viver antes de ver-te, nem como poderei viver quando não mais te veja. Tu já sentiste o que eu senti, pois que amado foste, e dizias que me amavas: e como podes propôr-me não mais olhar-me? Serás satisfeito. Não mais tornarei a ver-te; mas cá me fica o prazer extremo de te lançar em rosto a tua ingratição; e mais completa fôra a minha vingança, se os meus olhos, e as minhas acções todas a minha innocencia te abonassem. Innocencia perfeita e pura a minha, e facil de destruir a mentira que a crer te déram.

Bastára um quarto de hora para convencer-te d'essa injustiça, e morreres de amargura de a haveres commettido. Pensamento foi este, que já dous ou tres abalos me dou de me arremessar a tua casa; nem ou aposto que antes de findar o dia lá me não leve; tão violento é o meu despeito, que me afoga a razão. Estudei-te com tudo eu tanto o genio, que receio, que te desagrade esse rompante; a ti em quem contemplei sempre comedimento em tudo, o que sempre olhaste mais pela minha reputação que eu propria. Chegaste alguma vez a ponto de resguardo, que me queixei de ti. E que disseras então, se me viras romper o segredo do nosso amor e dar escandalo aos honrados? Desprezar-me-hias, e se eu tal desprezo de mim te vira, ali morrerá. Venha o que o Fado dér; para mim a tua estima é tudo. Queixa-te de mim, diz-me injurias, faze-me traições, que o podes; mas desprezos nunca. Desde que este amor não consiga, que te des, com elle, por ditoso, sem elle viver posso, mas sem a tua estima não: razão essa pela qual tão impaciente estou de ver-te; não creias porém que é por affecto; que louca eu fôra se quizesse bem a quem assim me trata. É cólera, mas quem a causa, é... amor. Que não te assomarias tu a pontos taes, se excesso de amor não militasse em ti. Que me podéra persuadir de tal? Ser-me-hiam gratos esses mesmos ultrajes teus. Lisonjear-me não quero todavia d'esse agradavel engano. És culpado, e quando não o fôras, quero assim crêlo, para te punir de m'o

deixar imaginar. Não vou hoje a casa alguma em que ver-me possas. A marquiza de C. . . está doente, e lá passarei a tarde; e tu não tens lá conhecimento. Em fim quero estar enfadada; e esta será a ultima carta que de mim tenhas.

CARTA VI

E sou eu quem te escreve? e és tu o mesmo que outr'ora foste? Que prodigio fez, que me assignalaste amor, e que esse amor me não deu contentamento? Vi em ti ancia, e insofrido despeito; li em teus olhos aquelles desejos, a que eu acudi com sensibilidade; e tão ardentes, como quando foram já toda a minha Dita: e nada menos, tão leal e terna como sempre te fui, fiquei tibia e desleixada. Se foi illusão que aos meus sentidos fizeste, e que não calou no coração? Como me custam caro, os ditos agros que de mim te careaste! E quantos enlevos me rouba um dia de descuido teu! Não sei que interior espirito ruim me influe de conti-

nuo, de que ás minhas iras devo esses teus rasgos de ternura; e que entra em teus afeitos, mais politica do que sinceridade. Não te minto: donativo do Amor é o melindre em obras e pensamentos namorados; mas não, donativo tão precioso como o querer persuadir. Confesso que o melindre assaboréa os prazeres dos Amantes, mas também espinha cruamente as maguas. Cuido sempre que te vejo n'essa distracção, que tantas lagrimas me custou; considéra-o bem: os teus assômos são toda a minha infelicidade; mas seriam todo o meu odio, se os eu devesse a outro motivo, que não fôsse o movimento natural do teu coração. Receio-me de acções que vem estudadas, mais ainda que da tibieza da minha compleição: para almas grosseiras o exterior é laço; mas não o é para quem no animo fineza tem. Queres saber quaes, n'esse ponto, meus séstros são? O excesso de hontem, n'esses assomos teus, levantou a febre das suspeitas; e porque parecias fóra de ti, atravessei pelas apparencias para te pesquisar no amago. Qué seria de mim, oh Céos! se lá me convencesse de que eras dissimulado! Anteponho a tua afeição á minha reputação; e ainda á minha vida: com mais mansidão porém soffrera a certeza de teu odio para comigo, que apparencias falsas n'esse teu amor. Não me atenho á fachada do edificio; entro nos camarins da alma: friezas, descuidos, levezas mesmas te perdoára; dissimulações nunca. Contra amor não ha crime mais indesculpavel que a traição; de melhor

vontade se perdoaria uma infidelidade, que o desvelo em disfarçar-m'a. Que grandes cousas me não disseste no serão d'hontem? quizera pôr-te a um espelho, para que te visses, como eu te via. Quanto discreparias do teu modo usual! Davas ares mais senhoris que os de teu uso: brilhava-te a afeição nos olhos, e os realçava de ternura, e de penetração; vinha-te o coração aos labios. Que feliz que eu sou (dizia comigo) se elle ali não vem de falso! Porque emfim mais que muito sinto o que vales, e me faltam posses para o sentir menos. O prazer de te amar com toda a minha alma, é dom, que de ti me veio; mas dom, que não tens tu forças bastantes para m'o tirar: que bem me capacito, que tenho, ainda a pezar meu, de sempre amar-te; e seguridade, de que ainda apezar teu, te hei-de querer bem. Perigosa seguridade! Que tens tu coração tal, que se não deixa prender por medos; e pouco firme fôra essa conquista, se eu por meio tal a quizesse conservar. Animo honrado, e gratidão muito montam em amizade; mas em amor não tanto. Sem consultar a razão, se vai após a vontade, e o affecto. Lá vos leva a alma, e a despeito vosso, á vista de quem amamos; e tanto me acontece a respeito de ti.

Não, por continuação de ver-te, nem por susto de agastar-te quando te não vejo, busco meio de que venhas ver-me, mas sim por sofrega curiosidade, que sem artificio, nem reflexão me sóbe do peito. Busco-te em logares mesmo, onde sei que não tenho de encontrar-te.

Se tanto te acontece por mim, mui certa estou, que o tino de corações fará, que em toda a parte nos encontraremos. A maior parte do dia de hoje tenho de a passar em sitio, em que me não aches. Entreguemo-nos ao nosso affecto, dêmos a guia de nossas vontades, e verás que passaremos gostosos esse mesmo tempo, que nos não é dado estarmos juntos.

CARTA VII

Quebrems quantos juramentos fizemos; são mui agros de guardar; vejamo-nos; e já e logo, a poder ser. Imaginaste-me infiel, e entre ultrajes m'o d'oste a entender: nem, portanto, deixo de te amar ainda mais do que a mim propria, nem viver posso sem te ver. A que prestam estas ausencias arrufadas? faltam-nos ellas inevitaveis? Vem dar á minha alma todo o contentamento, n'esse curto prazo de nos vermos sem constrangimento. Escreves-me que me desejas ver para me pedir perdão; vem, vem, quando para mais não fôra, que para me dizer injurias. Vem, que te requeiro que venhas: porque quero antes ver-te esses

olhos agastados, que privar-me de vel-os. Nem eu arisco de sobejo, quando em ti deixo a escolha: que sei que ternos os hei de ver, e faiscaudo amores. Taes me pareceram já, esta manhã, na egreja; n'elles avistei quanto te envergonhavas de crédulo: e lá tambem dos meus colheste as arrhas do meu perdão. Escureçamos semelhante arrufo; e se elle nos lembra, seja para o nunca mais acolher. Duvidarmos do nosso affecto? Para elle nos lançou Cupido ao mundo. Nem eu tivera o coração, que tenho, se não fôra para o encher da tua ideia; nem tu essa alma que tens, se para me amar, te não fôra dada. Sim: para te eu amar, quanto amavel tu és; e para tu me amares, quanto és tu amado, nos produziu o Céu a ambos capazes de tanto amor. Não me dirás, se depois que fingimos tanta malquerença, sentiste como eu... Malquerença em nós! Não temos posses para tal, e é mais poderosa a nossa Estrella, do que o são nossos despeitos. Que penoso me foi esse grande fingimento! Que violencias se não fizeram os meus olhos, para te disfarçar seus movimentos? Só os que a si proprios querem mal, podem desperdiçar instantes de amoroso accordo. Como ninguem sabe amar como nós amamos, iam meus passos (mau grado meu) a sitios onde eu tinha de encontrar-te, e o meu coração, que se avezou a dilatar-se, quando te vê, ia subindo aos olhos, para por elles se te demonstrar; e como lh'o eu negasse, embates taes me dava no peito que só comprehendel-os pôde quem os sente. Dou-me a crer,

que taes os tinhas de sentir tambem. Em sitios onde não vinhas por acaso, te encontrei; e se me cabe confiar-te minhas ufanias todas, tanta affeição descortinei no teu olhar, depois que affectas não me querer ver qual nunca descobri n'elle: grande tontice são constrangimentos taes! Porque se não ha de pôr ás claras o amago da alma? Da tua, bem conhecia eu toda a ternura, toda a affeição; e podia eu estremar seus namorados movimentos, e todos os das outras almas; mas não tinha ainda computado os da sua cólera, nem os da sua altivez. Certo estava de que farias praça ao ciume, pois que amavas, mas não sabia ainda que condição tomaria em teu peito essa paixão. Traição fôra não m'oter mais cedo declarado, e quasi que á tua injustiça quero bem, por me ter descoberto esse segredo. Desejei-te cioso, e o consegui por fim; descarta-te porém de ciumes, como eu me descarto de curiosa. Nenhum amante se ostenta com mais vantagem, que quando elle é feliz. Erraram os que disseram que dá ares de parvo o amante que se diz contente; mais parvo pareceria quando por outro ar se demonstrasse. E quem não possue em si assaz melindre para tirar vantagens d'um amante satisfeito do seu amor, pecca pelo coração, não pela ventura. Vem, e vem logo ratificar-me esta verdade, que pouca fineza a minha fôra, se atrazasse eu esse instante com o prolixo d'esta carta. Bem sei que ás horas que eu te escrevo te é vedado vires ver-me: e dado que em conversar contigo por escripta me dê

gosto, outro gosto maior lhe preferira eu, que é o da tua presença. Assim é que o escrever-te me dá gosto, mas tu logras (e eu contigo) o gosto de me veres. Esse me vem acompanhado das reservas do decóro; mas o outro posso-o tomar quando bem o queira. Agora, que todos os de casa repousam, e se dão por venturosos de seu repouso, desfructo eu uma dita, que nunca sahirá do mais profundo repouso. A mão escreve, mas o meu coração é quem te falla, como se tu fôras lá para lhe responder; aqui te está sacrificando, com as suas vigalias, o seu insoffrimento. E como é afortunada, a que sabe amar com perfeição! e quanto lastimo eu as que no ocio se desleixam sem tirar lucros da liberdade! Bons dias, meu amigo, que já raia a aurora; e mais cedo houvera ella raiado, se a minha impaciencia tivesse ella consultado. Perdoemos-lhe a tardança; que não ama ella como nós amamos; e para que menos insupportavel nos seja, cuidemos em burlar-a com algumas horas de somno.

CARTA VIII

Considera, Amores meus, quão pouco previsto foste, que a ti mesmo, com enganosas esperanças, te trahiste, e a mim contigo. Uma afeição em que tu delincavas tantos prazeres, é hoje a tua desesperação mortal; que só parelhas corre com a desapiedada ausencia, que foi sua causadora. Engenhosa a minha mágua excogita o mais funesto nome que dê a esta ausencia, que tem de me privar para sempre de mirar-me n'esses olhos, em que via tanto amor, e que me assignalavam movimentos, de que bebia o meu coração tanta alegria, movimentos que eram para mim tudo; pois que para mais nada me ficavam desejos. Privados ficam estes meus

olhos, misera de mim! da unica luz, que os aviventava; e que lhes deixa a ausencia? Lagrimas. Que outro uso lhes não dou, senão chorar, desde que em fim te sube resoluta ao duro apartamento, que me ha-de dar a morte; que não tem minha alma forças suffieientes com que o supporte. Não entendo comtudo como infortunios, quando elles de ti nascem, perdem comigo um tanto de sua crueldade; porque, como desde que te eu vi, te dediquei a vida, tiro delles o contentamento de te fazer d'ella sacrificio.

Mil vêzes no dia, te envio suspiros da alma, que lá te vão buscar em qualquér sitio que estejas; mas a resposta que me trazem em retribuição de tantos des-assocegos, é um aviso mui lhano, que a minha ruin fortuna me remette, acompanhado da crueza de não consentir que eu me lisonje; quando mórmente me diz a cada instante: — Marianna infeliz, é consumires-te em vão, por um Amante que não tornarás nunca a vêr; que atravessou os mares, para se esquivar de ti; ei-lo em França, na róda dos prazeres, que de todos os teus pezares se descuida; e que de todas essas ancias tuas se deslembra; nem dellas algum caso faz. — Oh que não é assim. Oh que nunca me resolverei a ter de ti tão mau conceito; que muito me interesse em te justificar comigo; nem no meu sentido, quero pôr que de mim te hajas esquecido. A que propósito atormentar-me assim, com suspeitas falsas! forcejarem desmaginar-me de quantos abonos te empenhaste a me dar do teu

affecto! Tanto me encantavam teus desvóllos, que muito ingrata fóra eu, se com arrójos iguaes aos teus, quaes me dava a minha amorosa vontade, te não correspondesse, ao mesmo passo, que me lograva d'esses teus.

Como se tornaram agras tão suaves lembranças tyrannisando-me agora o coração, que n'esses tempos deleitavam! Em estranha situação o pôz a tua derradeira Carta; tão sensíveis abalos padeceu, que enidei que lidava em separar-se de mim, para te ir buscar. Fiquei tão quebrantada d'esses forcejos seus, que tres horas não sube parte do meu juizo: e me vedára recobrar a vida. se a tinha de perder por ti, para ti a queria conservar. Tornei, a meu pezar, a vér a luz do Sol, quando me lisonjeava em sentir que de amor morria. E mais folgada, que não sentira rasgar-se-me este coração co a dôr da tua ausencia. Vieram-me depois varias indisposições; e passarei eu sem ellas todo o tempo, em que te não vir? Padeço-as, e não murmuro, porque de ti me procedem. Tal é a gratificação, que de ti consigo, pelo miui terno amor que empreguei em ti. Embora: tenho de te adorar em quanto eu viva, e ninguem mais vér; e toma este meu seguro: não ames ninguém. Quem acharias tu que te amasse com tão ardente affecto, como o meu? Mais formosa que eu, bem pôdes vê-la (lembro-me todavia que me disseste que eu não era feia) mas não com igual amor; e sem amor tudo o mais é nada.

Não conttenham tuas Cartas cousas inuteis, nem me

falles de me não deslembrar de ti. Eu esquecer-te! Eu que me não esqueço de que me prometteste que virias alguns tempos passar comigo? e por que razão não passar a vida inteira? Ah! que se eu pudesse descartar-me d'este desconsolado Claustro, não me punha a esperar pelas tuas promessas: iria, sem freguardo algum, procurar-te, e seguir-te, e amar-te por todo esse universo. Não me lisonjeio de tal possibilidade, nem levar esperanças quero (bem agradaveis á imaginação!) mas sim entregar-me toda aos pezares. Deu-me (bem t'o confesso) bons toques de contentamento, a occasião, que meu irmão me offereceu de que te escreva; e, por certo prazo, suspendeu a desesperação em que me sinto.

Oh dize-me, que empenho foi o teu de me encantares, como me encantaste, sabendo que me havias de deixar? Que te valeu o infortunar-me assim? Deixáras-me em socego, no meu Claustro. Que aggravos te tinha eu feito? Oh perdôa, meu Bem; nada te imputo. nenhuma vingança quero; só meu fado a culpa teve. Pareceu-lhe que nos faria quanto mal pudesse, com separar-nos: e nossos corações nada ahí ha que os separe; que mais poderoso que o Fado, é o Deos Amor. e elle é quem nos uniu até á morte. Se te é cara a minha vida escreve-me a miudo; que bem mereço eu que me dés novas do que em teu coração se passa, e de como te favorece a fortuna: e mais que tudo vem, e que eu te veja.

Adeus: Não me posso afastar d'este papel, que te ha-de ir ás mãos; e se essa Dita me coubosse, feliz de mim! Oh louca, oh louca; que não vejo que é impossível. Não posso mais. Adeus. Ama-me sempre; e venham embora padecimentos.

CARTA IX

Parece-me que o maior aggravado que fazer posso aos movimentos do meu coração é o empenho que tômo de lh'os dar pela escripta a conhecer. Quão feliz eu fôra, se pela violencia dos teus podéras tu d'estes meus fazer conceito! Não me referirei a ti; nem me atalharei de te dizer (com menos actividade que o eu sinto) que te não cabe maltratar-me assim com esse teu esquecimento, que tanto me desespera; e que em ti mesmo é vergonhoso.

Justo é todavia que me eu lastime de pezares que eu d'antemão contemplava, quando te conheci resoluta a me deixares. Enganei-me, e muito me enganei, quando

puz no pensamento que procederia comigo mais lealmente, e fóra do usual, em razão de que o meu muito amor me realçava da baixeza de taes suspeitas; e merecia mais fidelidade, que a que de ordinario no mundo corre. Mas disposto como estás a me trahires, passas por alto da justiça que deves a quanto por ti me hei offerecido. Já mui desgraçada eu fóra, se o teu amor o houvesse obtido á força de te haver amado, eu que tudo sómente dever quizéra á nossa inclinação reciproca. Mas quão distanciado me vejo d'esses termos, quando depois de seis mezes nem uma só Carta de ti me vem! Desastre, que eu attribuo á cegueira, com que me entreguei, e me prendi a ti; quando antever me relevava, que mais cedo teriam fim os meus góstos, que o meu affeito. Quem me segurava que ficasses toda a vida em Portugal? Que renunciasses á Pátria, ao adiantamento, para em mim empregar todo o desvêlo? Nenhum alivio consentem minhas mágoas; e a lembrança mesma de meus prazeres assanha a minha desesperação. Serão pois inúteis quantos desejos fómo? nem tenho de já-mais vêr-te no meu aposento, como te via, todo ardençia, todo arròjos? Ai de mim! Como me engano! e como conheço mal que quantos movimentos me lidavão na idéia e no coração, se te davam a sentir quando unicamente os accendiam os prazeres, e com elles se amorteciam. Alli é que eu nesses mui affortunados instantes devia chamar pela minha razão, que me acodisse, e moderasse o excesso das minhas delicias (que me

havia de tão funesto ser!), e pedir-lhe que me informasse do que hoje tenho de padecer. Mas eu que toda me entreguei a ti não estava em caso de imaginar no que havia de envenenar minha alegria, e que me tolheria de em cheio desfructar os ardentes peuhores da affeição tua. Tanto me comprazia em me ver contigo, que se me desluzia, que houvesse tempo, em que longe de mim fosses. Não-menos me lembra que alguma vez te disse que por tua causa, seria eu ainda desventurosa; mas logo esses temores se dissipavam, e com gôsto os sacrificava a ti, entregando-me ao accento e á má fé de teus protestos. A todos esses males bem atinava eu com o remedio, e bem depressa me livrara delles perdendo-te o amor. Agro remedio! que antes padecer do que perder-te da lembrança! Como se de mim, ai triste! dependera: de mim, que arguir-me não posso de que um momento só te não haja amado. Mais para lastimado és tu, do que eu: que vale mais padecer, como eu padeço, que lograr-se dos languidos prazêres que te dão em França essas tuas Damas. Não te invejo a indifferença; antes della e de ti me compadeço; e apostaria que nunca terás de inteiramente te esqueceres de mim; antes me lisonjeio, que te puz em estado de que nunca, a não ser comigo, desfructes completo contentamento: e mais ditosa sou que tu, em me ver com mais occupação, por quanto me nomearam Porteira do Mosteiro, onde quantos me fallam, me consideram como uma louca; porque não sei o que lhes

respondo; e que tão loucas como eu sejam as Religiosas que me imaginaram capaz de emprêgo algum. Oh quanto invejo a felicidade de Manoel, e de Franciseo; e porque não estou eu como elles sempre contigo? Quem te houvera seguido, e servido ainda melhor que elles! e com melhor coração mui seguramente! Que nada anccio eu mais que o gozar da tua vista. Lembra-te de mim ao menos: que ser de ti lembrada me contentaria. Mas quem me dá essa certeza? Quando eu todos os dias te tinha presente, não limitava ahí minhas esperanças; mas tu me tens ensinado a sujeitar-me a quanto queiras: e eu não me arrependo de te haver adorado; e até de que tu me hajas rendido, fólgo. A tua rigorosa ausencia (quem me diz, que não será eterna) nada desfalca dos impulsos do meu amor; e quero que todo o mundo saiba, que não faço mysterios d'elle, antes me regozijo de quanto contra o civil decóro, a teu respeito fiz; nem minha hora, nem meus escrúpulos emprêgo senão em te amar estremecidamente a minha vida toda, visto que por ti comecei a tomar lições de amor. Nem destas particularidades te fallo, para te obrigar a que me escrevas; tal constrangimento de ti não peço: e só desejo o que te pedir a vontade, de maneira que todos os abonos da tua afeição, que te não venham a pedir de bôcca pôde-los ter por rejeitados de mim. Eu mesma me farei força em te desculpar; e me direi, que foi teu gôsto retrahir-te de me escrever: tanta a disposição, em que me sinto entranhavelmente

de perdoar os teus defeitos! Foi caridoso comigo um Official francez, que esta manhã, tres horas me fallou em ti, e me disse que a Paz com França estava concluida. Se assim é, vem, falla-me, leva-me para França; e no caso que t'o não mereça, faze de mim o que for tua vontade; que não depende o meu amor do módo, com que me trates. Depois da tua ausencia, não logrei uma hora de saúde; nem outro prazer tive senão o de pronunciar teu nome mil vêzes no dia. Algumas Religiosas, que sabem o estado em que me despenhaste, me fallam a miúdo de ti. Do meu quarto por acaso saio; do meu quarto onde tantas vezes vieste, e onde de continuo olho para o teu retrato, a quem mais que á vida, quero bem. Algum prazer me dá, mas bem descontado com pezares, quando contemplo que talvez nunca mais terei de tornar a ver-te. Será certo que para sempre me deixaste? Desesperada me vejo. Desfalece a tua triste Marianna; e um desmaio me toma quando dou fim á carta. Adeos, adeos. Tem compaixão de mim.

*

CARTA X

Que ha-de ser de mim? e que desejas tu que eu faça! Quão afastada me sinto de quanto havia antevisto? Esperava que me escrevesse de todos os sitios por onde passasses, e escrevesse compridas Cartas; que darias esteio á minha affeição, com a esperança de tornar a vêr-te; que inteiramente fiada na tua lealdade, teria algum socego; situação supportavel, izenta de despiedadas magoas. Traçados tinha alguns tenues projectos, na confiança que me dessem soccorro, no caso, que eu soubesse de certo que me houvesse perdido da lembrança. Já de primeiro a distancia em que te visse de mim; logo alguns assômos de devoção;

tambem o receio de estragar de todo a minha saude com tanta falta de dormir, tanto desassocego; e a pouca esperança de que voltes; a frieza d'esse teu amor, e da tua despedida; o partires de Portugal com tão ruins pretextos; e outras mil razões tão inuteis, e que bem valem as ditas, pareciam prometter-me seguridade de soccorro, em caso de precisá-lo. E como então teria sómente de pelear com a minha vontade, não tomei desconfianças de quão fraca me sentiria nesse transe, nem cousa alguma receei do que padeço agora. Que lástima a de não poder repartir contigo os meus pezares! e de ser eu só a desgraçada! Este pensamento me dá morte. Sim, que morro de desconfiança de que nunca foste excessivamente sensivel a todos os nossos contentamentos. Agóra é que eu avisto a fé mentida de todos os movimentos de teu animo, e que me trahias quantas vezes me disseste, que era teu prazer summo, quando te vias só comigo. Ás minhas importunidades devi talvez esses arrebatamentos e arrojós teus; que tinhas tu delinêdo a sangue frio abraçar-me o peito, e olhares a minha amorosa paixão como uma victoria ganhada por um coração desaffeiçoado. Desgraçado de tí! que por teu pouco melindre em amor, perdeste os lucros que podéras tirar da exaltação do meu affecto. E como pôde acontecer que com tanto amor que eu te manifestei não pude conseguir que te desses por plenamente feliz! Penosa estou (a teu respeito) que te não lograsses de infinidade de prazeres, que te vinham á

mão, se amasses como devias. Ah! que se os conheceras entenderias que mais sensíveis são, que o prazer de me haver enganado. E te capacitarias de quanto é mais entranhavelmente venturoso quem ama com arbatamento, que quem se contenta só de ser amado.

Nem eu sei o que sou, nem o que desejo; mil contrarios impulsos me despedaçam a alma. Houve já mais situação tão deploravel! Tão desatinadamente te amo, que não quizera que sentisses a agitação em que me sinto: matar-me-hia, e sem me matar de minha propria mão, me mataria a dôr, se soubéra com certeza que não logras quietação; que a tua vida passas entre perturbações e desassocégos, que de continuo choras, que tudo te abhorrece. Eu que não tenho bastante vigor contra meus pezares, como sustentaria a dôr, que dos teus me procedesse? dos teus, que muito mais sensíveis me seriam? O a que todavia com grão custo me resolvéra, fôra o desejo de que não te lembrasses de mim; e a te fallar sincera, tenho furias de ciosa de quanto alegrar-te pôde longe de mim, de quanto pôde empenhar-te o coração, de quanto te agrada em França. Nem eu sei porque razão te escrevo. Bem sei que unicamente te compadecerás de mim; mas essa compaixão rejeito-a. E óra contra mim mesma me agasto, quando recordo quantos sacrificios te fiz. Reputação deslustrada; expôr-me ao furor dos meus, á severidade das Leis d'este Reino contra as Religiosas; á tua ingratição, que é o desastre que mais me penalisa. Fe-

mentidos remorsos! Do amago d'este meu coração qui zera agora lançar-me aos maiores perigos, agora que alimento um funesto delcete de ter aventurado o meu recato, e a minha vida. E não tinha eu dado á tua disposição quanto possúo mais precioso? E não fúlgio eu muito de o ter tão bem empregado em ti? Ainda me não dou por contente de meus pezares, nem do meu extremoso affecto; dado que (triste de mim!) lisonjear-me possa de estar de ti contente. Mas vivo. Que infidelidade! Dar-me tanto desvélo por conservar a vida, que devéra ter perdida! De vergonha morro. Toda a minha desesperação consiste pois nas minhas Cartas? Se te eu amasse tanto como mil vezes te hei dito, muito ha já que eu devéra ter morrido. Queixa-te de mim, que te enganei. E porque (misera de mim!) te não queixas tu? Partiste, e á minha vista; nem espero de ainda vêr-te; e respiro ainda? Traidora fui. Perdão te peço. Oh não me perdões. Trata-me severo; não des ainda por assaz violentas as minhas aneidades. Sé ruin de contentar; responde me que é teu gôsto, que eu por ti morra de amor. Dá-me, sim, dá-me esse conforto, para que eu vença a fraqueza do meu sexo, e que corte por todas essas irresoluções desesperada: que bem pôde ser, que o meu tragico fim te obrigue a pensar em mim a miúdo, e que prezada te seja então a minha lembrança, mavioso da minha extraordinaria morte. Mais vale semelhante morte, que o estado em que me pozeste. Bem quizéra eu nunca te haver visto.

Adeos. Que conceito tão falsario! pois que neste mesmo instante em que te escrevo, estimo mais ser infeliz amando-te, que de nunca te haver visto; e consinto em padecer meus tristes fados sem que delles murmure, pois que de ti dependia que elles prosperos corressem. Promette-me ternissimas saudades, se eu ás mãos da dôr feneço, e que ao menos a violencia do meu affecto, de tudo te desgoste, e te descarte. Co' essa consolação morrerai contente; e se tenho de para sempre te deixar, deixar-te a outrem não soffrera. Que mui agro me fôra, que para te dar mais a querer, te servisses da minha desesperada morte, e dizes que a causou a desatinada afeição, que me inspiraste. Adeos, e ainda adeos; que se estiram muito as Cartas, que te escrevo, e te dou incômodo em lê-las, e do que perdão te peço, na confiança que serás indulgente ácerca d'uma pobre douda. Ah! que o não era eu antes que te amasse. Não sei se te fallo de sobejo na insupportavel situação em que me vejo: e com tudo do intimo do meu coração te agradeço a desesperação que me enlouquece, nascida de ti mesmo: e tanto assim que detesto a tranquillidade em que vivia antes de conhecer-te. Adeos; que a minha afeição a cada instante augmenta. Que de cousas te quizêra dizer!

CARTA XI

Acaba de me dizer o Tenente da tua Companhia, que te obrigou uma tormenta a dar fundo no Algarve: temo que te não molestassem os mares, e de tal modo temo, que todo o meu pezar escoreci com esse reccio. E imaginas tu que tome maior parte o teu Tenente, do que eu no que te resguarda? Porque tem elle melhor informação tua do que eu tenho? e porque me faltam Letras tuas? Sou em fim bem desgraçada, se depois que partiste, não acertaste com occasião de me escreveres: mais desgraçada ainda, se a tiveste, e te descuidaste della; então fôram extremas a tua injustiça e a tua ingratição. Desesperar-me-hia porém se te ellas motivas-

sem o menor desagrado; que antes quizera vê-las sem castigo, que ver-me a mim vingada. Resisto a quantas apparencias me queiram persuadir que pouco ou nada me amas; antes me sinto disposta a me entregar cegamente ao meu amor, mais ainda que aos motivos que me dás de me queixar do teu descuido. Quantos desasoscegos me houveras evitado, se nos primeiros dias, em que eu te vi, tiveras procedido com essa negligencia; mas ella não deu mostra de si, senão depois. Quem se não acharia lograda como eu, com taes arrebatamentos? e quem os não daria por sinceros? E quanto não é custoso resolvermo-nos a admittir suspeitas na boa fé de quem somos amadas? E quanto não sei eu que a menor desculpa vos lava; e sem que mesmo cuides em m'a dar, já o amor, que tão fielmente toma o cuidado de te servir, me tem preparada a te não achar culpado; e se tal te considrea alguma vèz, é para ter o gôsto de te justificar lo go.

Frequente em namorar-me, arrebatado em abraçar-me, com finezas me enfeitaste, com juramentos me deste segurança, e a minha inclinação violenta se deixou levar. Em que remataram com tudo tão aprazíveis principios e tão bem assombrados? Em suspiros, em lagrimas, n'uma descousolada morte, a que nenhum remedio avisto. Assim é que em te amar colhi prazeres indizíveis; mas que exorbitantes penas me hão custado; nem movimento sinto, que de ti me proceda, sem que o abalo não seja extremo. Se eu com pertinacia

houvera resistido ao teu amor: se algum motivo de ciume, ou de pezar te houvera dado, para affervorar-te o affecto; se em mim reserva houveras, ou arte conhecido; se eu houvera opposto a minha razão á inclinação natural que a ti me deu, e que logo em mim conheceste, dado que inutil foi quanto forcejei por encobri-la... então cabia vingares-te severo, usando do poder que tinhas. Mas já me parecias amavel, antes que me dissesses que me amavas; deste-me abonos de profunda affeição, que me enlevaram, e fôram causa de te amar desperdiçadamente. Mas tu, a quem não, como a mim vendára o Amor, porque consentiste, que eu chegasse ao estado, em que me vejo? Que destinavas tu fazer d'esses meus extremos, que tinham de ser importunos? Certificado estavas que não tinhas de ficar para sempre em Portugal. Para que quizeste pois em mim a desventurada victima, quando poderas achar nesta cidade quem mais formosa fosse que eu, com quem lograsses igual prazer (visto que grosseiros sós te agradam), que leal te amasse, em quanto te tivesse á vista, e que depois, com o tempo se consolasse da tua ausencia, e a quem tu, sem aleivosia, nem crueldade deixar poderas. O procedimento que usas comigo mais é procedimento de Tyranno que folga de perseguir, que procedimento de Amante que se empenha em agradar. Para que intenção, ai misera de mim! tanto rigor disferes contra um coração que é todo teu? Acabo de crer, que tão facil te persuades contra mim, quão

facil me eu persuadi a teu favor. Sem precisar do muito amor que te consagro, sem que me imaginasse ter feito acção extraordinaria, teria resistido a motivos muito mais relevantes, que os que tomaste, para deixar-me. Quão fracos me teriam parecido! E não ha hi motivos que valessem a arrancar-me de teu lado: mas tu... deitaste sofregamente mão dos pretextos que se te depararam para voltar a França. Estava esse navio de partida? Deixáesses-lo partir. Não tinhas cartas da tua familia? E não sabes tu mui bem quantas perseguições eu padeci da minha? Obrigava-te a honra a me deixares? Fiz eu grande caso da minha? Era-te forçoso ir servir o teu Rei? Se quanto delle se diz é certo, nada do teu socorro precisava, e facilmente te daria por escusado. Seriamos mais que muito felizes, passaríamos a vida juntos. Mas pois que tinha de nos separar esta desabrida ausencia, idéia tenho que muito me contentará o haver-te guardado lealdade. Quanto atroz me fôra haver commettido esse delicto!

E conhecido, como tinhas, o intimo de meu peito, e toda a minha ternura, como podeste resolver-te a deixar-me para sempre? Expor-me aos sustos de que percas de mim lembrança? A que a novos amores sacrificas os meus? Bem me capacito, que como uma louca te amo, e com tudo me não queixo de todos os movimentos do meu anciado coração, porque já me vou habituando a esses assaltos. Que não podera eu sustar a vida, a não descobrir nella certo contentamento, que

é o de te amar no meio de taes magoas. Só me desagrada por extremo o odio, e o fastio que tomei a tudo: a minha familia, as minhas amizades, este mesmo mosteiro me são incomportaveis: quanto por obrigação, tenho de vêr, quanto necessariamente fazer devo, me é odioso. Tão empenhada estou no meu amor para contigo, que só a ti devem mirar todas as acções e todos os meus deveres. Sim; que esculpulo dos momentos da minha vida, que empregados em ti não são. E que fôra de mim se não tivera o coração abastado de tanto amor, e de tamanho odio? E podera eu sobreviver ao que me occupa de continuo, para desfiar languidamente socegada vida? Não se compadecce c'o meu genio tão vácuca insensibilidade. Toda a gente repara na minha condição tão demudada, minha pessoa, e modo: minha Mãe, com aspereza me fallou nella; mas depois com mais brandura: o que então lhe respondi me não lembra; mas creio que tudo lhe confessei. As Religiosas que mais severas são, tem compaixão de ver me, tem comigo certa estima, certo resguardo, e do amor que tantas penas me dá, tem piedade. E tu... e tu indifferente comigo, cartas me escreves tibias, dizes sempre as mesmas phrases, nem sequer enches metade do papel; a ancia, com que estás de lhes vêr o fim, se mostra nellas. Dona Brites me perseguiu estes dias passados porque sahisse do quarto, e assentando que me divertiria, me levou a passear á varanda, d'onde se avista Mertola. Comprazi-lhe; mas logo se apoderou

de mim cruissima lembrança, que esse dia inteiro me alagou de lagrimas. Tornou-me ao quarto e me mettu na cama, onde mil reflexões fiz á cérca da pouca esperança que podia ter de me curar da affeição. Quanto fazem por m'a aliviar, a azéda, e nos remedios mesmos acho eu motivos para ainda me affligir. Por esses sitios mesmos te ví passar bem vezes com a bizarría e gala, que me encantára; e nessa mesma varandá estive, no fatal dia, em que comeci a sentir na alma os desventurosos toques desta minha affeição. Pareceu-me que levavas intuito de agradar-me, posto que ainda me não conhecias; e me persuadi de que entre todas as que comigo estavam, fizeste reparo em mim; imaginei, que quando paravas, folgarias muito que eu melhor te visse, e admirasse a destreza e graça, com que meneavas o teu cavallo. Algum susto me temou quando passava por um sitio de mau caminho: que começava a lavrar em mim interesse de acções tuas; já me não eras indifferente; já levava parte em quanto fizesses. Bem vias tu em que tinham de parar principios taes, e ainda que eu nada tenha que resguardar, com receio todavia de te não criminar mais, se possivel é que mais réo não sejas, te não escrevo tudo; e tambem por me não arguir a mim mesma, que depois de esforços tantos inutilmente feitos, para que fiel me fosses, não terás tu de o ser.

Posso eu esperar das minhas cartas, e do que nellas te lanço em rosto, o que acabar não poude o meu amor,

e a entrega que de mim te fiz? Que feia ingratição! Mais que certa estou do meu infortunio; nem o teu proceder me consente a menor dívida: convem que eu receio tudo de quem assim me desampara. Não haverá outras Damas, a quem, como a mim encantés? outros olhos, a quem, como aos meus agrades? Pode bem ser, que folgasse eu mesma, que a affeição de outras Damas justifique a minha; e até folgára que te achassem amavel todas as Francezas, mas que nenhuma te amasse, nenhuma te contentasse. Impossivel, e ridiculo projecto! Experimentei não menos que és incapaz de constante affecto, e que sem soccorro algum poderás esquecer-te de mim, sem que a tanto te induza affeição moderna. Nem eu sei se desejára que para esse esquecimento se te deparasse arrazoado pretexto: maior desgraça minha, e mais tenue delicto o teu. Ficares em França; não terás lá requintados gostos; mas ver-tehas livre. Cansaço de prolixa jornada, certos sociaes decóros, receio de não responder como deves, a meus arrobatamentos, te reprezam em França. Ah não receies! Contentar-me-hei de te ver de tempos em tempos, e saber que n'um mesmo sitio estamos ambos. Lisonjas são talvez, em que me cévo a minha saudade; quando tu (quem sabe) te affeioarás mais da severidade, e rigores de outra Amante, que o não foste de meus favores. E poderão rigores enamorar-te?

Antes porém de entrares em affeição extrema, passa pelo sentido o excesso de minhas mágoas, a incerteza

de meus projectos, a variedade dos movimentos de meu animo, a extravagancia de minhas cartas, confianças, desesperos, e ciumes dellas. Considera, que buscas a tua desgraça; põe os olhos no estado em que me vejo, e escarmenta; que te não seja, ao menos, inutil o que eu por ti padeço. Cinco, ou seis mezes ha que penosa confidencia me fizeste, quando me confessaste em boa fé, que amaras em França certa Dama: se ella é quem te atalha de voltar, dá-mo a saber, sem algum resguardo, porque eu mais cedo acabe de padecer. Se alguma cousa me sostém a vida, é um vislumbre de esperanza, e no caso que ella me falsée, quizera perdê-la por inteiro, e perder-me a mim com ella. Manda-me o retrato dessa Dama, e algumas cartas suas, e juntamente me escreve quanto te ella diz; que talvez ahi encontre motivos de consolar-me, ou de mais me angustiar: que no estado em que me vejo, não é possível aturar mais tempo: que não ha hi mudança que não seja a meu favor. Queria tambem ter o retrato de teu Irmão, e de tua Cunjhada; tudo quanto te pertence, me é prezado, e a quanto se te achega sou affecta; sem de mim me ficar disposição alguma. Instantes ha, que imagino assaz de submissão no meu genio para poder servir a Dama que tu amasses. Tou mau trato, e o menosprezo teu me tem tão prostrada, que ha occasiões em que me não affouto a crer que possesse ter ciumes sem te desagradar; que te aggravado, quando te lanço alguma cousa em rosto, e me dou por convencida, que

me não cabe dar-te a saber, com o amoroso furor com que eu o exprimo, os movimentos de meu peito.

Já ha mais que muito que por esta carta um official espera. Determinada estava em t'a escrever de modo tal, que sem tedio a podesses receber; mas de sobejo é ella extravagante; dêmos-lhe fim. Mas ai de mim, que cuido estar fallando contigo, quando te estou escrevendo, e que te julgo mais perto de mim. Nem tão longa, nem tão importuna será a primeira: abre, e com segureza a podes ler; que como não devo fallar n'uma affeição, que te anoja, nem nella boquejarei. Daqui a poucos dias, haverá um anno, que toda me entreguei a ti sem algum resguardo; muito ardente me parecia o teu affecto, e mui sincero: que não era de suspeitar que viria tempo, em que engeitasses minhas snezas, e que mais quizesse arredar-te de mim quinhentas leguas, arriscar-te a naufragios. Tratamento igual ninguém tinha direito do o exercer comigo: que bem tens de lembrar-te do meu enleio, do meu pejo, e desordem de meus sentidos; mas não quererás lembrar-te, por te não empenhares a me amar contra teu gosto. Já quatro recados me manda o official, que quer partir, que está com pressa. Ah! que, sem dúvida, alguma desventurosa por aqui deixa! Adeos; que mais mágoas me custa o acabar a carta, do que te a ti custou deixar-me... e para sempre. Adeos; que nem me atrevo a te escrever mil ternuras, nem me entregar com soltura a todos os impetos do meu coração, quando te amo

mil vezes mais que a própria vida, o mil vezes ainda mais do que eu mesma cuido. Quanto és cruel comigo! Não me escreves ¹, nem me posso atalhar do t'ó dizer; e tornaria a começar, se o official não instasse por partir. Parta embora: que mais por mim escrevo do que por ti mesmo; consolo-me. Bem sei que ha de assustar-te o prolixo d'esta minha carta, e que a não hás-de ler. Em que te offendi, para tanto me maltratares? Quem te instigou a vires envenenar-me a vida? E porque nasci eu antes em Portugal que n'outras terras! Adeos; dá-me desculpa. Nem me affouto a te pedir, que me ames. Olha somente para o estado a que reduziste. Adeos.

¹ Escreveo; e mui ternamente: mas a Abbadessa que recebeu essas cartas nunca as quiz entregar á Religiosa, que estas escrevia. Existem as cartas do official francez, e andam hoje juntas ás primeiras.

CARTA XII

Esta é a ultima que te escrevo; pelo estylo d'ella verás quão persuadida estou por fim, de que me não amas, e que te não devo amar. Quanto de ti me resta, remettdo te será pela primeira occasião. Cessa em teu receio de que eu mais te escreva; nem que teu mesmo nome no maço ponha; d'esse cuidado encarreguei a D. Brites, em quem depuz confidencias bem diversas das de agora. Confio que tomará toda a cautella por que o retrato, e as pulseiras de que me fizeste mimo, saiba eu que com certeza te foram entregues. Quero que saibas, que dias ha, me sinto capaz de rasgar, e queimar penhores do teu amor, que me foram tão prezados; mas tanta foi minha fraqueza para contigo, e

tanto a conheceste ao claro, que darás por incrível que eu passe a tal extremo. Lograrei nesse caso o fructo do que padeci em me separar d'esses penhores, quando saiba que nisso te careci algum despeito. Com vergonha minha t'o confesso, que me sinto mais de que eu quizera, affeiçãoada a essas ninharias, e que precisava de todas as minhas reflexões, para me descartar dellas una por uma no instante mesmo em que eu me dava por mais desuamorada de ti. Mas quem se enche de razão vem a cabo de quanto quer. Tudo puz em mão de D. Brites. Mas que lagrimas me não custou essa resolução! Depois de mil movimentos, mil incertezas, que tu não conceitavas, e de que eu por certo não te darei noticia, lhe pedi juramento de que nunca mais m'as tornasse, ainda quando eu para as ver uma vez, lh'as pedisse; antes que sem me dar parte, t'as remetesse.

Nunca tão claro conheci o excesso do meu amor, como quando tanto esforço fiz para sarar d'elle, Reccio que, se houvera visto d'antes as difficuldades, e violencias d'esse empenho, me arrojasse a emprendê-lo. Persuadida estou que os movimentos que eu experimentasse, amando-te assim ingrato como te conheço, me seriam menos desprezíveis, que os que sinto, quando para sempre me deixas. Já sube quanto menos me és prezado do que a affeição que te eu tenho; e quantas ancias padeci no combate com o injurioso procedimento que fez que odiosa me fosse a tua pessoa.

Não foi por certo a natural soberba feminit quem me ajudou a tomar estas minhas resoluções. Misera de mim! Que desprezos te não soffri? teu aborrecimento, e ciumes que me dava cada affeição que em qualquer outra Dama podias empregar? Só me foi sempre incomportavel a tua indifferença. As impertinentes protestações de amizade, e ridiculas cortezanias da tua derradeira carta me indicam teres recebido quantas eu te escrevi, mas que, lidas por ti, nenhum abalo fizeram em teu peito, Ingrato! E que tão louca eu ainda seja, que me desespero de me não poder illudir, ora de que te não foram dadas! A tua boa fé! E oh quanto a detesto eu! O que eu só te pedia, era que me escreveses com sinceridade. Porque me não deixavas entregue ao meu affecto? Assaz havia em não me escrevendo. Clarezas? não t'as pedia. Não me sobra, para desgraçada ser, o não me ter sido possível metter-te no empenho de me enganares? de não deparar com motivos de desculpar-te? Dou-te a saber, que me capacito que és indigno da minha affeição, e que entro a descortinar quantas qualidades ruins possues. Nada obstante (se pode merecer-te quanto hei por ti obrado, alguma attenção aos favores que te peço) te requeiro, que mais me não escrevas, e que me ajudes a me deslembrar de ti inteiramente. No caso que me constasse que algum tanto te penalizou a leitura d'esta Carta; se eu te dêsse credito, e se me acarreassem despeito e iras essa con-

fissão, e consentimento, talvez que o ardor me renovasse. Nada te inquietes d'ora em diante da maneira com que eu me réjo, porque fóra desmanchar sem duvida os meus projectos, de qualquer sorte que tu nellos entrar quizesse. Nem o que esta carta produziu em ti saber intento; só quero que não perturbes a situação que me preparo: contenta-te com as mágoas que me causaste, qualquer que fosse o teu designio de me fazer desventurosa. Não me arranques esta minha incerteza, da qual espero fazer, com o tempo, uma especie de soco de animo. Prometto-te, que nunca te aborrecerei; que muito desconfio de meus impetos violentos, para que me atreva a emprendê-lo. Antes me capacito, que podéra aqui deparar com mais fiel, e mais bem appesoadado Amante. Misera de mim! Ha hi sitio no meu coração em que outro namôro caiba? E de quem? Pode a minha affeição acabar contigo constancia e lealdade? Não experimento eu, que um peito enternecido não se esquece nunca d'aquelle que lhe excitou transportes de que esse peito era capaz, mas que elle até então não conhecia? Que quantos abalos sente, prendem todos no Idolo que adora? Que se não curam, nem se apagam as primeiras feridas do amor? Que todas as paixões que lhe offerecem soccôrro, e que todo o esforço empenham em occupar o sitio promettem debalde uma sensibilidade com que nunca o coração acerta? Que todos os prazeres que procura, sem vontade de os encontrar, servem unicamente a inteira-lo plenamente,

que nada lhe ó tão caroavel como a lembrança de seus pezares? Porque me dêste a conhecer a imperfeição e desagrado d'um amor que não tinha de ser perpetuo; e as desditas que acompanham violentas affeições quando não são reciprocas? E por que motivo uma cega inclinação, e desabridos fados porflam pelo ordinario em nos determinar em favor d'aquellas que poriam sua affeição em outra pessoa?

Ainda no caso que eu esperasse encontrar passa tempo, empregando em outrom o meu affecto; e que a alguem, de boa fé, dêsse esse titulo, tanta compaixão tenho de mim mesma, que escrupulisára de pôr no estado em que me vejo, o ultimo dos homens; e bem que te não deva algum resguardo, nunca me decidira a me vingar de ti com tanta crueldade, quando mesmo, por alguma mudança que antever não posso, de mim tal dependera.

Excogito, neste momento mesmo, motivos de te desculpar, e me digo, que ordinariamente não é mui amavel objecto uma religiosa. Parece com tudo, que se nessa escolha entrara a razão, preferir ellas deviam ás outras Damas, por quanto nada as estorva de imaginar de continuo na affeição que tomaram, da qual as não desviam mil objectos com que o Mundo as outras dissipa, e entretem. Tambem creio, que não hi grande contentamento em ver a pessoa amada, sempre distrahida com mil nonadas; e que pouco melindre cabe (antes desesperação) em consentir que ellas unica-

mente fallem de assembléas, de atavios, de passeios, andar a cada hora exposto a novos zelos, e ellas obrigadas a certos resguardos, comprazimentos e conversações. Quem é que vos abona que ellas se não agradem do que nessas occasiões se passa; e que ellas consintam sempre com extremo tedio os maridos seus? e sem nesse particular tomar algum prazer? E como devem desconfiar ellas d'um Amante que lhes pede exacta conta de tudo; de tudo; que facil e socogado eré quanto lhe ellas dizem; que com muita mansidão, e confiança as vê, dado que a deveres taes sujeitas? Não que eu por boas razões pertenda que amar-me devas; ruins meios para essa pertença razões seriam; melhores empreguei eu, e que não surtiram. Quanto mais, que muito bem conheço eu o meu destino, e quanto me é impossivel superá-lo: tenho de ser desgraçada em quanto viva. E não o era eu, quando todos os dias te estava vendo? Não me via eu sempre em sustos de que leal, ou não me fosses? A cada instante (o que não era possivel) te queria ver. Estremecia dos perigos que corrias entrando no Mosteiro; quando estavas no exercito, era morte para mim; desadorava de não ser mais formosa, e mais digna de ti; murmurava da minha me diana fidalguia; dava-me temores crer que te seria nociva a affeição que me mostravas; até me parecia que te não tinha amor bastante; temia as iras dos meus parentes contra ti. Via-me emfim n'um transe tão infortunoso, como o de agora. Se depois que sahiste de

Portugal me tivéras dado alguns abonos da tua affeição, toda me empenhára em te ir buscar com o disfarce que podesse. Mas que fôra de mim, se tu de mim fizéras pouco apreço, quando me viras em França? Que desatino! que trasvio? Que cumulo de affronta para a minha familia, que me é tão prezada depois que estou sem ti! Bem claro vês, quanto eu conheço que mais digna de lastima seria, do que ora sou: forçoso é que ao menos falle comtigo de bom sizo uma vez na vida. Quanto te ha-de agradar este meu comedimento, e quanto tens de te contentar de mim! Mas não o quero saber. Oh não m'o escrevas.

Nunca tu reflectiste na maneira com que me has tratado? Não consideras a obrigação, que a mim, mais que a ninguem deves? Como louca te amei, por ti desprezei tudo. Não procedes como honrado, e demostras á cêrca de mim natural aversão, pois que ás perdidas me não amaste. Ah! que me deixei encantar de medianas qualidades! Que é o que tu fizeste? Não te davas tu a mil diversos passatempos? Deixaste por ventura a caça, o jogo! Não foste o primeiro que partio para o exercito? e ultimo voltaste? Como insensato te arremessaste aos perigos, quando te eu implorei que te poupasses para mim? Nunca buscaste meios de estabelecer-te em Portugal, onde eras estimado: bastou uma carta de teu irmão, para partires desempeçadamente, e noticias me chegaram que em toda a viagem desfructaste humor contente. E para confessar que me

ccar-me vida de mais remanso; e que a tenho de conseguir, eu tão desatinada resolução hei-de tomar... Tu receberás, sem grande desprazer, as notas d'ella. Eu que de ti nada já agora quero, mui louca sou, em repetir sempre o mesmo. Creio que te não escreverei mais. Quem me obriga a dar-te razão de quanto por mim passa?

FIM.

ACAROU

DE IMPRIMIR-SE ESTE VOLUME

AOS TRINTA E UM DE MARÇO DE MIL OITOCENTOS NOVENTA E SEIS

NA

IMPRESA DA UNIVERSIDADE

DE

COIMBRA.

TYPOGRAPHIA PORTUGUEZA, ANTIGO EDIFICIO DO CORREIO GERAL
1882

**Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Letras portuguesas* como esbulho literário e nacional**

TRADUÇÃO DO MORGADO DE MATEUS

1824

(EDIÇÃO DE 1972)



SÓROR MARIANA

SÓROR MARIANA

CARTAS DE AMOR

AO

CAVALEIRO DE CHAMILLY

Tradução de MORGADO DE MATEUS,
com um prólogo por JÚLIO BRANDÃO

D. FRANCISCO MANUEL DE MELO

CARTA DE GUIA DE CASADOS

Com prefácio biográfico por
CAMILO CASTELO BRANCO
e notas por TEÓFILO BRAGA

BIBLIOTECA
MUNICIPAL DE BEJA

N.º 9182

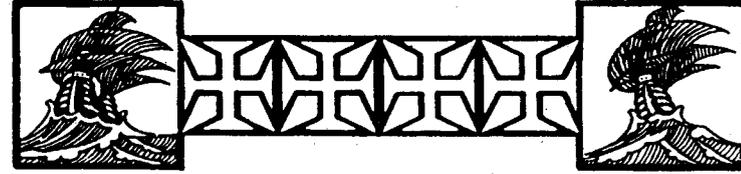
Cob: 869.0-6

ALC



1971

LELLO & IRMÃO — EDITORES
144, Rua das Carmelitas — PORTO



CARTA PRIMEIRA

Considera, meu Amor, quão excessivo foi o teu descuido de prever o que havia de suceder-nos!

Ah, infeliz! foste enganado, e me traíste, por lisonjeiras esperanças mentirosas.

Uma afeição sobre que tinhas fundado tantos projectos deleitosos, e da qual te prometias infinito prazer, põe-te agora numa desesperação mortal, sòmente comparável em crueldade à da ausência, que é dela causa.

E há-de esta ausência, para a qual ainda a minha dor, por mais engenhosa que seja, não soube achar nome assaz funesto, há-de ela privar-me de contemplar aqueles olhos em que divisava tanto amor, e que me faziam conhecer afectos, que enchiam meu peito de alegria, que eram tudo para mim, tudo supriam, e enfim me satisfaziam?

Ai de mim! os meus ficaram privados da única luz que os animava, só lhes restam lágrimas; nem eu lhes dou outro exercício senão o de chorar continuamente, desde o instante que soube estares resolvido a uma separação, para mim tão insofrível, que em breve tempo me acabará.

Parece-me, porém, que de algum modo me afeiçoo a infortúnios, dos quais és a única causa.

Dediquei-te a minha vida apenas te vi, e sinto algum gosto em fazer-te dela sacrifício.

Milhares de vezes no dia a ti envio meus suspiros, que te procuram por toda a parte, e não me trazem outra recompensa de tantas inquietações, mais do que um aviso, por demasia sincero, da minha má Fortuna, a qual cruelmente não consente que eu me lisonjeie, mas repete-me a cada instante: «Cessa, cessa, ó Mariana desditosa, de consumir-te em vão, e de procurar um amante que jamais tornarás a ver, que passou os mares para fugir de ti, que vive em França entregue às suas delícias, e que nem um só momento cuida nas tuas mágoas, que te dispensa de todos esses transportes, e não sabe agradecer-tos...».

Mas não, eu não posso resolver-me a formar de ti um conceito tão afrontoso, e tenho nímio interesse em justificar-te. Não quero mesmo imaginar que te esqueceste de mim.

E não sou eu já assaz desaventurada, sem que ainda me deixe atormentar por falsas suspeitas?

Para que fazer esforços para apagar da memória todos os desvelos, com que anelaste a dar-me provas do teu amor?

Ah! todos estes desvelos tanto me encantaram, que eu seria uma ingrata, se não te amasse com o mesmo arrebatamento a que me impelia a minha paixão, quando gozava desses testemunhos que me davas reciprocamente da tua.

Como é possível que lembranças de momentos tão agradáveis se tornassem tão cruéis? E que hajam de necessidade, em despeito da sua própria natureza, servir somente para tiranizar o meu coração?

Ai de mim! A tua última carta o reduziu a um estado miserando: as suas palpitações foram tão sensíveis, que pareciam-me como esforços para separar-se de mim, e reunir-se a ti.

Fiquei tão abatida destas comoções violentas, que caí em um desmaio por mais de três horas, perdidos os sentidos...

Lutava assim contra a vida que não queria recobrar, pois devo perdê-la por ti, já que não posso conservá-la para ti...

Enfim, tornei de mau grado a ver a luz...

Comprazia-me o sentir que morria de amor... e demais estimava cessar para sempre de sofrer as angústias de um coração, despedaçado pela dor da tua ausência.

Depois deste acidente, padeci muitas e diversas indisposições; mas como posso eu existir sem males, enquanto não torno a ver-te?

Sei suportá-los sem murmurar, porque de ti provêm.

Como? É essa a retribuição que me dás por haver-te amado com tão extremada ternura?

Não importa.

Estou resolvida a adorar-te toda a minha vida, e a não ver mais pessoa alguma... e certifico-te que farias bem de não amar juntamente ninguém.

Acaso poderias contentar-te com outra paixão menos ardente do que a minha?

Encontrarias talvez mais formosura — ainda que em outro tempo me disseste que me não faltava gentileza — mas nunca acharias tanto amor... e tudo o mais é nada.

Deixa de encher as tuas cartas de ociosidades: não me escrevas que me lembre de ti.

Eu não posso esquecer-te, nem tão pouco me esqueço da esperança, que me deste, de vir passar comigo algum tempo.

Ah! por que não queres tu passar assim toda a vida?

Se me fosse possível sair desta amaldiçoada clausura, não esperaria certo em Portugal o cumprimento das tuas promessas; mas partiria desconcertadamente a buscar-te, seguir-te, e amar-te por todo o mundo.

Não ousou lisonjear-me desta possibilidade, e não quero nutrir uma esperança, que me daria seguramente algum gosto, pois só quero ser sensível aos meus pesares.

Confesso, todavia, que meu irmão, oferecendo-me uma ocasião de escrever-te, causou-me a surpresa de alguma sensação de alegria, e suspendeu por um instante a desesperação em que estou.

Conjuro-te de dizer-me para que te aplicaste com tanta eficácia a encantar-me, como fizeste, sabendo muito bem que devias abandonar-me?

Ah! diz, por que motivo te assanhaste em fazer-me desgraçada?

Por que me não deixaste tranquila no meu claustro?

Que injúria ou mal te havia eu feito?!

Mas perdoa.

Não te imputo culpa alguma.

Não me sinto com forças de cuidar na minha vingança: acuso unicamente o rigor de meu acerbo destino.

Parece-me que, separando-nos, fez-nos todo o mal que podíamos temer.

Separar nossos corações não poderia. O amor, mais poderoso do que ele, os ligou por toda a nossa vida.

Se tens algum interesse na conservação da minha, escreve frequentemente.

Bem mereço atenção e cuidado de me participares o estado de teu coração, e da tua fortuna.

Sobretudo... vem a ver-me.

Adeus! não posso largar este papel, que há-de ir às tuas mãos.

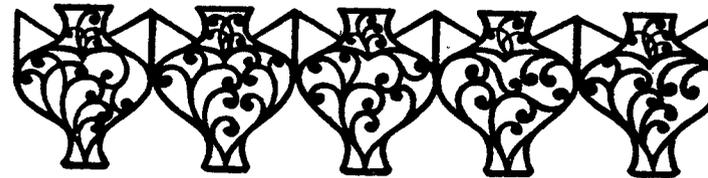
Bem quisera ter a mesma dita...

Ai! que loucura é a minha! Percebo, ainda mal, que isso não é possível...

Adeus! não posso mais...

Adeus!

Ama-me constantemente, e faz-me padecer ainda maiores males.



CARTA SEGUNDA

O teu tenente acaba de dizer-me que foras obrigado a arribar, por força de uma tormenta, no reino do Algarve.

Receio que sofresses muito sobre o mar, e esta apreensão se apoderou de mim tão vivamente, que não cuidei mais nos meus males...

Estás tu bem persuadido, que o teu tenente toma mais interesse do que eu, em tudo o que te acontece?...

Por que razão teve ele esta informação antes de mim?... Finalmente, por que não me escreveste?...

Sou bem desgraçada, se nenhuma ocasião encontraste para o fazer depois da tua partida, e mais desgraçada ainda, se tendo ocasião, me não escreveste!...

A tua injustiça e a tua ingratidão são extremas; mas afligir-me-ia desesperadamente, se te careassem algum infortúnio; pois antes quero que delas não recebas o castigo, do que ver-me vingada.

Resisto a todas as aparências que deveriam persuadir-se de que muito pouco amor me tens e sinto maior propensão a abandonar-me cegamente à minha paixão, do que às razões que me ofereces para queixar-me da tua falta de atenção e cuidado.

Quantas inquietações me terias poupado se o teu procedimento fosse tão remisso e lânguido nos primeiros dias que te vi, como me parece agora, e desde algum tempo!...

Mas quem não deixaria enganar-se como eu, por tantos desvelos, e a quem não pareceriam eles sinceros?...

Quanto custa resolver-nos a suspeitar longamente da boa-fé daqueles que amamos!...

Vejo muito bem que a menor desculpa te satisfaz, e antes que tu atendas a dar-mas, o amor que tenho por ti serve-te com tanta fidelidade, que não posso consentir em descobrir-te culpas, senão para gozar do sensível prazer de justificar-te eu mesma!

Consumiste-me com as tuas assíduas perseveranças, inflamaste-me com os teus transportes, encantaste-me com as tuas finezas, asseguras-

te-me com os teus juramentos, a minha inclinação violenta seduziu-me, e as consequências destes começos tão agradáveis e tão venturosos não são mais do que lágrimas, gemidos, e uma funesta morte, sem que possa achar-lhe algum remédio!

Verdade é que, amando-te, gozei deleitações maravilhosas, mas costumam-me hoje penas extraordinárias!...

Todas as comoções que me causas são extremas...

Se eu tivesse resistido ao teu amor, se te houvesse dado qualquer motivo de enfado e de ciúme, para mais inflamar-te; — se tivesses notado no meu proceder alguma reserva artificial; — se eu, enfim, tivesse querido opor a razão à inclinação natural que para ti sentia, e da qual cedo me advertiste — posto que os meus esforços sem dúvida teriam sido inúteis; — poderias castigar-me severamente, servindo-te de todo o teu poderio.

Mas parecete-me amável; antes de me haveres dito que me amavas, juraste sentir por mim a maior paixão; fiquei de gosto absorta e entreguei-me a amar-te perdidamente...

Tu não estavas, como eu, vendado; por que sofreste pois que eu caísse no estado em que me acho?...

Que querias tu fazer dos meus enlevamentos,

que não podiam deixar de ser-te muito importunos?...

Tu bem sabias que não havias de ficar sempre em Portugal; e por que a bel-prazer me escolheste aqui, para fazer-me tão desgraçada? Neste país terias sem dúvida encontrado outra qualquer mulher mais formosa, com a qual terias desfrutado iguais divertimentos, pois só os grosseiros procuravas; — que te teria amado com fidelidade enquanto estivesses presente à sua vista, e que o tempo teria podido consolar facilmente da tua ausência, e que tu terias podido abandonar sem perfídia e sem crueldade...

Semelhante procedimento é mais próprio de um tirano afincado a perseguir, do que de um amante, que só deve pôr cuidado em agradar.

Ai de mim! por que tratas com tanto rigor um coração todo teu?

Vejo claramente que és tão fácil em deixar-te persuadir contra mim, como eu o fui em deixar-me persuadir a favor de ti.

Eu teria resistido, sem o estímulo de todo o meu amor, e sem o mais leve pensamento de ter feito alguma façanha, a razões maiores do que as que puderam obrigar-te a deixar-me...

Todas me teriam parecido muito fracas, e nenhuma teriam tido a força de arrancar-me de teu lado...

Mas tu quiseste aproveitar os pretextos que pudeste achar para voltar a França...

Um navio partia...

Deixá-lo partir!...

A tua família te havia escrito...

Ignoras tu as perseguições que eu sofri da minha?...

A honra obrigava-te a me abandonar...

Curei eu da minha?...

Tinhas obrigação de ir servir o teu rei...

Se tudo que dele dizem é verdade, podia escusar os teus serviços, e saberia desculpar-te.

Teria sido nimiamente afortunada se juntos tivéssemos passado a vida; mas já que era forçoso que uma ausência cruel nos separasse, parece-me que devo sentir grande satisfação de não ter sido infiel, e não quisera, por quanto há no mundo, ter cometido uma acção tão feia...

Como!... Conheceste o fundo do meu coração e extremo da minha ternura, e pudeste resolver-te a deixar-me para todo o sempre, e a expor-me aos sustos que devem assaltar-me do teu esquecimento, ou ao receio de que me lembres somente de mim para sacrificar-me a uma nova paixão?!...

Bem vejo que te amo como uma louca.

Contudo não me queixo de todos os ímpetos violentos do meu coração.

Habituo-me às suas perseguições, e mal pode-

ria viver sem um particular prazer que descubro e desfruto, amando-te entre mil dores e pesares...

Mas o que me mortifica sem cessar é o enojo e aversão, que tenho para tudo...

A minha família, os meus amigos, este convento, são-me insuportáveis. Tudo que de obrigação devo ver, tudo que de necessidade devo fazer, me é odioso...

Tão zelosa sou da minha paixão, que, a meu parecer, todas as minhas acções, todos os meus deveres te dizem respeito...

Sim, faço algum escrúpulo se não emprego por ti todos os momentos da minha vida...

Que faria, ai de mim! sem tamanho ódio e tamanho amor, quais enchem o meu coração! Poderia eu sobreviver ao que me ocupa continuamente, para levar uma vida tranquila e lânguida?...

Não, semelhante vácuo, e tal insensibilidade, não me convêm.

Todos reparam na mudança completa do meu génio, do meu modo, e de toda a minha pessoa...

Minha mãe falou-me nisto ao princípio com desabrimento, depois com alguma bondade...

Não sei o que lhe respondi.

Parece-me que tudo lhe confessei...

As mais austeras religiosas compadecem-se

do estado em que me vêem: mesmo é causa de mostrarem certa consideração e melindre para comigo.

Todos se comovem do meu insano amor... e tu, só tu, permaneces em profunda indiferença... sem escrever-me senão cartas frias, cheias de cansadas repetições, que nem enchem metade do papel, dando a conhecer grosseiramente que morrias da impaciência de findá-las...

D. Brites perseguiu-me, há alguns dias, para fazer-me sair do meu aposento, e julgando divertir-me, levou-me à varanda de onde se vê Mértola...

Segui-a, sim; mas ali fui assaltada imediatamente por uma cruel lembrança, que me fez derramar lágrimas todo o resto do dia.

Reconduziu-me; e apenas chegada deitei-me sobre a cama, aonde fiz mil reflexões sobre a pouca aparência que vejo de jamais sarar... Tudo que fazem, para aliviar-me, exaspera a minha dor, e nos mesmos remédios acho motivos particulares de afligir-me...

Naquele lugar te vi passar muitas vezes com um garbo e gentileza que me encantavam. Achava-me sobre esta varanda no dia fatal em que comecei a sentir os primeiros efeitos da minha desditosa paixão.

Pareceu-me que desejavas agradar-me, ainda sem me conheceres.

Persuadi-me que me tinhas distinguido entre todas as minhas companheiras.

Imaginei, quando te demoravas, que tinhas gosto de que eu admirasse a destreza e bizzarria com que arremessavas o teu cavallo. Surpreendeu-me mesmo o susto que experimentei, quando o fizeste passar por um sítio escabroso.

Enfim, interessava-me secretamente em todas as tuas acções.

Bem sentia que não me eras indifferente, e tomava para mim tudo o que fazias.

Tu conheces em demasia as consequências destes começos, e ainda que não tenha a guardar respeito, não devo contudo referir-tas, receando de aumentar os teus crimes, e de arguir-me de tantas diligências inúteis para obrigar-te a ser-me fiel...

Não o serás, ingrato!...

Como posso eu esperar das minhas cartas, e dos meus queixumes, o que o meu amor e inteiro abandono não puderam vencer da tua ingratitude?

Estou mais que certa da minha infelicidade, o teu iníquo procedimento não me deixa a menor razão para duvidar dela; tudo devo apreender, pois me abandonaste!

Os teus atractivos terão porventura só poder sobre mim? Deixarás tu de parecer bem a outros olhos?

Creio que não desestimaria que os sentimentos dos outros justificassem de algum modo os meus, e quisera que todas as damas de França te reputassem amável, que nenhuma te amasse, e que nenhuma te agradasse.

Este projecto fantástico é ridículo e impossível; não obstante saber assaz de própria experiência quão pouco és capaz de uma tenaz afeição, e que para esquecer-me não careces de auxílio algum, nem de ser constrangido por uma nova paixão.

Talvez desejava conhecer-te algum pretexto com lume de razão... Verdade é que eu seria mais desgraçada, mas tu menos culpável.

Vejo, ainda mal, que te demorarás em França, sem grande contentamento, com plena liberdade.

As fadigas de uma viagem longa, quaisquer pequeninas obrigações, e o pejo de não saber corresponder aos meus transportes, são as causas que te retêm.

Ah! não me temas...

Contentar-me-ei com ver-te de tempos a tempos, e saber unicamente que vivemos no mesmo sítio, e respiramos o mesmo ar.

Mas quiçá lisonjeio-me, a severidade e rigores de outra mulher te comoveram mais do que te comoveram os meus favores...

Será possível que maus tratos tenham a efficácia de incender-te?

Reflecte, porém, antes de enleiar-te em uma grande paixão, e atende o excesso das minhas dolorosas aflições, a incerteza de todos os meus projectos, a diversidade das agitações de minha alma, a extravagância das minhas cartas, as minhas confianças, as minhas desesperações, os meus anelantes desejos, os meus ciúmes...

Ah! guarda-te da infelicidade que te espera...

Conjuro-te de tirar proveito do estado em que eu caí, para que, ao menos, o que sofro por ti não te seja inútil.

Haverá cinco ou seis meses fizeste-me uma confidência molesta, confessando-me, com demasiada sinceridade, que tinhas amado uma dama no teu país...

Se é ela quem te impede de voltar aqui, diz-mo sem disfarce, para que cesse de finar-me lentamente.

Algun resto de esperança sustenta-me ainda; mas se este deve ser frustrado, estimaria mais perdê-la inteiramente, e perder-me com ela...

Manda-me o seu retrato, e algumas das suas cartas.

Escreve-me tudo o que ela te diz.

Talvez descobrirei motivos de consolar-me, ou de ainda mais afligir-me.

Não posso aturar por mais tempo este trabalhoso estado em que permaneço: toda a mudança me será favorável...

Quisera também possuir o de teu irmão, e o de tua cunhada.

Tudo que te pertence me é por extremo caro; e sou perfeitamente devota a tudo que te diz respeito.

Nada reservei para mim, nenhuma disposição de mim mesma...

Há momentos nos quais me parece que seria capaz de submeter-me até a servir aquela que amas...

Tanto os teus maus tratos e desprezos me têm abatido, que não ousa às vezes nem sequer cogitar que poderia, a meu parecer, demandar-te ciúmes sem desagradar-te, e que creio obrar com a maior sem-razão em dirigir-te reproches...

Muitas vezes deixo-me convencer que não devo manifestar-te com insano furor, como faço, sentimentos que tu desdenhas.

Há muito tempo que um oficial espera por esta carta...

Tinha resolvido escrevê-la de modo que pudesses recebê-la sem desgosto, mas é demasiado extravagante... é necessário terminá-la.

Ai de mim! não me sinto com forças para tomar esta resolução. Parece-me que te falo quando te escrevo, e que me estás algum tanto mais presente...

A primeira que te escrever não será nem tão

extensa, nem tão enfadonha. Poderás abri-la e lê-la fiado na minha palavra.

Verdade é que não devo falar-te de uma paixão que te é desagradável, e dela mais não te falarei.

Daqui a poucos dias fará um ano que me abandonei toda a ti, sem alguma consideração e comedimento!

O teu amor parecia-me muito fervoroso e jamais teria pensado, nem por sombras, que os meus favores te desgostassem, até obrigarem-te a fazer quinhentas léguas e a expor-te a naufrágios, só para te alongares de mim.

De ninguém era de esperar semelhante tratamento!...

Podes lembrar-te do meu pudor, da minha confusão, da minha desordem... mas tu não te lembras de coisa alguma, que haja de obrigá-me, mau grado teu, a amar-me!

O oficial, que deve levar-te a minha carta, avisa-me pela quarta vez que quer partir.

Que pressa tem!...

Abandona certamente alguma pobre desgraçada neste país.

Adeus.

Custa-me mais acabar esta carta, do que te custou deixar-me, talvez para sempre.

Adeus.

Não me atrevo a dar-te mil ternos nomes,

nem abandonar-me, livre de qualquer constrangimento, a todos os meus affectos...

Amo-te mil vezes mais que a própria vida, e mil vezes mais do que imagino.

Quanto me és caro, e quanto és cruel para mim!...

Tu não me escreves!...

Não pude coibir-me de repetir-te ainda isto...

Torno a principiar, e o oficial partirá...

Que importa?... Parta embora...

Eu escrevo mais para mim do que para ti... Não procuro senão desabafar; assim também o comprimento da minha carta de há-de meter medo...

Não a lerás...

Que fiz eu para ser tão desditosa?... E por que infeccionaste com veneno a minha vida?...

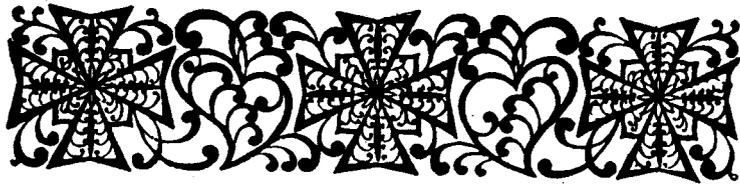
Ah! por que não nasci em outra terra?...

Adeus; desculpa-me...

Não ousa rogar-te que me ames...

Vede a que termos me reduziu o meu destino!...

Adeus!



CARTA TERCEIRA

Que será de mim?... e que queres tu que eu faça?...

Vejo-me bem longe de tudo o que tinha imaginado!

Esperava que me escrevesse de todos os lugares por onde passasses; que as tuas cartas seriam muito extensas; que alimentarias a minha paixão com as esperanças de ainda ver-te; que uma inteira confiança na tua fidelidade me daria alguma espécie de repouso; e que ficaria assim em um estado assaz suportável, sem extrema dor.

Tinha até formado alguns leves projectos de fazer os esforços que me fossem possíveis para curar-me, no caso de saber com certeza que me tinhas esquecido completamente.

A tua ausência, alguns toques de devoção,

o receio natural de arruinar totalmente a pouca saúde que me resta por cansadas vigílias e tantas inquietações, a escassa aparência da tua volta, a frieza da tua afeição e dos teus últimos adeuses, a tua partida fundada em frívolos pretextos, mil outras razões mais que boas e demasiado inúteis, pareciam prometter-me um auxílio assaz certo, se me viesse a ser necessário.

Não tendo enfim a combater senão contigo, mal podia desconfiar de todas as minhas fraquezas, nem apreender tudo o que hoje soffro...

Oh! triste de mim! Quanta compaixão mereço, visto não sermos ambos participantes das penas, mas eu só a desgraçada!...

Este pensamento mata-me, e morro de susto de que jamais tenhas sido extremamente sensível a todos os nossos prazeres.

Agora sim, conheço a má-fé de todos os teus affectos...

Enganavas-me todas as vezes que me dizias ter sumo gosto de estar só comigo...

As minhas importunações devo somente os teus desvelos e transportes...

De sangue-frio formaste a tenção de me abraçar, e consideraste a minha paixão como um troféu, sem que o teu coração jamais fosse comovido entranhavelmente...

Não deves tu ser bem infeliz, e ter bem

pouca delicadeza, para nunca haver sabido colher outro fruto dos meus enlevamentos?...

E como é possível que com tanto amor eu não tenha podido fazer-te completamente venturoso?...

Lamento, por amor de ti somente, as deleições infinitas que perdeste...

Por que fatalidade não quiseste desfrutá-las?... Ah! se as conhecesses, acharias sem dúvida que são mais sensíveis de que a satisfação de me ter seduzido, e terias experimentado que somos mais felizes, e sentimos qualquer coisa de mais fino mimo em amar ardentemente, do que em ser amados.

Não sei nem o que sou, nem o que faço, nem o que desejo...

Mil tormentos contrários me despedaçam!...

Quem poderá imaginar um estado mais deplorável?...

Amo-te como uma perdida, e modero-me ainda assim contigo, até não ousar talvez desejar-te as mesmas tribulações, os mesmos transportes que me agitam...

Matar-me-ia, ou a não fazê-lo, morreria de dor, se estivesse certa que nunca tinhas repouso, que a tua vida era uma contínua desordem e perturbação, que não cessavas de derramar lágrimas, e que tudo aborrecias...

Eu não me sinto com forças para os meus

males, como poderia suportar a dor que me causariam os teus, mil vezes mais penetrantes?...

Contudo não posso do mesmo modo resolver-me a desejar que não me tragas no pensamento, e para falar-te sinceramente, sinto com furor ciúmes de tudo quanto possa causar-te alegria, comover o teu coração, e dar-te gosto em França.

Ignoro por que motivo te escrevo...

Vejo que apenas terás dó de mim, e eu rejeito a tua compaixão, e nada quero dela.

Enfado-me contra mim mesma, quando faço reflexão sobre tudo o que te sacrifiquei...

Perdi a minha reputação, expus-me aos furores de meus pais e parentes, às severas leis deste Reino contra as religiosas... e à tua ingratidão, que me parece a maior de todas as desgraças...

Ainda assim eu sinto que os meus remorsos não são verdadeiros, e que do íntimo de meu coração quisera ter corrido muito maiores perigos por amor de ti, e provo um funesto prazer de ter arriscado por ti vida e honra.

Tudo o que me é mais precioso não devia eu entregá-lo à tua disposição?...

E não devo eu ter muita satisfação de o ter empregado como fiz?...

Parece-me até não estar contente, nem das

minhas mágoas, nem do excesso de meu amor, ainda que, ai de mim! não possa, mal pecado, lisonjear-me de estar contente de ti...

Vivo, e como desleal, faço tanto por conservar a vida, quanto perdê-la!...

Morro de vergonha... acaso a minha desesperação existe somente nas minhas cartas?...

Se eu te amasse com aquele extremo que milhares de vezes te disse, não teria eu já de longo tempo cessado de viver?...

Enganei-te... tens toda a razão de queixar-te de mim... Ah! por que não te queixas?...

Vi-te partir; nenhuma esperança posso ter de mais ver-te, e ainda respiro!... É uma traição...

Peço-te dela o perdão.

Mas não mo concedas...

Trata-me rigorosamente.

Não julgues os meus sentimentos assaz veementes...

Sê mais difícil de contentar...

Ordena-me nas tuas cartas que morra de amor por ti...

Oh! conjuro-te de me dar esse auxílio, para poder vencer a fraqueza do meu sexo, e pôr termo às minhas irresoluções, por um golpe de verdadeira desesperação.

Um fim trágico obrigar-te-ia, sem dúvida, a pensar muitas vezes em mim...

A minha memória te seria cara, e quiçá esta morte extraordinária te causaria uma sensível comoção.

E a morte não é porventura preferível ao estado a que me abaixaste?...

Adeus!

Muito quisera nunca haver posto os olhos em ti.

Ah! sinto vivamente a falsidade deste sentimento, e conheço neste mesmo instante em que te escrevo, quanto prefiro e prezo mais ser infeliz amando-te, do que não te haver jamais visto.

Cedo sem murmurar à minha malfadada sorte, já que tu não quiseste torná-la melhor. Adeus.

Promete-me de conservar uma terna e mavisosa saudade de mim, se eu falecer de dor; e assim possa ao menos a violência da minha paixão inspirar-te desgosto e afastar-te de tudo.

Esta consolação me será suficiente, e se é força que te abandone para sempre, desejara muito não deixar-te a outra.

Diz, não seria nímia crueldade a tua, se te servisses da minha desesperação para pareceres mais amável, mostrando que acendeste a maior paixão que houve no mundo?

Adeus outra vez...

Escrevo-te cartas excessivamente longas, o que é uma falta de consideração para ti; peço-te

mil perdões, e atrevo-me a esperar que terás alguma indulgência para com uma pobre insensata, que o não era, como tu bem sabes, antes de amar-te.

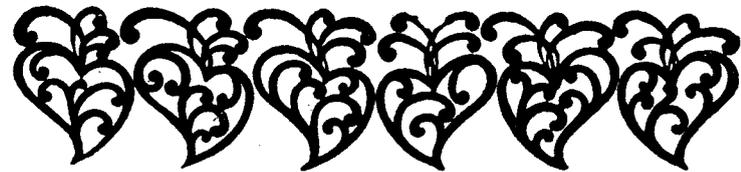
Adeus.

Parece-me que demasiadas vezes me dilato em falar do estado insuportável em que estou.

Contudo agradeço-te, do íntimo do meu coração, a desesperação que me causas, e aborreço o sossego em que vivi antes de conhecer-te...

Adeus.

A minha paixão cresce a cada momento. Ah! quantas coisas tinha ainda para dizer-te!...



CARTA QUARTA

Parece-me que faço grão menoscabo dos sentimentos do meu coração, em procurar dar-te deles um perfeito conhecimento, escrevendo-os.

Quão venturosa seria eu, se tu pudesses avaliá-los justamente pela veemência dos teus!

Mas tu não és capaz de os julgar, nem eu devo pôr em ti essa confiança; assim vejo-me obrigada a dizer-te, e ainda menos vivamente do que o sinto, que não devias maltratar-me como fazes, mostrando um esquecimento de mim que me desespera por extremo, e mesmo a ti serve de vitupério.

É bem justo, ao menos, que toleres os meus queixumes dos infortúnios por mim previstos, desde que soube a tua resolução de me deixar.

Bem conheço que me enganei em pensar que terias comigo um procedimento de melhor

fé do que é costume; porque me parecia que o meu excessivo amor me fazia superior a todas e quaisquer suspeitas, e merecia de ti uma fidelidade além da que se encontra de ordinário; mas tua propensão para trair-me venceu enfim a justiça que devias a tudo quanto por ti havia feito.

Não deixaria ainda de ser bem desafortunada, se soubesse que me amavas unicamente porque eu te amo, pois quisera tudo dever à tua própria inclinação.

Porém tão longe estou de um tal estado, que são passados seis meses em que nem uma só carta recebi de ti!

Todas estas desgraças atribuo à cegueira com que me abandonei a amar-te.

Não devia eu prever que todo o meu contentamento feneceria mais depressa que o meu amor?

Podia eu esperar que te demorasses toda a vida em Portugal, e que renunciasses a tua fortuna e o teu país para te ocupar somente de mim?

As minhas penas não podem admitir alívio algum, e a lembrança dos meus prazeres remata a minha desesperação.

Como assim? Todos os meus desejos se frustrarão, e não tornarei mais a ver-te na minha cela arrebatado da ardente paixão que me mostravas?

Mas ai de mim! quanto me engano! Em demasia conheço agora que todos os alvoroços que se apoderavam da minha cabeça e do meu coração, em ti eram excitados somente por alguns deleites que acabavam tão rapidamente como eles.

Era-me necessário nesses momentos felicíssimos implorar o auxílio da minha razão, para moderar o funesto excesso das minhas delícias, e para anunciar-me tudo o que sofro presentemente.

Mas entregava-me toda a ti, e não me achava em estado de pensar no que podia amargar o meu júbilo, e impedir-me de gozar plenamente das fervorosas demonstrações da tua afeição.

Sentia demasiada satisfação de estar contigo, para poder lembrar-me de que um dia te acharias longe de mim.

Lembra-me, contudo, de haver-te dito algumas vezes que me farias desgraçada, mas estes receios desvaneciam-se imediatamente, e comprazia-me em fazer-te deles o sacrifício, e em abandonar-me ao encanto e à má-fé das tuas protestações.

Diviso muito bem qual seria o remédio eficaz para os meus males, e deles me veria cedo livre, se cessasse de amar-te; mas ai de mim! que remédio cruel!...

Não. Antes quero sofrê-los, e muitos mais ainda, do que esquecer-te...

Ai! depende isso de mim?

Não posso acusar-me de ter um só momento desejado não te amar.

Pode-se ter de ti mais dó que de mim; mais vale padecer quanto padeço, do que gozar dos lânguidos prazeres que te dão as tuas amigas de França.

Não invejo a tua indiferença — fazes-me lástima!...

Desafio-te a esquecer-me inteiramente...

Lisonjeio-me de te haver reduzido ao estado de não teres sem mim gosto que não seja imperfeito, e sou mais feliz do que tu, porque tenho mais ocupação.

Há pouco tempo nomearam-me porteira neste convento.

Todas as pessoas que tratam comigo presumem que estou louca. Não sei o que lhes respondo e é necessário que as Religiosas sejam tão insensatas como eu, para me julgarem capaz de algum emprego e cuidado.

Oh! quanto invejo a sorte do Manuel e do Francisco.

Po que não estou como eles sempre contigo?

Teria partido em tua companhia, e te serviria seguramente de melhor vontade.

Nada apeteço neste mundo senão ver-te.

Ao menos lembra-te de mim!

Contento-me com a tua lembrança, mas não ousou mesmo averiguar a certeza dela.

Em outro tempo não punha eu esse termo às minhas esperanças, quanto te via todos os dias; mas ensinaste-me bem a necessidade da perfeita submissão a todas as tuas vontades.

Não me arrependo, contudo, de haver-te adorado.

Folgo mesmo que me seduzisses.

A tua ausência rigorosa, quiçá eterna, em nada diminui a veemência da minha paixão.

Quero que todos o saibam; não faço mistérios dela, e tenho a maior satisfação de tudo quanto fiz por amor de ti, contra todas as regras do decoro.

Não faço consistir a minha honra e devoção mais do que em amar-te perdidamente toda a minha vida, já que comecei a amar-te.

Não te digo todas estas coisas para obrigarte a escrever-me.

Ah! não te faças violência!

Nada quero de ti que não seja espontâneo e de teu próprio movimento — rejeito todas as provas de amor que constrangido me deres.

Comprazer-me-ia em desculpar-te, pela razão que te comprazerias talvez em evitar o trabalho de escrever-me; tão profunda é a minha disposição para perdoar-te todas as tuas faltas!

Um oficial francês teve a caridade de passar três horas, ou mais, comigo, falando-me de ti: disse-me que a paz da França estava feita.

Se assim é, não poderias tu vir aqui ver-me, e levar-me contigo para França?... Mas tanto não mereço... faz tudo o que te agrada...

O meu amor já agora não depende do modo por que me tratares...

Desde a tua partida, não tenho tido um só momento de saúde, nem sinto alívio senão em repetir o teu nome mil vezes no dia.

Algumas religiosas que sabem o estado deplorável a que me reduziste, falam-me de ti frequentemente.

Saio o menos que me é possível da minha cela, aonde vieste tantas e tantas vezes, e aí contemplo o teu retrato, que me é mais caro mil vezes do que a própria vida.

Dele recebo algum contentamento, mas a este sucede uma dolorosa tristeza, quando reflecto que não tornarei talvez mais a ver-te.

Por que fatalidade será possível que nunca mais te veja?...

Acaso me abandonaste para sempre?...

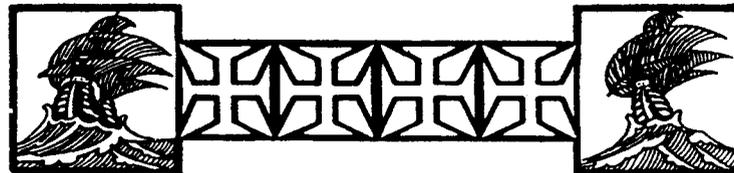
Estou desesperada...

A tua pobre Mariana não pode mais...

Desfalece acabando esta carta...

Adeus. Adeus...

Tem compaixão de mim.



CARTA QUINTA E ÚLTIMA

Esta é a última carta que te escrevo e espero fazer-te conhecer pela diferença dos termos e do estilo dela, que me persuadiste enfim que não me amavas, e portanto que devo cessar de amar-te.

Aproveitei, pois, a primeira ocasião para mandar-te o que me resta de ti...

Não receies que te escreva, porque mesmo não porei o teu nome no sobrescrito.

De todas as particularidades encarreguei D. Brites, a qual eu tinha acostumado a confidências mui diversas desta...

Os seus cuidados me serão menos suspeitos que os meus.

Ela há-de usar de todas as cautelas precisas, a fim de poder assegurar-me que recebeste o retrato e pulseiras que me deste.

Quero porém que saibas que desde alguns dias me sinto em estado de poder rasgar e queimar os penhores do teu amor, que tão extremosamente queridos tinha; mas dei-te a conhecer tanta fraqueza, que jamais terias acreditado que eu chegasse a ser capaz de uma tal extremidade...

Quero assim comprazer-me em toda a pena, que experimentei, separando-me deles e causar-te ao menos qualquer agastamento.

Confesso com vergonha minha e tua, que me achei mais apegada do que quero dizê-lo, a estas ninharias, que senti serem-me de novo necessárias todas as minhas reflexões para desembaraçar-me de cada uma em particular, quando já me lisonjeava de não ser-te mais afeiçoada.

Mas tudo se consegue, sendo aí a vontade ajudada de tantas razões.

Entreguei-as a D. Brites... Quantas lágrimas me custou esta resolução!

Depois de mil agitações, mil incertezas que tu não conheces e de que não te darei conta seguramente, pedi-lhe com as maiores instâncias de não me falar mais nelas, de não restituir-mas, ainda quando lhas pedisse somente para as ver uma derradeira vez, e de enviá-las finalmente, sem dar-me aviso.

Só conheci bem o excesso do meu amor,

depois que quis fazer todos os esforços para curar-me dele, e creio que não teria ousado tentá-lo, se tivesse antevisto tamanhas dificuldades e tantas violências.

Estou persuadida que teria sentido perturbações menos desagradáveis, amando-te, ingrato como és, do que despedindo-me de ti para todo o sempre.

Experimentei que te queria menos do que a minha paixão, e tive extraordinário trabalho em combatê-la, depois que os teus injuriosos procedimentos me fizeram a tua pessoa odiosa.

A altivez, própria do meu sexo, não me ajudou a tomar estas resoluções contra ti.

Ai de mim!

Tenho sofrido os teus desprezos, teria suportado o teu ódio, e até o negro ciúme que me causasse a tua afeição para outra; pois teria tido ao menos alguma paixão com que pelejar, mas a tua indiferença me é insuportável!...

As tuas impertinentes protestações de amizade e os ridículos cumprimentos da tua última carta me fizeram ver que tinhas recebido todas as que te escrevi, que não moveram no teu coração nenhuns affectos, e que todavia as leste!...

Ingrato!...

Tal é ainda a minha loucura, que me desespero por não poder lisonjear-me que elas não

chegassem até aí, ou que não te fossem entregues.

Detesto a tua lhaneza...

Porventura tinha-te pedido de me participares singelamente a verdade?...

Por que me não deixavas as ilusões da minha paixão?...

Bastava não me escrever: eu não procurava ser alumiada e enganada.

Não é grande desdita a minha, quando vejo que não pude obrigar-te sequer a usar de alguma precaução, para continuar a trazer-me em doce engano, e que assim não sei mais como desculpar-te?...

Sabe pois que percebo enfim seres indigno de todos os meus sentimentos, e conheço todas as tuas ruins qualidades.

Porém se tudo quanto obrei por amor de ti pode merecer que dê alguma, ainda que ténue, atenção ao favor que imploro, conjuro-te de não me escrever mais, e de ajudar-me a perder inteiramente de ti a memória.

Se levemente mesmo me afirmasses ter sentido algum pesar, lendo esta carta, talvez te acreditaria, e talvez também a tua confissão e o teu consentimento me causariam despeito e ira, e tudo isto poderia atear em mim de novo a chama.

Não te embaraces pois com a minha con-

duta; derribarias todos os meus projectos, de qualquer modo que te quisesses ingerir neles.

Não quero saber o successo desta carta; não venhas perturbar aquele estado para o qual me disponho.

Parece-me que podes estar satisfeito dos males que já me causas, qualquer que fosse o teu primeiro intento de fazer-me desgraçada.

Não me prives da minha incerteza; espero com tempo alcançar por meio dela alguma tranquillidade.

Prometo de não aborrecer-te; desconfio demasiadamente de todo o sentimento violento, para ousar intentá-lo.

Estou persuadida que acharia neste país um amante mais fiel... mas ai! quem poderia dar-me amor?

A paixão de outrem teria acaso virtude de ocupar-me?... Que poder teve a minha sobre ti?

Não fiz eu a experiência, que um coração enternecido não esquece mais o que o fez descobrir transportes que não conhecia, e de que era capaz? — que todos os seus affectos e movimentos estão profundamente arraigados ao ídolo que erigiu para a sua adoração? — que as suas primeiras feridas não podem ser nem cicatrizadas, nem extintas? — que todas as paixões que lhe oferecem socorro, e com todas as suas forças tentam enchê-lo e contentá-lo, lhe prometem

vãmente uma sensibilidade que não recupera mais? — que todos os prazeres que procura, sem desejo de os encontrar, não servem senão para convencê-lo, que nada lhe é tão caro como a lembrança das suas penas?

Para que me fizeste conhecer a imperfeição e desagrado de uma paixão, que não deve durar eternamente, e os infortúnios que acompanham um amor violento, quando não é recíproco?

E por que causa uma inclinação cega e um cruel destino se aferram de ordinário em decidir-nos por aqueles que nos desamam, e que seriam sensíveis a outros amores?

Quando mesmo eu pudesse esperar qualquer distracção e recreio de uma nova afeição, em encontrar um homem sincero ao qual me aliasse, tenho tanto dó de mim, que faria muito escrúpulo de pôr o mais ínfimo de todos no estado de miséria a que me reduziste; e ainda que eu nenhuma obrigação tenha de poupar-te, não poderia resolver-me a exercitar sobre ti uma vingança tão cruel, no caso mesmo que ela dependesse de mim, por uma mudança que não prevejo.

Procuro actualmente desculpar-te, e compreendo perfeitamente que uma religião é em geral pouco amável.

Contudo parece que, se os homens fossem susceptíveis de razão nas escolhas que fazem,

deveriam antes namorar-se delas do que das outras mulheres.

Nada as estorva de pensar constantemente na sua paixão; nenhuma das mil coisas que no século servem de ocupação e divertimento as distraem.

Parece-me que não deve ser muito agradável ver as damas que amam sempre distraídas por mil bagatelas, e que é preciso ter bem pouca delicadeza para sofrer, sem uma desesperada impaciência, que elas falem tão somente de assembleias, atavios e passeios...

Eles estão expostos incessantemente a novos ciúmes, sendo elas obrigadas a obsequiosas atenções, a complacências e conversações infinitas.

Quem pode assegurar-se de que em todas estas ocasiões não sentem algum deleite, e de que suportam sempre todos os deveres de seu estado com extremo enojo e nenhum consentimento?...

Ah! quanto devem elas desconfiar de um amante que lhes não pede contas bem exactas de tudo, que acredita facilmente, sem inquietação, quanto elas lhe dizem, e que com muita confiança e tranquilidade as vê sujeitas a todas estas obrigações!

Mas não pretendo provar-te com boas razões que devias amar-me. Estes meios são péssimos,

e outros muito melhores empreguei eu, que me não aproveitaram.

Conheço demasiadamente qual é a força do meu destino, para diligenciar superá-lo...

Hei-de ser infeliz toda a minha vida!...

Não o era eu quando te via todos os dias?

Morria de susto de que não me fosses fiel.

Queria ver-te a cada instante, o que não era possível.

Perturbava-me o perigo a que te arriscavas, entrando neste convento...

Não vivia quando estavas no exército.

Desesperava por não ter mais formosura, e ser mais digna de ti.

Murmurava contra a mediocridade da minha condição.

Imaginava muitas vezes que o amor, que parecias ter por mim, poderia de algum modo prejudicar-te.

Julgava, a meu parecer, que não te amava suficientemente; atemorizava-me a ira dos meus parentes contra ti.

Estava, enfim, em um estado tão lastimoso como aquele em que, presentemente, me acho.

Se me tivesses dado algumas provas da tua paixão, depois que estás ausente de Portugal, teria feito todos os esforços para sair também dele, e disfarçada em outros trajos, ir encontrar-me contigo...

Ai! que teria sido de mim se depois de chegar a França, tu ali de mim nenhum caso fizeses?

Que desordem! que desatino! que cúmulo de vergonha para a minha família, que tão cara me é depois que não te amo!

Bem vêes que, a sangue-frio, conheço que era possível chegar a ser ainda mais miserável e mais digna de comiseração do que o sou, e que ao menos te falo uma vez na vida de bom siso...

Quanto a minha moderação te será grata!

Quanto ficarás contente de mim!

Não quero sabê-lo...

Já te pedi de não tornar a escrever-me, e de novo te suplico com a maior instância o mesmo.

Acaso nunca fizeste alguma reflexão sobre o modo por que me tens tratado?

Não te vem ao pensamento jamais as muitas obrigações que me deves, com preferência a todas as pessoas do mundo?

Amei-te como uma louca!...

Que desprezo tinha para todas as coisas!...

O teu procedimento não é de um homem honrado...

A não teres tido aversão natural para mim, era forçoso que me amasses descomedidamente.

Deixei-me encantar por qualidades muito medíocres!...

Que obraste tu jamais que houvesse de agradecer-me?...

Que sacrificios me fizeste?...

Não correste após mil divertimentos?...

Descontinuaste porventura o jogo e a caça?...

Não foste tu o primeiro a partir para o exército?...

Não foste o derradeiro a de lá voltar?...

Expuseste ali loucamente a tua vida, apesar de haver-te rogado tanto de a poupar por amor de mim...

Não procuraste com diligência os meios de estabelecer-te em Portugal, aonde eras estimado.

Uma carta de teu irmão decidiu-te a partir, sem a menor hesitação.

E não soube eu que durante a viagem conservaste a mais alegre disposição?

Forçoso é o confessar que tenho obrigação de aborrecer-te mortalmente.

Ah! eu mesma careei todas as minhas desgraças...

Acostumei-te logo no princípio a uma grande paixão com demasiada candura, e é necessário artifício para ser amada.

É necessário procurar com destreza os meios de inflamar: — o amor por si só não chama amor.

Pretendias que eu te amasse, e como tinhas

formado este desígnio, estavas resoluto a empregar todos os expedientes para conseguir o teu intento, até mesmo a amar-me deveras, se necessário fosse.

Mas cedo conhecestes que podias sair bem da empresa, sem te deixar levar de amor por mim, e que esta paixão era escusada.

Que perfídia!...

Cuidas tu que pudeste impunemente enganar-me?...

Declaro-te que se por algum acontecimento fortuito voltares a este país, eu mesma te entregarei à vingança dos meus parentes.

Vivi muito tempo em um abandono e em uma idolatria que me horrorizam, e os meus remorsos perseguem-me com um rigor insuperável.

Sinto vivamente a vergonha dos crimes que me fizeste cometer, e falta-me, ai de mim! a paixão que me estorvava o conhecimento da enormidade deles...

Quando deixará o meu coração de ser dilacerado?...

Quando me verei eu livre deste embaraço cruel?...

Contudo creio que não te desejo mal algum, e que me resolveria a consentir que fosses feliz...

Mas como poderás tu sê-lo jamais, se tens um bom e bem formado coração?

Quero escrever-te outra carta para mostrar-te que poderei talvez estar mais tranquila dentro de algum tempo.

Que gosto será o meu de poder então lançar-te em rosto os teus iníquos procedimentos, depois que estes já me não causarem comoção, e de dar-te a conhecer que te desprezo, que falo com a maior indiferença da tua traição, que esqueci todos os meus prazeres e todas as minhas penas, e que só me lembro de ti quando muito quero lembrar-me!

Convenho em que tens grandes vantagens sobre mim, e que me inspiraste uma paixão que me fez perder todo o siso, mas pouco deves vangloriar-te disto...

Era jovem, era crédula, tinham-me encerrado desde a infância neste convento; aqui não tinha visto senão gente desagradável; jamais tinha ouvido os louvores que me davas continuamente; parecia-me que te devia os atractivos e a beleza que dizias admirar em mim, e que me fazias conhecer; ouvia dizer muito bem de ti; todos me falavam em teu favor, tu fazias tudo para espartar o amor...

Mas, enfim, quebrei este encanto... verdade é que me deste poderosos auxílios, e confesso que deles tinha extrema necessidade.

Ao remeter-te as cartas, que tinha tuas, guardarei cuidadosamente as duas últimas, e as

tornarei a ler ainda mais vezes do que li as primeiras, como preservativo de recair nas minhas fraquezas. Ah! quanto estas me custam caro, e quanto teria sido feliz se houvesse querido sofrer que eu te amasse sempre!...

Conheço muito bem que ainda com alguma demasia atendo à tua infidelidade e às minhas arguições queixosas; mas recorda-te que eu me tenho prometido um estado mais sossegado, e que hei-de alcançá-lo, ou hei-de tomar contra mim alguma resolução violenta, cujo êxito conhecerás sem muito desprazer...

Mas de ti nada mais quero...

Sou uma insensata em repetir-te as mesmas coisas tantas vezes...

É necessário deixar-te, e desviar de ti para sempre o pensamento.

Creio mesmo que não tornarei a escrever-te...

Acaso tenho obrigação de dar-te exacta conta de todos os diversos movimentos do meu coração?

**Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Letras portuguesas* como esbulho literário e nacional**

TRADUÇÃO DE LUCIANO CORDEIRO

1888

(EDIÇÃO DE 1925)

CARTAS DE AMOR

SOROR MARIANA

AO

CAVALHEIRO DE CHAMILLY

TRADUÇÃO DE LUCIANO CORDEIRO

DESENHOS DE ALBERTO SOUSA

B.M.B.R.L

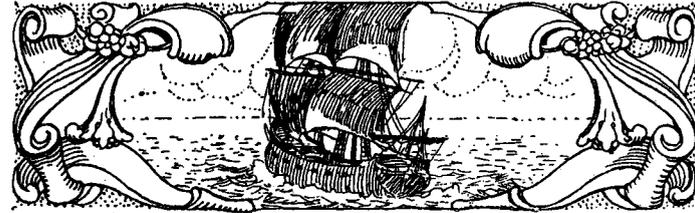
BIBLIOTECA MUNICIPAL DE BEJA	
N.º	11219
Cota:	869.17-6
ALC	

LISBOA
J. RODRIGUES & C.^a
186, Rua Aurea, 188
1925



DA ULTIMA PAGINA DA
DE CANTON DE GENEVA
1858

PRIMEIRA CARTA



onsidera, meu amor, como foste exclusiva-
mente descuidado!

Ai, malaventurado! — Trahiram-te es-
peranças fementidas e com ellas me enga-
naste.

Uma paixão em que bordavas tantos
deleitosos projectos só pôde dar-te, agora,
um mortal desespero, apenas comparavel á crueldade d'esta
ausencia.

E ha de este desterro para o qual todo o requinte da minha
dôr não acha um nome assás funesto, privar-me para sempre
de embeber-me n'esses olhos em que via tanto amor e que me
fizeram conhecer enlevos que me enchiam de contentamento,
que eram tudo para mim, que emfim me abastavam a vida?

Os meus olhos é que perderam nos teus a unica luz que os
animava. Só lhes restam lagrimas, nem eu lhes tenho dado
outro emprego senão o de chorar continuamente desde que
soube que estavas resolvido a um apartamento para mim tão
insupportavel que cedo me fará morrer.

E comtudo, parece-me que tenho o quer que seja de ena-
morado apego ás maguas de que tu só és a causa.

Consagrei-te a vida desde que em ti descansaram meus
olhos, e sinto em sacrificar-t'a um mystico prazer.

Mil vezes ao dia te procuram meus cançados suspiros e

não me trazem, os tristes, outro allivio a tantas tribulações do que o aviso cruamente sincero da minha desventura que me não consente uma esperança e me repete a todos os instantes: — «deixa, deixa de consumir-te em vão, infeliz Mariana! deixa de anhelar um amado que não tornarás a ver, que passou o mar para te fugir, que está em França no meio dos prazeres, que não pensa um momento nas tuas penas, que te dispensa de todos estes transportes, que nem sabe agradecer-t'os».

Mas não.

Não posso resolver-me a cuidar tão mal de ti. Sou muito interessada em justificar-te. Nem quero imaginar que me tenhas esquecido!...

Não sou eu já bem desgraçada sem me torturar com falsas suspeitas?

Porque hei de esforçar-me em apagar da memoria todos os desvelos com que te esmeravas em me provar amor?

Ai, tanto me delectavam elles que bem ingrata fôra se não te amasse ainda com os mesmos arrobamentos em que a minha paixão me enlevava quando lograva os testemunhos da tua.

Como é possível que lembranças de tão doces momentos se tenham tornado tão amargas? E que contra toda a natureza, sirvam sómente agora para dilacerar-me o coração?

Pobre d'elle! A tua ultima carta pol-o n'um estado singular: taes saltos me dava no peito que parecia forcejar por arrancar-se de mim e voar para ti.

Tão quebrantada fiquei, de todas estas emoções violentas que por mais de três horas estive de todo alienada dos sentidos.

Era como se me defendesse de voltar á vida que devo perder por ti, já que para ti a não posso conservar.

Com bem pezar tornei a mim.

Regalava-me sentir que morria de amor, e sentia-me bem,

finalmente, por ver cessar de flagellar-me a alma a dôr da tua ausencia.

Depois d'estes abalos tenho soffrido muitas enfermidades, mas posso eu viver sem males em tanto que não te vir?

Supporto-os sem murmurar, pois que de ti proveem.

Coitada de mim! é esta a recompensa que me dás de te haver tão carinhosamente amado?

Não importa.

Estou decidida a adorar-te toda a vida e a não querer a mais ninguem.

Digo-te que farás bem, igualmente, em não amar outra.

Porventura poderia contentar-te uma paixão menos ardente do que a minha?

Encontrarias talvez mais formosura, — e comtudo dizias-me outr'ora que eu era bonita, — mas não encontrarias, nunca, tanto amor... e tudo o mais é nada.

Não enchas as tuas cartas de cousas inuteis, e não me digas mais que me lembre de ti.

Eu não posso esquecer-te, e não me esqueço, tão pouco, de que me fizeste esperar que virias passar algum tempo commigo.

Ai, porque não queres tu passar commigo toda a tua vida!

Podesse eu sair d'este aborrecido convento, que não esperaria em Portugal, não, que se cumprissem as tuas promessas!...

Iria, sem escrupulos, procurar-te e seguir-te e amar-te por toda a parte.

Não ousou mesmo pensar que fosse possível.

Não quero nutrir uma esperança que me daria algum allivio, e não quero entregar-me senão ás penas d'este infortunio.

Confesso-te, porém, que a occasião que meu irmão me pro-

porcionou de te escrever me fez um alvoroço alegre e suspendeu por um momento o desespero em que vivo.

Conjuro-te que me digas porque te empenhaste em enfeitar-me tanto, sabendo bem que terias de abandonar-me um dia?

Ai, porque tanto te encarniçaste em fazer-me desgraçada?

Porque não me deixaste tranquilla no meu convento?

Fizera-te eu algum mal?

Mas perdôa, meu amor.

De nada te culpo.

Nem estou em condição de tirar vingança de ti, e acuso sómente o rigor do meu destino.

Tambem . . . separando-nos, parece-me que nos fez todo o mal que poderíamos receiar d'elle.

Não conseguirá separar os nossos corações: — o amor que póde mais do que elle uniu-os para toda a vida.

Se algum interesse tens pela minha, escreve-me muitas vezes.

Bem te mereço que tenhas algum cuidado em me informar do estado do teu coração e da tua vida.

Ah, sobretudo . . . vem ver-me.

Adeus: não posso resolver-me a largar este papel para que vá cair-te nas mãos.

Quizera ter eu essa dita!

Que loucura a minha! Bem sei que não é possível.

Adeus: não posso mais.

Adeus.

Ama-me sempre.

E faze padecer, mais ainda, a tua pobre Marianna.

SEGUNDA CARTA



teu tenente acaba de dizer-me que uma tormenta te fizera arribar ao Algarve.

Receio que tenhas sofrido muito no mar, e esta apprehensão tão vivamente me absorveu que não tenho pensado em todas as minhas penas.

Imaginas acaso que o teu tenente se interesse, mais do que eu, no que te succede?

Porque está elle melhor informado, e, em summa, porque não me tens escripto?

Bem infeliz sou se, para o fazer, não tens tido occasião alguma, desde que partiste, e mais ainda, se, tendo-a, não me escreveste.

São desconformes a tua injustiça e a tua ingratição; mais me pezára, porém, que ellas te acarretassem alguma desgraça.

Prefiro que fiquem sem castigo, a que me vinguem.

Resisto a todas as mostras que deveriam convencer-me de que não me amas, e sinto-me bem mais disposta a abandonar-me cegamente á minha paixão, do que ás razões que me dás de me lastimar da tua frieza.

Quantas mortificações me terias poupado se as tuas maneiras fossem tão remissas nos primeiros dias em que te vi, como me têm parecido desde algum tempo!...

Mas quem não se illudira com tantos extremos e quem os não tivera por sinceros?

Quanto custa e tarda que nos resolvâmos a suspeitar da lealdade dos que amámos!

Eu bem vejo que a menor desculpa te satisfaz, e sem que te dêes ao incommodo de a engenhar, o amor que te tenho serve-te tão fielmente que nem posso consentir em julgar-te culpado, senão para gosar o ineffavel prazer de te justificar eu propria!

Consumiste-me com a porfia dos teus galanteios, abrazaste-me com os teus transportes, enfeitiçaste-me com as tuas finezas, renderam-me os teus juramentos, seduziu-me a minha inclinação violenta, e as continuações d'estes principios tão ledos e tão felizes não são mais do que lagrimas, cansados suspiros, uma funesta morte, sem que eu possa encontrar-lhes remedio!

Certo, logrei não imaginadas delicias, amando-te, mas custam-me agora, bem desmedidas penas.

São sempre excessivas todas as emoções que me causas.

Se tivera resistido obstinadamente ao teu amor, e se te houvera dado qualquer motivo de pezar e de ciume para mais te inflammar e prender; — se tivesses notado em mim qualquer esquivança artificiosa; — se eu tivesse querido, em summa, oppor a minha rasão á inclinação natural que para ti me impellia, e que logo me fizeste perceber, — embora as minhas diligencias tivessem sido inuteis, sem duvida; poderias então castigar-me severamente e abusar do teu poder sobre mim, com mostras de justiça.

Mas parecêras-me digno do meu amor, antes que me houvesse dito que me amavas; mostraste-me uma grande paixão, senti-me deslumbrada, e abandonei-me a amar-te perdidamente.

Não estavas cego, como eu: porque me deixaste cair n'esta mísera condição em que agora me vejo?

Que querias tu fazer de todos os meus enlevos, que não poderiam deixar de te ser importunos no seu mesmo exagero?

Sabias perfeitamente que não havias de ficar para sempre em Portugal.

Por que me quizeste escolher para me tornar tão desgraçada?

Encontrarias, sem duvida, n'esta terra qualquer mulher mais formosa com a qual gosasses os mesmos prazeres, pois que, sómente, os grosseiros procuravas; — que te amasse fielmente enquanto estivesses com ella; — que o tempo podesse consolar da tua ausencia, e que tivesses deixado sem aleivosia e sem crueza.

Este teu comportamento é mais de um tyranno acirrado em perseguir-me do que de um amante que só deve pensar em captivar.

Ai, porque tratas com tanto rigor um coração que é teu?

Vejo muito bem que és tão facil em te deixares mover contra mim, como eu o fui em me deixar convencer em teu favor.

Sem precisar valer-me de todo o meu amor, e sem querer saber se terias feito por mim alguma coisa de extraordinario, eu teria resistido facilmente a muito melhores rasões do que podem ser as que te moveram a deixar-me.

Ter-me-hiam parecido muito fracas, e nenhuma haveria que tivessem podido arrancar-me de junto de ti.

Mas quizeste aproveitar os primeiros pretextos que se offerciam para voltares a França.

Partia um navio.

Porque não o deixaste partir?

Escrevêra-te a familia.

Não sabes tu as perseguições que soffri dos meus?

A tua honra obrigava-te a deixar-me.



Cuidei eu da minha?

Tinhas de ir servir o teu rei.

Se quanto dizem d'elle é verdade, não tem necessidade alguma do teu auxilio e haver-te-hia dispensado d'elle.

Ai, que ventura a minha se juntos houvessemos passado a vida!

Mas já que era fatal que uma cruel ausencia nos apartasse, creio que devo comprazer-me, ao menos, em não ter sido infiel, e não quizera, porquanto ha no mundo, ter praticado uma acção tão negra.

Como! pois conhecestes o fundo do meu coração e da minha ternura, e podeste resolver-te a deixar-me para sempre, e a expor-me aos terrores de que não te lembres mais de mim... senão para me sacrificar a uma nova paixão?!

Sei bem que te amo como uma doida.

Não me queixo comtudo de toda esta furia insana do meu coração.

Costumei-me ás suas tribulações, e não poderia viver sem este prazer a que me apego de te amar no meio de mil penas.

Mas atormenta-me sem cessar o enojo e o desgosto que tenho por tudo...

A minha familia, as minhas amizades, este convento, tudo se me tornou insupportavel.

É-me odioso quanto sou obrigada a ver, quanto é mister que eu faça.

Tão ciosa me sinto da minha paixão, que me parece que todas as minhas acções, que todos os meus deveres te pertencem.

Sim, tenho escrupulos em não empregar em ti todos os momentos da minha vida.

Que faria, coitada de mim, sem tanto odio e sem tanto amor, quaes me enchem o coração?!

Poderia acaso sobreviver ao que incessantemente me absorve, para levar uma vida tranquilla e descuidada?

Ai, que não poderia, não, conformar-me com esse vacuo e com essa indiferença.

Toda a gente tem reparado na completa mudança do meu genio, das minhas maneiras, da minha pessoa.

Minha mãe fallou-me n'isto, a principio com aspereza, depois com algum carinho.

Nem sei o que lhe respondi.

Creio que lhe confessei tudo.

As freiras mais severas compadecem-se do meu estado. Move-as a uma certa contemplação, a uma certa piedade por mim.

A todos comove o meu amor, só tu persistes n'uma profunda indiferença... sem me escreveres senão cartas frias, cheias de repetições, metade do papel em branco, dando grosseiramente a conhecer que morres por terminal-as...

Dona Brites tanto me amofinou n'estes dias passados, por me fazer sair do quarto, que julgando distrahir-me lá me levou a passeiar na varanda d'onde se vêem as portas de Mertola.

Fui, e logo me assaltou uma lembrança cruel que me fez chorar todo o resto do dia.

Trouxe-me outra vez para o quarto, e lancei-me sobre a cama reflectindo nas poucas mostras que vejo de me curar um dia. O que me fazem por alliviar-me, acirra a minha dôr, e nos proprios remedios acho razões particulares para me affligir.

Vi-te, por ali, passar, muitas vezes, com ares que me enfeitaram e estava n'aquelle miradouro, no dia fatal em que comeci a sentir os primeiros effeitos da minha desventurada paixão.

Parecia-me querereres agradecer-me, posto não me conhecesses ainda.

Persuadi-me que havias reparado em mim, entre todas as minhas companheiras.

Imaginei que quando passavas, estimavas bem que te visse melhor, e que admirasse a tua destreza e o teu garbo quando fazias caracolar o cavallo.

Toda me assustava, se o obrigavas a fazer algum passo difficil.

Emfim, intimamente me interessava em todas as tuas acções.

Sentia já que não me eras indiferente e tomava para mim quanto fazias.

Ai, em que demasia conheces as continuacões d'estes comecos, e embora nada tenha a poupar-me, não devo lembrar-t'as com receio de fazer-te mais culpado, se é possivel, do que tens sido, e de ter de reprehender-me por tantas diligencias inuteis para que me fosses fiel...

Não o serás, não!

Posso esperar porventura das minhas cartas e dos meus lamentos o que o meu amor e o meu abandono não poderam contra a tua ingratição?

Estou bem certa da minha desventura.

O teu comportamento injusto não me deixa a menor razão para d'elle duvidar, e tudo devo receiar pois que me deixaste...

Acaso só para mim terás encantos e não se enlevarão em ti outros olhos?

Creio que me não pesará que os sentimentos de outras justifiquem, de algum modo, os meus, e vê tu a contradicção d'esta alma! quereria que todas as mulheres de França te achassem adoravel, e que nenhuma te amasse, e que não te agradasse nenhuma.

É ridicula, é impossivel esta idéa, sei.

Mas, demais tenho experimentado que não és capaz de uma

grande afeição e que poderás bem esquecer-me, sem nenhum auxilio e sem que te obrigue a isso uma nova paixão.

Talvez quizesse, comtudo, ter algum pretexto razoavel... É verdade que eu seria mais desgraçada, mas tu serias menos criminoso.

Vejo que permanecerás em França, sem grandes prazeres, n'uma inteira liberdade.

Retem-te a fadiga de uma grande viagem, alguma pequena conveniencia, e o receio de não poderes corresponder aos meus ardentes transportes.

Ai, não o receies!

Contentar-me-hei em ver-te de tempo a tempo, e em saber sómente que estamos na mesma terra.

Mas illudo-me naturalmente, e quem sabe se não te haverá enleado mais do que as minhas finezas, o rigor e a esquivança de alguma outra?

Será possivel que mais te inflamem os maus tratos?

Antes, porém, de te empenhares n'uma grande paixão pensa bem no excesso das minhas penas, na incerteza dos meus projectos, na contradicção das minhas cartas, nas minhas confianças, nos meus desesperos, nas minhas saudades, no meu ciume...

Olha que vaes soffrer muito!

Conjuro-te que aprendas n'este exemplo que te estou dando, e que, ao menos, não seja inutil quanto padeço por ti.

Fizeste-me ha cinco ou seis mezes uma confissão molesta: — disseste-me muito francamente que amaras uma senhora no teu paiz.

Se é ella quem te impede de voltar, dize-m'o, sem escrupulo, para que eu não me consuma ainda mais.

Ampara-me por ora um resto de esperança, e preferira, se

ella não deve reanimar-me, perdê-la inteiramente e perder-me, eu, com ella.

Manda-me o retrato d'essa senhora com algumas das suas cartas.

Conta-me o que ella te diz.

Acharei n'isso, talvez motivos para me consolar ou para mais padecer.

Não posso continuar n'este estado, e não ha mudança que não me seja benefica.

Queria possuir tambem o retrato de teu irmão e de tua cunhada.

Tudo o que te é alguma cousa, me é caro. Sinto-me inteiramente devotada a quanto te respeita. Não me deixei nenhuma disposição de mim propria.

Momentos ha em que me parece que me resignaria até a servir submissamente a que amas.

Tanto me teem quebrantado os teus maus tratos e os teus desprezos que ás vezes nem me atrevo a pensar em que possa ter ciúmes de ti, com receio de desagradar-te, e chego a cuidar que é a maior impertinencia d'este mundo, permittir-me, eu, fazer-te censuras.

Convenço-me muitas vézes de que não devo exprimir-te amargamente, como faço, sentimentos que recusas.

Ha muito que um official espera por esta carta.

Fizera o firme proposito de t'a escrever por maneira que a possesses ler sem aborrecimento. Mas bem extravagante vae ella já; devo encerral-a.

Ai que não me sinto com forças para o fazer. Parece-me que te fallo, quando estou escrevendo-te, e que, de algum modo, estás commigo.

A primeira que te escrever não será tão extensa nem tão

importuna. Podes abril-a, com esta certeza que te dou.

Seguramente, não devo fallar-te de uma paixão que te desgosta, e não te fallarei mais n'ella.

D'aqui a poucos dias vae fazer um anno que toda me entreguei a ti, sem recato.

Muito ardente e muito sincera me parecia a tua paixão, nem por sombras podéra cuidar que tanto enojo te causassem os meus favores que te obrigassem a fazer quinhentas leguas e a expor-te aos perigos do mar para te alongares de mim.

De ninguem poderia esperar-se tal.

Deverias lembrar-te do meu pudor, da minha confusão, da minha vergonha, mas, ai de mim! de nada te lembras que possa a teu pesar, obrigar-te a amar-me.

O official que deve levar-te esta carta, pela quarta vez me manda dizer que precisa partir.

Como está apressado!

Abandona, sem duvida, n'esta terra, alguma desgraçada!

Adeus.

Mais me custa a fechar esta carta, do que te custou deixar-me, talvez para sempre.

Adeus.

Não me atrevo a dar-te mil nomes de amor, nem a entregar-me, sem constrangimento, a todos os meus impetos.

Amo-te mil vezes mais do que a vida e mil vezes mais do que penso.

Como me és querido e como me és tyranno!

Não me escreves. . .

Não pude cohibir-me de te dizer isto, outra vez!

Vou recommear, e o official que se vá embora.

Que importa? Que parta. . .

Escrevo mais para mim, do que para ti.

Busco apenas alliviar este coração.
Tambem, o cumprimento d'esta carta vae metter-te medo ...
Não a lerás.
Que fiz eu para ser tão desditosa?!
E porque me envenenaste assim a vida?
Ah! porque não nasceria eu bem longe d'esta terra!
Adeus; perdoa-me.
Não me atrevo já a pedir-te que me ames.
Vê a que me reduziu o meu destino!...
Adeus.

TERCEIRA CARTA



QUE será de mim? e que queres tu que eu faça?

Quão longe me vejo de quanto imaginava!

Esperava que me escrevesse de todas as terras por onde passasses, e que longas cartas eu contava receber!...

Que alimentarias a minha paixão com a esperança de tornar a ver-te!

Que uma absoluta confiança na tua fidelidade me daria algum allivio, e que ficaria assim, n'uma condição supportavel, sem extremas inquietações.

Formára até uns leves projectos de pôr todo o esforço de que fosse capaz em curar-me, se podesse saber com toda a certeza que me havias esquecido.

A tua ausencia, alguns toques de devoção, o receio natural de arruinar inteiramente a pouca saude que me resta com tantas vigílias e com tantas mortificações, a escassa esperança da tua volta, a frieza do teu amor, os teus últimos adeuses, a tua partida fundada em mal forjados pretextos, mil outras considerações ainda que não podem ser mais rasoaveis... nem mais inuteis, pareciam offerecer-me, se o quizesse, um refugio seguro.

Não tendo emfim que batalhar senão contra mim propria, não podia, decerto, desconfiar de todas as minhas fraquezas, nem prever tudo quanto padeço agora.

Ai de mim, como sou digna de lastima por não poder dividir contigo as minhas penas, e por me ver só, inteiramente só, em tanta desventura!

Mata-me esta idéa. Morro de terror ao pensar que nunca sentirias verdadeiramente o intimo enlevo dos nossos prazeres.

Ai sim! conheço agora a falsidade de todos os teus transportes.

Atraíavas-me todas as vezes que me dizias que o teu supremo encanto era estar a sós commigo.

Só ás minhas perseguições devo os teus arrobos e os teus arrebatamentos.

Fizeras a sangue frio o proposito d'este incendio em que me abrazaste toda.

Não consideravas a minha paixão senão como uma victoria, e o teu coração nunca foi profundamente penetrado por ella.

Mas não és tu muito desgraçado e não terás bem pouca delicadeza de alma pois que não soubeste gosar de outra maneira os meus enamorados enlevos?

E como, se não fosse assim, seria possível que com tanto amor eu não tenha podido fazer-te completamente feliz?

Choro por amor de ti as inexgotaveis delicias que perdeste.

Porque fatalidade não quizeste logral-as? Ai, que se as conhecesses verias que são bem mais doces, sem duvida, do que a de me haveres enganado, e terias experimentado que se é muito feliz, e que se sente alguma coisa mais deleitosa em amar violentamente, do que em ser amado.

Não sei nem o que sou, nem o que faço, nem o que desejo.

Dilaceram-me mil commoções contrarias.

Pôde imaginar-se mais misera condição?

Amo-te perdidamente, e poupo-me muito, talvez, não me atrevendo a desejar que te attribuem os mesmos impetos de amor.

Matar-me-hia, ou, se o não fizesse, morreria de pena se me certificasse que não tinhas repouso algum, que a tua vida era só desespero e loucura, que choravas inconsolavelmente, e que tudo te era odioso.

Não me dão as forças para as minhas maguas, como poderia supportar ainda as que me dariam as tuas, mil vezes em mim mais penetrantes?

Mas não posso também resolver-me a desejar que me não tragas no pensamento, e, para dizer-te toda a verdade, tenho um furioso ciúme de quanto possa dar-te contentamento, de quanto possa regalar-te o coração, de quanto possa comprazer-te em França.

Não sei porque te escrevo.

Vejo bem que apenas terás compaixão de mim, e eu não quero a tua compaixão.

Enojo-me de mim propria quando reflecto em tudo que te sacrificuei.

Perdi a reputação.

Expuz-me á maldição dos meus, á severidade das leis d'esta terra para com as religiosas, á tua ingratidão, que me parece a maior das desgraças.

E comtudo sinto implacavelmente que os meus remorsos não são sinceros, que eu quereria de fundo da alma ter por amor de ti affrontado maiores perigos, e que me assoberba um prazer funesto em ter aventurado a minha vida e a minha honra.

Tudo quanto tinha de mais precioso não deveria pô-lo á tua disposição?

Dize se não devo sentir-me bem satisfeita por tel-o empregado como fiz.

Parece-me até que ainda não estou contente com as minhas penas e com o excesso do meu amor, embora, coitada de mim! não possa fazer conta de que esteja contente de ti.

Vivo... infiel que sou! e faço tanto para conservar a vida como para a perder.

Ai, morro de vergonha!... mas então o meu desespero está só nas minhas cartas?!

Se te amasse tanto, tanto como te hei dito mil vezes, não estaria morta de ha muito?

Tenho-te enganado.

Tu é que deves queixar-te de mim. Ai, porque não te queixas, meu amor!

Vi-te partir, não posso esperar que te veja voltar, e comtudo respiro!

Atraíçoei-te.

Imploro-te que me perdoes.

Mas, não; não me perdoes, supplico-te.

Trata-me duramente.

Não te pareça que os meus sentimentos sejam bastante violentos.

Sê mais difficil de contentar.

Dize-me que queres que eu morra de amor por ti.

Exoro-te a que me dês este soccorro para que eu vença a fraqueza do meu sexo e acabe com todas estas irresoluções por um acto de verdadeiro desespero.

Um fim tragico obrigar-te-ha a pensar muitas vezes em mim.

A minha memoria ser-te-ha cara, e commover-te-ha porventura esta morte extraordinaria.

Não vale mais do que o estado a que me reduziste?

Adeus.

Como eu quizera nunca te haver visto!

Triste de mim! que sinto vivamente a impostura d'esta idéa, e conheço, mal a exprimo, que estimo bem mais ser desventurada, amando-te, do que não te haver visto jamais!

Resigno-me, pois, sem murmurar, ao meu mau destino, porque foste tu que não quizeste fazel-o melhor.

Adeus.

Promette-me lastimar-me carinhosamente se eu morrer de magua, e que ao menos a vehemencia da minha paixão te dê o desgosto e a repulsão de tudo.

Esta consolação me basta, e se é fatal que para sempre te abandone, quizera ao menos não te deixar a outra.

Não serias refinadamente cruel se te servisses do meu desespero para te fazeres mais amado, e para te vangloriares de ter incendido a maior paixão que houve no mundo?

Adeus, mais uma vez.

Escrevo-te cartas muito longas, sei.

Não tenho attenção comtigo.

Peço-te que me perdoes e ousa esperar que terás alguma indulgencia para com uma pobre louca, que o não era, bem sabes! antes que te amasse.

Adeus.

Parece-me que te falo de mais d'este estado insupportavel em que me encontro.

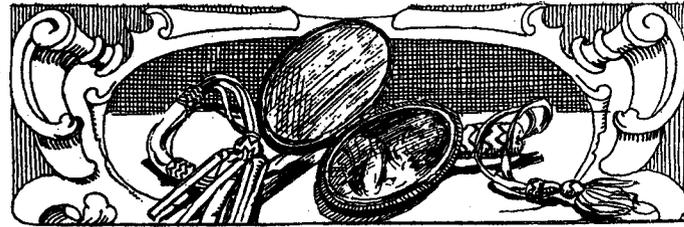
Mas agradeço-te, do fundo do coração, as mortificações que me causas, e aborreço a tranquillidade em que vivia antes de conhecer-te.

Adeus.

A minha paixão cresce a cada instante.

Ai, quantas cousas tinha a dizer-te ainda!

QUARTA CARTA



ERTO, que é uma grande violencia que faço aos sentimentos do meu coração, diligenciar ainda, escrevendo-te, fazer-t'os comprehender.

Como eu fôra feliz se bem os podesses avaliar pela vehemencia dos teus!

Mas não posso fiar-me em ti e, não posso tambem deixar de dizer-te, bem menos vivamente do que sinto, que não devias mortificar-me tanto, com este esquecimento que me enlouquece e que é até uma vergonha para ti.

É muito justo, ao menos, que atures os lamentos d'esta desolação que eu previ logo, vendo-te resolvido a deixar-me.

Sei muito bem que me illudi pensando que terias para comigo um proceder mais leal do que é costume, porque, em summa, o excesso do meu amor parece que me deverá pôr acima de todas e quaesquer suspeitas e que merecia mais fidelidade que a de ordinario se encontra.

Mas a disposição em que estavas de me trahir, venceu a justiça que devias a quanto fiz por ti.

Não deixaria de ser malaventurada se me amasses apenas por eu te amar.

Quizera dever tudo, sómente, á tua expontanea inclinação.

Mas como estou longe d'isto, que até são passados seis mezes sem receber de ti uma só carta!

Attribuo todos estes infortunios á cegueira com que me abandonei a amar-te.

Não devêra prever que as minhas deleitações acabariam mais cedo do que o meu amor?

Poderia esperar que ficasses toda a vida em Portugal e que renunciasses á tua fortuna e ao teu paiz para só cuidares em mim?

As minhas penas não podem ter allivio, e a lembrança de quanto gosei enche-me agora de desespero.

Pois todos os meus anhelos serão mallogrados, e nunca mais te verei no meu quarto, em todo aquelle ardor, com todo aquelle arrebatamento que mostravas?!

Coitada de mim que me illudo, e que demais conheço agora que todos aquelles enlevos que me enebriavam a cabeça e o coração eram em ti apenas excitados por alguns prazeres, e logo se extinguíam com elles.

Fôra necessario que, n'esses momentos de suprema felicidade, eu pudesse implorar em meu soccorro a rasão para moderar o funesto excesso das minhas delicias e para que me fizesse antever quanto padeço agora.

Mas entregava-me toda, a ti, meu amor, e não me achava em condição de cuidar no que teria de envenenar o meu contentamento, quando gostava plenamente as mostras ardentes da tua paixão.

Deleitava-me muito sentir-te commigo para que pensasse em que um dia te apartarias de mim.

Lembra-me, comtudo, de te haver dito algumas vezes que me fazias desgraçada, mas estes terrores desvaneciam-se, rapidos, e sentia gosto em sacrificar-t'os, abandonando-me ao encanto e á aleivosia dos teus protestos.

Vejo claramente qual poderia ser o remedio para todas as minhas penas.

D'ellas me livrara, logo que deixasse de te amar. Mas ai de mim! que remedio!...

Não. Prefiro soffrer mais ainda do que esquecer-te.

E depende isto de mim?

Se nem posso reprehender-me de ter imaginado, um momento que fosse, não continuar a amar-te!...

Que ainda mais digno de dó és tu, do que eu, porque mais vale penar quanto soffro, do que gosares os languidos prazeres que hão de dar-te as tuas amantes de França.

Não invejo a tua indiferença, e fazes-me lastima.

Desafio-te a esquecer-me inteiramente.

Prezo-me de te haver posto em estado de não teres, sem mim, senão prazeres imperfeitos, e sou mais feliz do que tu porque mais occupada ando d'este amor.

Fizeram-me, ha pouco, porteira do convento.

Todas as pessoas que me fallam, julgam-me louca. Não sei o que lhes respondo, e é necessario que as freiras estejam tão doidas como eu para me julgarem capaz de algum emprego.

Como invejo a sorte de Manuel e de Francisco!...

Porque não estou eu, como elles, sempre contigo?

Haver-te-hia seguido, e certo, haver-te-hia servido mais extremosamente.

Nada appetço n'este mundo senão ver-te.

Ao menos, lembra-te de mim.

Contento-me com a tua lembrança, mas nem tenho a certeza d'ella!

Não limitava a tão pou co as minhas esperanças, quando te via todos os dias... ensinaste-me bem a submeter-me a tudo quanto queres.

Não me arrependo, contudo, de te haver adorado.

Regala-me que me seduzisses.

A tua ausencia rigorosa, talvez eterna, não diminue em nada a violencia do meu amor.

Quero que toda a gente o saiba; não faço d'elle mysterio; prezo-me de ter feito tudo o que fiz, por ti, contra toda a especie de decoro.

Em nada mais faço consistir a minha honra e a minha religião do que em amar-te perdidamente, toda a vida, já que comecei a amar-te.

. Não te digo estas cousas para te obrigar a escrever-me.

Ai, não te constranjas!

Não quero de ti senão o que espontaneamente venha, e rejeito todas, todas, as mostras de amor a que possas escusar-te.

Sentirei gosto em desculpar-te, porque talvez tenhas prazer em não te dares ao incommodo de escrever-me, e sinto uma profunda disposição para te perdoar todas as faltas.

Um official francez teve a caridade de me fallar, esta manhã, de ti, por mais de tres horas.

Disse-me que a paz de França estava feita.

Sendo assim não poderias vir ver-me, e levar-me para França?

Mas não o mereço. Faze o que te aprouver.

O meu amor não depende já da maneira por que me tratares.

Desde que partiste não tive um só momento de saude, nem sinto allivio senão em repetir o teu nome mil vezes ao dia.

Algumas freiras que sabem o estado lastimoso em que me lançaste, fallam-me de ti muitas vezes.

São o menos possivel do meu quarto onde tantas vezes vies-te, e estou sempre a contemplar o teu retrato que me é mil vezes mais querido do que a vida.

Dá-me isto algum allivio, mas dá-me tambem muita mágua, quando penso que talvez não te veja mais.

Como será possivel que não torne a ver-te ?!

Abandonar-me-hias para sempre?

Mata-me esta idéa.

A tua pobre Marianna não póde mais.

Sinto-me desfallecer ao acabar esta carta.

Adeus. Adeus.

Tem piedade de mim.

QUINTA CARTA



SCREVO-LHE pela ultima vez e espero fazer-lhe perceber na differença dos termos e na maneira d'esta carta, que logrou convencer-me, finalmente, de que não me amava já, e que assim, tambem, devo deixar de o amar.

Enviar-lhe-hei, pois, pelo primeiro portador que haja, quanto de si me resta.

Não receie que lhe torne a escrever.

Nem serei eu quem escreva o seu nome na encommenda.

Encarregarei de tudo D. Brites.

A bem differentes confidencias a habituára eu . . .

Os cuidados d'ella ser-me-hão menos suspeitos do que os meus.

Ella tomará as precauções necessarias para que eu fique certa de que o senhor recebeu o retrato e as pulseiras que me dera.

Quero, porém, que saiba que me sinto ha dias perfeitamente disposta a queimar e a despedaçar todos os penhores do seu amor, que tão queridos me eram.

Tenho-lhe revelado tanta fraqueza, que naturalmente não acreditará que eu pudesse tornar-me capaz d'esse extremo, não é verdade?

Prefiro, pois, gostar toda a pena que tive em separar-me d'elles, e fazer-lhe sentir, ao menos, este pequeno despeito.

Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me achei mais presa, do que quero contar-lhe, a estas bagatellas, e que senti que me eram novamente precisas todas as minhas reflexões para me separar de cada objecto, quando mesmo, me comprazia de não me importar já comsigo.

Mas, em summa, com tão boas rasões, como as que lhe devo, consegue-se sempre chegar ao cabo do que se quer. . .

Puz tudo nas mãos de Dona Brites. Quantas lagrimas me custou isto! . . .

Depois de mil penas e mil contradicções, que não imagina e de que certamente não lhe darei conta, exorei d'ella que não me fallasse mais n'aquelles objectos, que m'os não tornasse a dar, ainda que eu lhe pedisse para os contemplar outra vez, e que, enfim, lh'os enviasse sem me prevenir sequer.

Não conheci bem o excesso do meu amor senão quando quiz empregar todas as diligencias para me curar d'elle, e creio que nem ousaria tental-o se tivesse podido prever tantas difficuldades e tamanhã violencia.

Estou convencida que sentiria emoções menos penosas, amando-o, ingrato como é, do que deixando-o para sempre.

Vi que me era menos caro do que a minha paixão, e tive maguas desconformes em combatel-a, depois ainda que os ruins procedimentos do senhor o tornaram para mim odioso.

O orgulho natural do meu sexo não me ajudou a tomar quaesquer resoluções contra si.

Triste de mim!

Soffri os seus despezos; houvera supportado a sua aversão; devorára commigo o ciume que me tivesse inspirado a sua affeição por outra.

Ao menos, sentir-me-hia affrontada por um sentimento vivo!...

Mas a sua indiferença é-me insupportavel.

Os seus impertinentes protestos de amizade, e as ridiculas finezas da sua ultima carta, fizeram-me ver que o senhor recebera todas as que lhe escrevi, e que nenhuma impressão lhe causaram.

E... leu-as...

Ingrato!

Muito doida sou em amofinar-me ainda por não poder regosijar-me de que não lhe tivessem chegado ás mãos; de que não lh'as tivessem entregue!

Abomino a sua franqueza.

Pedi-lhe, porventura, que me dissesse sinceramente a verdade?

Porque não havia de deixar-me a minha paixão!?

Bastava que me não escrevesse.

Não me era sufficiente a desgraça de não ter podido obrigar-o a ter algum trabalho em enganar-me... e de já não poder desculpal-o?...

Saiba que me convenço de que é indigno de todos os meus sentimentos, e que conheço agora todas as suas ruins qualidades.

Mas, se quanto fiz pelo senhor, pode merecer-lhe que tenha alguma consideração pelos favores que lhe peça, imploro-lhe que não torne a escrever-me, e que me ajude a esquecel-o inteiramente.

Se mostrasse, frouxamente que fosse, que tivera algum pezar em ler esta carta... poderia talvez acreditar-o!...

Talvez tambem a sua confissão e o seu constricto abalo me fizessem pena e me incitassem... e tudo poderia inflamar-me de novo.

Por piedade lhe peço que não se importe com a minha vida.

Destruiria, sem duvida, todos os meus projectos, de qualquer fórma que quizesse intrometter-se n'ella.

Não quero saber o resultado d'esta carta. Não perturbe o estado que me preparo.

Parece-me que pôde dar-se por satisfeito com os males que me causou, fosse qual fosse o intento que formara de me desgraçar.

Não me arranque á minha incerteza. Espero fazer d'ella, com o tempo, alguma coisa parecida com a paz do coração.

Prometto-lhe não o odiar. Desconfio muito de sentimentos violentos para que me aventure a esse.

Não duvido de que encontrasse n'esta terra um amado mais fiel... mas quem podéra fazer-me amar?!

Poderá acaso enlevar-me a paixão de outro homem? Que poudes no senhor a minha?...

Não experimentei já que um coração amante nunca pode esquecer o que primeiro lhe revelou os transportes de que era susceptível e que não conhecia?—que todas as suas intimas emoções ficam enleadas no idolo que para si creou?—que assuas primeiras idéas e que as suas primeiras feridas não podem curar-se e esquecer?—que todas as paixões que se offereçam em seu soccorro e que forcejem por encher-o e reanimal-o, lhe promettem vãmente uma sensibilidade que elle não pôde reaver mais?—que todas as deleitações que busca, sem nenhum desejo de as encontrar, servem apenas para fazer-lhe sentir profundamente que nada é tão caro como a lembrança das suas penas?!

Porque me fez conhecer a imperfeição e os amargores de um affecto que não deve durar eternamente, e os tormentos que acompanham um amor violento quando não é reciproco?

E porque é que uma inclinação cega e um destino cruel se afervoram de ordinario em determinar-nos por aquelles que só a outras seriam sensiveis?

Quando mesmo podesse esperar qualquer recreação em novas relações, e que encontrasse um coração leal que me quizesse, tenho tanto dó de mim propria, que sentiria grandes escrúpulos em lançar o homem mais infimo no estado a que o senhor me reduziu...

E embora não tenha que lhe guardar respeito, não poderia resolver-me a uma desforra tão crua, quando mesmo ella dependesse de mim, por uma mudança que não prevejo.

Procuró n'este momento desculpal-o, e comprehendendo bem que uma freira não é nada amavel, de ordinario.

Parece-me contudo que se os homens podessem ter mão na razão quando escolhem os seus amores, mais se inclinariam a ellas do que ás outras mulheres.

Nada as impede de pensar incessantemente na sua paixão; não as distrahem mil cousas que no seculo absorvem e consomem os corações.

Quer-me parecer que não será muito agradavel ver as amadas, sempre distrahidas por mil frivolidades, e é preciso ter bem pouca delicadeza de alma para soffrer sem raiva que ellas não fallem senão de reuniões, de atavios, de passeios.

Está-se, sem cessar, exposto a novos ciumes, porque, emfim, ellas são obrigadas a attensões, a complacências, a conversas com todos.

Quem pôde assegurar que não sintam prazer algum em todos esses lances, ou que soffram sempre desgostosas e de má vontade os maridos?!...

Ah! como ellas devem tambem desconfiar de um amante que não lhes toma conta rigorosa de tudo, e que acredita, facilmente e sem inquietação, o que lhes dizem;—que tranquillã e confiadamente as vê sujeitas a todos aquelles deveres da sociedade!

Mas não intento provar-lhe com boas razões que deveria amar-

me. Pessimos meios são, e bem melhores empreguei eu que não me aproveitaram!...

Conheço muito bem o meu destino para diligenciar vencel-o. Serei infeliz toda a minha vida.

Não o era já quando todos os dias o via?

Morria de susto de que não me fosse fiel.

Queria vel-o, todos os momentos, e não era possível.

Attribulava-me o perigo que o senhor corria entrando no convento.

Não vivia quando estava na guerra.

Desesperava-me por não ser mais formosa e mais digna do senhor.

Murmurava da modestia da minha condição.

Receiava muitas vezes que a afeição que parecia ter por mim, podesse de algum modo prejudical-o.

Parecia-me que o não amava bastante.

Atemorisava-me, por si, a colera dos meus parentes.

Estava, enfim, n'um estado tão lamentoso como aquelle em que hoje vivo.

Se me tivesse dado algumas provas da sua paixão depois que se foi de Portugal, teria eu feito todos os esforços por sahir d'aqui.

Ter-me-hia disfarçado para ir ter com o senhor.

Ai, que teria sido de mim se se não tivesse importado commigo quando eu chegasse a França!...

Que escandalo! que desatino! que cumulo de vergonha para a minha familia, que me é tão cara depois que o não amo, ao senhor!

Já vê que a sangue frio conheço como era possível ser ainda mais desgraçada do que me fez.

Fallo-lhe rasoavelmente; ao menos uma vez na vida.

Como deve agradar-lhe esta moderação!...

Como deve agora ficar contente commigo!...

Não quero sabe-lo.

Pedi-lhe já que não me escreva, e peço-lh'o outra vez.

Nunca consideraria, um pouco, na maneira por que me tratou?

Não pensaria, nunca, em que me deve mais obrigações do que a ninguem no mundo?!

Amei-o, doidamente.

Como desprezei tudo!...

O seu procedimento não é de um homem de bem.

É preciso que tivesse por mim uma aversão natural para que não me amasse perdidamente.

Deixei-me fascinar por bem somenas qualidades.

Que fizera o senhor que devesse encantar-me?

Que sacrificios praticou por mim?

Não procurava mil outros prazeres?

Renunciou, acaso, ao jogo e á caça?

Não era o primeiro a partir para a guerra e não era o ultimo a voltar d'ella?

Expunha-se loucamente, por mais que eu lhe tivesse pedido que por amor de mim se poupasse.

Não procurou os meios de ficar em Portugal, onde era estimado.

Uma carta de seu irmão fel-o partir, sem hesitar um momento.

E não sube eu que durante a viagem conservou a melhor disposição do mundo?

É forçoso confessar que devia odial-o mortalmente.

Ai, fui eu, bem sei, que sobre mim attrahi todas estas desgraças!...

Costumei-o logo a uma grande paixão, com excessiva ingenuidade, e é necessario artificio para nos fazermos amar!

É necessario procurar com geito os meios de inflamar:— o amor, por si, apenas, não gera o amor.

O senhor fez melhor:— queria que eu o amasse, e como formára este designio nada haveria que não fizesse por conseguil-o.

Ter-se-hia até resolvido a amar-me, se tivesse precisado d'isso!...

Mas reconheceu bem que podia vencer esta empreza, sem paixão, e que não tinha necessidade d'ella.

Que perfidia!

Julgou então que havia de impunemente enganar-me?!

Pois se algum acaso o trouxer de novo a esta terra, declaro-lhe que o entregarei á vingança dos meus parentes.

Vivi longamente n'um abandono e n'uma idolatria que me faz horror, e os meus remorsos perseguem-me com um furor insupportavel.

Sinto vivamente a vergonha dos delictos que o senhor me fez commetter, e não tenho, ai de mim! a paixão que me impedia de conhecer-lhes a enormidade!

Quando será que o meu coração deixará de ser dilacerado?

Quando será que me verei livre d'este tormento cruel?

E comtudo, creia que não lhe desejo mal, ao senhor, e que me resolveria a consentir que fosse feliz.

Mas se tem uma alma bem formada, como o poderá ser?

Quero escrever-lhe outra carta para lhe mostrar que estarei talvez mais tranquilla dentro em pouco.

Como hei de regalar-me em poder lançar-lhe em rosto o seu procedimento injusto, quando elle me não mortificar já tão vivamente; em lhe mostrar que o desprezo; que fallo com profunda indifferença da sua traição; que esqueci todos os meus prazeres e todas as minhas dôres, e que não me lembro do senhor senão... quando quero lembrar-me!

Reconheço que me leva grandes vantagens, e que me fez uma paixão que me enlouqueceu; — mas tambem, pouco deve envai-decer-se por isso.

Eu era moça, era credula, tinham-me encerrado desde creança n'este convento; não vira senão gente desagradavel; nunca ouvira as lisonjas que o senhor constantemente me dizia; parecia dever-lhe os attractivos e a belleza que me achava, e em que me fazia reparar; ouvia dizer bem de si; toda a gente me fallava em seu abono... e o senhor tudo me fazia para me despertar amor.

Mas, emfim, tornei a mim d'este encantamento; grandes auxilios me deu para isso, e confesso-lhe que tinha d'elles uma extrema necessidade.

Devolvendo-lhe as suas cartas, conservarei cuidadosamente as duas ultimas que me escreveu, e hei de relel-as mais ainda do que li as primeiras, para não tornar a recahir nas minhas fraquezas. Ai, como estas me custam caras, e como eu seria feliz se o senhor tivesse consentido em que continuasse a amal-o!

Sei, certo, que me occupo demais ainda com as minhas queixas e com a sua infidelidade; lembre-se, porém, que a mim propria prometti um estado mais tranquillo, e que hei de conseguil-o, ou tomarei contra mim uma resolução desesperada, que poderá saber sem grande pezar!..

Mas nada mais quero do senhor.

Sou uma doida em repetir as mesmas cousas tantas vezes.

E' mister que o deixe e que não pense mais em si.

Creio até que não tornarei a escrever-lhe.

Tenho alguma obrigação de lhe dar conta da minha vida?

**Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Letras portuguesas* como espulho literário e nacional**

TRADUÇÃO DE MANUEL RIBEIRO

1913

(EDIÇÃO DE 1923)

SOROR MARIANA ALCOFORADO

Cartas d'Amor

Edição revista e prefaciada

POR

MANOEL RIBEIRO

BIBLIOTECA MUNICIPAL DE BEJA 2. ^a EDIÇÃO
N. ^o 38211
Cota: 869.0-6
ALC

B. M. B. R. L.



1923

Livraria Editora

GUIMARÃES & C.^a

68, Rua do Mundo, 70

LISBOA

CARTA PRIMEIRA

CARTA PRIMEIRA

Considera, meu amor, como excessivo foi o teu descuido !

Ah, infeliz, foste enganado e com esperanças mentirosas me enganaste.

Uma paixão que te despertara tantos e tão deleitosos projectos, só te causa hoje um mortal desespero apenas comparavel á crueldade desta ausencia.

E ha de este apartamento para o qual a minha dôr, por mais engenhosa que seja não acha um nome assás funesto, ha de ele privar-me para sempre de contemplar esses olhos em que eu via tanto amor e que me fizeram conhecer enlevos que me enchiam de alegria, que eram tudo para mim, que emfim me satisfaziam ?

Ai de mim, os meus ficaram privados da única luz que os animava e só lágrimas lhes restam; nem eu lhes dou outro emprego senão o de chorar continuamente desde que sube estares resolvido a um apartamento para mim tão insuportavel que bem cedo acabará comigo.

E comtudo parece-me sentir não sei que inclinação gostosa para este infortunio de que só tu és a causa.

Votei-te a minha vida desde a primeira hora em que te vi, e em sacrificar-t'a sinto prazer.

Mil vezes ao dia te envio os meus suspiros que por toda a parte te procuram e que outra recompensa me não trazem a tantas tribulações, a não ser um aviso por demasia sincero da minha má fortuna que me não consente uma esperança e me repete a cada instante: — deixa, deixa de consumir-te em vão, desditosa Mariana: tira o sentido dum amado que jámais tornarás a ver, que passou os mares para te fugir, que está em França no meio dos prazeres, que nem um só momento cuida das tuas amarguras, que te dispensa de todos esses transportes e nem agradecer-t'os sabe...

Mas não, não posso resolver-me a julgarte tão injuriosamente e toda eu me sinto disposta a justificar-te. Nem quero mesmo imaginar que te esqueceste de mim.

Não sou já bem desgraçada sem estar a atormentar-me com falsas suspeitas?

Para que hei de esforçar-me em apagar da memória todos os desvelos que mostravas por mim como prova d'amor?

E tanto eles me encantaram que bem ingrata seria se não te amasse ainda com o mesmo arrebatamento em que a minha paixão me enlevava quando lograva os testemunhos da tua.

Como é possível que lembranças de tão agradaveis momentos se tenham tornado tão amargas, e que contra a própria natureza sirvam sómente para mortificar meu coração?

Ai d'ele! A tua ultima carta põ-lo num estado miserando: taes saltos me dava dentro do peito que mais pareciam esforços para separar-se de mim e reunir se a ti. Tão abatida fiquei destas comoções violentas que mais duma hora não dei acordo de mim, com os sentidos perdidos.

Era como se me negasse a recobrar a

vida, pois por ti devo perde-la já que para ti não posso conserval-a.

Emfim, não sem pesar tornei a mim.

Comprazia-me sentir que morria d'amor e demais alegrava-me o pensamento de que ia emfim cessar de sofrer as angustias de um coração dilacerado pela dôr da tua ausencia.

Depois destes abalos tenho sofrido de muitas e diversas enfermidades ; mas posso eu existir sem males enquanto não torno a ver-te ?

E porque de ti proveem, me conformo em suportal-os.

Coitada de mim ! E' esta a recompensa que me dás por te haver amado com carinho !

Não importa. Estou resolvida a adorar-te toda a vida e a mais ninguem querer. Tambem te digo que andarias bem em não amar outra.

Poderias tu contentar-te com uma paixão menos ardente do que a minha ?

Encontrarias talvez mais formosura (e não fugias noutro tempo de me chamares bonita) mas nunca acharias tanto amor . . . e tudo o mais é nada.

Não enchas as tuas cartas de ociosidades e não me digas que te não esqueça.

Não posso esquecer-te nem tampouco me esqueço da esperança que me deste de vir passar algum tempo comigo.

Ai, porque não queres tu passar comigo toda a vida ?

Se me fosse possivel sair desta clausura não era eu que esperaria em Portugal o cumprimento das tuas promessas !

Iria, sem escrupulos, procurar-te e seguir-te e amar-te por toda a parte.

Não ousou mesmo pensar que fosse possivel, e nem quero nutrir uma esperança que certamente me daria algum gosto e só ás penas do meu infortunio quero entregar-me.

Confesso, todavia, que a ocasião que meu irmão me proporcionou de escrever-te, me alvoroçou de alegria e suspendeu por um instante a desesperação em que me encontro.

Conjuro-te que me digas para que te empenhaste tanto em enfeitar-me, como fizestes, sabendo bem que um dia havias de abandonar-me ?

Ai, porque te encarniçaste tanto em fazer-me desgraçada ?

Porque me não deixaste tranquila no meu claustro ?

Que mal te tinha eu feito ?

Mas perdoa, de nada te inculpo.

Nem forças tenho para cuidar em vinganças.

Acuso unicamente o rigor do meu infornado destino. Parece-me que separando-nos fez-nos todo o mal que podíamos recear.

Separar nossos corações não conseguirá.

O amor, mais poderoso do que ele, ligou-nos para sempre.

Se algum interesse tens pela conservação da minha vida, escreve-me muitas vezes.

Bem te mereço que tenhas algum cuidado em me participares o estado do teu coração e da tua fortuna.

Sobretudo, vem ver-me.

Adeus. Não posso resolver-me a deixar este papel que ha de chegar ás tuas mãos,

Podera eu ter a mesma dita !

Que loucura a minha, como se uma tal cousa fosse possível !

Adeus. Não posso mais.

Adeus. Ama-me sempre.

E faze-me padecer ainda maiores males.

CARTA SEGUNDA

CARTA SEGUNDA

O teu tenente acaba de dizer-me que uma tormenta te fizera arribar ao Algarve. Receio que soffesses muito sobre o mar, e de tal modo esta apreensão se apoderou de mim que dos meus males me alheeli de todo.

Persuades-te por acaso que o teu tenente toma mais interesse do que eu em tudo o que te acontece ?

Porque está ele melhor informado, e afinal porque não me escreveste ?

Bem desgraçada sou se nenhuma ocasião tiveste para o fazer depois da tua partida, e mais desgraçada ainda se, tendo tido ocasião me não escreveste.

A tua injustiça e a tua ingratidão são ex-

tremas ; mais me pesara, porém, se elas te acarretassem algum infortunio.

Quero antes que fiquem sem castigo do que ver-me vingada.

Resisto a todas as apparencias que deveriam convencer-me que mui pouco amor me tens, e sinto-me bem mais inclinada a abandonar-me cegamente á minha paixão do que ás razões que me dás para me queixar da tua indiferença.

Quantas mortificações me terias poupado se o teu procedimento fosse tão remisso nos primeiros dias em que te vi, como me parece desde algum tempo ! . . .

Mas quem não se iludirá com tantos disvelos e a quem não pareceriam eles sinceros ?

Quanto custa resolvermo-nos a suspellar da sinceridade d'aqueles que amamos !

Eu bem vejo que a menor desculpa te satisfaz e antes que te cances a engenal-a, o amor que te tenho serve-te com tanta fidelidade que não me permite que te ache culpado senão pelo prazer de justificar-te eu propria.

Consumiste-me com os teus assiduos galanteios, abrazaste-me com os teus transpor-

tes, enfeitiçaste-me com as tuas finezas, renderam-me os teus juramentos, seduziu-me a minha inclinação violenta, e as consequencias destes principios, tão agradaveis e tão venturosos, não são mais do que lagrimas, gemidos e uma funesta morte sem que remedio algum lhe possa encontrar.

Verdade é que, amando-te, gozei nunca sonhadas delicias que hoje me custam bem duras penas.

São sempre excessivas todas as comoções que me causas.

Se tivera resistido ao teu amor, se te houvera dado qualquer motivo de enfado e de ciume para te prender mais ; se tivesses notado em mim alguma reserva artificiosa, e pretendesse emfim opor a razão á inclinação natural que para ti me chamava — esforços que d'antemão reconheço resultariam inuteis — poderias então castigar-me severamente usando de todo o teu poderio sobre mim.

Mas pareceste-me digno do meu amor antes de me dizeres que me amavas ; juraste sentir por mim a maior paixão ; fiquei de todo extasiada e entreguei-me a amar-te perdidamente,

Não estavas cego como eu.

Como permitiste que eu chegasse a esta misera condição em que me pozeste?

Que querias tu fazer dos meus enlevos que não podiam deixar de ser-te importunos?

Sabias perfeitamente que não havias de ficar sempre em Portugal. *

Porque me escolheste então para fazer-me tão desgraçada?

Sem duvida terias encontrado neste país outra qualquer mulher mais formosa com a qual terias gosado iguaes divertimentos, pois só os grosseiros procuravas, que te amasse fielmente enquanto por aqui estivesses, e a quem o tempo facilmente consolaria da tua ausencia, e que tu podesses abandonar sem perfidia e crueldade.

Este teu comportamento é mais proprio de um tirano acirrado em perseguir do que de um amante que só deve pensar em agradar.

Ai de mim! porque tratas com tanto rigor um coração todo teu?

Bem vejo que és tão facil em te deixares persuadir contra mim, como eu fui em me deixar convencer a favor de ti,

Sem o estímulo de todo o meu amor, e

sem me importar no muito que poderias ter feito por mim, eu teria resistido a razões maiores do que aquelas que puderam obrigar-te a deixar-me.

Todas as consideraria bem fracas e nenhuma teria podido arrancar-me do teu lado.

Mas quizeste aproveitar os primeiros pretextos que se te ofereceram para voltares a França.

Partia um navio. Deixal-o partir!

Escrevera-te a familia. Ignoras tu as perseguições que sofri da minha?

A honra obrigava-te a abandonar-me. Cui-dei eu da minha?

Tinhas de ir servir o teu rei. Se quanto dizem dele é verdade, não carece dos teus serviços e ter-te-ia dispensado deles.

Por bem feliz me daria se juntos houvessemos passado a vida.

Mas já que forçoso era que uma ausencia nos apartasse, creio dever regosijar-me de não ter sido infiel; e nem por quanto ha ao mundo quizera ter praticado uma ação tão feia.

Como! pois conheceste o fundo do meu coração e o extremo da minha tenura e ti-

veste animo de me deixares para sempre, e de expor-me aos terrores do teu esquecimento, ou ao receio de que só de mim te lembres para me sacrificar a uma nova paixão ?

Bem conheço que te amo como uma louca.

Não me queixo comtudo dos impetos violentos do meu coração.

Habituei-me ás suas tribulações, e mal poderia viver sem esse prazer que disfruto, amando-te entre pezares e dores.

Mas o que constantemente me mortifica é o enojo e desgosto que sinto por tudo.

A minha familia, as minhas amizades, este convento, tudo se me tornou insuportavel.

O que de obrigação devo ver, o que de necessidade devo fazer, tudo me é odioso.

Tão ciosa sou da minha paixão que me parece que todas as miuhas ações e todos os meus deveres te pertencem.

Sim, tenho escrupulos se não te dedico todos os momentos da minha vida.

Que faria, ai de mim, sem tamanho odio e tamanho amor, os quaes enchem meu coração.

Poderia eu sobreviver ao que incessante-



mente me preocupa para levar uma vida tran-
quila e sem canceiras ?

Não, não poderia conformar-me com esse
vacuo e com essa indiferença.

Todos teem reparado na mudança com-
pleta do meu genio, dos meus modos, e de
toda a minha pessoa.

Minha mãe ¹ falou-me nisto, a principio
com dureza, depois com benevolencia.

Não sei o que lhe respondi.

Parece-me que tudo lhe confessei.

As freiras mais severas compadecem-se
do meu estado. Move-as a uma certa consi-
deração, uma certa piedade por mim.

Todos se comovem do meu insano amor
e só tu persistes numa profunda indiferença,
sem me escreveres senão cartas frias, cheias
de repetições ociosas, que nem enchem a
metade do papel, dando grosseiramente a
conhecer que morres por terminal as.

Dona Brites instou comigo ha alguns dias
para me fazer sair do quarto, e julgando

¹ A madre abadessa.

distrair-me lá me levou á varanda d'onde se vêem as Portas de Mertola.

Acedi, mas logo uma cruel lembrança se apoderou de mim e me fez chorar todo o dia.

Trouxe-me outra vez para o quarto, e lancei-me sobre a cama refletindo na pouca esperança que tenho em me curar desta afeição.

As consolações que me dispensam irritam-me, e nos próprios remedios acho eu motivos para me affligir.

Por aqueles sitios te via eu passar não poucas vezes com o garbo e a bizzarria que me enfeitiçaram, e nessa mesma varanda me encontrava no dia fatal em que senti os primeiros efeitos da minha infortunada paixão.

Parece-me que tinhas empenho em agradecer-me, posto que ainda não me conhecesses.

Persuadi-me que me distinguias entre todas as minhas companheiras.

Imaginei que quando passavas tinhas vontade que eu te visse melhor, e que admittasse a destreza e a galhardia com montavas o teu cavallo.

Assustava-me quando o obrigavas a fazer algum passo difficil.

Começava a sentir interesse pelas tuas ações.

Reconhecia que não me eras já indifferente e participava em tudo o que fazias.

Bem vias o caminho que isto ia levando e ainda que eu não deva poupar-te, te não lembro tudo, com receio de que não vá tornar-te ainda mais culpado, se é possível, e de que não venha a arrepender-me de tantas delicias inuteis para que me fosses fiel.

E não o serás, não !

Posso eu esperar das minhas cartas e das queixas que nelas faço o que o meu amor e o meu abandono não puderam contra a tua ingratição ?

Estou bem certa do meu infortunio.

Nem o teu proceder me consente a menor duvida.

Tudo tenho a recear de quem assim me desampara.

Não haverá outras mulheres a quem como a mim encantares ? Outros olhos a quem, como os meus, agrades ?

Pode bem ser que não me pesasse que a afeição de outras justificasse a minha, e vê tu ! folgaria que todas as francezas se agra-

dassem de ti, mas que nenhuma te amasse, que nenhuma te contentasse.

E' ridicula e impossivel esta ideia, sei.

Por demais tenho experimentado que és incapaz dum affecto constante, e que has de vir a esquecer-te de mim sem causa que te mova nem mesmo uma paixão.

Nem eu sei se desejaria que para esse esquecimento se manifestasse um pretexto !

Maior infortunio seria o meu, mas mais pequeno tambem o teu delito.

Vejo que ficarás em França, sem grandes prazeres, mas ao menos livre.

Retem-te a fadiga duma extensa jornada, as conveniencias da sociedade e o receio de não corresponderes, como devias, aos meus arrebatamentos.

Ai, nada receies !

Contentar-me-ei em ver-te de tempo a tempo e em saber que nos encontramos ambos na mesma terra.

Talvez eu viva numa ilusão, e quem sabe se não te haverá cativado mais do que as minhas finezas, o rigor e a esquivança duma outra amante !

Será possivel que te prendam maus tratos?

Antes, porém, de te empenhares numa grande paixão considera no excesso das minhas penas, na incerteza dos meus projectos, nas variações do meu animo, na extravagancia das minhas confianças, nos meus desesperos, nas minhas saudades, no meu ciume...

Vê, não busques a tua desgraça !

Põe os olhos no estado em que me vejo, e que ao menos te não seja inutil quanto por ti padeço !

Fizeste-me ha cinco ou seis mezes uma confissão penosa : — disseste-me muito francamente que amáras uma senhora no teu país.

Se é ela que te impede de voltar, dize-m'o sem escrupulos para que eu não me consuma ainda mais.

Se alguma cousa me sustem a vida é uma esperanza, e a ter-me ela de enganar, preferira perdê-la de todo e perder-me eu com ela.

Manda-me o retrato dessa senhora e algumas cartas suas.

Relata-me o que ela te diz.

Acharei nisso talvez motivos para me consolar ou para me angustiar ainda mais.

Não posso continuar neste estado, e qualquer que seja a mudança me fará bem.

Queria também possuir um retrato de teu irmão e de tua cunhada.

Tudo o que te pertence me é caro, e a tudo o que te respeita me entrego, sem de mim ficar disposição alguma.

Ha momentos em que me sinto com submissão bastante para poder servir a mulher que tu amasses.

Tanto me teem prostrado a tua indiferença e o teu desprezo, que ás vezes nem me atrevo a pensar que possa ter ciumes de ti sem te desagradar, e cuido que te molesto quando te lanço algumas verdades em rosto.

Convenço-me muitas vezes de que não devo manifestar-me amargamente como o faço.

Ha muito que um official está aguardando esta carta.

Tomara a resolução de t'a escrever de maneira que a lesses sem tédio. Mas bem extravagante vae ela já. Devo encerral-a.

Mas, ai de mim, que cuido estar falando contigo quando te escrevo, e se me afigura ter-te mais perto de mim.

Outra vez que te escreva não serei tão

longa nem tão importuna. Podes abril-a, com esta certeza que te dou.

Certamente, não devo falar-te de uma paixão que te enfada, e não te falarei mais nela.

Faz daqui a poucos dias um ano que toda me entreguei a ti, sem resguardo.

Muito ardente e muito sincero me parecia o teu afeto ; e muito longe estava de suspeitar que um dia te havias de desgostar dos meus favores e quizesse afastar-te de mim quinhentas leguas, com risco dos perigos do mar.

De ninguém haveria a esperar tal.

Deves lembrar te do meu pudor, do meu enleio, da minha vergonha, mas, ai de mim ! de nada te queres lembrar que possa, com pesar teu, obrigar-te a amar-me.

Já quatro recados me mandou o official que hade levar esta carta.

Como está apressado.

Com certeza que abandona nesta terra alguma desgraçada ! . . .

Adeus.

Não me atrevo a despedir-me com ternura nem a entregar-me, sem constrangimento, a todos os impetos do meu coração, eu que te

amo mil vezes mais do que á propria vida e
mil vezes mais ainda do que eu mesmo cuido.

Como és cruel para comigo !

Não me escreves.

Não pude esquivar-me de t'o tornar a dizer.

Começaria de novo a escrever-te se o ofi-
cial não instasse por partir.

Que importa ? Que parta . . .

Não escrevo eu mais para mim do que
para ti ?

Busco apenas aliviar meu coração.

Vae assustar-te o comprimento desta carta.

Talvez a não leias.

Em que te ofendi para me maltratares
assim ?

E porque vieste tu envenenar-me a vida ?

Ai, porque não nasci eu noutro país !

Adeus ; perdoa-me.

Nem já tenho animo para pedir-te que me
ames.

Vê o triste estado em que me puzeste !...

Adeus.

CARTA TERCEIRA

CARTA TERCEIRA

Que será de mim ? E que queres tu que eu faça ?

Quão longe me vejo de tudo quanto tinha imaginado !

Contava que me escrevesse de todas as terras por onde passasses e que as tuas cartas fossem bastante longas.

Contava que alimentarias a minha paixão com a esperança de tornar a ver-te, que uma inteira confiança na tua fidelidade me daria algum descanso e que ficaria assim numa situação suportavel, sem inquietações dolorosas.

Tinha até formado uns leves projectos de tentar quanto possivel por me curar, no caso de adquirir a certeza de que fôra esquecida completamente.

A tua ausencia, uns toques de devoção, o receio natural de perder inteiramente a pouca saude que me resta, por tantas vigílias e tribulações, a duvidosa esperança da volta, a frieza da tua afeição e dos teus ultimos adeuses, a tua partida fundada em frivolos pretextos, e mil outras razões muito boas e razoaveis . . . mas inuteis, pareciam oferecer-me um auxilio certo se dele viesse a carecer.

Não tendo emfim que batalhar senão contra mim, mal podia desconfiar de todas as minhas fraquezas e adivinhar tudo o que hoje soffro.

Triste de mim, como sou digna de lastima por não poder repartir contigo a minha desgraça e ser eu sósinha a soffrel-a toda!

Mata-me esta ideia e não posso resistir á suposição de que nunca sentiste verdadeiramente o intimo enlevo dos nossos prazeres.

Agora sim, agora conheço a falsidade de todos os teus transportes.

Enganavas-me todas as vezes que me dizias que o teu supremo encanto era estar a sós comigo.

Só ás minhas importunações devo os teus disvelos e os teus arrebatamentos.

Formaste a sangue frio a firme tenção de me abrazares neste incendio, e só consideraste a minha paixão como uma vitoria, sem que o teu coração jámais se sentisse comovido.

Não deves ser bem infeliz e ter bem pouca dedicadeza, tu que não soubeste colher outro fruto dos meus enamorados enlevos?

E como é possível que, com tamanho amor, eu não conseguisse fazer-te completamente venturoso?

Choro por ti as deleitações infinitas que perdeste!

Porque fatalidade não quizeste logral-as?

Ai, que se as conheceras verias que são bem mais doces do que a satisfação de me teres seduzido, e terias experimentado que se é mais feliz e que se sente alguma cousa mais agradável em amar ardentemente do que em ser-se amado.

Não sei nem o que sou, nem o que faço, nem o que desejo.

Despedaçam-me mil tormentos contrarios.

Pode imaginar-se mais misera condição?

Amo-te perdidamente, e modero-me ainda assim contigo, não te desejando as mesmas tribulações que me afligem.

Matar-me-ia, ou se o não fizesse, morreria de dôr se adquirisse a certeza que nunca tinhas repouso, que a tua vida era um continuo desespero, que choravas inconsolavelmente e que tudo te aborrecia.

Se nem para os meus males sinto forças, como poderia eu suportar a dôr de ver os teus, mil vezes mais penetrantes?

Comtudo não posso resolver-me a desejar que me não tragas no pensamento, e para falar-te sinceramente tenho um furioso ciúme de tudo quanto possa dar-te satisfação, de tudo quanto possa contentar-te o coração e comprazer-te em França.

Ignoro porque te escrevo.

Vejo que só te causarei dó, e eu não quero a tua compaixão.

Enfado-me contra mim mesma quando me deito a reflectir em tudo o que te sacrifiquei.

Perdi a reputação.

Expuz-me á maldição dos meus, ás severas leis deste reino para com as religiosas, e á tua ingratição que me parece a maior das desgraças.

E comtudo sinto que os meus remorsos não são verdadeiros, que do intimo d'alma

quizera ter-me exposto a maiores perigos por amor de ti, e que me enche toda o prazer funesto de te ter sacrificado honra e vida.

Não devia eu pôr á tua disposição tudo quanto tinha de mais precioso?

E não hei-de eu ter muita satisfação de o haver empregado como fiz?

Parece-me até que ainda não estou contente com as minhas magoas e com o excesso do meu amor, ainda que, coitada de mim! não possa lisongear-me de estar contente de ti.

Vivo, e infiel que sou! faço tanto por conservar a vida como para a perder.

Morro de vergonha!... Acaso o meu desespero estará sómente nas minhas cartas?

Se te amasse tanto como te hei confessado mil vezes. não teria ha muito deixado de viver?

Tenho-te enganado.

Tens toda a razão de te queixares de mim. Ai, e porque te não queixas?

Vi-te partir; nenhuma esperanças alimento de tornar-te a ver, e comtudo respiro!

E' uma traição.

Peço-te que me perdões.

Mas não, não me perdões, suplico-te.

Trata-me com rigor.

Não julgues os meus sentimentos bastantes intensos.

Sê mais difícil de contentar.

Ordena-me nas tuas cartas que morra de amor por ti.

Conjuro-te que me dês este socorro para poder vencer a fraqueza do meu sexo e pôr termo ás minhas irresoluções por um acto de verdadeiro desespero.

Um fim tragico obrigar-te-ia, sem duvida, a pensar muitas vezes em mim.

A minha memoria ser-te-ia cara e com certeza que havia de comover-te esta morte extraordinaria.

E não é por ventura preferivel a morte ao estado a que me reduziste?

Adeus.

Como quizera nunca te haver visto!

Ai de mim, que sinto vivamente a falsidade deste sentimento e conheço neste mesmo instante em que te escrevo quando prefiro e prezo mais ser infeliz amando-te do que não te haver jámais visto.

Resigno-me, pois, sem murmurar, á mi-



nha malfadada sorte, já que tu não quizeste tornal-a melhor.

Adeus.

Promete-me lembrar-te ternamente de mim se eu morrer de magua, e que ao menos possa a veemencia da minha paixão inspirar-te desgosto e afastar-te de tndo.

Esta consolação me basta, e se é fatal que te abandone para sempre, quizera ao menos não te deixar a outra.

Dize, não seria refinada crueldade se te servisses do meu desespero para pareceres mais amavel, e para te gloriaries de ter despertado a maior paixão que houve no mundo ?

Adeus, mais uma vez,

Escrevo-te cartas excesssivamente longas, o que é uma falta de atenção contigo.

Peço-te que me perdões e ouso esperar que terás alguma indulgencia para com uma pobre insensata que o não era, como tu bem sabes, antes de te amar.

Adeus.

Parece-me que abuso de ti falando-te demasiadamente deste estado insuportavel em que me encontro.



CARTAS D'AMOR

Mas agradeço-te do íntimo do meu coração as mortificações que me causas, e aborreço o socego em que vivi antes de conhecer-te.

Adeus.

A minha paixão cresce a cada momento.

Ai, quantas cousas tinha ainda para te dizer !

CARTA QUARTA

CARTA QUARTA

Parece-me que faço uma grande violencia aos sentimentos do meu coração, diligenciar ainda fazer-t'os compreender, escrevendo-t'os.

Quão feliz eu seria, se pudesse valial-os pela veemencia dos teus !

Mas tu não és capaz de os julgar nem eu devo pôr em ti essa confiança.

Assim vejo-me forçada a dizer-te, e ainda menos vivamente do que o sinto, que não devias mortificar-me a este ponto, com este abandono que me desespera e que é até uma vergonha para ti.

E' muito justo que ao menos me toleres os queixumes dos infortunios que futurei, desde que percebi a tua resolução de me deixares.

Sei muito bem que me enganei em supor que terias comigo um proceder mais leal do que é costume, porque me parecia que o excesso do meu amor me punha acima de todas as desconfianças, e merecia da tua parte mais fidelidade que a de ordinario se encontra.

Mas a disposição em que estavas de trair-me venceu a justiça que devias a quanto fiz por ti.

Não deixaria ainda de ser infortunada se soubesse que me amavas apenas por eu te amar, pois tudo quizera dever á tua propria inclinação.

Porém, tão longe estou disto, que são passados seis mezes sem receber de ti uma unica carta!

Todas estas desgraças as attribuo á cegueira com que me abandonei a amar-te.

Não devia eu prever que o meu contentamento acabaria mais cedo do que o meu amor?

Poderia eu esperar que ficasses de todo em Portugal e renunciasses á fua fortuna e ao teu país para só de mim te ocupares?

As minhas maguas não podem ter alivio,

e a lembrança de quanto gosei enche-me agora de desespero.

Pois todos os meus desejos se malograram e nunca mais te verei no meu quarto com todo o ardor, com todo aquele arrebatamento que patenteavas?!

Pobre de mim que me iludo e por demais conheço agora que todos aqueles enlevos que me entonteciam eram em ti apenas excitados por alguns prazeres que logo se extinguíam com eles.

Fôra necessario que nesses felicissimos momentos implorasse o auxilio da minha razão para moderar o funesto excesso das minhas delicias e para prever tudo quanto presentemente soffro.

Mas entregara-me toda a ti e não me achava em estado de imaginar no que teria de amargar o meu jubilo e impedir-me de gosar plenamente as ardentes demonstrações da tua afeição.

Enebria-me muito a tua companhia para que me viesse á lembrança que um dia te havias de apartar de mim.

Ocorre-me, todavia, de te ter dito algumas vezes que me fazias desgraçada, mas estes

receios desvaneciam-se rapidamente e comprazia-me em sacrificar-t'os e em abandonar-me ao encanto e á má fé dos teus protestos.

Vejo muito bem qual seria o remedio para os meus males.

Deles me livrava logo desde que te deixasse de amar. Mas, ai de mim ! que remedio tão cruel !

Não. Antes quero sofrer-os, e muitos mais ainda, do que esquecer-te.

E depende isto de mim ?

Não posso acusar-me de ter um só momento imaginado não te amar.

E's ainda mais digno de lastima que eu, pois mais vale padecer quanto padeço do que gosar os languidos prazeres que hão de dar-te as tuas amantes de França.

Não invejo a tua indiferença, e fazes-me pena !

Desafio-te a que me esqueças inteiramente.

Prezo-me de te haver posto em estado de não teres, sem mim, senão prazeres imperfeitos, e sou mais feliz do que tu porque mais ocupada ando com este amor.

Nomearam-me ha pouco porteira do convento.

Todas as pessoas que me falam, me tomam por louca. Não sei o que lhes respondo, e é preciso que as religiosas sejam tão insensatas como eu para me julgarem capaz d'algum préstimo.

Como invejo a sorte do Manuel e do Francisco ! . . .

Porque não estou, como eles, sempre contigo ?

Teria partido em tua companhia e certamente te serviria com melhor vontade.

Nada neste mundo me apetece, senão verte.

Lembra-te ao menos de mim.

Contento-me com a tua lembrança, mas nem nela mesmo confio.

Noutro tempo, quando te via todos os dias não limitava a tão pouco as minhas esperanças. Mas ensinaste me bem a submeter-me a todas as tuas vontades.

Não me arrependo, comtudo, de haver-te adorado.

Folgo mesmo que me seduzisses.

A tua ausencia rigorosa, quiçá eterna, em nada diminue a veemencia do meu amor

Quero que todos o saibam ; não faço mis-

terio d'ele, e tenho a maior satisfação de tudo quanto fiz por ti, contra todas as regras do decoro. Em nada mais faço consistir a minha honra e devoção do que em amar-te perdidamente toda a minha vida, já que comecei a amar-te.

Não te digo estas cousas para te obrigar a escrever-me.

Ai, não te constranjas!

Nada quero de ti que não seja espontaneo e rejeito todas as provas de amor que forçadamente me dês.

Comprazer-me-ia em desculpar-te porque talvez tenhas prazer em não te dares ao incomodo de escrever-me, tão profunda é a minha disposição para perdoar-te todas as faltas.

Um official francez teve a caridade de passar tres horas comigo falando-me de ti.

Disse-me que a paz de França estava feita.

Se assim é, não poderias vir ver-me e levar-me contigo para França?

Mas tanto não mereço, Faze o que te aprouver.

O meu amor não depende já do modo por que me tratares.

Desde que partiste não tive um unico momento de saude, e só sinto alivio, em repetir o teu nome mil vezes ao dia.

Algumas religiosas que conhecem o meu estado falam-me muitas vezes de ti.

Saio o menos possivel do meu quarto, onde tantas vezes vieste, e aqui contemplo o teu retrato que me é mil vezes mais caro que a propria vida.

Dá-me isto algum alivio, mas dá-me não menos magua quando reflito que não tornarei mais a ver-te.

Como será possivel que não torne a verte?

Acaso me abandonaste para sempre?

Mata-me esta ideia.

A tua pobre Mariana não pode mais.

Sinto-me desfalecer ao acabar esta carta.

Adeus. Adeus.

Tem piedade de mim.

CARTA QUINTA.

CARTA QUINTA

Escrevo-lhe pela ultima vez e espero fazer-lhe reconhecer pela diferença dos termos e na maneira desta carta, que logrou enfim convencer-me de que não me amava já e que devo portanto deixar tambem de o amar.

Aproveitarei, pois, o primeiro ensejo para lhe enviar quanto de si me resta.

Não receie que lhe torne a escrever, porque nem mesmo porei o seu nome no sobrescrito.

De tudo encarreguei D. Brites, a quem eu acostumara a confidencias bem diversas . . .

Os seus cuidados ser-me-ão menos suspeitos que os meus.

Ela tomará as precauções precisas para que eu fique certa de que recebeu o retrato e as pulseiras que me dera.

Quero, porém, que saiba que me sinto ha dias com disposições de queimar e despedaçar todos os penhores do seu amor, que tão queridos me eram.

Mas dei-lhe a conhecer tanta fraqueza que não supõe que eu pudesse tornar-me capaz de um tal extremo !

Prefiro, pois, gastar toda a pena que experimentei em separar-me deles, e fazer-lhe sentir, ao menos, este pequeno despeito.

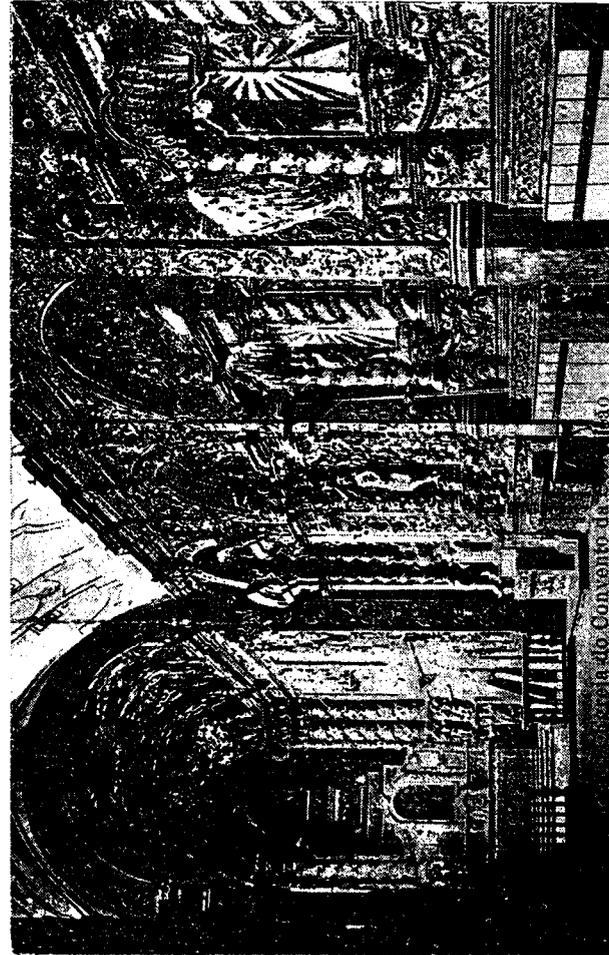
Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me achei mais apegada do que quero dizer-lhe, a estas ninharias, e que senti que me eram novamente necessarias todas as minhas reflexões, para desembaraçar-me de cada uma em particular, quando mesmo me comprazia em lhe não ser já afeiçoada.

Mas tudo se consegue quando a vontade tem boas razões a ajudal-a.

Entreguei tudo a D. Brites.

Quantas lagrimas esta resolução me não custou !

Depois de mil penas e incertezas, que não é capaz de imaginar, e de que certamente lhe não darei conta, supliquei-lhe que não me fiasse mais em taes cousas e que não m'as



tornasse a dar ainda que lh'as pedisse para as ver ainda uma vez, e que as enviasse sem me participar sequer.

Só conheci bem o excesso do meu amor quando quiz empregar todos os esforços para curar-me dele, e creio que não teria ousado tentá-lo se tivesse previsto tamanhas dificuldades e tantas violências.

Estou convencida que sentiria perturbações menos agradáveis, amando-o, ingrato como é, do que deixando-o para sempre.

Vi que lhe queria menos do que á minha paixão, e tive imenso trabalho em sofreal-a depois que os seus ruíns procedimentos me tornaram a sua pessoa odiosa.

A altivez propria do meu sexo não me ajudou a tomar estas resoluções contra si.

Coitada de mim ! Sofri os seus despezos, houvera suportado a sua aversão e até o negro ciume que me causasse a sua afeição por outra.

Teria ao menos alguma paixão com que pelear.

Mas a sua indiferença é-me insuportavel !

Os seus impertinentes protestos de amizade e os ridiculos cumprimentos da sua ui-

tima carta, deram-me a conhecer que recebeu todas as que lhe escrevi, mas que nenhuma impressão lhe causaram.

E leu-as... Ingrato!

Muito doida sou eu em me desesperar ainda por não poder regosijar-me de que não lh'as tivessem entregado.

Detesto a sua franqueza.

Pedi-lhe por ventura que me dissesse sinceramente a verdade?

Porque despedaçou também as ilusões da minha paixão?

Bastava que me não escrevesse.

Não precisava ser esclarecida nem enganada.

Não me bastava já a desgraça de não ter podido obrigar-o sequer a ter algum incomodo em enganar-me, e de já não poder desculpal-o?...

Saiba que me convenço de que é indigno de todos os meus sentimentos, e que conheço todas as suas ruins qualidades.

Mas se tudo quanto fiz por amor de si pode merecer-lhe alguma consideração pelos favores que lhe peço, suplico-lhe que não torne a escrever-me e que me ajude a esquecer-o inteiramente.

Se mostrasse, levemente que fosse, ter sentido algum pesar lendo esta carta, poderia talvez acreditar-o!

Talvez que a sua confissão e o seu arrependimento me incitassem, e tudo isto poderia inflamar-me de novo.

Não se preocupe pois com a minha vida.

Deitaria por terra todos os meus projetos, se de qualquer forma pretendesse intrometer-se neles.

Não quero saber o resultado desta carta. Não pretenda perturbar o estado para que me disponho.

Parece-me que pode dar-se por satisfeito com os males que me causou, fosse qual fosse o intento que formara de me fazer desgraçada.

Não me prive da minha incerteza.

Espero que ela me dê com o tempo alguma tranquilidade.

Prometo-lhe não o aborrecer.

Desconfio em demasia dos sentimentos violentos para ousar intental-o,

Estou convencida de que encontraria neste país um amante mais fiel... mas quem poderia fazer-me amar?!

Poderia acaso enlevar-me outra paixão? Que poder teve a minha sobre o senhor?

Não fiz eu já a experiencia que um coração enternecido não pode mais esquecer o que lhe deu a gosar enlevos que não conhecia e de que era capaz? — que todos os seus afetos e comoções se prendem para sempre ao ídolo que escolheu para sua adoração? — que as suas primeiras idéas e as suas primeiras feridas não podem esquecer-se nem ter cura? — que todas as paixões que lhe oferecem socorro e que forcejam por enchel-o e reanimal-o promovem debalde uma sensibilidade que não pode mais recuperar? — que todos os prazeres que busca, sem desejo de os encontrar, só servem para convencel-o que nada lhe é tão caro como a lembrança das suas penas?

Porque me fez conhecer a imperfeição e os desenganos de uma paixão que não deve durar eternamente, e os infortunios que acompanham um amor violento quando não é recíproco?

E por que motivo uma inclinação cega e um cruel destino se afervoram de ordinario em decidir-nos por aqueles que nos não amam e que só a outros amores seriam sensíveis?

Quando mesmo eu podesse esperar qualquer distração e recreio de uma nova afeição, e podesse encontrar um homem leal a quem me unisse, tenho tanto dó de mim que sentiria escrupulos em pôr o mais infimo de todos no estado de miseria a que o senhor me reduziu.

E ainda que eu nenhuma obrigação tenha em poupal-o, não sentiria animo em exercer uma vingança tão cruel, mesmo no caso que ela dependesse de mim, por uma mudança que não prevejo.

Procuro neste momento desculpal-o e compreendo perfeitamente que uma religiosa é em regra pouco amavel.

Parece-me comtudo que se os homens fossem susceptíveis de razão na escolha dos seus amores, deveriam antes preferil-os a elas do que ás outras mulheres.

Nada as estorva de pensar incessantemente na sua paixão; não as distraem as mil cousas que no seculo absorvem e consomem os corações.

Quer-me parecer que não deve ser muito agradável ver as mulheres que amam sempre distraídas por mil frivolidades, e é preciso

ter bem pouca delicadeza para sofrer sem impaciencia que elas não falem senão de reuniões, de atavios e passeios.

Está-se constantemente exposto a novos ciúmes, porque, emfim, elas são obrigadas a atenções, a complacencias e a conversas infinitas.

Ah, quanto não devem elas desconfiar de um amante que lhes não pede contas exatas de tudo, que acredita facilmente e sem inquietação o que lhes dizem, e que com muita tranquillidade e confiança as vê sujeitas a todas estas obrigações !

Não intento comtudo provar-lhe com boas razões que devia amar-me. São pessimos meios, e outros melhores empreguei eu que me não aproveitaram ! . . .

Conheço muito bem o meu destino para deligenciar demovel-o.

Toda a minha vida serei infeliz.

Não o era já quando todos os dias o via ?

Morria de susto de que me não fosse fiel.

Queria vel-o todos os momentos, e não era possível.

Perturbava-me o perigo a que se arriscava entrando no convento.

Não vivia quando estava na guerra.

Desesperava-me por não ter mais formosura e ser mais digna do senhor.

Murmurava contra a mediocridade da minha condição.

Receiava muitas vezes que o amor que parecia ter por mim pudesse d'algum modo prejudical-o.

Parecia-me que o não amava bastante.

Atemorisava-me, por si, a colera dos meus parentes.

Estava, emfim, num estado tão lamentoso como aquele em que hoje vivo.

Se me tivesse dado algumas provas da sua paixão depois que está ausente de Portugal, teria eu feito todos os esforços por sair d'aqui.

Ter-me-ia disfarçado para ir encontrar-me comsigo.

Ai, que teria sido de mim se depois de chegar a França não quizesse saber de mim !

Que escandalo ! que desatino ! que cumulo de vergonha para a minha familia que tão cara me é depois que o não amo !

Já vê que, a sangue frio, conheço como era possível ser ainda mais desgraçada do que me tornou !

Falo-lhe razoavelmente, ao menos uma vez na vida.

Como deve agradar-lhe a minha moderação !

Como deve ficar satisfeito comigo !

Não quero sabel-o.

Pedi-lhe já que me não escreva e torno a pedir-lhe novamente.

Nunca reflêti um pouco no modo como me tem tratado ?

Não pensou nunca em que me deve mais obrigações do que a ninguém ?

Amei-o doidamente.

Que desprezo tinha por tudo !

O seu procedimento não é o de um homem digno.

Só uma aversão natural por mim poderia impedir que não me amasse perdidamente. Deixei-me seduzir por qualidades mediocres.

Que fez o senhor para me ser agradável ?

Onde estão os seus sacrificios por mim ?

Deixou de procurar mil outros divertimentos ?

Renunciou, acaso, ao jogo e á caça ?

Não era o primeiro a partir para a guerra e não era o último a voltar d'ela ?

Expunha-se loucamente apesar de tanto lhe pedir que se poupasse por mim.

Não procurou os meios de ficar em Portugal onde era estimado.

Uma carta de seu irmão fel-o partir sem a menor hesitação.

E não sube eu que durante a viagem conservou uma disposição alegre ?

Forçoso é confessar que devia odial-o mortalmente.

Ai, eu bem sei que fui a culpada de todas as minhas desgraças.

Costumei-o logo de principio a uma grande paixão com demasiada ingenuidade, e é necessario artificio para nos fazermos amar.

E' necessario procurar com geito os meios de inflamar. O amor só por si não gera amor.

Pretendia que eu o amasse, e como tinha formado esta tenção, resolveu empregar todos os expedientes para o conseguir.

Ter-me-ia até amado, se tivesse precisado d'isso ! . . .

Mas cedo reconheceu que se podia sair bem da empreza sem paixão, e que esta paixão era escusada.

Que perfidia !

E julgou que podia impunemente enganar-me ?!

Pois declaro-lhe que se tiver de voltar alguma vez a esta terra, eu propria o entregarei á vingança dos meus parentes.

Vivi muito tempo num abandono e numa idolatria que me horrorisam, e os remorsos perseguem-me com um furor insuportave.

Sinto vivamente a vergonha dos crimes que me fez cometer e não tenho, ai de mim, a paixão que me impedia de reconhecer-lhes a enormidade !

Quando deixará o meu coração de ser dilacerado ?

Quando me verei eu livre deste tormento cruel ?

E comtudo, creia que não lhe desejo mal e que me resolveria a suportar que fosse feliz.

Mas como o poderá ser, se tem uma alma bem formada ?

Quero escrever-lhe outra carta para lhe mostrar que posso estar mais tranquilla d'aqui a algum tempo.

Que satisfação a minha em lhe poder lançar no rosto o seu procedimento injusto,

quando ele me não importune já ; em dar-lhe a conhecer que o desprezo ; que falo com a maior indiferença de sua traição ; que esqueci todos os meus prazeres e todas as minhas penas, e que só me lembro do senhor . . . quando quero lembrar-me !

Convenho que tem grandes vantagens sobre mim e que me inspirou uma paixão que me enlouqueceu, mas tambem pouco deve vangloriar-se d'isso.

Eu era moça e credula, tinham-me encerrado desde creança neste convento ; só vira gente desagradavel ; nunca ouvira as lisonjas que o senhor constantemente me dizia ; parecia-me que lhe devia os atrativos e a beleza que me achava e em que me fazia reparar ; ouvia dizer bem de si ; todos me falavam em seu abono . . . e o senhor tudo fazia para me despertar amor.

Mas, emfim, quebrei este encanto, com grandes auxilios seus, é verdade ; e confesso que deles tinha necessidade.

Devolvendo-lhe as suas cartas, guardarei cuidadosamente as duas ultimas, e hei-de relê-las mais vezes ainda do que li as primeiras para não tornar a recair nas minhas fraquezas.

Ai, quanto estas me custam caro, e quanto teria sido feliz se tivesse consentido em que o continuasse a amar !

Sei muito bem que me ocupo demais com as minhas desditas e com a sua infidelidade; lembre-se, porém, que a mim propria prometi um estado mais tranquilo e que hei-de alcançal-o ou tomarei contra mim alguma resolução desesperada, que talvez receba sem grande pezar !

Mas nada mais quero do senhor.

Sou uma doida em lhe repetir as coisas tantas vezes.

E' mister que o deixe e não me ocupe mais de si.

Creio mesmo que não voltarei a escrever-lhe,

Acaso tenho eu alguma obrigação de lhe dar conta do que em mim se passa ?

FIM

NOTA

Duas palavras sobre a edição.

Não pretendemos fazer um trabalho erudito, mas, perdoem-nos a irreverencia da expressão, desentulhar uma bela joia das archeologicas camadas da exegese, e expo-la aos olhos do vulgo na reverberação viva do sentimento e da paixão que a immortalisou.

Parece-nos, ingenua e illusoria crença, que nesta divulgação da obra de Mariana Alcoforado, levando-a aos corações ainda os mais humildes, a sua magua se conforta e a sua dôr se alivia penetrada pela simpatia e pela piedade de milhares de almas que a vão ler...

* * *

Na reversão das cartas á lingua de origem seguimos, d'entre muitos trabalhos, os dois melhores que são o do Morgado de Mateus e

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TRADUÇÃO DE MANUEL RIBEIRO

1940

MANUEL RIBEIRO

VIDA E MORTE

DE

MADRE MARIANA ALCOFORADO

(1640-1723)



MARIANA ALCOFORADO

*Painel de Jorge Barradas no pavilhão nobre
da Exposição do Mundo Português, 1940*

LIVRARIA SÁ DA COSTA • EDITORA
LARGO DO POÇO NOVO, 24 LISBOA

Afigura-se-nos que quem pretender interpretar portuguêsmente as Cartas terá que socorrer-se do folclore alentejano de preferência à locução dos autores místicos, método êste explorado por Luciano Cordeiro. Qualquer alentejano que repare no íntróito da Carta primeira: «Considère, mon amour...» lembra-se logo da trova regional que começa assim:

Consid'ra, meu bem, consid'ra,
Consid'ra, consid'ra bem...

Emfim, se não podemos garantir os têrmos precisos em que se exprimiu a Religiosa, tornemos ao menos a sua linguagem verosímil e não se lhe embrechem vocábulos de fraseologia sermonária, de mistura com torneios da época romântica. Não se lhe dê sobretudo uma concisão sintética que a elocução desgrenhada da louca de amor não admitia. O texto francês, arranjado, já não está liberto da preocupação da frase lapidar, acabada, perfeita, que a arte de bem escrever exige, mas que estava fora do alcance da Religiosa bejense.

O que oferecemos pois ao leitor não pretende passar, de modo nenhum, por uma restituição portuguesa das Cartas da Freira, aliás impossível de fazer honestamente. É apenas um modesto ensaio que outro fim não tem senão contribuir para um futuro trabalho que só pessoa especializada em estudos filológicos poderá tentar—elaborando um texto tanto quanto possível aproximado do original perdido, que não seja um modelo académico e tenha em conta o particularismo verbal e estilístico da Província onde a Religiosa viveu.

CARTA PRIMEIRA

Considera, meu amor, até que ponto foste incapaz de adivinhar o que havia de acontecer. Ah, desventurado! Deixaste-te enganar e com esperanças mentirosas me enganaste.

Uma paixão que tantos projectos de ventura te merecera, não te dá hoje senão mortal enfado, só comparável em crueldade a uma ausência de que êle é também o causador. Pois quê, essa ausência que a minha dor por mais engenhosa que seja não sabe que triste nome dar-lhe, há-de ela tolher-me para sempre de encarar os teus olhos em que eu via tanto amor, que me enchiam de júbilo, que tinham mais valia do que tôdas as coisas e que emfim me chegavam? Coitada de mim! Meus olhos é que perderam a luz que recebiam dos teus e só lágrimas derramam hoje, que outro emprêgo lhes não tenho eu dado senão chorar noite e dia, desde que adquiri a certeza de que estavas resolvido a um apartamento que não posso agüentar e que acabará comigo em pouco tempo. Sem embargo, parece-me tomar algum apêgo aos desfortúnios de que só tu és o causador. Ofertei-te a minha vida desde a primeira hora em que te vi e experimento algum gôzo em fazer-te o sacrifício dela. Mil vezes ao dia te envio meus suspiros que em tôda a parte te buscam, sem me trazerem como pago a tantas inquietações senão um aviso demasiado prudente com que me castiga a minha má fortuna, que tem a crueldade de não consentir o mais pequeno desvanecimento e que a cada passo me adverte: "Deixa, desditosa Mariana, deixa de consumir-te em vão e não porfies em querer a um bem que não tornarás a ver, que passou os mares para fugir de ti, que assiste em França rodeado de gozos, que nem um momento só se lembra dos teus pesares, que te dispensa de todos êsses delírios e que nem sequer sabe agradecer-tos!,"

Deixá-lo! Não estou resolvida a julgar-te tão desairosamente. Nem sequer posso pôr na imaginação que me esqueceste. Não é já bastante a desinquietação em que vivo para que me arrelie ainda mais com vãs suspeitas? E para que estar a moer-me em arrancar da lembrança

todos os bons propósitos que empregavas para me convenceres do teu bem-querer? Tanto me desvaneceram essas finezas que muito ingrata seria se não correspondesse com os desvelos de que era capaz a minha paixão quando eu lograva os testemunhos da tua. E como pode ser que a saúde de momentos ditosos se torne a êste ponto amarga, e que contra o seu natural se preste a tiranizar o meu coração? Ai de mim, a tua última carta pô-lo num estado singular. Tais saltos me dava no peito que parecia querer arrombá-lo e voar ao teu encontro.

Fiquei tão prostrada destes desatinados embates que estive mais de três horas com os sentidos perdidos. Não me empenhava em voltar a uma vida que por tua causa devo perder, pois me é vedado dispor dela para tu a lograres. Emfim, bem contra vontade lá tornei a ver a luz do dia. Alegrava-me sentir que me finava de amor, e demais havia para mim certo consôlo em não ficar sujeita a ver o coração espedaçado pelo desgosto da tua ausência.

Depois deste acidente têm-me apoquentado muito variados achaques; mas poderei eu viver sem males enquanto a minha vista andar longe de ti? Entretanto cá os vou agüentando sem queixas, pois que de ti provém. E aqui está. É esta a paga que me dás de haver-te querido extremosamente! Deixá-lo! Estou decidida a adorar-te a vida inteira e a não querer saber de mais ninguém. Também te advirto que não devias inclinar-te para outra criatura. Dava-te acaso contentamento uma paixão menos ciosa do que a minha? Podes encontrar talvez mais formosura—se bem que me dissesses dantes que eu era muito bonita—mas não acharás nunca quem te queira tanto, e tudo o mais não tem valia nenhuma.

Não enchas as tuas cartas de coisas escusadas, nem tornes a recomendar que me lembre de ti. Não posso esquecer-te. Tampouco me esqueço que me deste a esperança de que virias passar algum tempo comigo. Ai, porque não havia de ser por toda a vida? Se eu pudera sair desta malfadada clausura, acredita que não aguardava em Portugal as tuas promessas. Sem olhar a nada, ia à tua busca para te amar e seguir a toda a parte. Não sou tão tonta que creia que isso venha a dar-se, nem busco enganar-me com essa esperança vã, não obstante algum desafôgo que me trouxesse, porque só às mágoas do meu infortúnio quero eu votar-me. Confesso entretanto que a ocasião que meu irmão me proporcionou de escrever-te, deu-me de surpresa alguns rebates de alegria e atalhou por espaço o desespero em que me acho.

Conjuro-te a que me digas o que foi que te levou a enfeitiçar-me da maneira como o fizeste, sabendo muito bem que havias de deixar-me. Sim, que foi que te moveu a encarniçar-te tanto para me fazeres desgraçada? Porque não me deixaste em sossêgo na minha clausura? Fizera-te

algum agravo? Mas perdoa-me, não te culpo de nada, nem me acho em estado de cuidar de vinganças. Só me queixo do rigor do destino. Parece-me que, separando-nos, nos fez êle o maior mal que podíamos recear. Não conseguirá porém apartar os nossos corações. O amor, que é mais forte do que êle, uniu-os para toda a vida. E olha, se algum carinho te merece a minha, escreve-me muitas vezes. Sou bem digna de que empregues alguma diligência em me informar do estado do teu coração e como correm os teus negócios. Acima de tudo te emprazo a que venhas ver-me.

Adeus, não me posso conformar em apartar-me deste papel que há-de ir ter contigo. Quem tivera a mesma dita! Ai, que desvariada ando! Como se não soubesse que tal me não é dado!

Adeus, falta-me o ânimo.

Adeus, quere-me sempre e faz-me padecer ainda mais.



CARTA SEGUNDA

O teu tenente acaba de me dizer que uma tormenta te obrigou a arribar ao Reino do Algarve. Fiquei em cuidados, não te maltratasse muito o mar. Esta cisma a tal ponto me desassossejou que não pensei mais nos meus pesares.

Persuades-te de que o teu tenente tem maior quinhão do que eu em tudo o que te aconteça? Porque se acha êle mais sabedor do que eu, e emfim porque me não tens escrito? Bem desgraçada sou já se nenhuma ocasião tiveste para o fazer depois que partiste, e muito mais ainda se tendo-a te não dispuseste a escrever.

Tua injustiça e ingratidão são demais. Mas ficava desesperada se disso te proviesse qualquer dano, pois antes quero que não recebas castigo, do que ver-me eu vingada. Resisto a tôdas as mostras que em demasia me convencem de que me não estimas já, e sinto mais vontade de entregar-me cegamente à paixão do que às razões que me dás de me lamentar do teu pouco caso. Quantas inquietações me terias poupado se a tua maneira de proceder, logo nos primeiros dias em que te conheci, fôsse tão desenfasiada como o tem sido nos últimos tempos! Mas quem se não iludira com tantas finezas e quem não as julgara sinceras?

Custa tanto resolver-se a gente, depois de certo tempo, a pôr em dúvida a boa fé daqueles que estimamos! Sei muito bem que a menor desculpa te basta, e sem ser preciso gastares tempo a dar-ma, com tanta cegueira te serve êste amor meu, que de modo nenhum posso aceitar que sejas culpado senão para ter o gôsto de eu própria te desculpar. Venceu-me tua constante procura; inflamaste-me com teus exaltamentos, tuas delicadezas penhoraram-me; deram-me confiança tuas juras; arrastou-me o meu natural arrebatado. E as conseqüências dêstes começos tão agradáveis e felizes não são mais do que lágrimas, suspiros e uma funesta morte, sem que lhe eu possa dar remédio nenhum!

Certo é que amando-te tenho experimentado venturas que nunca imaginara; mas pago-as com custosas provações, porque vai sempre

além de tôda a medida tudo o que por tua causa soffro. Se tivera resistido com teimosia, se me servira de qualquer arremêdo de desagrado ou de ciúme para te incitar ainda mais, se usara dalguma habilidade no meu proceder, se emfim tivesse buscado opôr a minha razão à inclinação natural que sinto por ti e que bem cedo me fizeste conhecer ainda que os meus intentos viessem a tornar-se vãos, poderias castigar-me com dureza e servir-te do teu poder sobre mim. Mas pareceras-me pessoa digna de ser amada e antes que me desses parte do teu sentir, recebi os manifestos duma grande paixão. Fiquei enlevada e comencei a querer-te perdidamente. Não estavas cego como eu. Para que me deixaste então chegar ao estado em que me vejo agora? Que esperavas tu dos meus fervores que só importunidades te podiam causar? Sabias muito bem que não ficavas sempre em Portugal. Porque me quiseste então escolher para me fazer desgraçada? Terias achado de-certo neste Reino alguma mulher mais formosa com quem gostasses os mesmos prazeres, pois que só os vulgares apeteças; que te amasse a temporada que estivesse cá; que o tempo consolaria da tua ausência, e que emfim deixasses sem desaire nem cruel separação.

O teu comportamento é mais próprio dum tirano encegueirado na perseguição do que de um amante que só há-de cuidar em ser agradável. Ai de mim, porque tratas com tamanho rigor um coração que é teu?

Bem sei que és tão fácil de convencer em tudo o que seja contra mim, como eu o fui em me deixar arrastar em teu proveito. Era capaz de resistir—sem precisar da ajuda de todo o meu amor e sem cuidar que fazia algum feito desproporcionado— a razões mais fortes do que essas que te levaram a deixar-me. Bem fracas me teriam parecido e nenhuma poderia arrancar-me de ao pé de ti. Mas quiseste aproveitar os pretextos que se apresentaram para tornares a França. Saía um navio. Porque o não deixaste abalar? Escrevera-te a família. Não sabes as impertinências que aturei aos meus? Tua honra obrigava-te a deixar-me. Cuidei eu da minha? Tinhas de ir servir o teu Rei. Se tudo o que dizem dêle é verdade, não tem precisão nenhuma da tua ajuda e de-certo dispensava-te.

Muito venturosa seria eu se tivéssemos vivido tôda a vida juntos; mas já que forçoso foi que uma ausência cruel nos separasse, parece-me que devo ufanar-me de não ter sido falsa e de poder dizer que não quisera por tudo o que há no mundo praticar acção tão negra.

Pois quê, conhecestes o meu interior e as doçuras dos meus carinhos e pudeste determinar-te a deixar-me para sempre e a entregar-me aos rejeitos constantes de um esquecimento da tua parte ou ao pavor de que

sòmente te lembres de mim para me sacrificares a nova paixão? Sei que te quero doidamente. Não me queixo, sem embargo, dos impulsos do coração; afeiçoei-me à adversidade e não poderia já viver sem essa ventura que achei e que tanto gozo me dá—que é amar-te no meio de mil contrariedades.

A tôda a hora me persegue o enfado e criei quezília a tudo o que me rodeia. A família, os amigos e o próprio convento, nada posso atuar. Tudo o que sou obrigada a ver, tudo o que é mester que faça se me representa odioso. Tão ciosa me sinto da minha paixão que me parece que tôdas as acções, todos os deveres se repartem contigo. Sim, tenho algum escrúpulo em não empregar em ti todos os instantes da vida. E, ai de mim, que podia eu fazer neste mundo sem tanto amor e tanto ódio de que está cheio meu coração? Posso lá esquivar-me ao que me ocupa continuamente, para levar uma vida insonsa e descuidada? Este vazio e esta mesquinhez não são para mim. Tôda a gente reparou na mudança completa do meu génio, dos meus modos e da minha pessoa. A minha Madre falou-me nisto, primeiro agastada e depois com alguma brandura. Não sei o que lhe respondi; parece-me que lhe confessei tudo. As freiras mais sizudas compadecem-se do meu estado e mostram até certa consideração e melindre para comigo. O meu amor afflige tôda a gente, só tu ficas desenfadadamente alheio, sem me escreveres senão cartas frias, cheias de repetições, a metade do papel em branco e dando a mostrar grosseiramente que estás morto por acabá-las.

Dona Brites batalhou estes últimos dias para me fazer sair do quarto e cuidando que me distraía lá me levou a passear à janela donde se vêem as Portas de Mértola. Fui e logo me salteou uma recordação cruel que me fêz chorar o resto do dia. De volta, mal cheguei ao quarto, atirei-me sobre o leito, considerando nas poucas mostras que dou de me curar um dia. Tudo o que fazem para aliviar-me atija o meu sofrer, e nos mesmos remédios acho razões particulares para me affligir.

Dêsse lugar te vi muitas vezes passar com ares que me enfeitaram. Estava nessa janela no dia fatal em que comeci a sentir os efeitos da minha malfadada paixão. Pareceu-me que, embora me não conhecesses, querias agradecer-me; persuadi-me que me tinhas distinguido entre tôdas as que estavam comigo; imaginei que quando te detinhas te dava gozo que eu olhasse e te visse melhor e que admirasse tua destreza quando fazias avançar o cavallo. Surpreendeu-me até o susto que tive quando o fizeste passar num sítio dificultoso. Emfim, em segredo buscava saber tudo o que fazias, entendendo que me não eras já alheio e considerando como coisa minha tudo o que te dizia respeito.

Demais conheces tu as consequências destes começos e conquanto nada já tenha a perder, não devo lembrar-las com receio de tornar-te

mais culpado se é possível, e de ter de censurar-me por tantas diligências baldadas para que me ficasses fiel. Não o serás jamais. Posso eu esperar das minhas cartas e dos meus queixumes o que o amor e a fraqueza não alcançaram da tua ingratitude? Estou Bem certa da minha desventura; o teu proceder injusto não deixa lugar a dúvidas e tudo devo recear pois que tive já o teu desprezo. Posso acreditar que os teus atractivos só em mim terão poder? Deixarás de parecer bem a outros olhos? Futuro até que me não será desagradável que os sentimentos das outras pessoas desculpem dalguma maneira os meus e quisesse tódas as mulheres de França te julgassem amorudo, que nenhuma te quisesse e que não te agradasse nenhuma. Pensar ridículo e impossível! Mas por demais tenho experimentado que não és capaz duma porfiada inclinação e que poderás muito bem esquecer-me sem nenhum apêlo e sem que a isso te leve uma nova paixão. Talvez eu própria deseje um pretexto. É verdade que era mais desgraçada, mas ficavas tu menos carregado de culpas.

Vejo que permanecerás em França sem grandes alegrias, se bem que de todo livre. O cansaço duma viagem comprida, alguma pequena conveniência e o pejo de não poderes corresponder aos meus incitamentos detem-te talvez. Ah, mas nada receies da minha parte! Contento-me em ver-te de longe em longe e de ter o gosto de saber que estamos no mesmo sítio. Mas com certeza me iludo. Talvez o destempêro e o rigor doutra mulher te prendam mais do que os afagos que de mim recebeste. É possível que te inflame mais um mau trato?

Antes porém de te empenhares numa grande paixão, lembra-te do desmedido das minhas provações, da incerteza dos meus projectos, da diversidade dos meus impulsos, dos desvarios das minhas cartas, das minhas esperanças e desalentos, dos meus anseios e ciúmes.

Olha que vais ser muito desgraçado! Conjuuro-te a que tires algum ensinamento do estado em que estou, para que ao menos não fique em vão o que passo por ti.

Fizeste-me há uns cinco ou seis meses uma confidência molesta. Declaraste-me com grave sinceridade que tinhas gostado duma dona no teu país. Se é ela que te impede de voltar, previne-me sem reboço para que eu me não consuma mais.

Ampara-me ainda um resto de esperança, mas se êsse pouco se desvanece, estimava mais perdê-la de todo e perder-me eu com ela. Manda-me o retrato dessa dama e algumas cartas suas. Dá-me parte de tudo o que ela te escrever. Talvez isso me traga consolação, ou me faça sofrer ainda mais. Não posso ficar mais tempo no estado em que estou e tôda a mudança creio-a salutar.

Também desejava possuir o retrato de teu irmão e o de tua

cunhada (1). Tudo o que te pertence me é querido, e manifesto verdadeira dedicação ao que te respeita. Nada dispus de mim própria. Momentos há em que me parece que era capaz de levar a minha sujeição até a servir aquela que amas. Tanto me têm abatido os teus maus tratos e desprezos que às vezes nem me atrevo a pensar que possa ser ciosa de ti com medo de desagradar-te, e chego a cuidar que seria a maior ofensa dêste mundo dirigir-te censuras. Convenço-me muitas vezes que não devo manifestar-te, da maneira áspera como o faço, sentimentos que não partilhas.

Há já bastante tempo que um oficial espera por esta carta. Resolvi escrevê-la de modo a não te causar aborrecimento. Mas vai muito desarrazoada e há que pôr-lhe remate. Aí de mim, não está nas minhas fôrças fazê-lo! Parece-me que te falo quando te estou escrevendo e que logro o bem da tua presença. Outra carta que te escreva não será tão comprida e enfadonha. Podes abri-la com essa certeza. Verdade é que não devo falar-te duma paixão que te desagrada e não voltarei a falar nela.

Dentro de poucos dias vai fazer um ano que me entreguei de todo a ti, sem recato nenhum. Parecia-me o teu amor muito fervoroso e sincero e nunca pensara que os meus desvelos te desgostassem tanto que te obrigassem a percorrer quinhentas léguas e a correr os riscos dos naufrágios só para te alongares de mim. Semelhante tratamento não era de esperar de ninguém. Hás-de lembrar-te do meu pudor, da minha confusão e embaraço; mas tu de nada te lembras que possa obrigar-te a querer-me contra vontade.

O oficial que há-de levar esta carta, manda-me dizer pela quarta vez que está de abalada. Que pressa que tem! Abandona com certeza nesta terra alguma desgraçada!

Adeus. Custa-me mais acabar esta carta do que te custou deixar-me... talvez para sempre.

Adeus. Não me atrevo a dar-te mil nomes carinhosos nem entregar-me com desafôgo a todos os meus arrebatamentos. Quero-te mil vezes mais do que à minha vida e mil vezes mais do que me persuado. Quanto me és querido e quanto me és cruel! Não me escreves... Não pude fugir a notar-te ainda isto. Torno ao princípio e o oficial que se vá embora! Importa-me bem!... Escrevo mais para mim do que para

(1) Herard Bonton, governador de Dijon, casado com Catarina Leconte Nonant.

ti. Busco apenas desafogar. E também o comprimento desta carta há-de meter-te medo. Com certeza não a lês...

Que fiz eu para ser tão desditosa? E para que empeçonhaste a minha vida?

Porque não havia de eu ver a luz noutro reino?

Adeus, perdoa-me.

Nem me atrevo já a rogar-te que me estimes. Vê a que me reduziu o meu destino!

Adeus.



CARTA TERCEIRA

Que será de mim, e que queres tu que eu faça? Estou tão longe do que futurara!... Contava que me escrevesses de tôdas as terras por onde passasses e que as tuas cartas fôsem grandes. Cuidava que desses alentos à minha paixão com a esperança de tornar a ver-te; que uma confiança completa na tua fidelidade me trouxesse algum sossêgo, e que ficasse assim numa situação mais aliviada, sem maiores apoquentações. Chegara até a formar uns leves propósitos de empregar todos os esforços de que fôsse capaz para me curar, se viesse a ter a certeza de que me esqueceras de todo.

O teu apartamento, alguns rebates de devoção, o receio de estragar sem remédio a pouca saúde que me resta de tantas vigílias e desassossêgos, a minguada esperança no teu regresso, a frieza da tua afeição e dos teus últimos adeuses, uma retirada que se fundou em pretextos bastante fracos, e mil outras razões boas demais e em demasia simples, pareciam oferecer-me amparo firme se dêle precisasse. Cuidando enfim não ter de batalhar senão contra mim própria, mal podia desconfiar de tôdas as minhas fraquezas nem adivinhar tudo quanto hoje padeço.

Pobre de mim... Digna de lástima que sou por não poder repar-tir contigo as minhas penas e ser eu só a desgraçada! Tira-me a vida êste pensamento. Morro de assombro ao imaginar que não gozaste nunca verdadeiramente os nossos enlevos. Sim, conheço agora a má fé das tuas intenções. Atraiçoavas-me tôdas as vezes que me dizias que o teu maior bem era estar a sós comigo. Às minhas importunações sômente devo eu os teus desvelos e afaços.

De caso pensado formaste tenção de me entontecer. Consideraste a minha paixão uma vitória tua, apenas, sem que o teu coração para ela entrasse com alguma coisa. Bem pouco feliz és e de nenhuma subtilidade podes gabar-te, pois não soubeste colher melhor fruto dos meus enlevos. E como pôde ser que com tantos carinhos não conseguisse eu dar-te a felicidade perfeita? Lamento, por amor de ti sômente, as ven-

turas sem par que perdeste. Que mau sestro te levou a não querer lográ-las? Ai, que se as provas verias que eram mais gostosas que a satisfação de me haveres seduzido, e conhecerias que se é mais feliz e que é bem mais agradável amar com ardor do que ser-se amado.

Não sei já o que sou, nem o que faço, nem o que quero. Espedam-me impulsos descontraídos. Pode imaginar-se estado tão lastimoso? Quero-te que nem uma doída e, vê lá, modero-me tanto que até não ousa desejar-te os trabalhos e as ralações em que vivo. Dava fim de mim ou acabava por morrer de mágoa se estivesse certa de que não podias ter descanso, que o teu viver era só desvario e alvorôço, que choravas continuamente e que tudo te enfadava. Se mal me chegam as fôrças para aturar o meu sofrer, como aguentaria eu o tormento de ver o teu, que sinto mil vezes mais?

A-pesar-de tudo, não tenho ânimo para desejar que não me tragas no pensamento, e para falar com franqueza tenho ciúmes até à raiva de tudo quanto possa dar-te contentamento, daquilo que respeita ao teu coração e do que te cause agrado em França.

Não sei porque te escrevo. Conheço bem que só compaixão te merecerei, mas dispenso compaixões. Enojo-me de mim própria quando considero em tudo o que te sacrifiquei. Perdi a reputação, provoquei as iras dos meus, desafiei os rigores das leis deste Reino para com as freiras e a tua ingratidão — mal este que tenho pelo pior de todos.

E sem embargo sinto que os meus remorsos não são verdadeiros; que do íntimo do coração desejara ter corrido por tua causa muito maiores perigos e que é para mim um sinistro prazer ter arriscado por ti a vida e a honra. Não é de razão que esteja ao teu dispor o que de mais precioso possuo? E não é justa a minha satisfação de haver procedido como procedi? Afigura-se-me até que não estou ainda bastante satisfeita com os meus desgostos nem com o demasiado do meu amor, embora eu não possa, aí de mim, iludir-me bastante para estar contente contigo.

Vivo ainda, falsa que sou, e faço tanto para conservar a vida como para a perder. Ai, morro de vergonha! Mas então este desespero é só verdadeiro nas minhas cartas? Se te amasse tanto como te tenho dito mil vezes, não era para estar já morta há muito tempo? Engano-te a toda a hora e afinal de contas és tu que tens razão de queixa contra mim. Ai, porque não te zangas, meu bem?

Vi-te abalar, não espero já que voltes e todavia respiro. Atraio-te, peço-te perdão. Mas não mo dês. Trata-me ásperamente. Não julgues os meus sentimentos bastante sinceros. Sê mais custoso de contentar. Manda-me que eu morra de amor por ti. Imploro-te que me dês

algum adjutório (1) para vencer a minha debilidade de mulher e acabar com tantas irresoluções, se preciso fôr por um acto de verdadeiro desespero. Um fim tétrico obrigava-te com certeza a pensar muitas vezes em mim; mais lembrada te ficava a minha memória. E talvez te compungisse uma morte fora do comum. Não vale isto mais do que a condição a que me reduziste?

Adeus. Quem dera que não te houvesse visto nunca!

Pobre de mim! Advirto-me sem contradição do falso deste sentimento e conheço neste instante em que te escrevo que sou mais feliz no meio das minhas desventuras, amando-te, do que seria se te houvesse conhecido. Assujeito-me pois sem murmurar à minha má sorte, já que não quiseste torná-la melhor.

Adeus. Promete lastimar-me carinhosamente se eu morrer de mágoa e que ao menos o desconforme da minha paixão te desgoste e afaste de tudo. Esta consolação por si me chega, e se é forçoso que te perca para sempre, quisera ao menos não te deixar a outra. Não era crueldade demasiada servires-te do meu desfortúnio para parecer mais irresistível e gabares-te de que acendeste a maior paixão que houve no mundo?

Adeus, ainda uma vez.

Escrevo-te cartas excessivamente grandes, sem contemplação por ti. Peço-te perdão e quero crer que terás alguma indulgência para com uma pobre doída que não o era, bem sabes, antes de amar-te.

Adeus. Parece-me que te falo demais do estado impertinente em que estou. Mas agradeço-te do íntimo do coração os tormentos que me dás e aborreço o descanso em que vivia até o momento de te conhecer.

Adeus. Minha paixão cresce a todo o instante.

Ai, quantas coisas tinha ainda para dizer-te!

(1) Palavra de muito uso no convento, por influência do versículo *Deus, in adiutorium meum intende* que quotidianamente se recitava no Offício de Matinas. No francês *secours*.

CARTA QUARTA

Parece-me que faço o maior agravo aos sentimentos do meu coração, diligenciando fazer-tos conhecer por cartas. Que ventura se pudesdes avaliá-los pelo fervor dos teus! Mas duvido confiar em ti, embora não deixe de dizer, com menos calor do que sinto, que não devias maltratar-me da maneira como o fazes com um esquecimento que me enche de desesperação e que é até uma vergonha para ti. Justo é que ao menos te resignes a escutar as lamentações da minha miséria— que logo adivinhei mal eu percebi a tua tenção de me deixares.

Bem sei que fui lograda quando imaginei que usarias para comigo dum proceder mais leal do que é costume, pois pelo extremo com que te queria cuidava eu que me desembaraçava de tôda a sorte de suspeitas e que alcançaria maior penhor de fidelidade. Mas tua propensão para me trair foi superior á justiça de que me eras devedor por tudo quanto fiz em teu favor. Não deixava tampouco de ser desgraçada se tu me quisesses só em paga do meu bem-querer, tão certo é que desejava dever tudo apenas à tua inclinação natural. Mas tão longe estou eu desta fortuna que até são já passados seis meses, sem receber uma só palavra tua!

A culpa carrego-a eu à cegueira com que me deixei prender a entranhadas afeições por ti. Não era de presumir que os prazeres haviam de acabar mais depressa do que o amor? Podia eu contar que ficasses tôda a vida em Portugal e que virasses costas ao teu futuro e ao teu país para só de mim cuidares? Não há alívio para o meu penar e a saúde do bem que disfrutei enche-me de desespero!

Pois todos os meus anseios foram vãos? E não tornarei jamais a ver-te no meu quarto com aquele ardor e arrebatamento que mostravas? Mas, ai de mim, quanto me iludo, e por demais conheço eu que todos os alvoroços que me turvavam a cabeça e o coração, em ti eram excitados apenas por alguns prazeres e que prestes se desvaneciam com êles. Valera mais que nesses momentos de demasiada felicidade fizesse eu apêlo à razão, a-fim-de que ela moderasse o abuso ruim das

delícias e me desse entendimento para adivinhar quanto agora padeço. Mas entregava-me tôda a ti e não estava em estado de advertir-me do que podia empeçonhar a minha alegria e de me tolher de gozar à farta as mostras ardentes da tua paixão. Por demais me comprazia o gôsto de estar contigo, para que me viesse à lembrança que algum dia te apartarias de mim.

Lembro-me, todavia, ter-te notado algumas vezes que ainda havias de fazer-me desgraçada; mas estes terrores desvaneciam-se pres-tes e tinha gôsto em pô-los a teus pés e continuar cativa do encanto e da má fé dos teus protestos. Enxergo bem qual a cura que podia dar a meus males e como depressa me livraria dêles se me resolvesse a não te querer; mas, ai de mim, que remédio cruel! Deixá-lo! Antes quero sofrer ainda mais do que tirar o pensamento do meu bem. Ai, e é coisa que dependa da minha vontade? Não me acuso de ter um instante só desejado fugir a êste amor. Mereces mais lástimas do que eu, e antes penar as penas que eu peno do que gozar os delicados prazeres que te dão as tuas derrichadas de França. Inveja nenhuma me faz a tua frouxidão, antes algum dó me causa. Desafio-te a que me esqueças de todo. Envaideço-me de ter-te pôsto em estado de não experimentares senão fíbios prazeres e sou bem mais feliz do que tu, porque estou mais cheia de amor.

Fizeram-me há pouco porteira do convento. Todos os que me falam tomam-me por desatinada, e eu nem sei que respostas dou. Estão de-certo tão tontas como eu as freiras, para me julgarem capaz de qualquer encargo.

Como invejo a sorte do Manoel e do Francisco! (1). Porque não estou ~~em~~ sempre contigo, como êles estão? Não se me dava ir também na tua companhia e podes crer que te servia da melhor vontade. Nada ambiciono neste mundo senão ver-te. Lembra-te ao menos de mim. Foi contente-me com a saúde. Mas se nem sequer tenho a certeza disso! Nem só êsse penhor cobiçava eu, é verdade, quando todos os dias te via. Mas aprendi contigo a conformar-me com tudo o que da tua vontade fôsse.

E olha que me não arrependo de ter-te adorado. Acho até satisfação em me haveres seduzido. A dureza da tua ausência talvez para todo o sempre, não afrouxa em nada o ímpeto do meu amor. Porfio em que tôda a gente o saiba e não faço disso mistério nenhum. Orgulho-me de ter feito tudo o que fiz por tí, sem guardar a mais pequena

(1) Dois criados portugueses do conde Chamilly Saint-Léger que êle levou para França.

reserva. Não ponho por ponto à minha honra e à minha religião senão amar-te perdidamente a vida inteira, uma vez que a sorte me inclinou a amar-te.

Não digo estas coisas para te obrigar a escrever-me. Ai, não te contraries, porque nada quero de ti que não seja de vontade e rejeito tôdas as mostras de amor que forçado me desses! De bom grado te desculpo, porque talvez aches comodidade em te esquivares a tomar a pena e eu criei certa disposição a perdoar-te tôdas as faltas.

Um oficial francês teve a caridade de me falar esta manhã de tí, durante mais de três horas. Disse-me que a Paz de França estava feita. Se assim é não podias vir ver-me e levar-me para França? Mas não o mereço. Faz o que te aprouver. O meu affecto não depende já da maneira como me tratares.

Desde que te fôste não tive um pedacinho só de saúde e a única consolação que me resta é repetir o teu nome mil vezes ao dia. Algumas religiosas que sabem o lastimoso estado em que me puseste, falam-me muitas vezes de tí. Saio o menos possível do quarto onde tantas vezes vieste e não largo a vista do teu retrato, muito mais valioso do que a minha vida. Dá-me êle algum alívio, mas dá-me também muita mágoa quando penso que talvez te não veja mais.

Porque funesto designio não hei-de eu tornar a ver-te? Acaso me abandonaste para sempre?

Estou na maior affição.

A tua pobre Mariana já não pode mais.

Sinto-me desfalecer ao acabar esta carta.

Adeus, adeus. Tem compaixão de mim.



CARTA QUINTA

Escrevo-lhe pela última vez e espero fazer-lhe notar nos termos e modos desta carta que alcançou enfim persuadir-me que me não amava já e, portanto, que nenhuma obrigação tenho de corresponder-lhe. Mandarei pois pela primeira via, tudo o que ainda conservo seu, e pode estar certo que as minhas letras não lhe darão mais enfados. Nem sequer de minha mão porei o seu nome na encomenda. De tudo encarreguei Dona Brites, que eu acostumara a tratos muito diferentes. Suas diligências merecem-me mais confiança do que as minhas. Ela tomará as precauções necessárias para que eu fique na certeza de que recebeu o retrato e as pulseiras com que me presenteara.

Desejo no entretanto que saiba que de há uns dias para cá me sinto capaz de deitar ao fogo e espedaçar êsses penhores do seu affecto que tão caros me eram; mas tanta fraqueza lhe tenho mostrado, que jamais podia acreditar que eu tivesse ânimo para tal arrôjo. Quero pois provar o gôzo amargo de apartar-me dessas coisas, só para ter o gôsto de lhe causar um despeito.

Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me achei mais presa do que quero dizer-lhe a essas miudezas e que foi-preciso fazer apêlo a tôda a minha reflexão para me despegar de cada uma delas, embora me possa gabar de estar já descativada. Mas chega-se sempre ao cabo do que se quer quando há razões para isso. Pus já tudo nas mãos de Dona Brites. Quantas lágrimas me não custou esta resolução! Depois de mil debates, de muita indecisão que não é capaz de supor e de que não vale a pena dar-lhe conta, insteie-a a que jamais me falasse dessas coisas e não quisesse mostrar-mas, ainda mesmo que eu lhe pedisse para vê-las uma última vez, e que lhas remetesse sem me prevenir.

Só conheci bem o demasiado da minha afeição depois de tôdas as diligências que fiz para me curar dela e crente estou hoje de que me não atrevera a êsse passo, caso tivesse adivinhado os embaraços e contrariedades que êle me custou. Persuado-me que teria lances menos

desagradáveis amando-o—sem embargo de tanta ingratidão—do que deixando-o para sempre. Cheguei a entender que lhe queria menos do que à minha paixão, e foi-me deveras custoso atalhá-la depois que os seus agravos ultrajantes me tornaram aborrecida a sua pessoa.

O natural orgulho da mulher não me ajudou a tomar resoluções contra si. Ai de mim, amarguei os seus desprezos e houvera-me conformado com o seu ódio ou com o ciúme por qualquer afeição sua a outra. Ao menos tinha um sentimento com que brigar. Mas desapegos não os posso sofrer. Os impertinentes protestos de amizade e as civilidades ridículas da sua última carta, mostraram que recebeu tôdas as que lhe escrevi e que nenhum rebate tiveram no seu coração, não obstante havê-las lido...

Ingrato! Muito parva sou eu em ralar-me ainda por não estar contente de que elas não chegassem ao seu destino e que não lhás tivessem entregado! Aborrece-me tanta gentileza. Rogara-lhe por acaso que me dissesse francamente a verdade? Porque não havia de deixar-me a minha paixão? Não tinha nada que me escrever. Pedi-lhe acaso que me esclarecesse? Não me bastava já a pouca sorte de não ter conseguido obrigá-lo a empregar algum disfarce para me trazer enganada, e de não poder assim desculpá-lo já. Fique sabendo que estou convencida que é indigno de todos os meus sentimentos e que conheço já de sobra a ruindade do seu natural. Entretanto, se tudo quanto fiz por si pode merecer-me alguma contemplação pela graça que lhe peço, conjuro-o a que não me escreva mais e me ajude a esquecê-lo de todo. Se me desse a saber, mesmo por pouco que fosse, que esta carta lhe fizera alguma pena, talvez acreditasse, e não é de estranhar que o seu acôrdo comigo ou alguma reconsideração da sua parte me causasse enfado e zangas, e tudo isso podia inflamar-me

Não se preocupe com a minha vida. Malograva de-certo os meus propósitos se se intromettesse nela. Importa-me pouco o alcance desta carta. Não traga o desassossêgo ao futuro que preparo. Parece-me que pode dar-se por satisfeito pelo mal que fez, qualquer que fosse o intento de me arrastar à desgraça. Não me tire da minha incerteza. Espero alcançar dela com o tempo algum sossêgo. Prometo não lhe querer mal. Por demais desconfio eu dos sentimentos desabridos, para me meter outra vez em trabalhos (1).

“Estou convencida de que talvez achasse neste país um mais fiel amado. Mas, ai de mim, quem podia dar-me amor? E acaso a paixão doutro homem me enlevava já? Pôde a minha alguma coisa em si? Não tive eu a experiência de que um coração apaixonado jamais esquece aquele que lhe fêz sentir enlevos que não conhecia, mas de que era capaz?—quê todos os seus movimentos estão presos ao ídolo que para si criou?—que suas primeiras ideias e suas primeiras feridas não podem ser curadas nem apagadas?—que tôdas as paixões que acodem em seu socorro e que se esforçam para enchê-lo e contentá-lo lhe prometem em vão uma sensibilidade que não se lhe depara mais?—que todos os prazeres que busca, sem vontade nenhuma de os tornar a ter, não servem senão para fazer-lhe conhecer que nada lhe é tão caro como a recordação das suas dores?

“Para que me fêz conhecer a imperfeição e os desenganos duma afeição que não pode ser eterna, e as amarguras que acompanham um amor violento quando êle não é recíproco? E porque é que uma inclinação cega e um cruel destino se encegueiram de ordinário em determinar-nos por aqueles que só a outras seriam sensíveis?

“Ainda mesmo que eu pudesse esperar qualquer entretenimento num novo compromisso e que se me deparasse algum homem bem intencionado, tenho tanta piedade de mim própria que me assaltariam escrúpulos de lançar a mais desqualificada das criaturas no estado mesquinho em que me vejo por sua causa. E ainda que nenhuma obrigação tenha de lhe guardar respeito, jamais me decidiria a exercer em si vingança tão cruel, mesmo que ela dependesse de mim por uma mudança que não prevejo.

“Busco neste momento desculpá-lo e compreendo bem que uma religiosa é, em geral, pouco amável. Parece, todavia, que se cada um na escolha que faz fôsse capaz de raciocinar, devia preferi-las às outras mulheres. Nada as estorva de pensar constantemente na sua paixão, pois não as distraem as mil coisas que no século absorvem e tomam o tempo. Creio que não há-de ser muito agradável ver aquela que se ama sempre ocupada em futilidades e é preciso ter muito pouca delicadeza para sofrer sem impaciência que as damas não falem senão de

ções amorosas do claustro. É prosa com a marca do mundanismo galante do tempo, que a ninguém escapará. Até a toada, até o fraseado (*coeur attendry, idole, sensibilité, sensible, nouvel engagement*) denunciam um *pastiche* insulso. É impossível que Botelho e Cordeiro o não tenham notado. Retraíram-se de-certo com receio de pôr em cheque a autenticidade, como se textos de maior tômo não tivessem sofrido percalços destes, sem que isso os prejudique.

(1) Os trechos que seguem entre aspas temo-los por apócrifos. Nem a Freira escrevia tais dislates, nem autor nenhum os atribuiria a uma religiosa. O contraste é flagrante. Antes de impressas, andaram as «Cartas» pelos salões e numa delas intercalaram-lhe êsses conceitos—que tendem a justificar as liga-

reuniões, de enfeites e de passeios. Está-se constantemente sujeito a novos ciúmes, por não poderem elas esquivar-se a olhares, complacências e conversas. Quem pode assegurar que não sintam prazer em tôdas estas ocasiões e que não aturem os maridos sempre com enfado e má vontade?

"Ah, como elas devem desconfiar de um amante que lhes não toma conta minuciosa de tudo e que acredita facilmente, sem inquietação, no que elas dizem; que tranqüila e confiadamente as vê sujeitas a tôdas essas obrigações!",

Mas não é intento meu provar-lhe com boas razões que tinha o dever de amar-me. Fracos meios são esses e outros melhores tenho eu empregado sem fortuna nenhuma. Conheço por demais o meu destino para diligenciar opor-me. Hei-de ser infeliz tôda a minha vida. Não o era eu já vendo-o todos os dias? Morria com medo de que me não fôsse fiel. Ansiava vê-lo a tôda a hora, o que não podia ser. Mortificava-me pelo risco que corria de entrar no convento. Mal vivia quando andava na guerra. Arreliava-me por não ter mais formosura e ser mais digna de si. Amargurava-me a mesquinhez da minha condição. Imaginava muitas vezes que a afeição que parecia dedicar-me causasse empecilhos à sua vida. Cuidava que lhe não queria o bastante, e receava por si a ira da minha família. Via-me emfim num estado tão melindroso como aquele em que hoje estou.

Se depois que abalou de Portugal me tem dado algumas provas da sua afeição, pode crer que faria tôdas as diligências para sair daqui. Disfarçava-me para ir ter consigo.

Ai, que teria sido de mim, se depois de eu me ver em França não se importasse já comigo? Que enleio! Que desatino! E que vergonha tão grande para a minha família, que prezo agora tanto desde que lhe não quero já! Bem vê que reconheço arrazoadamente que podia ainda ser mais digna de lástima do que sou. Falo-lhe ao menos uma vez na vida com algum térmo. Muito lhe deve agradar esta amostra de juízo! Que fique satisfeito ou não, pouco se me dá. Já lhe pedi que me não escrevesse mais e outra vez lho lembro.

Nunca considerou na maneira como procedeu para comigo? Não lhe veio jamais ao pensamento que me deve obrigações como a ninguém no mundo? Gostei de si que nem uma doida e por si desprezei tudo. O seu procedimento não é o de uma pessoa de bem. Para me não corresponder do mesmo modo, forçoso é crer que haja sentido por mim uma aversão natural. Deixei-me arrebatado por bem mesquinhas seduções. Que é que fizera para que eu me prendesse a tal ponto? Mereci-lhe alguma sorte de sacrifício? Largou por mim outros prazeres? Deixou de jogar e de ir à caça? Não era o primeiro a abalar

para a guerra e não era o último a voltar dela? Arremeçava-se doidamente à peleja, sem embargo de eu lhe pedir que se acautelasse por amor de mim.

Não diligenciou nunca ficar em Portugal, podendo aproveitar o aprêço em que o tinham cá. Bastou uma carta de seu irmão para ir-se embora sem consideração por nada. E não sei eu hoje que fêz tôda a viagem no maior desenfadamento? Há-de convir que eu tinha obrigação de lhe votar ódio mortal.

Ai, bem sei que fui eu a causadora de tôdas estas desditas! Acostumei-o desde logo, com demasiada boa-fé, a uma dedicação sem reservas, e para um coração se engeueirar há-de a gente fingir que se esquivava. É a maneira melhor de o ter mais abrasado, porque amor por si só não traz amor. Porfiou em que eu lhe quisesse, e como a sua tenção era essa, não houve nada que não experimentasse para chegar ao fim que pretendia. Era até muito capaz de amar-me, se tanto lhe fôsse preciso. Mas reconheceu que podia sair-se bem da empresa sem recorrer ao coração e que nenhuma necessidade tinha disso.

Que maldade! Julgou então que havia de enganar-me sem castigo? Pois fique sabendo que se algum acaso o trouxer de novo a esta terra, eu mesma o entregarei à vingança da minha gente.

Largo tempo vivi num desprendimento e numa cegueira de que tenho hoje repulsa. Persegue-me o rêmorso com duro rigor. Sinto, sem bastantes palavras, a vergonha das acções que me fêz praticar, e, ai de mim, não tenho já a paixão cega que me tolha de ver a sua disformidade. Quando deixará o meu coração de ser esfrangalhado? Quando me verei eu livre dêste pesadêlo cruel? Sem embargo, que-re-me parecer que lhe não desejo mal nenhum e que se estivesse na minha mão a sua felicidade, me não oporia a ela. Mas como poderá alcançá-la, se acaso tem uma alma bem formada?

Hei-de mandar-lhe ainda uma carta para lhe dar a ver que talvez esteja já mais sossegada dentro de pouco tempo. Que consolação a minha poder então recriminá-lo pelo seu injusto proceder, quando êle me não maguar já nada; em lhe mostrar que o desprezo e que, já desapegada, me não custa falar da sua traição; que esqueci deleites e amarguras, e que me não lembro de si senão quando quero lembrar-me!

Reconheço que, comparado a mim, dispõe de mais vantagens e que me fêz sentir uma paixão que me enlouqueceu; mas pouca vanglória lhe há-de provir daí. Eu era moça, era crédula, tinham-me metido neste convento em menina (1). Não vira senão criaturas desagradáveis

(1) Onze anos incompletos. Tinha pouco tempo de entrada quando o pai fêz às grades do convento a escritura de dote em 2 de Janeiro de 1651.

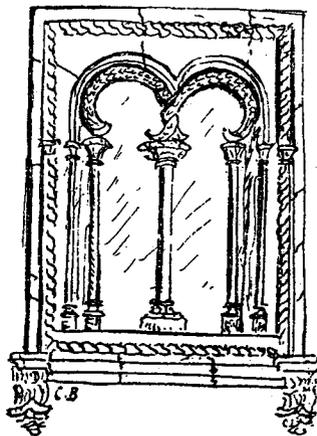
e nunca me haviam soado as lisonjas que depois tanto ouvi de si. Cheguei a convencer-me que lhe devia os portentos e a boniteza que me achava e em que me fazia reparar. Ouvia dizer bem da sua pessoa e todos o encareciam. Era incansável na diligência para me fazer crer que me amava.

Mas, enfim, quebrou-se o encanto. Muito me favoreceu neste sentido e confesso que bem precisava dêsse adjutório. Remeto-lhe as suas cartas, mas guardarei com desvelo as duas últimas que me escreveu. Hei-de lê-las muitas vezes; mais do que li as primeiras, para não recair nas minhas fraquezas. Ai, porque preço paguei eu estas! E quanto seria feliz se tivesse permitido que eu o amasse sempre!

Conheço que por demais me ocupo ainda dos meus ressentimentos e da sua infidelidade, mas lembre-se que fiz promessa de chegar a um estado mais sossegado e que hei-de alcançá-lo, ou tomarei contra mim uma resolução desesperada e de que terá notícia, sem maior abalo, bem sei.

Mas nada mais quero de si. Sou uma tonta em repisar continuamente as mesmas coisas. É mester que o deixe e que não pense mais em si. Creio até que não voltarei a escrever-lhe.

Tenho alguma obrigação de lhe dar conta do que se passa em mim?



ÍNDICE

	Pág.
Preliminar	7
I — Menina e moça	15
II — Velhas raízes	49
III — A ronda dos cavaleiros	71
IV — ... E a cavalgada dos sonhos	89
V — Chamilly	101
VI — Coração desperto	135
VII — Amor tormentoso	151
VIII — Desencantamento	163
IX — Sonho desfeito	183
X — O pai e o filho	191
XI — Chamilly e as cartas	205
XII — Ascensão para Deus	219
XIII — Da morte de Mariana	237
XIV — A tragédia dum morgado e a derrocada dum convento ..	257
Pleito por Mariana	277
As Cartas.—Breves reflexões	301
Carta primeira	309
Carta segunda	313
Carta terceira	319
Carta quarta	323
Carta quinta	327

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TRADUÇÃO DE JAIME CORTESÃO

1920

(EDIÇÃO DE 1964)

SOROR MARIANA

CARTAS DE AMOR

nova restituição e esboço crítico
de Jaime Cortesão
ilustrações de Lima de Freitas



impresso em Lisboa no ano de 1964



B.M.B.R.L

artis

B. M. BEJA
Registo: <u>274</u>
Data: <u>23 de Maio</u>
Ano: <u>1990</u>
F. Ent. <u>oferta</u>

869.0-6
ALC

completar-se com o conhecimento do seu profundo lirismo, não apelidará de excessivamente terna a afectividade lusitana, antes a eleva a paradigma do mais puro amor humano.

Certas frases da nossa religiosa — leia-se o estudo de Carolina Michaëlis de Vasconcelos sobre o Cancioneiro da Ajuda—, caracterizam já nos primeiros monumentos do nosso lirismo, a ternura nacional.

Não: esse amor, que aos estranhos se afigura desconforme e nunca visto, é para nós outros próprio, natural e de expressão familiar. Pela boca de soror Mariana falam todas as puras amantes de Portugal. Há frases nas suas Cartas que se ajustam aos versos mais sublimes dos nossos Poetas e às mais belas cantigas do nosso Povo. Se as Cartas são autênticas? Firma-as a nação inteira, mais do que a própria Mariana. Fira-os, aos outros, a estranheza delas; mas a nós comove a sua pura naturalidade.

Neguem-nos os outros povos todas as melhorias morais ou materiais das civilizações mais cultas e progressivas. Uma vantagem e consolação nos resta: é que nós, os Portugueses, somos os homens mais bem amados de todo o mundo.

Lisboa, 1920.

Jaime Cortesão

carta I



CONSIDERA, meu Amor, com quanta imprevidência procedeste! — Oh! Mal-aventurado! foste enganado e a mim mesma enganaste com esperanças vãs! Tão felizes eram os projectos que traçavas sobre a nossa paixão, quanto é hoje mortal o desespero, que uma ausência tão cruel nos causa (2). Pois quê! há-de este apartamento, ao qual a minha dor, por muito que imagine, não acha um nome assaz funesto, privar-me para sempre de abismar-me nos teus olhos, onde tão grande amor já vi, que me revelavam os mais fundos estremecimentos de alegria e que enfim eram tudo, tudo quanto bastava à minha vida?!

Ai de mim! que estes meus foram privados da única luz que os animava.

Só lhes ficaram lágrimas; nem os tenho empregado senão

em chorar continuamente desde que soube que estavas resolvido a um afastamento tão insuportável, que há-de matar-me em pouco tempo.

Está-me parecendo, todavia, que me afeiçoo às desgraças de que só tu és causador. Mal que te vi, logo te dei a vida e hoje chego a sentir prazer em te sacrificar. Mil vezes cada dia, te envio os meus suspiros, que vão à tua busca em toda a parte, e só me trazem como recompensa a tanta inquietação o aviso bem claro da minha triste sorte, tão cruel que não consente que me iluda e antes me diz a toda a hora: Basta! basta! infeliz Mariana; não te aflijas em vão; não busques um amante que nunca mais verás, que atravessou os mares para fugir-te, que hoje vive na França em meio dos prazeres, que nem um só momento pensa nas tuas dores, que dispensa todos os teus transportes e nem os sabe agradecer...

Mas não! não posso resolver-me a formar de ti tão mau conceito e todo o meu interesse está em desculpar-te.

Não! não quero imaginar que me hajas esquecido. Pois não sou já bastante desgraçada, mesmo sem o tormento de falsas suspeições? E porque havia de esforçar-me para não mais lembrar todo o carinho que empregaste em me provar o teu amor! Enterneceram-me tanto esses desvelos que bem ingrata fora, se não te amasse com arrebatamento igual ao que a minha paixão me deu, ao gozar os testemunhos que me davas da tua. Pode lá ser que as lembranças de momentos tão doces se hajam tornado tão cruéis? Pois é forçoso que contra a sua própria natureza sirvam apenas para me tyrannizar o coração? Ai! a que estado a tua última carta o reduziu! Saltava-me cá dentro com tamanha



violência, como se quisesse arrancar-se do peito e ir à busca de ti... Fiquei tão abatida com a violência desta comoção que por mais de três horas estive para ali, desfalecida; procurei até não voltar a esta vida, que eu tenho de perder por ti, já que de nada vale oferecer-ta... Contra minha vontade tornei a ver a luz enfim. Comprazia-me a ideia que ia morrer de amor e era um alívio saber que a dor da tua ausência não mais me rasgaria o coração.

Depois destes abalos tenho padecido muitos e diversos achaques, mas poderei jamais viver sem males, enquanto não tornar a ver-te? Deixá-lo! vou-os sofrendo sem queixar-me, pois que de ti me vêm.

E é esta a recompensa que me dás de te haver tão carinhosamente amado!

Mas que importa? Resolvi-me a adorar-te toda a vida, a ti e a mais ninguém, e estou segura que farias igualmente bem se não amasses outra.

Porventura poderia contentar-te uma paixão menos ardente do que a minha? Encontravas talvez mais formosura (e todavia quantas vezes noutro tempo me gabaste de formosa) mas não encontrarias nunca tanto amor... e tudo o mais é nada.

Não enchas mais as tuas cartas com inutilidades nem tornes a recomendar-me que me lembre de ti. Eu não posso esquecer-te e também não me esqueço que tu me deste a esperança de vir por algum tempo estar comigo.

Ai! porque não queres passar comigo toda a vida? Pudesse eu fugir deste horrível convento, não esperava em Portugal pelas tuas promessas: iria, sem escrúpulo algum, procurar-te, para te seguir e amar em todo o mundo. Não me atrevo a pensar que

isso fosse possível; não quero alimentar essa esperança que me daria certamente algum alívio, pois desejo apenas entregar-me de todo às minhas dores.

Confesso-te porém, quando meu irmão me deu ensejo para te escrever, surpreendi-me quase alegre e por momentos o desespero em que vivo suspendeu-se.

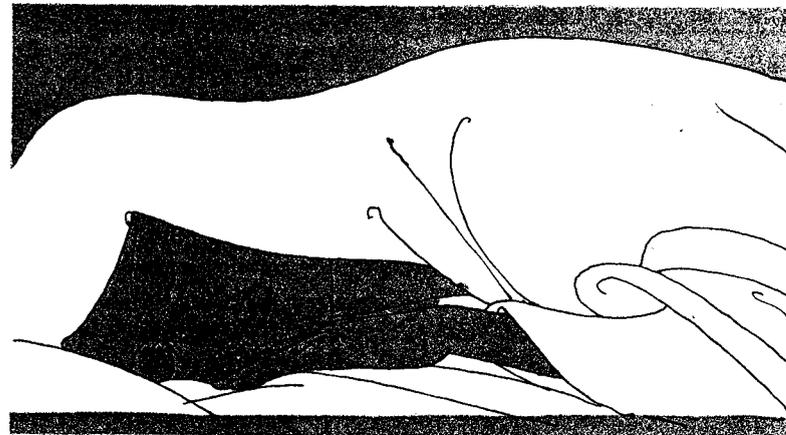
Conjuro-te a que me digas para que te empenhaste em encantar-me, sabendo bem que tinhas algum dia de me abandonar? Ah! porque te encarniçaste tanto em tornar-me desgraçada? Porque me não deixaste tranquila no convento? Tinha-te feito algum mal? Mas que estou eu dizendo? Perdoa, amor: não te culpo de nada; nem posso meditar vinganças.

Acuso apenas o rigor do meu destino. Também... separando-nos, fez todo o mal, segundo creio, que havia a reccar. Os nossos corações, esses os não pôde separar; — o amor tem mais poder do que ele e uniu-os para toda a vida.

Se tens algum interesse pela minha, escreve-me bastas vezes. Bem te mereço que tenhas o cuidado de informar-me sobre o teu coração e a tua vida... sobretudo... vem ver-me... Adeus, não posso resolver-me a deixar este papel... É que vai parar às tuas mãos! Quisera eu ter também essa ventura... Ai! que loucura a minha! bem sei que é impossível... Adeus! não posso mais... Adeus! ama-me sempre e faze-me sofrer ainda mais!



carta II



A CABA de dizer-me o teu tenente que arribaste ao Algarve, forçado por uma tempestade. Receio que tenhas sofrido muito sobre o mar, e esta apreensão apoderou-se de mim tão vivamente, que não tornei a pensar em todos os meus males... Acaso te convences que o teu tenente se interessa mais do que eu em tudo quanto te acontece? Porque está ele melhor informado e, finalmente, porque não me escreveste?

Bem desgraçada sou, se, para o fazer, desde a tua partida, não tens tido ocasião alguma; e mais o sou ainda, se a tiveste e me não escreveste!

A tua injustiça e a tua ingratidão não têm nome; mas dava-me a maior das aflições que elas te acarretassem alguma desgraça: mais quero que fiquem sem castigo que saber-me vingada. Resisto

a quantas mostras me deviam convencer de que já me não amas; e sinto-me bem mais disposta a abandonar-me cegamente à minha paixão que às razões que me dás de me queixar da tua falta de carinho.

Quantas inquietações me terias poupado, se o teu procedimento fosse tão desleixado nos primeiros dias que te vi, como se me afigura de há certo tempo para cá! Mas quem não se iludira com tamanhos desvelos e os não tivera por sinceros? Quanto nos custa e tarda a suspeitar da lealdade dos que amamos!

Eu bem sei que te basta a mínima desculpa; e, antes que cuides dar-me alguma, este amor com que eu te sirvo é tão leal, que nem consente em te julgar culpado, se não para gozar do prazer inefável de eu própria te poder justificar.

Quebraste-me com a tua assiduidade; abrasaste-me com os teus transportes; venceste-me com as tuas complacências; deram-me segurança as tuas juras; a minha inclinação violenta reduziu-me; ... e as continuações destes começos, tão agradáveis e felizes, não são mais do que lágrimas, suspiros e a morte sem esperança de remédio!

É certo que logrei delícias não sonhadas por amar-te; mas hoje custam-me espantosas dores: são excessivas sempre as comoções que tu me causas. Se tivesse resistido obstinadamente ao teu amor; se te houvesse causado zelos e desgostos para mais te inflamar; se me tivesse conduzido com esquivações e negaças; se enfim tivesse tentado com o entendimento a natural inclinação que para ti me leva, e que tu logo me fizeste perceber (bem sei que eram inúteis tais esforços) vá que me castigasses com todo o mal que tens na mão: mas se tu eras para mim digno de amar-te, já antes

mesmo de me dizeres o teu amor, e me juraste uma grande paixão... deixei-me arrebatado, e dei-me a amar-te então perdidamente.

Tu não estavas cego como eu: — por que me deixaste, pois, chegar a este mísero estado em que me vejo? Como consentias tu no meu desvairo? Pois ele não te era por demais importuno? Bem sabias que não ficavas sempre em Portugal; dize-me então porque é que me escolheste para me tornar tão desgraçada? Neste país sem dúvida encontraras outra mulher e mais formosa, com a qual tivesses outros tantos prazeres, pois só tinhas a mira nos grosseiros; que te amasse fielmente durante a tua estada; que o tempo pudesse consolar da tua ausência, e que mais tarde abandonasses sem perfídia e crueldade... O teu procedimento é bem mais dum verdugo encarniçado em perseguir, que dum amante cuidadoso apenas de agradar.

Ai de mim! porque tratas com tamanho rigor um coração que é teu?!

Bem vejo agora que és tão fácil em resolver-te contra mim, quanto eu o tenho sido em persuadir-me em teu favor.

Por mim teria resistido (sem ter que me valer do meu amor nem passar pela cabeça que houvesse praticado alguma raridade) a razões bem maiores do que podem ser aquelas que te obrigaram a deixar-me.

Bem fracas me teriam parecido; e nenhuma jamais teria força de me arrancar de ao pé de ti. Mas tu quiseste aproveitar os mínimos pretextos que encontraste para voltar a França... Um navio largava... Porque o não deixavas tu largar? Era a família que te havia escrito... Não sabes tu quantas perseguições sofri dos meus? Impelia-te a honra a abandonar-me? Acaso me lembrou cuidar

da minha? Era o serviço do teu rei que te obrigava?... Se quanto dizem dele é verdadeiro, bem dispensava ele o teu auxílio e facilmente te desculparia.

Ah! que ventura a minha se houvéssemos passado a vida juntos! Mas pois era forçoso que uma ausência cruel nos apartasse, creio dever regozijar-me, ao menos, por não mentir ao nosso amor e não quisera, por quanto há no mundo, ter praticado uma tão negra acção.

Como! pois conheceste até ao mais sagrado o meu coração e a minha ternura e depois disso, inda pudeste resolver-te a abandonar-me para sempre e a atirar-me aos terrores de que te não lembres mais de mim... se não para sacrificar-me a uma nova paixão?!

Eu bem o sei: amo-te como uma louca; mas não me queixo deste arrebatamento, sem tréguas, da paixão; acostumei-me a ser atribulada pelo amor e nem poderia já viver sem este prazer que eu gozo de te amar entre mil dores.

Mas padeço duma aversão e dum enojo infinito por tudo... A minha família, os meus amigos, este convento, tudo se me tornou insuportável. É-me odioso tudo quanto sou forçada a ver ou a fazer de pura necessidade. Tão ciosa me tornei da minha paixão que me parece que todas as minhas acções e os meus deveres te pertencem! Sim! tenho escrúpulo de não empregar contigo, momento por momento, a minha vida. Ai! que seria de mim, sem tanto ódio e tanto amor, como estes de que o meu coração está repleto? Poderia eu acaso sobreviver ao que incessantemente me preocupa para levar uma vida tranquila e descuidada? Nunca podia conformar-me com essa vazia indiferença!



Lina de Freitas 64

Toda a gente deu pela inteira mudança do meu gênio, das minhas maneiras, da minha pessoa. A madre falou-me nisto, juntamente severa e condoída. Nem sei o que lhe disse; mas parece-me que tudo lhe confessei. Às freiras mais austeras causa pena o estado a que cheguei: move-as até a um certo respeito e contemplação por mim. A todos o meu amor comove; só tu persistes numa profunda indiferença... escrevendo-me apenas cartas frias, cheias de repetições... metade em branco... dando a conhecer grosseiramente que estás a morrer por acabá-las.

Dona Brites amofinou-se nestes últimos dias, obrigando-me a sair do quarto, e, supondo que me distraía, lá me levou a passear na varanda, donde as portas de Mértola (3) se avistam. Segui-a, sim; mas, apenas lá fui, logo me assaltou uma cruel recordação; desatei a chorar e não mais parei aquele dia. Trouxe-me ela de novo para o quarto; atirei-me sobre a cama e ali fiquei a considerar nas poucas mostras que eu descubro de me curar jamais.

O que fazem por me aliviar mais me exaspera a dor, e nos próprios remédios eu encontro razões particulares de me affligir. Tanta vez te vi ali passar com esse garbo, que me enfeitiçava! Foi naquele miradouro que eu por fatalidade comecei a sentir os primeiros efeitos desta desgraçada paixão. Pareceu-me logo que tu me querias agradar, suposto que ainda não me conheceses; persuadi-me que me havias notado entre todas as minhas companheiras. Imaginei que, ao passares, estimavas que eu te visse melhor e me admirasse da destreza com que impelias e domavas o cavallo. Surpreendia-me toda cheia de susto, quando o obrigavas a transpor alguma áspera barreira: enfim interessava-me

em segredo pelas tuas mínimas acções. Bem me certificava que tu não me eras indiferente, e tudo o que fazias o tomava, como se fora para mim. Tu conheces por demais as continuações destes começos, e embora em nada tenha que poupar-me, não devo todavia referir-tas, receando tornar-te mais culpado, se é possível, do que hás sido até agora, e de arguir-me de tantas diligências para obrigar-te a ser fiel.

Não o serás, não. Como posso esperar, com cartas e lamentos, o que o entregar-me apaixonadamente não pôde sobre a tua ingratidão?! Estou mais que certa da minha desgraça; o teu procedimento injusto não me deixa a mínima razão para hesitar, e tudo devo reçar, pois que me abandonaste.

Acaso só para mim terás encantos e não parecerás agradável a outros olhos mais? Creio que me não pesará, se os sentimentos doutras justificarem dalgum modo os meus; e comprazia-me que todas as mulheres de França te achassem adorável, mas que nenhuma te quisesse, nem te agradasse a ti. Esta ideia é impossível e ridícula; e por demais eu tenho experimentado quanto és incapaz duma afeição durável e que bem podes esquecer-me sem auxílio estranho ou constrangido por uma paixão nova. Queria supor ao menos que tinhas algum pretexto razoável... (4) É verdade que eu seria mais desgraçada, mas tu menos criminoso.

Vejo que permanecerás em França, inteiramente livre e sem grandes prazeres. A fadiga de uma viagem longa, qualquer pequena conveniência, o receio de não corresponderes aos meus transportes, qual destas coisas te retém aí? Ah! não me temas... Contentar-me-ia em ver-te de tempo a tempo e sòmente em saber

que habitávamos na mesma terra. Mas o mais natural é que me iluda; e quem sabe se não te movem mais que os meus favores, o rigor e a esquivaça doutra. Será possível que te inflamem os meus tratos?

Reflecte, porém, antes de te entregares a uma nova paixão no excesso das minhas dores, na incerteza dos meus projectos, nas contradições das minhas cartas, nas minhas confianças, desesperos, ciúmes e saudades...

Ah! guarda-te da desgraça que te espera: conjuro-te a que aprendas neste mísero exemplo que te dou, e que ao menos não te seja inútil o que eu por ti padeço.

Vai em cinco ou seis meses que me fizeste uma confissão molesta. Não te faltou franqueza para declarar-me que tinhas amado uma mulher no teu país. Se é ela quem te impede de voltar dize-mo sem disfarce para que eu deixe de morrer aos poucos. Por enquanto um resto de esperança me sustenta; mas se ela deve ser frustrada estimaria mais perdê-la e perder-me com ela. Manda-me o seu retrato e algumas das suas cartas; conta-me tudo quanto ela te diz. Talvez encontre assim razões para consolar-me ou me affigir ainda mais. É que eu não posso continuar por mais tempo neste estado; e não há mudança que não deva ser-me favorável. Quisera possuir também o retrato de teu irmão e o de tua cunhada. Tudo o que te diz respeito, seja o que for, me é muito caro, e sou inteiramente devotada a quanto te pertence. Só do que a mim própria me respeita não tenho nenhuma disposição para cuidar!

Momentos há em que até me parece que me poderia resignar a servir submissamente aquela a que tu amas. Tanto me que-

brantaram os teus maus tratos e desprezos que nem sequer ousou pensar que possa ter de ti ciúmes com receio de desagradar-te e chego a acreditar ter praticado o maior mal do mundo em te fazer censuras. Convenço-me que não devo manifestar-te com tamanho desvario, como eu faço, sentimentos que tu condenas.

Há muito tempo que um oficial espera por esta carta. Tinha feito o propósito de escrevê-la de maneira a não te desgostar; mas saiu-me ao revés, devo acabá-la. Ai de mim! não me sinto com forças para o fazer: parece-me, quando te escrevo, que te falo e que me estás um pouco mais presente.

A primeira que te escrever não será tão longa, nem tão impertinente: podes abri-la e ler, seguro do que afirmo. Verdade é que eu não devo falar-te duma paixão que te aborrece, e não o farei mais.

Dentro de poucos dias vai fazer um ano que toda me entreguei a ti, sem a mínima reserva. Parecia-me bem ardente e sincero o teu amor; e nem por sombras poderia pensar jamais que os meus favores te aborrecessem tanto que te obrigassem a fazer quinhentas léguas, e a expor-te a naufrágios para te alongares de mim.

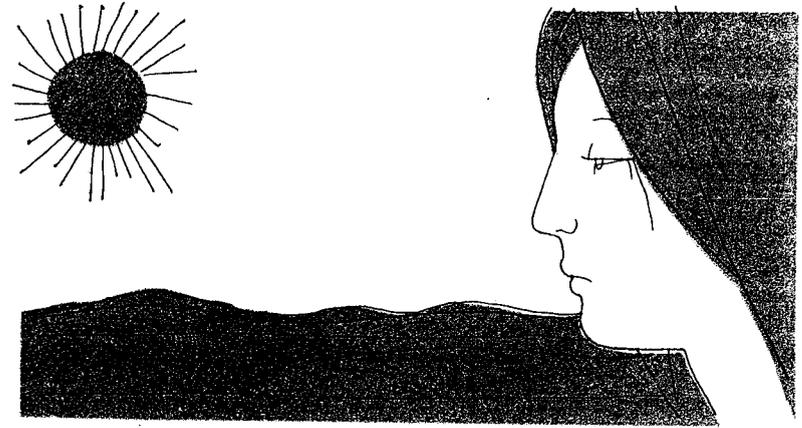
De ninguém poderia esperar um tratamento semelhante. Bem podias lembrar-te do meu pudor, da minha confusão, do meu enleio; mas, ai de mim! não te lembras de nada que possa obrigar-te a amar-me, a teu pesar.

O oficial que te deve levar a minha carta, avisa-me pela quarta vez que deseja partir. Como está apressado! Abandona, por certo, nesta terra alguma desgraçada!

Adeus. Mais me custa a acabar esta carta do que a ti dei-

xar-me, e talvez para sempre. Adeus. Não me atrevo a chamar-te mil enternecidos nomes, nem a entregar-me, sem constrangimento, a todos os meus ímpetos de amor. Todavia, amo-te mil vezes mais que a minha vida; e mil vezes mais do que eu própria imagino. Como tu me és querido! Como és cruel comigo! Já me não escreves! Não pude coibir-me de outra vez te dizer isto... Vou recomeçar, e o oficial partirá... Que importa?! Pois que parta! Escrevo mais para mim que para ti; não procuro senão aliviar-me... Assim, também, vai assustar-te o comprimento desta carta: nem a lerás!... Que fiz eu para ser tão desgraçada?! Porque é que empeçonhaste a minha vida?! Porque não havia de nascer noutra país?! Adeus; perdoa-me. Já não me atrevo a pedir-te que me amês... Vê a que estado me reduziu o meu destino! Adeus.

carta III



QUE vai agora ser de mim? Que pensas tu que eu faça? Quanto longe me vejo de quanto imaginava! Esperava que me escrevesse de todos os lugares por onde passasses; que as tuas cartas fossem muito longas; que alimentasses a minha paixão com a esperança de tornar a ver-te; que uma confiança absoluta na tua fidelidade me desse uma espécie de repouso, e que ficaria assim num estado bastante suportável, sem extremos de dor. Tinha até formado uns ligeiros projectos de fazer todo o esforço, de que fosse capaz, para curar-me, se pudesse saber com certeza real que me havias esquecido inteiramente. A tua ausência, alguns rebates de devoção, o temor de arruinar inteiramente o que me resta de saúde com tamanhas vigílias, mortificações, as escassas mostras de que regressasses, a frieza do teu

amor, os teus últimos adeuses, a tua ida fundamentada em projectos tão mal forjados, e mil outras razões tão boas como inúteis pareciam oferecer-me, caso houvesse mister, um refúgio seguro. Não tendo enfim que batalhar senão contra mim própria, nunca pudera suspeitar como sou fraca e quanto sofro agora.

Ai! que lástima tão grande a minha! não partilho contigo as minhas dores; sou eu só a desgraçada! Mata-me esta ideia, e morro com terror de que nunca te desses com a suprema ternura aos nossos mais íntimos prazeres! (5) Agora sim, conheço a má-fé de todos os teus transportes. Traíste-me todas as vezes que te disseste arrebatado por estares só comigo! Só às minhas importunações devo os teus desvelos e solitudes; tinhas traçado a sangue frio o teu propósito de me abraçar; consideraste a minha paixão como uma vitória, sem que o teu coração fosse jamais profundamente comovido...

Pois tu não sentes como és desgraçado e falho de delicadeza, por não saber aproveitar doutra maneira os meus transportes? E pôde ser que, com tamanho amor, eu não pudesse fazer-te feliz inteiramente?! Lastimo, por mor de ti apenas, os prazeres infinitos que perdeste. Era pois fatal que tu não quisesses lográ-los? Ah! se os conhecesses, bem por certo verias como são mais profundos que o de me haveres seduzido e experimentaras que sentimos ventura bem mais enterneçada em amar com violência do que em ser amado.

Já não sei o que sou, nem que faço, nem o que desejo! Espedçam-me mil comoções contrárias... Há lá mais lastimoso estado! Amo-te perdidamente e modero-me o bastante para não desejar que sejas assim atribulado... Matar-me-ia ou morreria de pura



mágoa, se me certificasse que não tinhas o mínimo repouso e a tua vida era só pranto, mortificação e um enojo de tudo... Já me não basto às minhas dores; como era possível suportar aquela que me dessem os teus males, mil vezes para mim mais penetrantes?... Não, porém, que eu me resolva a desejar que nunca mais penses em mim; e, diga-se a verdade, tenho ciúmes furiosos de tudo quanto possa comover-te e dar-te gosto ou alegria em França.

Nem sei bem porque te escrevo. Terás decerto por mim apenas compaixão; mas sabe que a repilo!

Contra mim própria me enfureço, ao reflectir em tudo que te sacrifiquei. Perdi a reputação; expus-me ao furor dos meus; às leis severas da minha terra contra as religiosas, e à tua ingratidão, que me parece ainda a maior das desgraças.

Todavia, bem sinto que são verdadeiros os meus remorsos; queria com todas as veras do meu coração ter corrido por ti perigos maiores; e tenho um prazer fatal em ter arriscado por ti a minha vida e a minha honra.

Pois não devia pôr à tua disposição tudo o que de mais precioso me pertence? E não me devo sentir bem orgulhosa, por tê-lo empregado, como fiz?

Mais me parece que ainda não me contentam estas dores, nem este desvairado amor, embora, — oh! coitada de mim! — me não possa iludir de que tu me contentas. Vivi: que deslealdade a minha! e faço tanto por conservar a vida, como por perdê-la!... Morro de vergonha! pois o meu desespero está só nestas cartas? Se te amasse tanto como mil vezes tenho dito, há quanto não teria morrido? Tenho-te enganado! És tu que

te deves queixar de mim! Ai! porque não te queixas tu?! Pois eu vi-te partir; não posso ter esperanças de que voltes: e respiro ainda! Traí-te! Peço-te perdão! Mas não! Não mo concedas! Trata-me severamente! Não aches os meus sentimentos bem violentos! Sê mais difícil de contentar! Ordena-me que eu morra de amor por ti!... Sim! Conjuro-te a que me socorras, para que, excedendo a fraqueza do meu sexo, acabe tanta hesitação com um acto de verdadeiro desespero.

Um fim trágico obrigar-te-ia a pensar muitas vezes em mim; a minha memória ser-te-ia querida; e talvez te comovesse enfim essa morte extraordinária... E não seria melhor a morte do que este estado a que tu me reduziste?

Adeus. Como eu quisera nunca te haver visto. Sinto profundamente a falsidade desta ideia e conheço, no mesmo instante em que a escrevo, que bem mais prezo, do que nunca te haver visto, ser desgraçada, amando-te. Consinto, pois, sem queixa nesta minha má sorte, já que não foi do teu agrado tê-la feito melhor. Adeus! promete-me, se eu morrer de amor, ter saudades de mim, e logre ao menos a desgraça violenta da paixão apartar-te de tudo com desgosto (6).

Essa consolação me bastará; e, se é fatal que eu te abandone para sempre, era meu único desejo não te deixar a outra. Pois não é certo, meu Amor, que não serias tão cruel que te servisses desse desespero, para tornar-te mais amado, gabando-te de haver causado a maior paixão que houve no mundo?

Adeus, mais uma vez!... Escrevo-te cartas tão compridas! Não tenho consideração por ti! Peço-te perdão e ousar esperar que tenhas indulgência por esta pobre louca, que o não era, bem

sabes, antes de te amar. Adeus, parece-me que falo em demasia do lastimoso estado em que me encontro. Mas, do fundo do coração, te agradeço o desespero que me causas e detesto a tranquilidade em que vivia antes de conhecer-te. Adeus! A minha paixão aumenta a cada hora.

Ai! quantas coisas tinha ainda para te dizer!...

carta IV



PARECE-ME que faço o maior agravo deste mundo aos sentimentos do meu coração, diligenciando, ao escrever-te, dar-tos a conhecer.

Como eu fora feliz se os pudesse bem avaliar pela violência dos teus! Mas não posso fiar-me em tal juízo; nem deixarei ao menos de dizer-te, bem menos duramente do que sinto, que não devias maltratar-me, como fazes, com este esquecimento que me enlouquece e que é uma vergonha para ti. Ao menos que me atures os lamentos desta desgraça que eu previra, ao ver-te resolvido a abandonar-me.

Ora conheço bem que me iludi pensando que andarias comigo com um pouco mais de boa fé de que é costume, porque o próprio excesso deste amor parece que me devera pôr acima de todas

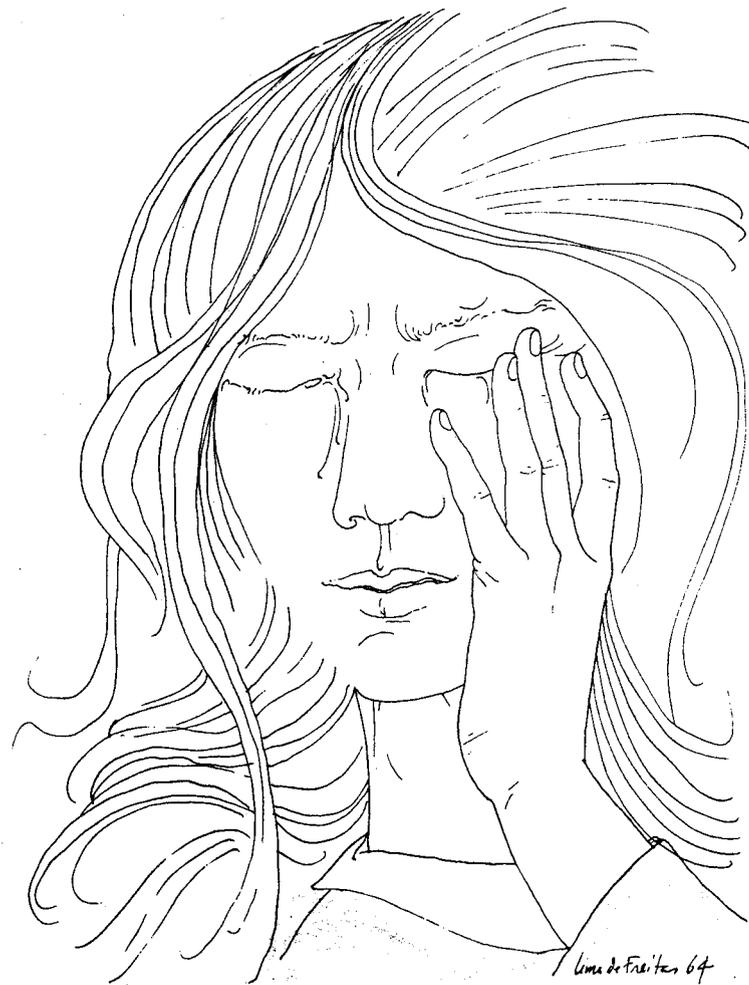
as suspeitas e que merecia mais fidelidade além da que se encontra de ordinário... Mas a disposição que tens de me trair, venceu enfim a justiça que devias a tudo quanto fiz por ti. Não deixaria de sentir-me desgraçada, se me amasses apenas porque eu te amo, pois quisera dever tudo à tua própria inclinação: mas é bem mais dura a realidade pois que seis meses são volvidos, sem receber de ti uma só carta.

Todas estas desgraças atribuo à cegueira com que me entreguei ao meu amor por ti. Não devera prever que os meus contentamentos findariam mais depressa do que o meu amor? Poderia porventura ter esperanças de que ficasses toda a vida em Portugal, renunciando à tua fortuna e ao teu país, para cuidares de mim apenas? Não há consolação para tão grandes dores e a lembrança das passadas alegrias mais me exacerba o desespero.

Pois quê! serão então frustrados todos os meus desejos e nunca mais te verei no meu quarto com todo aquele arrebatado ardor que me mostravas?!

Mas, ai de mim! já não me iludo! demais conheço agora que todas as comoções que me inebriavam o coração e o pensamento em ti eram movidas apenas por mesquinhos prazeres, e que logo com eles se extinguíam.

Fora mister que, em tais momentos de suprema ventura, eu me socorresse da razão para moderar o terrível excesso das minhas delícias e para me agoirar tudo aquilo que padeço agora. Mas entregava-me toda a ti e estava lá em condições de reflectir no que podia empeçonhar-me as alegrias e impedir-me de gozar de todo as doces mostras do teu ardor?! Por demais me era agradável o estar contigo para lembrar-me que algum dia te poderias



apartar de mim. Lembro-me todavia de te dizer algumas vezes que me farias desgraçada; mas depressa esses temores se desvaneciam e eu comprazia-me em tos sacrificar, abandonando-me ao encanto e má-fé dos teus protestos.

Vejo claramente qual poderia ser o remédio para todos os meus males: era deixar de amar-te. Ai! mas que remédio!... Não; antes quero sofrer ainda mais do que esquecer-te... Mas depende um tal esquecimento de mim?

Não posso repreender-me de ter por um só momento desejado não te amar.

És mais digno de lástima do que eu e mais vale padecer quanto padeço do que gozar os insípidos prazeres que as tuas amantes de França te hão-de dar.

Não invejo a tua indiferença. Fazes-me piedade... Desafio-te a que me esqueças por inteiro. Lisonjeio-me de te haver posto em estado de não teres sem mim senão prazeres imperfeitos e julgo-me mais feliz que tu, porque vivo de amor continuamente.

Fizeram-me há pouco tempo porteira do convento. Todas as pessoas que me falam julgam que estou doida; e eu não sei que lhes respondo; mas é necessário que as freiras estejam tão doidas como eu para me julgarem capaz de algum emprego. Ah! como eu invejo a sorte do Manuel e do Francisco (7): porque não hei-de estar, como eles, sempre contigo. Haver-te-ia acompanhado e por certo servido mais extremosamente.

Nada apeteço neste mundo, senão ver-te. Ao menos lembra-te de mim. Contento-me com a tua saudade. Mas não me atrevo a saber se a tens. Não limitava a minha esperança a esse

pouco, quando te via todos os dias, mas ensinaste-me bem a humilhar-me a tudo quanto queres. Não me arrependo todavia de te haver amado. Folgo de que me seduzisses (8). A tua ausência rigorosa, talvez eterna, não diminui em nada a violência do meu amor. Quero que toda a gente o saiba: não faço mistério disso e sinto-me encantada por ter feito tudo quanto fiz, contra qualquer espécie de decoro. Hoje faço consistir a minha honra e a minha religião apenas em te amar perdidamente, toda a vida, já que a amar-te comecei.

Não te digo todas estas coisas para te obrigar a escrever-me. Ah! não te constranjas! Nada quero de ti que não seja espontâneo, e escuso de todos os protestos do teu amor, de que igualmente possas escusar-te.

Sentirei prazer em desculpar-te, pois talvez te incomode o escrever-me e sinto uma profunda disposição para te perdoar todas as faltas.

Um oficial francês esta manhã teve a caridade de passar três horas falando-me de ti.

Disse-me que a paz de França estava feita. Sendo assim não poderias vir para me ver e levar-me contigo para França? Mas não o mereço. Faze o que quiseres. O meu amor já não depende da maneira por que me tratares.

Desde que tu partiste, não tive um único momento de saúde e já não sinto prazer algum se não em repetir, durante o dia, o teu nome, mil vezes. Algumas freiras, que sabem o estado deplorável a que me lançaste, falam-me de ti muitas vezes. Saio o menos possível do meu quarto, onde vieste tantas vezes, e contemplo sem cessar o teu retrato, que me é infinitamente mais querido,

do que a própria vida. Dá-me isto algum alívio; mas também grande mágua, quando penso que é possível não tornar mais a ver-te. Acaso me abandonaste para sempre?! Essa ideia desespera-me!... A tua pobre Mariana já não pode mais!... Ao terminar esta carta desfalece... Adeus, adeus... tem compaixão de mim!



carta V



ESCREVO-LHE pela última vez e espero fazer-lhe perceber na diferença dos termos e da maneira desta carta (9), que logrou persuadir-me, finalmente, de que não me amava já e que portanto devo deixar de o amar também.

Enviar-lhe-ei, pois, pela primeira via que tiver (10) quanto de si me resta. Não tema que eu lhe torne a escrever, porque nem mesmo tenciono pôr o seu nome na encomenda. Encarreguei de tudo D. Brites, a qual eu tinha habituado a bem diversas confidências. Os seus cuidados ser-me-ão menos suspeitos do que os meus. Ela tomará as necessárias precauções para que eu fique certa de que recebeu o retrato e as pulseiras, que me deu. Porém quero que saiba que já me sinto há dias, na disposição de queimar e espedaçar todos os penhores do seu amor, que tão queridos



me eram. Mas dei-lhe a conhecer tanta fraqueza, que nunca acreditou que eu pudesse chegar a esta extremidade... Prefiro, pois, sentir toda a pena que tive em separar-me deles e causar-lhe assim algum despeito.

Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me achei mais apegada do que quero contar-lhe a estas bagatelas, e que senti serem-me de novo necessárias todas as minhas reflexões por me desembaraçar de cada uma de per si, quando afinal já me felicitava de não me importar consigo. Mas com razões tão eficazes, como as que lhe devo, sempre se alcança o cabo duma empresa.

Pus tudo nas mãos de D. Brites. Quantas lágrimas me custou tamanha decisão! Depois de mil fraquezas e hesitações, que nem imagina, e de que, por certo, não lhe darei conta, conjurei-a a que me não falasse mais daquelas coisas, que não mas tornasse a dar jamais, ainda quando lhas pedisse para as tornar a ver uma última vez, e lhas enviasse, sem me avisar sequer.

Só conheci bem o excesso do meu amor, quando tive de reunir todos os meus esforços para curar-me dele, e creio que nem me atrevera a essa empresa, se pudesse ter previsto dificuldades tão dilacerantes. Convenço-me de que teria sentido menos desagradáveis comoções, amando-o, apesar de tão ingrato, do que deixando-o para sempre.

Então vi que lhe queria menos que à minha paixão e sofri penas horríveis para a combater, desde que o seu procedimento infame me tornou a sua pessoa odiosa.

O capricho próprio do meu sexo não me ajudou a tomar partido contra si. Pobre de mim! sofri os seus despezos, ter-lhe-ia suportado o ódio e até o ciúme que me causasse o seu amor por

outra. Ao menos, assim teria uma paixão a combater; mas a sua indiferença é-me insuportável. Os seus impertinentes protestos de amizade, e as ridículas finezas da sua última carta fizeram ver-me que tinha recebido todas as que lhe escrevi e que nenhuma impressão lhe causaram. E todavia leu-as!...

Ingrato! Sou ainda tão doida que me desespero por perder toda a ilusão de que elas não lhe tivessem sido entregues.

Detesto a sua franqueza... Pedi-lhe porventura que me dissesse a verdade claramente?... Porque me não deixou esta paixão! Era bastante que me não escrevesse; não procurava ser desenganada. Pois não bastava já esta desgraça de não ter alcançado de si a piedade de ao menos me enganar?... Era necessário ainda que já o não pudesse desculpar?

Saiba que me convenço quanto é indigno de todos os meus sentimentos e que enfim conheço bem as suas detestáveis qualidades.

Mas se quanto fiz por si pode merecer-lhe algum respeito por qualquer graça que lhe peça, suplico-lhe que não me escreva mais e me auxilie a esquecê-lo inteiramente. Se mostrasse, ainda que frouxamente, que tivera algum pesar, lendo esta carta... talvez o acreditasse, e talvez a sua arrependida confissão me enchesse de cólera e despeito... e o fogo poderia outra vez atear-se. Não se intrometa, pois, na minha vida; destruiria todos os meus projectos, de qualquer sorte que tentasse neles ingerir-se. Não quero conhecer o resultado desta carta; não venha perturbar o estado para o qual me disponho. Parece-me que pode dar-se por contente com quantos males me causou, fosse qual fosse o seu intento de tornar-me desgraçada. Não me tire desta minha incerteza;

espero com o tempo transformá-la numa tranquilidade relativa. Prometo-lhe não o odiar demasiadamente.

Receio muito dos sentimentos violentos para me atrever a intentá-lo.

Estou persuadida de que seria fácil encontrar no meu país um amante mais fiel... Mas quem poderia despertar-me amor? Teria a paixão dum outro o poder de me interessar? Que pôde a minha sobre si? Não conheço eu já, de experiência, que um coração enternecido jamais esquece quem o fez descobrir os transportes de que era susceptível e ignorante? que todas as suas comições estão ligadas ao ídolo que o seu amor criou? que as suas primeiras feridas nunca mais cicatrizam? que todas as paixões vindas em seu auxílio, e que por maneiras tão diferentes tentam preenchê-lo e contentá-lo, lhe prometem em vão o vício antigo, que ele não pode reaver jamais? que todos os prazeres de que anda à busca, sem vontade nenhuma de encontrá-los, servem apenas para fazer-lhe sentir bem que nada lhe é tão querido como a lembrança das suas amarguras?

Para que me obrigou a conhecer a imperfeição e os desencantos dum afecto que não deve durar eternamente e as desgraças que acompanham um amor violento, quando não é recíproco? E porque hão-de quase sempre a cega inclinação e o destino cruel obstinar-se em atirar-nos para aqueles, aos quais só outros amores bem diferentes poderiam prender?

Quando mesmo eu pudesse esperar alguma distracção dum novo afecto e que encontrasse alguém de boa fé, é tal o dó que sinto de mim própria que muitos escrúpulos teria em lançar o homem mais ínfimo do mundo num estado igual ao meu.



Viana de Távila 64

E embora em nada já me sinta obrigada consigo, não poderia resolver-me a exercer contra si vingança tão cruel, ainda quando ela, por qualquer imprevista mudança, dependesse de mim.

Neste momento procuro desculpá-lo e compreendo bem que uma freira, de ordinário, não é muito de encantar. Quero crer, todavia, que se o tino entrasse nas escolhas que se fazem, elas, mais que outras mulheres quaisquer, mereciam ser amadas. Nada as impede de isolar-se a toda a hora com a sua paixão; não as distraem as mil coisas que no século ocupam e divertem as outras. Parece-me que não deve ser muito agradável ver a pessoa amada sempre distraída com mil frivolidades, e é necessário ter bem pouca delicadeza para sofrer, sem desespero, que elas a cada passo falem de assembleias, atavios e passeios. Os ciúmes nunca mais se detêm, porque elas são forçadas a atender, a comprazer e a conversar com toda a gente. Quem pode assegurar-se de que não sintam prazer algum em todos estes lances e que não sofram sempre com desgosto e com violência as ternuras dos maridos? Ah! como elas devem também suspeitar dum amante, que de tudo isso lhes não tome conta rigorosa, que, despreocupado, creia no que elas lhe disserem e com tranquila confiança as veja sujeitarem-se a essas mil obrigações!...

Mas não é meu intuito demonstrar-lhe com razões judiciosas que deveria amar-me. Péssimos meios são; bem melhores empreguei eu... e não me aproveitaram. Já medi mais que bem o meu destino para tentar sobrepujá-lo... Hei-de ser desgraçada toda a vida! (11) Não o era já quando todos os dias o podia ver? Morria com o susto de não me ser fiel; queria vê-lo a toda a hora, o que era inexequível; atormentava-me o perigo que corria, entrando

no convento; mal vivia quando andava na guerra; afligia-me por não ser mais formosa e mais digna de si; ora murmurava da modéstia da minha condição; ora tremia de que o amor, que parecia dedicar-me, lhe acarretasse dissabores; já se me afigurava que o não amava ainda bem; logo a cólera dos meus parentes me enchia de temores por si: enfim vivia em tão lastimoso estado, como este em que sou presentemente.

Se me tivesse dado algumas provas da sua paixão depois que se ausentou de Portugal teria feito também todos os esforços para sair daqui; ter-me-ia disfarçado para ir ter consigo. Ai! e que teria sido de mim, se não se houvesse importado comigo quando eu chegasse a França?!... Que desatino! que loucura! que cúmulo de vergonha para a minha família, a qual, desde que o não amo, me é tão querida!

Já vê que, enfim, conheço a sangue frio como era possível ser ainda mais desgraçada do que alcançou fazer-me! Ao menos uma vez na vida falo-lhe razoavelmente. Como há-de agradar-lhe esta moderação! e como vai ficar bem contente comigo! Mas não quero sabê-lo. Pedi-lhe já que me não escreva e novamente lho suplico.

Nunca reflectiu um pouco na maneira por que me tratou?

Nunca lhe veio ao pensamento que me deve mais obrigações do que a ninguém do mundo? Amei-o como uma louca! Como eu desprezei tudo! O seu procedimento não é dum homem digno. É preciso que sentisse por mim aversão natural para que me não tenha amado loucamente. Deixei-me seduzir por qualidades bem medíocres. Porventura fez alguma coisa que devesse agradar-me? Não correu atrás de mil divertimentos? Renunciou ao jogo e à

caça? Não era o primeiro a partir para a guerra? Não era o último a voltar de lá? Expunha-se loucamente por mais que eu lhe pedisse para poupar-se por amor de mim.

Nunca verdadeiramente procurou ficar em Portugal onde o estimavam.

Uma carta de seu irmão fê-lo partir, sem a menor hesitação; e não soube eu que durante a viagem conservou a melhor disposição do mundo?! É forçoso confessar que tenho obrigação de odiá-lo mortalmente. Oh! fui eu que atraí sobre mim esta desgraça! Logo de princípio o acostumei a uma grande paixão, com excessiva boa fé; e é necessário artifício para fazer-se amar.

Devemos procurar com jeito os meios de prender: só por si o amor não gera amor. Quanto a si, pelo contrário, como queria que eu o amasse, e tinha formado esse desígnio, não houve nada que não tentasse para o conseguir.

Ter-se-ia mesmo resolvido a amar-me, se isso fosse necessário; mas cedo conheceu que podia sair-se bem da empresa sem a mínima necessidade de empenhar nela o amor. Que perfídia! Cuidou então que podia enganar-me impunemente? Pois, declaro-lhe, se algum acaso o touxer de novo a esta terra, eu própria o entregarei à vingança dos meus. Longo tempo vivi num abandono e numa idolatria que me fazem horror, e hoje perseguem-me os remorsos com exasperação insuportável. Envergonho-me profundamente dos crimes que me obrigou a cometer; e falta-me, ai de mim! a paixão que me impedia de conhecer-lhes a enormidade! Quando é que o meu coração deixará de ser dilacerado?! Quando me hei-de eu livrar desta cruel inquietação?! E todavia, veja, não lhe desejo mal, e talvez consentisse em que

fosse feliz. Mas, se tiver uma alma bem formada, como poderá sê-lo.

Quero escrever-lhe uma outra carta para mostrar-lhe que estarei talvez mais resignada dentro de algum tempo. Quanto prazer terei em lhe poder lançar em rosto o seu procedimento injusto, quando ele me não mortificar tão vivamente; em lhe mostrar como o desprezo; que me refiro à sua traição com a maior das indiferenças; que esqueci todos os meus prazeres e sofrimentos, e que não me lembro de si, senão quando quero lembrar-me!

Reconheço que tem grandes vantagens sobre mim e que me inspirou uma paixão que me endoideceu; mas pouco deve envaidecer-se. Eu era nova, era crédula; tinham-me encerrado no convento desde a infância; nunca vira senão gente desagradável; nunca ouvia os louvores que incessantemente me dizia; parecia-me que lhe devia os atractivos e a beleza que admirava em mim, e nos quais me fazia esperar. Ouvia dizer bem de si; toda a gente me falava em seu abono, e, por sua parte, tudo fazia para que eu o amasse. Mas enfim quebrei o encantamento. É verdade que me prestou um grande auxílio, do que eu tinha, confesso, necessidade extrema.

Ao remeter-lhe as suas cartas cuidadosamente, guardarei as duas últimas que me escreveu; e hei-de relê-las ainda mais do que li as primeiras, para não recair em mais fraquezas. Ai! quanto estas me custam, e como fora venturosa, se tivesse consentido em que eu o amasse sempre!

Bem conheço que me ocupo demais ainda com a sua infidelidade e as minhas queixas; lembre-se, porém, que a mim própria prometi um estado mais tranquilo, e que hei-de consegui-lo,

ou tomarei contra mim uma resolução desesperada, cuja notícia virá a receber sem grande comoção!...

Mas nada mais quero de si. Sou uma doida em repetir as mesmas coisas tantas vezes. É mister que o deixe e que não pense mais em si. Creio até que não tornarei a escrever-lhe. Tenho alguma obrigação de lhe dar conta exacta de toda a minha vida?

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TRADUÇÃO DE AFONSO LOPES VIEIRA ³

1941

³ Por se tratar de uma tradução feita a partir do texto intermédio de Charles Oulmont, apresentamos também o texto deste, que antecede, aqui como na obra, a tradução de Afonso Lopes Vieira.

RESERVAM-SE TODOS OS DIREITOS
GARANTIDOS PELA CONVENÇÃO DE BERNA

FEZ-SE PARA ESTA OBRA ENCADERNAÇÃO
PRÓPRIA COM FERRO ESPECIAL

180117.51.10

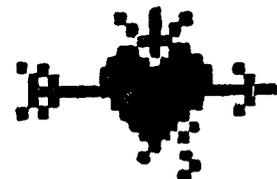
BIBLIOTECA MUNICIPAL DE BEJA
N.º 41005
Cota: 2801.01.6
ALC

COMPOSTO E IMPRESSO (V-1941) NA IMPRENSA
PORTUGAL-BRASIL, EM LISBOA

Cartas de Soror Mariana

CARTAS DE SOROR MARIANA

LETTRES
PORTUGAISES



*Essai de reconstitution
du texte français par
Charles Oulmont*

*Tentativa de texto português
por Afonso Lopes Vieira*

LIVRARIA BERTRAND - LISBOA

I

Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ! cette absence, à laquelle ma douleur ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces

yeux dans lesquels je voyais tant d'amour, et qui me faisaient connaître des mouvements qui me tenaient lieu de toutes choses, et qui enfin me suffisaient? Hélas! les miens sont privés de la seule lumière qui les animait : il ne leur reste que des larmes... Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause. Je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vu, et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne m'en rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes, qu'un avertissement trop

sincère que me donne ma mauvaise fortune, et qui me dit à tous moments : «Cesse, cesse, Marianne infortunée, de chercher un amant qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports, desquels il ne te sait aucun gré.» Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier, je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans me tourmenter par de faux soupçons? Et pourquoi ferais-je des efforts pour ne me plus souvenir de

tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour? J'ai été si charmée de tous ces soins, que je serais bien ingrate si je ne vous aimais avec les mêmes emportements que ma passion me donnait quand je jouissais des témoignages de la votre. Comment se peut-il faire que les souvenirs de moments si agréables soient devenus si cruels? et faut-il que contre leur nature ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur? Hélas! votre dernière lettre le réduisit en un étrange état: il eût des mouvements si sensibles, qu'il fit des efforts pour se séparer de moi et vous aller trouver: je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je

demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens; je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous. Je revis enfin, malgré moi, la lumière; je me flattais de sentir que je mourrais d'amour, et j'étais bien aise de n'être plus déchirée par la douleur de votre absence. Après ces accidents, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions: mais puis-je être sans maux, tant que je ne vous verrai pas? Je les supporte sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Je suis résolue à vous adorer toute ma vie, et à ne voir jamais personne, et je vous assure que vous ferez bien aussi

de n'aimer personne. Pourrez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne? Vous trouverez peut-être plus de beauté ; (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien.

Ne remplissez plus vos lettres de choses inutiles, et ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendrez passer quelque temps avec moi. Hélas ! pourquoi n'y voulez-vous pas passer toute votre vie? S'il m'était possible de sortir de ce malheureux Cloître, je n'attendrais

pas en Portugal l'effet de vos promesses ; j'irais, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, et vous aimer par tout le monde. Je n'ose me flatter que cela puisse être ; je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. J'avoue cependant que l'occasion que mon frère m'a donnée de vous écrire, a suspendu pour un moment le désespoir où je suis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes attaché à m'enchanter comme vous avez fait, puisque vous saviez bien que vous deviez m'abandonner? que ne me laissiez-vous en repos dans mon Cloître? Vous avais-je fait quelque injure? Mais je vous demande pardon : je ne vous impute

rien ; j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous séparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre ; il ne saurait séparer nos cœurs : l'amour qui est plus puissant que lui, les a unis pour toute notre vie. Si vous prenez quelque intérêt à la mienne, écrivez-moi souvent. Sur-tout venez me voir.

Adieu, je ne puis quitter ce papier ; il tombera entre vos mains ; je voudrais bien avoir le même bonheur. Hélas ! cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux.

II¹

Votre lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au Royaume d'Algarve. Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer ; et cette appréhension m'a tellement occupée que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Êtes-vous

¹ Imprimée avec le n° IV, et la quatrième lettre avec le n° II, dans l'édition de Barbin (1669) : on a démontré l'impossibilité de cet ordre, depuis longtemps ; nous ne revenons donc pas sur cette question.

bien persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive? Pourquoi en est-il mieux informé? et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit? Je suis bien malheureuse, si vous n'en avez eu aucune occasion depuis votre départ; et je la suis bien davantage, si vous en avez trouvée sans m'écrire. Je résiste à toutes les apparences qui me devraient persuader que vous ne m'aimez guère; et je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglément à ma passion, qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de votre peu de soin.

Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, si votre procédé eût été

aussi languissant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque temps! Mais qui n'aurait été abusée comme moi par tant d'empressements? Qu'on a de la peine à se résoudre à soupçonner longtemps la bonne foi de ceux qu'on aime! Je sais bien que la moindre excuse vous suffit; et sans que vous n'iez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous, vous sert si fidèlement, que je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour jouir du plaisir de vous justifier moi-même. Vous m'avez enflammée par vos transports; vous m'avez charmée par vos complaisances; vous m'avez assurée par vos

serments : et les suites de ces commencements si heureux ne sont que larmes, que soupirs, et qu'une mort funeste sans que je puisse y porter aucun remède. Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprenants en vous aimant, mais ils me coûtent d'étranges douleurs.

Vous n'étiez point aveuglé comme moi : pourquoi avez-vous souffert que je devinsse en l'état où je me trouve ? Qu'est-ce que vous vouliez faire de tous mes emportements, qui ne pouvaient vous être que très importuns ? Vous saviez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal, et pourquoi m'avez-vous voulu choisir pour me rendre si malheureuse ?

Hélas ! pourquoi exercez-vous tant de rigueurs sur un cœur qui est à vous ? Je vois bien que vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi, que je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur. J'aurais résisté sans m'apercevoir que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter : elles m'eussent paru bien faibles, et il n'y en a point qui eussent jamais pu m'arracher d'auprès de vous ; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvés de retourner en France. Un vaisseau partait : que ne le laissiez-vous partir ? Votre famille vous avait

écrit : ne savez-vous pas toutes les persécutions que j'ai souffertes de la mienne ? Votre honneur vous engageait à m'abandonner : ai-je pris quelque soin du mien ? Vous étiez obligé d'aller servir votre Roi : si ce qu'on dit de lui est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours, et vous aurait excusé. Mais puisqu'il fallait qu'une absence cruelle nous séparât, il me semble que je dois être bien aise de n'avoir pas été infidèle. Quoi ! vous avez connu le fond de mon cœur et de ma tendresse, et vous avez pu vous résoudre à me laisser pour jamais...

Je vois bien que je vous aime comme une folle, cependant je ne me

plains point de toute la violence de mon cœur, et je ne pourrais vivre sans un plaisir que je découvre, dont je jouis en vous aimant au milieu de mille douleurs ; mais je suis persécutée par le dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis et ce Couvent me sont insupportables : tout ce que je suis obligée de voir, et tout ce qu'il faut que je fasse m'est odieux : je suis si jalouse de ma passion, qu'il me semble que toutes mes actions et que tous mes devoirs vous regardent. Je fais quelque scrupule si je n'emploie tous les moments de ma vie pour vous ; sans tant de haine et sans tant d'amour qui remplissent mon cœur, pourrais-je sur-

vivre à ce qui m'occupe incessamment, pour mener une vie tranquille et languissante ? Tout le monde s'est aperçu du changement entier de mon humeur, de mes manières et de ma personne ; ma Mère m'en a parlé avec aigreur, et ensuite avec quelque bonté : je ne sais ce que je lui ai répondu, il me semble que je lui ai tout avoué.

Les Religieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, tout le monde est touché de mon amour, et vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire que des lettres froides, la moitié du papier n'est pas remplie, et il paraît que vous mourez d'envie de les avoir

achevées. Dona Brites me persécuta ces jours passés pour me faire sortir de ma chambre ; et croyant me divertir, me mena promener sur le balcon d'où l'on voit Mertola : je la suivis, et je fus aussitôt frappée d'un souvenir cruel qui me fit pleurer tout le reste du jour. Elle me ramena, et je me jetai sur mon lit, où je fis mille réflexions sur le peu d'apparence que je vois de guérir jamais : je trouve dans les remèdes mêmes des raisons particulières de m'affliger. Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait, et j'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets

de ma passion malheureuse : il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas. Je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi ; je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien-aise que je vous visse mieux, et que j'admirasse votre adresse et votre bonne grâce lorsque vous poussiez votre cheval : j'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile : enfin je m'interessais secrètement à toutes vos actions. Je sentais bien que vous ne m'étiez point indifférent ; et je prenais pour moi tout ce que vous faisiez.

N'aurez-vous de charmes que pour moi ? et ne paraîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux ? Je crois que je ne serais pas fâchée que les sentiments des autres justifient les miens en quelque façon, et je voudrais que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, et qu'aucune ne vous plût. J'ai assez éprouvé que vous n'êtes guère capable d'un grand entêtement, et que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, et sans y être contraint par une nouvelle passion. Peut-être voudrais-je que vous eussiez quelque prétexte raisonnable : il est vrai que je serais plus malheureuse, mais vous ne se-

riez pas si coupable. Je vois bien que vous demeurez en France sans de grands plaisirs, avec entière liberté : la fatigue d'un long voyage, quelque petite bienséance, et la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiennent. Ah ! je me contenterai de vous voir de temps en temps, et de savoir seulement que nous sommes en même lieu ; mais je me flatte peut-être, et vous serez plus touché de la rigueur et de la sévérité d'une autre, que vous ne l'avez été de mes faveurs. Est-il possible que vous serez enflammé par de mauvais traitements ! Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'ex-

cès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvements, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Qu'au moins ce que je souffre pour vous ne vous soit pas inutile. Vous me fîtes il y a cinq ou six mois une fâcheuse confidence, et vous m'avouâtes de trop bonne foi que vous aviez aimé une dame en votre Pays ; si elle vous empêche de revenir, mandez-le moi sans ménagement, afin que je ne languisse plus. Quelque reste d'espérance me soutient encore ; et je serais bien-aise (si elle ne doit avoir aucune suite) de la perdre tout-à-fait, et de me perdre

moi-même. Envoyez-moi son portrait... Je ne puis demeurer plus longtemps dans l'état où je suis, et il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrais aussi avoir le portrait de votre frère et de votre belle-sœur. Tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher, et je suis entièrement dévouée à ce qui vous touche. Je ne me suis laissée aucune disposition de moi-même ; il y a des moments où il semble que j'aurais assez de soumissions pour servir celle que vous aimez. Vos mauvais traitements et vos mépris m'ont tellement abattue que je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourrais être jalouse

sans vous déplaire, et que je crois avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches. Je suis souvent convaincue que je ne dois point vous faire voir avec fureur des sentiments que vous désavouez.

Il y a longtemps qu'un officier attend votre lettre : j'avais résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût ; mais elle est trop extravagante : il faut la finir. Hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre ; il me semble que je vous parle quand je vous écris, et que vous m'êtes un peu plus présent.

Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai toute à vous. Vous pouvez vous souvenir de ma

pudeur, de ma confusion et de mon désordre ; mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engageait à m'aimer malgré vous. L'officier qui doit vous porter cette lettre, me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir : qu'il est pressant ! il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays.

Adieu, ... j'ai plus de peine à finir ma lettre, que vous n'en avez eu à me quitter peut-être pour toujours. Adieu, ... je n'ose vous donner mille noms de tendresse. Je vous aime mille fois plus que ma vie, et mille fois plus que je ne pense. Je vais recommencer, et l'officier partira. Qu'importe qu'il parte ! j'écris

plus pour moi que pour vous ; je ne cherche qu'à me soulager ; aussi bien la longueur de ma lettre vous fera peur ; vous ne la lirez point. Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? Adieu, ... je n'ose plus vous prier de m'aimer... Adieu.

III

Qu'est-ce que je deviendrai ?
et qu'est-ce que vous voulez
que je fasse ? Je me trouve
bien éloignée de tout ce que
j'avais prévu : j'espérais que vous
m'écrieriez de tous les endroits où
vous passeriez, et que vos lettres
seraient fort longues ; que vous sou-
tiendriez ma passion par l'espérance
de vous revoir ; qu'une entière con-
fiance en votre fidélité me donnerait
quelque sorte de repos ; j'avais mê-
me pensé de faire tous les efforts dont
je serais capable pour me guérir, si

je pouvais connaître bien certainement que vous m'eussiez tout à fait oubliée. Votre éloignement, quelques mouvements de dévotion, la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles et d'inquiétudes, le peu d'apparence de votre retour, la froideur de votre passion et de vos derniers adieux, votre départ fondé sur d'assez méchants prétextes, et mille autres raisons qui ne sont que trop bonnes et que trop inutiles, semblaient me promettre un secours assuré, s'il me devenait nécessaire : n'ayant enfin à combattre que contre moi-même, je ne pouvais jamais me défier de toutes mes faiblesses, ni appréhender

tout ce que je souffre aujourd'hui. Hélas ! que je suis à plaindre d'être toute seule malheureuse ! Cette pensée me tue, et je meurs de frayeur que vous n'ayez jamais été extrêmement sensible à nos plaisirs. Oui, je connais présentement la mauvaise foi de vos mouvements : vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être seul avec moi : je ne dois qu'à mes importunités vos empressements et vos transports ; vous aviez fait de sang froid dessein de m'enflammer ; vous n'avez regardé ma passion que comme une victoire, et votre cœur n'en a jamais été profondément touché. Je regrette pour l'amour de vous

seulement, les plaisirs infinis que vous avez perdus. Ah! si vous les connaissiez, vous trouveriez sans doute qu'ils sont plus sensibles que celui de m'avoir abusée, et vous auriez éprouvé qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime, que lorsqu'on est aimé. Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je fais, ni ce que je désire; je suis déchirée par mille mouvements contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable? Je vous aime éperdûment, et je vous ménage assez pour n'oser souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je me tuerais, ou je mourrais de douleur, si j'étais assurée que vous n'avez jamais aucun repos, que

votre vie n'est que trouble, et que tout vous est odieux. Je ne puis suffire à mes maux: comment pourrais-je supporter la douleur que me donneraient les vôtres, qui me seraient mille fois plus sensibles? Cependant je ne puis aussi me résoudre à désirer que vous ne pensiez point à moi; et je suis jalouse de tout ce qui vous donne de la joie, et qui touche votre cœur et votre goût en France. Je ne sais pourquoi je vous écris; je vois bien que vous aurez seulement pitié de moi; et je ne veux point de votre pitié. J'ai perdu ma réputation; je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les Religieuses, et à vo-

tre ingratitude, qui me paraît le plus grand de tous les malheurs ; cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrais avoir couru pour l'amour de vous de plus grands dangers, et que j'ai un plaisir funeste d'avoir hasardé ma vie et mon honneur : tout ce que j'ai de plus précieux ne devait-il pas être en votre disposition ? et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme j'ai fait ? Il me semble même que je ne suis guère contente ni de mes douleurs, ni de l'excès de mon amour, quoique je ne puisse, hélas ! me flatter assez pour être contente de vous.

Mon désespoir n'est donc que dans

mes lettres ? Si je vous aimais autant que je vous l'ai dit mille fois, ne serais-je pas morte il y a longtemps ? Je vous ai trompé, c'est à vous à vous plaindre de moi. Je vous ai vu partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, et je respire cependant : je vous ai trahi, je vous en demande pardon ; mais ne me l'accordez pas ; traitez-moi sévèrement ; ne trouvez point que mes sentiments soient assez violents ; soyez plus difficile à contenter ; mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous ; et je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la faiblesse de mon sexe. Une fin tragi-

que vous obligerait sans doute à penser souvent à moi, ma mémoire vous serait chère. J'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vu. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure.

Adieu... Promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur ; et qu'au moins la violence de ma passion vous donne de l'éloignement pour toutes choses. Cette consolation me suffira ; et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre. Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues,

je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'était pas avant qu'elle vous aimât. Je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis ; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur, du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu ! ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire !...

IV

Il me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentiments de mon cœur, de tâcher de vous les faire connaître en vous les écrivant : je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraîter par un oubli qui est même honteux pour vous : il est bien juste au moins que vous souffriez que je me plaigne des maux que j'avais prévus quand je vous vis résolu de me quitter. Je connais bien que je me suis bien abusée,

lorsque j'ai pensé que vous auriez un procédé de meilleure foi qu'on n'a accoutumé d'avoir, parce que l'excès de mon amour me mettait, ce semble, au-dessus de toutes sortes de soupçons, et qu'il méritait plus de fidélité qu'on n'en trouve d'ordinaire : mais la disposition que vous avez à me trahir l'emporte enfin sur la justice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous. Je ne laisserais pas d'être bien malheureuse, si vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, et je voudrais tout devoir à votre seule inclination ; mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule lettre de vous depuis

six mois. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à vous. Ne devais-je pas prévoir que mes plaisirs finiraient plutôt que mon amour ? Pouvais-je espérer que vous demeureriez toute votre vie en Portugal, et que vous renoncerez à votre fortune et à votre Pays pour ne penser qu'à moi ? Quoi ! tous mes déplaisirs seront donc inutiles, et je ne vous verrai jamais dans ma chambre avec toute l'ardeur et tout l'emportement que vous me faisiez voir ? Hélas ! je ne connais que trop que tous les mouvements qui occupaient ma tête et mon cœur, n'étaient excités en vous que par quelques plaisirs,

et qu'ils finissent aussitôt qu'eux : mais je me donnais toute à vous, et je n'étais pas en état de penser à ce qui eût pû empoisonner ma joie et m'empêcher de jouir pleinement de votre passion ; je m'apercevais trop agréablement que j'étais avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. Je me souviens pourtant de vous avoir dit quelques fois que vous me rendriez malheureuse ; mais ces frayeurs étaient bien tôt dissipées, et je prenais plaisir à vous les sacrifier, et à m'abandonner à l'enchantement et à la mauvaise foi de vos protestations. Je vois bien le remède à tous mes maux, et j'en serais bientôt délivrée si je ne vous

aimais : j'aime mieux souffrir encore davantage que vous oublier. Hélas ! cela dépend-il de moi ? Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer. Il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, que de jouir des plaisirs languissants que vous donnent vos maîtresses de France. Je n'envie point votre indifférence, et vous me faites pitié... Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits ; et je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu portière en ce Couvent : tous ceux qui me parlent croient

que je suis folle, je ne sais ce que je leur répons ; et il faut que les Religieuses soient aussi insensées que moi pour m'avoir crue capable de quelque soin. Ah ! j'envie le bonheur d'Emmanuël et de Francisque¹ : pourquoi ne suis-je pas incessamment avec vous comme eux ? Je vous aurais suivi, et je vous aurais assurément servi de meilleur cœur !... Au moins souvenez-vous de moi. Je ne bornais pas mes espérances à votre souvenir quand je vous voyais tous les jours ; mais vous m'avez bien appris qu'il faut que je me soumette à tout ce que vous voudrez ; cependant je ne

¹ Deux petits laquais Portugais.

me repens point de vous avoir adoré, je suis bien aise que vous m'ayez séduite ; votre absence peut-être éternelle ne diminue en rien l'emportement de mon amour : je veux que tout le monde le sache, je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toute sorte de bienséance. Je ne mets plus mon honneur et ma religion qu'à vous aimer éperdûment toute ma vie : je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point, je refuse tous les témoignages de votre amour, dont vous pourriez vous empêcher. J'aurai du plaisir à vous excuser, parce que vous aurez peut-être du plaisir à ne

pas prendre la peine de m'écrire ; et je me sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes.

Un officier Français a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous : il m'a dit que la paix de France était faite ; si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir, et m'emmener en France ? mais je ne le mérite pas. Faites tout ce qu'il vous plaira : mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un seul moment de santé ; et je n'ai aucun plaisir qu'en nommant votre nom mille fois le jour. Quelques Religieuses qui savent l'état où vous m'avez plongée,

me parlent de vous fort souvent. Je sors le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous êtes venu tant de fois, et je regarde sans cesse votre portrait ; j'y prends quelque plaisir, mais il me donne aussi bien de la douleur, lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais... M'avez-vous pour toujours abandonnée ? Votre pauvre Marianne n'en peut plus... elle s'évanouit en finissant cette lettre. Adieu ! adieu... ayez pitié de moi.

Je vous écris pour la dernière fois, et j'espère vous faire connaître par la différence des termes et du ton de cette lettre que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimez plus, et qu'ainsi je ne devais plus vous aimer. Je vous renverrai donc par la première voie tout ce qui me reste encore de vous. Ne craignez pas que je vous écrive : je ne mettrai pas même votre nom sur le paquet. J'ai chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avais accoutumée à des confidences bien éloignées de

celles-ci ; ses soins me seront moins suspects que les miens : elle prendra toutes les précautions nécessaires, afin de pouvoir m'assurer que vous avez reçu le portrait et les bracelets que vous m'avez donnés. Je veux cependant que vous sachiez que je me sens depuis quelques jours en état de brûler et de déchirer ces gages de votre amour, qui m'étaient si chers ; mais je vous ai fait voir tant de faiblesse, que vous n'auriez jamais cru que j'eusse pu devenir capable d'une telle extrémité. Je veux donc jouir de toute la peine que j'ai eue à m'en séparer, et vous donner au moins quelque dépit. Je vous avoue que je ne veux vous le dire à ces ba-

gates, et que j'ai senti que j'avais un nouveau besoin de toutes mes réflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flattais de n'être plus attachée à vous ; mais on vient à bout de tout ce qu'on veut avec tant de raisons... Je les ai mises entre les mains de Dona Brites. Que cette résolution m'a coûté de larmes ! Après mille mouvements et mille incertitudes que vous ne connaissez pas, et dont je ne vous rendrai pas compte assurément, je l'ai conjurée de ne m'en parler jamais, de ne me les rendre jamais, quand même je les demanderais pour les revoir encore une fois, et de vous les renvoyer enfin sans m'en avertir.

Je n'ai bien connu l'excès de mon amour, que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guérir. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvements moins désagréables en vous aimant ingrat, qu'en vous quittant pour toujours. J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion, et j'ai eu d'étranges peines à la combattre, après que vos procédés m'ont rendu votre personne odieuse : l'orgueil ordinaire de mon sexe n'a point aidé à prendre des résolutions contre vous. Hélas ! j'ai souffert vos mépris ; j'eusse supporté votre haine en toute la jalousie que m'eût donné l'attachement que vous eussiez pu avoir pour une au-

tre ; j'aurais eu au moins quelque passion à combattre ; mais votre indifférence m'est insupportable, vos impertinentes protestations d'amitié, et les civilités ridicules de votre dernière lettre m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je vous ai écrites, qu'elles n'ont causé dans votre cœur aucun mouvement, et que cependant vous les avez lues. Ingrat ! je suis encore assez folle pour être au désespoir de ne pouvoir me flatter qu'elles ne soient pas venues jusqu'à vous, et qu'on ne vous les ait pas rendues. Je déteste votre bonne foi : vous avais-je prié de me mander sincèrement la vérité ? Que ne me laissiez-vous ma passion ! vous n'aviez qu'à

ne me point écrire : je ne cherchais pas à être éclaircie. Ne suis-je pas bien malheureuse de n'avoir pu vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, et de n'être plus en état de vous excuser ! Sachez que je m'aperçois que vous êtes indigne de tous mes sentiments, et que je connais toutes vos méchantes qualités ; cependant (si tout ce que j'ai fait pour vous peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les grâces que je vous demande) je vous conjure de ne m'écrire plus, et de m'aider à vous oublier entièrement : si vous me témoignez faiblement même que vous ayez eu quelque peine en lisant cette lettre, je vous croi-

rais peut-être, et peut-être aussi votre aveu et votre consentement me donneraient du dépit et de la colère, et tout cela pourrait m'enflammer.

Ne vous mêlez donc point de ma conduite, vous renverseriez sans doute tous mes projets, de quelque manière que vous voulussiez y entrer. Je ne veux point savoir le succès de cette lettre ; ne troublez pas l'état que je me prépare. Il me semble que vous pouvez être content des maux que vous me causez, quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse. Ne m'ôtez point de mon incertitude ; j'espère que j'en ferai avec le temps quelque chose de tranquille. Je vous promets de ne

vous point haïr. Je me défie trop des sentiments violents pour oser l'entreprendre. Pourquoi m'avez-vous fait connaître l'imperfection et le désagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement, et les malheurs qui suivent un amour violent lorsqu'il n'est pas réciproque? Et pourquoi une inclination aveugle et une cruelle destinée s'attachent-elles d'ordinaire à nous déterminer pour ceux qui seraient sensibles pour quelqu'autre?

Je cherche dans ce moment à vous excuser, et je comprends bien qu'une Religieuse n'est guère aimable d'ordinaire ; cependant, il me semble que si on était capable de raisonner sur le

choix qu'on fait, on devrait plutôt s'attacher à elles qu'aux autres femmes : rien ne les empêche de penser incessamment à leur passion ; elles ne sont point détournées par mille choses qui occupent dans le monde. Mais je ne prétends pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer ; ce sont de très-méchants moyens, et j'en ai employé de beaucoup meilleurs, qui ne m'ont pas réussi. Je connais trop bien mon destin pour tâcher de le surmonter, je serai malheureuse toute ma vie. Ne l'étais-je pas en vous voyant tous les jours? Je mourais de frayeur que vous ne me fussiez pas fidèle : je voulais vous voir à tous moments, et

cela n'était pas possible ; j'étais troublée par le péril que vous couriez en entrant dans ce Couvent : je ne vivais pas lorsque vous étiez à l'armée, j'étais au desespoir de n'être pas plus belle et plus digne de vous, je murmurais contre la médiocrité de ma condition, je croyais souvent que l'attachement que vous paraissiez avoir pour moi vous pourrait faire quelque tort, il me semblait que je ne vous aimais pas assez, j'appréhendais pour vous la colère de mes parents... Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de votre passion depuis que vous n'êtes plus en Portugal, j'aurais fait tous mes efforts pour en sortir ; je me fusse déguisée

pour vous aller trouver. Hélas ! qu'est-ce que je fusse devenue, si vous ne vous fûtes plus soucie de moi après que j'eusse été en France ? Quel désordre ! quel comble de honte pour ma famille qui m'est fort chère depuis que je ne vous aime plus ! Vous voyez bien que je connais de sang froid qu'il était possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis ; et je vous parle au moins raisonnablement une fois en ma vie ; que ma modération vous plaira, et que vous serez content de moi ! je ne veux point le savoir : je vous ai déjà prié de ne m'écrire plus, et je vous en conjure encore.

N'avez-vous jamais fait réflexion

sur la manière dont vous m'avez traitée? Ne pensez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde? Qu'avez-vous fait qui dût me plaire? Quel sacrifice m'avez-vous fait? N'avez-vous pas cherché mille autres plaisirs? Avez-vous renoncé au jeu et à la chasse? N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'armée? Vous vous y êtes exposé follement, quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi; vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal, où vous étiez estimé: une lettre de votre frère vous en a fait partir sans hésiter un moment: et n'ai-je pas su que durant

le voyage vous avez été de la plus belle humeur du monde?...

Ah! je me suis attirée tous mes malheurs. Je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi, et il faut de l'artifice pour se faire aimer. Il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflammer; et l'amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse; et comme vous aviez formé ce dessein, il n'est rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir. Vous vous fussiez même résolu à m'aimer, s'il eût été nécessaire; mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans votre entreprise sans passion, et que vous n'en aviez

aucun besoin. Quelle perfidie ! croyez-vous avoir pu impunément me tromper ? Si quelque hasard vous ramenait en ce pays, je vous déclare que je vous livrerais à la vengeance de mes parents. J'ai vécu longtemps dans un abandonnement et dans une idolâtrie qui me donne de l'horreur, et mon remords me persécute avec une rigueur insupportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre ; et je n'ai plus, hélas ! la passion qui m'empêchait d'en connaître l'énormité. Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré ? quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel ? Cependant je crois que je

ne vous souhaite point de mal, et que je me résoudrais à consentir que vous fussiez heureux ; mais comment pourrez-vous l'être, si vous avez le cœur bien fait ? Je veux vous écrire une autre lettre pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque temps. Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procédés injustes, après que je n'en serai plus si vivement touchée, et lorsque je vous ferai connaître que je vous méprise, que je parle avec beaucoup d'indifférence de votre trahison, que j'ai oublié tous mes plaisirs et toutes mes douleurs, et que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir !

Je demeure d'accord que vous avez de grands avantages sur moi, et que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison ; mais vous en devez tirer peu de vanité ; j'étais jeune, j'étais crédule ; on m'avait enfermée dans ce Couvent depuis mon enfance ; je n'avais vu que des gens désagréables ; je n'avais jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment ; j'entendais dire du bien de vous ; tout le monde me parlait en votre faveur ; vous faisiez tout ce qu'il fallait pour me donner de l'amour : mais je suis enfin revenue de cet enchantement ; vous m'avez donné de grands secours, et j'avoue que j'en avais un extrême besoin.

En vous renvoyant vos lettres, je garderai soigneusement les deux dernières que vous m'avez écrites, et je les relirai encore plus souvent que je n'ai lu les premières, afin de ne retomber plus dans mes faiblesses. Ah ! qu'elles me coûtent cher, et que j'aurais été heureuse si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse aimé ! Je connais bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches et de votre infidélité, mais souvenez-vous que je me suis promise un état plus paisible, et que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir. Mais je

ne veux plus rien de vous ; je suis une folle de redire ces mêmes choses si souvent : il faut vous quitter, et ne penser plus à vous ; je crois même que je ne vous écrirai plus. Suis-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvements?...

AS CARTAS

I

Vê lá tu, meu amor, como
fôste capaz de te iludir!

Ah! coitado de ti, enganaste-te e enganaste-me com esperanças mentirosas.

Tantas esperanças de gôsto nos dava o nosso amor, e causa-nos agora o mortal desespêro que só pode comparar-se à crueldade desta separação!

Pois quê! a tua ausência, para que a minha dor não acha nome bastante triste, já há-de privar-me para sempre de me mirar nos teus olhos,

onde eu via tanto amor, que me enchiam de alegria, que eram tudo para mim?

Ai de mim! os meus perderam a luz que os alumia e não fazem senão chorar.

Mas parece-me que tenho amizade às mágoas de que tu só és a causa; logo que te vi dei-te a vida e sinto gosto em t'a sacrificar.

Mil vezes em cada dia lá te mando os meus suspiros; e não me trazem para alívio de tantos males senão êste ajuizado aviso à minha desventura, que estou sempre a ouvir:— Deixa, pobre Mariana, deixa de querer àquele que atravessou o mar para te fugir, que está em França no meio

dos prazeres, que não pensa um instante no que sofres, nem t'o agradece, e que até te dispensa de o amares tanto...

Mas deixá-lo! Não posso cuidar tão mal de ti; faço empenho em te justificar e não quero crer que me hajas esquecido. Pois ¿ não sou eu já bastante desgraçada para estar atormentar-me com suspeitas vãs?

E ¿ para que hei-de eu querer esquecer-me de todas as provas de amor que me deste? Tão encantada fiquei com todos êsses bens que muito ingrata seria se te não quisesse com o mesmo amor de quando me provavas o teu.

Meu Deus! mas ¿ como pôde ser

isto de tais lembranças tão doces se haverem tornado tão cruéis? Pois ¿hão-de elas apenas servir para partir-me o coração? Ai de mim! a tua última carta veio pôr-me em tal sobressalto, tais movimentos lhe senti que entendi que queria deixar-me para ir ter contigo! Tão quebrada fiquei com todas estas ânsias que estive mais de três horas sem sentidos; e quisera não ter tornado a uma vida que devo perder por ti, pois que para ti a não posso conservar. Emfim, bem contra minha vontade lá voltei a mim; deliciava-me sentir que morria de amor, e aliviava-me em não sofrer mais com saudades tuas. Depois dêste acidente tive outros abalos; mas

¿poderei eu ter saúde em-quanto não tornar a ver-te? Sofro tudo sem me queixar porque tudo me vem de ti. Hei-de adorar-te toda a minha vida, não me importo com mais ninguém, e asseguro-te que também farias bem em não querer a ninguém mais.

¿Gostarias tu que eu te quisesse com menos paixão? Acharias quem fôsse mais bonita, embora me disseses que eu o era muito, mas não acharias nunca tanto amor — e tudo mais é nada.

Não enchas as tuas cartas com coisas escusadas e não tornes a dizer-me que me lembre de ti. Pois se eu não posso esquecer-te!

E não posso também esquecer que

me prometeste vir passar algum tempo comigo. Ai! e porque não queres que seja a vida toda?

Pudesse eu sair dêste malfadado convento e não esperaria em Portugal que as tuas promessas se cumprissem. Iria, sem me importar com nada, buscar-te, seguir-te e amar-te fôsse lá onde fôsse! Não me atrevo a esperar que seja possível; eu só vivo para sofrer.

Confesso-te, contudo, que a ocasião que meu irmão me deu de te escrever sossegou um instante o meu desespero.

Ah! diz-me, diz-me porque para que me enfeitiçaste assim se sabias que eu havia de ficar só? Porque não me

deixaste em paz no meu convento? ; Tinha-te eu feito algum mal?

Mas perdoa-me; de nada te acuso; só culpo o destino.

Também, separando-nos, fez-nos todo o mal que podia.

Só não poderá separar os nossos corações: o amor, que é mais forte, uniu-os para toda a vida.

Se tens algum cuidado na minha, escreve-me muitas vezes.

E vem!

Adeus; não posso deixar êste papel que vai para ti. — Era a sorte que eu queria! Mas, ai! é impossível.

Adeus; não posso mais.

Adeus, ama-me sempre e faz-me sofrer mais ainda!...

II

Acaba de me dizer o teu tenente que uma tormenta te obrigou a arribar ao reino do Algarve. Temo que sofresses muito com o mar, e esta cisma tem-me feito esquecer de todos os meus males.

Mas diz-me: ¿julgarás tu que o teu tenente é capaz de sentir mais do que eu quanto te acontece? ¿Porque tem êle então mais notícias do que eu? ¿Porque não me escreveste?

Bem desgraçada sou se desde que partiste não tiveste ocasião de o fa-

zer, e mais ainda se a tiveste... Não quero crer em nada que me prove que não tens saudades minhas ; gosto mais de me deixar ir às cegas do que escutar as razões que me dás de me queixar do pouco caso que fazes de mim.

Quantas dores me haverias poupado se ao princípio te mostrasses tão desleixado como te mostras agora!

Mas ¿quem não se deixaria iludir com tantos, tantos carinhos? Como custa a suspeitar da boa-fé dos que amamos!

Vejo muito bem que te serves de desculpas mesquinhas e nem sequer te dás ao trabalho de as achar me-

lhores: sabes que tão fiel é o amor que te tenho que, se te queres achar culpado, é só para gozar a doçura de te desculpar.

Endoideceste-me com os teus protestos, enfeitiçaste-me com as tuas galanterias, fizeste-me confiar nas tuas juras! E estes princípios tão afortunados vieram a dar em suspiros e lágrimas e enfim virão a dar naquela morte para que não vejo salvação.

Verdade é que tive, amando-te, venturas nunca sonhadas. — Mas o que elas agora me custam!...

Não estavas cego como eu; ¿para que quiseste que eu chegasse a isto?

¿Para que serviriam depois as mi-

nhas saudades senão para te importunar? Sabias que não ficavas em Portugal: ¿porque fui eu a infeliz escolhida? ¿Porque tratas tão mal um coração que é só teu?

Como eu sei bem que te convences facilmente contra mim! Tão facilmente como eu me convenci em teu favor.

Sem cuidar que fazia coisa digna de admiração, eu teria resistido a razões muito mais fortes do que aquelas que te levaram a deixar-me. Para mim todas as razões seriam fracas e não haveria nenhuma que fôsse capaz de me arrancar de ao-pé de ti.

Mas quiseste aproveitar-te dos pri-

meiros pretextos para voltar a França...

Ia partir um navio? Deixásse-lo ir. A tua família escrevera-te. ¿Não tenho eu sofrido tanto com a minha?

A tua honra obrigava-te a deixar-me. E ¿que me importei eu com a minha honra?

Tinhas de ir servir o teu rei. Se é verdade o que dizem, não precisava êle do teu auxílio e ter-te-ia dispensado.

Mas, pois que uma ausência tão cruel teve de nos separar, consolame a ideia de que não foi, não foi por culpa minha...

Ainda bem que não fui eu a infiel!

Pois quê! conheceste a ternura do meu coração e pudeste deixar-me para sempre?...

Bem sei que te amo como uma doida, mas nem por isso me queixo; sinto que não poderia viver sem êste gôsto que eu acho em tanto te querer no meio de tantas dores.

Tudo o mais me aborrece e quantas coisas detesto! Família, amizades, êste convento, tornaram-se-me insuportáveis. Não posso com o que sou forçada a ver e abomino as minhas obrigações. Tenho tantos ciúmes do meu próprio amor que me parece que todos os meus pensamentos, todas as minhas acções te pertencem.

Por isso sinto escrúpulos em não empregar em ti todos os momentos da vida.

¿Que seria de mim, meu Deus, sem tanto detestar e tanto amar? E, se sobrevivesse ao que padeço, ¿seria eu capaz de levar uma vida calma e vazia?

Aqui todos deram pela mudança do meu génio e dos meus modos, de toda a minha pessoa. A Madre tratou-me com secura ao princípio, depois com alguma bondade; não estou certa do que lhe disse, mas creio que confessei tudo. Mostram pênna de mim as religiosas mais austeras; toda a gente lastima o meu amor. Só tu me tratas com essa indiferença,

e escreves-me cartas tão frias e cheias de repetições, com a metade do papel em branco, que até parece que o que desejas é despachar-te o mais depressa possível.

Dona Brites não me deixou estes dias emquanto me não fêz sair do quarto; e, julgando que me distraía, levou-me a espairecer à janela de Mértola. Lá fui com ela, mas logo me assaltaram lembranças tão cruéis que estive a chorar todo o resto do dia. Tornámos ao meu quarto, lancei-me sôbre a cama e fiquei a pensar em como há-de ser custoso curar-me do meu mal, pois que nos próprios remédios só acho razões de aflição.

Vi-te de ali passar muitas vezes, com um ar que me entontecia; e estava àquela varanda no dia fatal em que comecei a ter-te amor. Pareceu-me que querias agradar-me, embora me não tivesses falado ainda; convenci-me de que me diferenciavas entre quantas estavam comigo; acreditei que, quando paravas, gostavas que eu te visse melhor; admirava a galhardia com que montavas e assustava-me quando obrigavas o cavalo a passos arriscados. Emfim, tudo o que fazias me cativava cá por dentro, tudo tomava para mim, e sentia já que começava a querer-te...

¿Será certo que és feito para que só eu goste de ti, e que os olhos das

outras te não vejam como os meus? Creio que me não zangaria se o gosto das outras mulheres aprovasse o meu, se todas as mulheres de França achassem que és amável, contanto que nenhuma te quisesse e te não agradasse nenhuma. De mais sei eu que não és capaz de uma afeição profunda, e que poderás esquecer-me sem que te ajude um amor novo. Talvez me não desagradasse que tivesses um pretexto razoável; é certo que eu padeceria mais, mas tu serias menos culpado. Vejo que estás aí em França sem prazeres que te distraiam e sem nada que fazer; a fadiga da longa jornada, qualquer piquena vantagem, e o temor de

não poderes corresponder ao modo como eu gosto de ti, tudo isto aí te demora...

Ah! mas eu contentava-me em te ver de vez em quando; só o saber que estávamos perto um do outro fazia-me tanto bem!

E talvez eu me engane, porque mais te agradariam, quem sabe? os desdêns de outra mulher que a minha imensa ternura. ¿Será possível que mais te comovam rigores e durezas?

Mas, antes de te decidires a amar com verdadeiro amor, pensa na carne viva das minhas dores, na incerteza das minhas esperanças, na contradição dos meus impulsos, nas minhas

cartas tresloucadas, nos meus desesperos, e ânsias, e ciúmes...

Repara bem nisto tudo: que ao menos não seja inútil o que eu sofro por ti.

Fizeste-me há cinco ou seis meses uma confiança que me custou: amaste uma mulher no teu país. — Se é ela que te impede de voltar, não tenhas escrúpulo em m'ò dizer para eu tirar de aí o sentido. Ainda me resta uma esperança; mas, se tenho de a perder, então quanto mais depressa melhor, para que eu própria me perca com ela! Manda-me o retrato dessa senhora; o que não quero é continuar neste estado e, contanto que mude, melhorarei. Também que-

ria ter os retratos de teu irmão e tua cunhada; tudo o que te pertence enternece-me.

Às vezes até me parece que me sujeitaria a servir a mulher que amas! A tua indiferença, os teus desdêns abateram-me tanto que até fujo de mostrar-me ciumenta com mêdo que te desagrade, e sei que faço muitíssimo mal em tanto me lastimar. — Não devia mostrar tão fortes sentimentos que desconheces.

Há que tempo está esperando o oficial que há-de levar esta carta!

Contara eu escrevê-la de modo que te não aborrecesse e, a-final, que diferente vai do que eu queria!

Mas tenho de a acabar. — Meu

Deus! não posso. Quando te escrevo parece-me que te falo, e que estás um pouco ao-pé de mim.

De aqui a dias faz um ano que me dei toda a ti. Devias lembrar-te da minha vergonha, dos meus receios; mas ¿ por ventura te lembras do que te obrigaria a amar-me?

O oficial mandou-me dizer pela quarta vez que está com pressa. — Com certeza deixa por cá uma infeliz.

Adeus. Custa-me mais a acabar esta carta do que a ti te custou a abandonar-me, talvez para sempre. Adeus. Não me atrevo a chamar-te mil nomes de amor... Amo-te mil vezes mais que a vida e mil vezes mais do que julgo.

Meu Deus, aí começo eu outra vez e o oficial vai-se embora! Que importa?

Escrevo mais para mim do que para ti; é para me consolar.

Mas o tamanho desta carta vai assustar-te e não terás paciência de a ler!

¿ Que fiz eu para ser tão desgraçada?

Adeus.

Não me atrevo já a pedir que me queiras...

Adeus!

III

Que vai ser de mim? Que hei-de eu fazer? Pois se nada do que eu esperava aconteceu!—Esperava que me escrevesse de todos os lugares por onde passasses e que as tuas cartas fôsem compridas; que me amparasses com a esperança de te tornar a ver, que a confiança na tua fidelidade me daria algum sossêgo, e que, emfim, não viesse a sofrer tanto, tanto!

Tinha até pensado (sem acreditar muito nisso) em fazer tudo o que pu-

desse para te querer menos se me convencesse de que me tinhas esquecido. O estares longe, alguns rebates de devoção, o mêdo de dar cabo com vigílias e inquietações do que me resta de saúde, a pouca esperança que voltes, a frieza com que te despediste e com que me trataas, a tua partida justificada com fracas razões, e mil outras coisas, tudo parecia prometer-me um amparo seguro; não tendo já que lutar senão comigo mesma, não podia desconfiar de todas as minhas fraquezas, nem avaliar como padeço agora.

Coitada de mim! como sou digna de lástima por padecer tão sózinha!...

Aterra-me e mata-me esta ideia de que nunca sentiste como eu a felicidade do nosso amor. Agora reconheço a tua má fé quando me dizias que adoravas estar comigo. Só porque eu ardia é que eras menos frio; de peito feito me endoidavas, olhavas para mim como para uma vitória tua, e o teu coração nunca, nunca bateu como o meu!

Pois choro por amor de ti os infinitos bens que perdeste. Ah! se os tivesses conhecido, saberias que valiam muito mais que o de enganar-me, e que, a-final, é muito melhor amar que ser amado.

Não entendo quem sou, nem o que digo, nem o que quero; despe-

daçam-me mil sentimentos que em mim se contradizem. ¿Pode haver maior lástima?

Tanto te quero que te desejo que nunca sintas o mesmo. Matar-me-ia ou estalaria de dor se soubesse que eras muito infeliz. Se eu já não chego para as minhas dores, ¿que seria se sofresse também as tuas?

Mas desejar que não penses em mim, isso não posso; e confesso-te que sinto ciúmes de quanto te prender e der gôsto em França.

Mas ¿para que te escrevo eu?

Se tiveres dó de mim, fica sabendo que não quero o teu dó.

Desacreditei-me; estou à mercê do furor da minha família e do rigor

das leis dêste reino contra as religiosas; e à mercê da tua ingratição, o que é pior.

E, a-pesar-de tudo, sinto que os meus remorsos não são verdadeiros! Queria correr por amor de ti outros perigos ainda maiores e gozo um terrível prazer em assim ter aventurado honra e vida. Pois ¿não é teu tudo o que eu tenho? E ¿não devo estar satisfeita de o ter empregado tão bem? Não me contentam nem o meu amor nem as minhas dores porque me parecem mesquinhos, embora eu não possa, pobre de mim! estar satisfeita contigo.

Que vergonha! ¿Então o meu desespêro está só nas minhas cartas?

Se te quisesse como te tenho dito mil vezes, ¿ não tinha morrido há muito?

Enganei-te! Tu é que te devias queixar de mim... Vi-te abalar, não espero que voltes — e estou viva. Enganei-te; perdoa-me! Não, não me perdoes, faz-te difícil de contentar, trata-me com dureza, não aches que te amo como merecias!

Manda-me morrer de amor por ti!...

Suplico-te que me ajudes a vencer a minha fraqueza de mulher. — Porque, se eu morresse assim, havias de pensar em mim muitas vezes e com saudades.

Por mim, antes quero amar-te sendo tão desgraçada do que queria não te haver conhecido nunca. Aceito sem me queixar a sorte que tu me deste.

Adeus. Promete-me que hás-de ter pêna de mim se eu morrer, e que ao menos o meu amor te tirará o gôsto do mundo. Isto só consola-me. Se está escrito que eu te perca, ao menos que te não deixe a outra.

Mais uma vez — adeus. Perdoa-me estas cartas tão compridas; são duma doida que antes de te conhecer tinha juízo.

Adeus. Estou sempre a falar dos insuportáveis males que soffro, mas do fundo do coração t'os agradeço porque detesto a paz em que vivia emquanto te não conheci.

Adeus... Amo-te cada vez mais!

Ah! quantas coisas para te dizer!...

boa fé do que é costume ter-se no mundo, porque o meu amor parece que devia pôr-me acima de todas as suspeitas e que merecia a maior fidelidade. Mas a vontade que tens de me enganar pesa mais que a justiça que devias a quanto por ti tenho feito.

Não deixaria eu de ser muito desgraçada se me quisesses só porque eu te amo; o que me contentaria era que gostasses de mim por gostares; mas tão longe estou de isto que há já seis meses não recebo uma carta tua. Tudo provém da cegueira com que te amei.

Pois ¿ não devia eu esperar que as minhas venturas se acabassem antes que se acabasse o meu amor?

¿ Podia eu esperar que passasses a viver em Portugal, que por mim voltasses costas à tua fortuna e ao teu país?

¿ Para que servem todas as minhas penas? Não tornarei a ver-te a-sós comigo com aquele ardor que me mostravas. Coitada de mim! de mais sei eu que quanto me enchia o coração e a cabeça era em ti sêde de prazer sòmente e que tudo se te acabava com ela. Mas eu era toda tua e não estava para pensar no que havia de dar cabo da minha alegria e me impediria de gozar o teu amor.

Cuidei lá nunca que me deixarias só! Lembro-me contudo de te haver dito mais duma vez que me tornarias

desgraçada; mas de-pressa fugiam estes pressentimentos e eu sentia gosto em t'os sacrificar, em me abandonar ao encanto e à má fé do que me juravas.

Sei onde está o remédio dos meus males e dêles me curaria se te não amasse tanto, tanto. Mas antes quero sofrê-los, e até maiores, ai de mim! do que esquecer-te.

Meu Deus! e ¿depende isso de mim? Não posso acusar-me de ter desejado deixar de te querer um momento que fôsse! Mais vale sofrer tudo o que sofro do que valem os fáceis prazeres que em França te dêem outras mulheres. Não invejo a tua indiferença, e inspiras-me piedade.

Mas desafio-te a que me esqueças de todo. Depois do meu amor todos os outros te hão-de parecer pobres. — Como isto me agrada!

A-final sou mais feliz do que tu; tenho mais em que ocupar-me: sou agora porteira do convento; todos os que me falam me têm por doida e nem sei o que lhes respondo. É preciso que as Irmãs estejam tão doidas como eu para me confiarem alguma coisa.

Invejo a sorte do Manuel e do Francisco; ¿porque não estou eu também na tua companhia? Havia de servir-te com maior dedicação!...

Ao menos lembra-te de mim.

Quando te via todos os dias exigia mais que o lembrares-te de mim; mas

ensinaste-me a só desejar o que de-
sejas.

E, a-pesar-de tudo, não me ar-
rependo de te haver adorado. Ainda
bem que me seduziste! Quero que
toda a gente saiba tudo o que fiz
por ti. A minha honra e religião são
isto : amar-te para sempre.

Mas olha que te não digo estas
coisas para te obrigar a escrever-
-me. Ah! nunca finjas. Só quero o
que fôr verdadeiro; poupa-me a tes-
temunhos que te enfadem. Até te
desculparei com alegria se te fôr
agradável a comodidade de me não
escrever. Gosto tanto de te perdoar!

Um oficial francês teve esta ma-
nhã a caridade de me falar de ti mais

de três horas. Disse-me que se fez a
paz da França. — Se assim é, ¿ não
poderias vir buscar-me e levar-me
para aí? Mas eu não o mereço. Faz
como gostares mais; o amor com que
te quero não depende de ti.

Desde que te foste não tive mais
um momento de saúde, e o meu
único gôsto é repetir o teu nome mil
vezes cada dia.

Algumas freiras que sabem tudo
e têm pêna de mim falam-me de
ti muitas vezes. Saio o menos que
posso do meu quarto, onde tantas ve-
zes vieste, e fico-me a olhar o teu
retrato, o que me dá tanto gôsto e
também tanta pêna porque penso
que talvez nunca mais torne a ver-te.

Deixaste-me para sempre?...
A tua pobre Mariana não pode
mais... desfalece ao acabar esta carta.
Adeus.
Adeus, tem piedade de mim!

V

E screvo-lhe pela última vez e
espero fazer-lhe sentir na di-
ferença dos termos que em-
fim me convenceu de que já me não
ama.

Devo também deixar de o amar!
Mandarei pelo primeiro portador o
que ainda conservo e lhe pertence.

Não tenha medo que torne a escre-
ver-lhe; nem sequer hei-de pôr o seu
nome na encomenda. Encarreguei
de isto tudo Dona Brites, que eu ti-
nha costumado a bem diversas con-
fidências; os cuidados dela ser-me-ão

menos suspeitos que os meus. Ela fará o necessário para que aí lhe cheguem às mãos o retrato e os braceletes que me deu.

Gostava que soubesse que há já alguns dias me apetece queimar e espedaçar estas lembranças de amor que me eram tão queridas, mas costumei-o tanto às minhas fraquezas que lhe há-de custar a crer que pude chegar a isto.

Quero gozar toda a pênna que sinto em separar-me dessas lembranças e fazer-lhe sentir algum despeito também.

Confesso-lhe que estava mais apegada a estas ninharias do que queria dizer-lhe, e senti que precisava

de toda a minha vontade para me desfazer delas, a-pesar-de me julgar curada da minha loucura. Mas, com tão boas razões como as que me dá, sempre se chega ao que se determinou. Entreguei tudo a Dona Brites. — Mas como chorei!... Depois de mil hesitações e incertezas (que não pode imaginar, nem eu lhe contarei, para quê?) roguei-lhe que me não falasse mais daquilo, que nunca m'o tornasse a dar até pedindo-lhe eu para ver aquelas coisas uma última vez, e lhe mandasse a encomenda sem me dizer nada.

Só avaliei bem o meu amor depois que me quis curar dêle. Acredito que teria sofrido menos se continuasse a

amá-lo como ingrato do que dizendo-lhe adeus para sempre.

Descobri que me era menos querido do que o amor que eu lhe tinha. E quanto me custou lutar contra êle depois que o seu procedimento me tornou odiosa a sua pessoa! De pouco me serviu o meu orgulho de mulher. Ai de mim! traguei todos os seus desprezos, teria suportado o seu ódio e até o ciúme que me faria o saber que amava outra mulher, porque assim, ao menos, lutava com sentimentos vivos.

Mas a sua indiferença, os seus oferecimentos de amizade e aquelas ridículas cortesias da sua última carta, não! isso não o posso eu sofrer.

E por essa carta soube que leu as minhas e que não sentiu nada no coração... Ingrato! Que doida sou por me desesperar de que lhe fôsem entregues! Consolar-me-ia pensar que se tinham perdido no caminho.

Detesto a sua franqueza! ¿Pedi-lhe eu por ventura que me dissesse a verdade? Ai! ¿porque me não deixou o meu amor? Bastava não me haver escrito. Eu nada indagaria.

Como sou desgraçada em não ter conseguido que se empenhasse em mentir-me e em não poder desculpá-lo mais!...

Fique sabendo que sinto já agora como é indigno de todos os meus afectos e que reconheço a sua maldade.

Mas, se tudo o que fiz pelo meu amor pode merecer alguma gratidão da sua parte, faça-me então êste grande favor: — não me escreva mais! Ajude-me a esquecê-lo, a esquecê-lo de todo.

Se depois de ter lido esta carta me mostrasse que sofrera, pouco que fôsse, eu era capaz de acreditar, e talvez a sua confissão e o seu consentimento inflamassem outra vez o meu coração! Não deseje saber nada de mim. Dispensio também saber o que sentiu com o que escrevo; não estrague o estado de espírito que me vou preparando. Já deve julgar-se satisfeito com todo o mal que me fez, por mais empenho que tivesse em me tor-

nar infeliz. Não me faça sair da minha incerteza; com o tempo talvez eu até venha a sossegar. Prometo-lhe não o odiar. De mais desconfio eu dos sentimentos ardentes!

¿Porque me deu a conhecer a imperfeição de um affecto que não podia durar sempre, e as dores que se sofrem quando se ama e não se é amado? E ¿porque nos manda o cego, cruel destino que logo se escolha quem é feito para outrem que não nós?

Busco desculpá-lo, e compreendo que uma freira quási nunca é amável. Ê verdade que as freiras podem pensar mais à vontade naquelas a quem querem bem, porque as não distrai o mundo. Mas não pretendo

provar-lhe que devia ter-me amor; as razões são sempre fracas e eu usei de outros meios, quanto melhores, e de que me serviram?

Conheço a minha sorte e não tento fugir-lhe: serei desgraçada, sempre.

Pois ¿ não o era eu já quando o via todos os dias? Morria ao pensar que me fôsse infiel; queria vê-lo a cada instante e era impossível; amofinava-me com o perigo que corria cada vez que entrava no convento; não vivia quando o sabia na guerra; desesperava-me por não ser mais bonita, mais digna do homem que amava e descontentava-me a minha condição; temia que o nosso amor pudesse prejudicá-lo; achava sempre que lhe

não queria bastante; desafiava o furor da minha família...

Se me houvesse dado alguma prova de amor depois que saíu de Portugal, teria eu feito todo o possível para ir, disfarçada, juntar-me com aquêle que amava.

Meu Deus! ¿ que aconteceria se não fizesse caso de mim em França? Que horror! Que vergonha ainda maior para a minha família, a quem tornei a querer muito, depois que já não quero a mais ninguém! Veja como estou pronta a reconhecer que ainda podia ser mais infeliz do que sou. — Ao menos falei-lhe uma vez ajuizadamente. Esta moderação há-de contentá-lo... Mas não quero

saber nada; já lhe pedi que não me escrevesse e torno a pedir-lho.

Ora diga-me: ¿já pensou bem no modo como me tratou? ¿Não julga que me deve mais obrigações que a ninguém no mundo? ¿Que fez para me agradar? ¿Que me sacrificou? ¿Não procurou sempre outros prazeres? ¿Deixou de jogar e de caçar? ¿Não era o primeiro a partir para a guerra e não arriscava a vida loucamente, sem se poupar, como eu lhe pedia?

Nunca procurou ficar em Portugal, onde o estimavam; e uma carta de um irmão fê-lo partir sem hesitar! — Por sinal que eu soube que durante a viagem era a pessoa mais divertida do mundo!...

Ah! fui eu que chamei todos os meus males. Primeiro, cheia de boa fé, estraguei-o com os mimos de um grande amor, e é preciso ser-se fingida para se ser amada; para que o lume se acenda, ser-se habilidosa. — Só amor não cria amor. Queria que eu o amasse e, como tomava isto a peito, não houve nada que não fizesse para o conseguir. — Até, se fôsse preciso, me mostraria amor verdadeiro!... Mas depressa se convenceu de que tudo teria sem nenhum trabalho.

Que traição!

Mas ¿julga que pode impunemente ter-me enganado? Se o acaso o trouxer um dia a êste país hei-de entre-

gá-lo à vingança dos meus. Muito tempo vivi abandonada a uma idolatria que me horroriza e, meu Deus! que remorsos sinto. Coro de vergonha ao lembrar-me dos crimes que cometi por sua causa; e, como já o não amo, não posso achar desculpa para êles.

¿Quando deixará o meu coração de sangrar? Entretanto, acredite que não lhe quero mal e que até gostaria de saber que é feliz. — Mas ¿como o poderá ser se tiver coração?

Desejo escrever-lhe outra carta para lhe mostrar como estarei nessa ocasião mais calma talvez. Hei-de então saborear o lançar-lhe em rosto a injustiça com que me tratou, pro-

var-lhe como ela já me não pesa, fazer-lhe sentir que o desprezo, que falo com perfeita indiferença da sua traição, que esqueci gostos e mágoas, e que só o lembro quando muito bem quero lembrá-lo! Lá que me leva grandes vantagens, reconheço-o; fez-se amar com paixão que me enlouqueceu, mas pouca vaidade deve tirar de aí. Eu era nova e crédula, tinham-me metido aqui neste convento desde criança, só vira gente desagradável, nunca escutara lisonjas como as que me repetia, todos diziam bem do homem que eu amava e da sua parte tudo fazia para que eu lhe tivesse amor. Mas, finalmente, voltei a mim dêste encantamento, para o

que tanto me ajudou; e confesso que bem precisava que me ajudasse.

Nas suas cartas, que vou devolver-lhe, faltam as duas últimas, que cuidadosamente guardarei; quero relê-las mais vezes do que reli as primeiras a-fim-de não recair nas minhas fraquezas. Como estas me custam caras! E como eu seria feliz se tivesse deixado que o amasse sempre!...

É certo que ainda me ocupo muito das minhas dores e da sua infidelidade, mas lembre-se de que prometi a mim-mesma um estado mais tranqüilo e que ou o hei-de alcançar ou tomarei contra mim alguma resolução extrema que virá a saber sem que lhe pese muito...

Mas eu não quero mais nada! Que doida sou em repetir sempre as mesmas coisas!

É preciso que o deixe e que o não lembre mais.

Creio até que nem torno a escrever-lhe.

¿Que tem com a minha vida para que lhe dê conta de mim?...

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TRADUÇÃO DE BELARD DA FONSECA

1966

ANTÓNIO BELARD DA FONSECA

MARIANA ALCOFORADO

A FREIRA DE BEJA
E AS «LETTRES PORTUGAISES»



B. M. BEJA
Registo: 273
Data: 23 de Março
Ano: 1990
F. Ent. trans. da P. de transmissões

6
ALC

2—UMA NOVA VERSÃO PORTUGUESA
DAS «CARTAS»

PRIMEIRA⁶

O teu tenente acaba de dizer-me que uma tempestade te obrigou a arribar ao reino do Algarve: receio que tenhas sofrido muito no mar, e esta preocupação tomou-me de tal forma que não mais pensei nos meus próprios sofrimentos. Estarás convencido de que o teu tenente dá mais importância do que eu a tudo o que te acontece? Por que motivo está ele melhor informado e, enfim, porque não me escreveste?

Sou muito infeliz, se não tiveste ocasião para tal depois da tua partida; e sê-lo-ei ainda mais, se a tiveste, sem me escrever. A tua injustiça e a tua ingratidão são enormes: mas eu ficaria desesperada, se elas te trouxessem qualquer desgraça, pois prefiro antes que as mesmas fiquem sem punição a ser vingada por essa forma.

Resisto a todas as aparências que deveriam convencer-me de que já não me amas; e sinto-me bem mais disposta a abandonar-me cegamente à minha paixão do que aos motivos que me dás de me queixar do teu desinteresse.

Quantas inquietações me terias evitado, se o teu procedimento fosse tão indiferente nos primeiros dias em que te vi, como me tem parecido desde algum tempo! Mas quem

⁶ É a 4.ª na edição Barbin.

não se teria iludido, como eu, com tantos cuidados, e a quem não teriam eles parecido sinceros? Quanto custa a alguém resolver-se a suspeitar por muito tempo da boa fé daquele que ama!

Vejo bem que a menor desculpa te basta, e, sem te dares sequer ao trabalho de a apresentar, o amor que tenho por ti serve-te tão fielmente que eu não ousa julgar-te culpado senão para gozar o grato prazer de eu própria te justificar. Perseguiste-me com as tuas assiduidades, entusiasmaste-me com os teus transportes, encantaste-me com os teus carinhos, tornaste-me confiante com os teus juramentos, a minha inclinação violenta acabou por seduzir-me, e as consequências desses começos tão agradáveis e tão felizes não são mais do que lágrimas, suspiros e uma morte fatal, sem que eu possa dar-lhe qualquer remédio.

É certo que, amando-te, tive prazeres bem surpreendentes: mas eles custam-me estranhos sofrimentos, e são penas todas as emoções que me causas.

Se tivesse resistido com teimosia ao teu amor, se te tivesse dado algum motivo de mágoa e de ciúme para te entusiasmar ainda mais, se tivesses notado algum fingimento na minha conduta, se eu tivesse, enfim, querido opor a minha razão à inclinação natural que tenho por ti e de que me fizeste bem cedo aperceber (ainda que os meus esforços tivessem sido, sem dúvida, inúteis), poderias castigar-me severamente e servires-te do teu poder. Mas pareceste-me amável, antes ainda de me teres dito que me amavas; testemunhaste-me uma grande paixão; senti-me, por isso, deslumbrada e dispus-me a amar-te perdidamente.

Tu, que não estavas cego como eu, porque deixaste que caísse no estado em que me encontro? Que desejarias fazer de todos os meus carinhos, que só poderiam machar-te. Sabias bem que não estarias sempre em Portugal; porque resolveste escolher-me, para me tornares tão desgraçada.

Terias encontrado, sem dúvida, neste País, alguma mulher ainda mais bela, com a qual terias os mesmos prazeres

—visto que não procuravas senão os grosseiros— a qual te amaria fielmente enquanto a acompanhasses, que o tempo teria podido consolar da tua ausência e que tu poderias ter deixado sem perfídia e sem crueldade. Esta forma de proceder é mais dum tirano, obstinado em perseguir, do que dum amante que não deve pensar senão em agradar.

Oh! Porque tratas com tanta crueldade um coração que te pertence?

Vejo bem que estás tão pronto a deixares convencer-te contra mim, como eu o fui em teu favor; eu teria resistido, sem precisar de todo o meu amor e sem me aperceber de que nada teria feito de extraordinário, a razões mais importantes do que podem ser aquelas que te forçaram a deixar-me: elas ter-me-iam parecido bem fracas e nada haveria que pudesse, jamais, arrancar-me de junto de ti.

Mas tu quiseste aproveitar os pretextos que achaste para regressares a França.

Partia um navio, porque não o deixaste partir? Escreveu-te a família; não conheces tu todas as contrariedades que tenho sofrido da minha? A tua honra forçava-te a deixares-me; tive eu algum cuidado com a minha? Eras obrigado a ir servir o teu rei. Se tudo o que dizem dele é verdade, não precisa do teu auxílio e ter-te-ia dispensado.

Teria sido felicíssima, se tivéssemos passado juntos a nossa vida; mas, já que era indispensável que uma ausência cruel nos separasse, creio que devo estar contente de não ter sido infiel, e não desejava, por tudo o que há no mundo, ter cometido uma acção tão feia. Como, conhecendo a fundo o meu coração e a minha ternura, te resolveste a deixar-me para sempre, expondo-me ao medo que tenho de que não te lembres mais de mim, senão para me sacrificares a uma nova paixão?!

Vejo bem que te amo como uma louca; no entanto, não me queixo da grande violência dos transportes do meu coração, por habituada aos mesmos, e não poderia já existir sem um prazer que sinto e que me alegra, amando-te no

meio de mil sofrimentos. Sou constantemente atormentada, com extremo aborrecimento, pelo ódio e pelo desgosto que tenho por tudo; a minha família, as minhas amigas e este convento tornaram-se-me insuportáveis; tudo o que sou forçada a ver e tudo o que é necessário que faça me é odioso; estou tão ciosa da minha paixão que me parece dizerem-te respeito todos os meus actos e todos os meus deveres.

Sim, preocupo-me se não te dedico todos os momentos da minha vida; que faria eu, ai de mim! sem tanto ódio e sem tanto amor a encher-me o coração? Poderia sobreviver àquilo que me toma incessantemente o espírito, para levar uma vida tranquila e indiferente? Esse vazio e essa insensibilidade não podiam convir-me.

Toda a gente reparou na mudança completa do meu feitiço, dos meus modos e da minha pessoa. A minha Abadesa falou-me, a tal respeito, com aspereza e, em seguida, com alguma bondade; não sei o que lhe respondi e creio que lhe confessei tudo.

As freiras mais severas têm dó do meu estado, despertam-lhes mesmo algum interesse e certa compaixão por mim; todos se comovem com o meu amor, e só tu ficas numa profunda indiferença, escrevendo-me apenas cartas frias, cheias de repetições, com metade do papel em branco, e mostrando assim, grosseiramente, que estás ansioso por terminá-las.

Dona Brites insistiu, há alguns dias, para me fazer sair do meu quarto e, julgando divertir-me, levou-me a passear ao balcão donde se vê a Porta de Mértola; segui-a, mas fui, de repente, assaltada por uma recordação cruel que me fez chorar todo o resto do dia.

Ela voltou a trazer-me para o quarto; e deitei-me sobre a cama, onde fiz mil reflexões sobre a pouca esperança que tenho de me curar alguma vez: o que se faz para me aliviar aumenta a minha dor, e encontro nos próprios remédios razões particulares para me afligir.

Vi-te passar, muitas vezes, nesse local, com um ar que me encantava; e estava nesse balcão no dia fatal em que comecei a sentir os primeiros efeitos da minha paixão infeliz. Pare-

ceu-me que querias agradar-me, embora não me conhecesses; e convenci-me de que me tinhas notado entre todas as que estavam comigo; pensava que, quando paravas, desejavas que te visse melhor e admirasse a tua destreza e o teu aprumo quando fazias avançar o cavalo; e tinha algum receio quando o fazias passar num sitio difícil. Enfim, interessava-me secretamente por todos os teus actos, sentia que já não me eras indiferente e tomava como sendo para mim tudo o que fazias. Conheces demasiadamente as consequências destas primeiras impressões; e ainda que eu não tenha que comedir-me, não devo escrevê-las, com medo de te tornar mais culpado, se é possível, do que és, e de ter de censurar-me de tantos esforços inúteis para te obrigar a ser-me fiel. Não o serás, de qualquer modo! Posso eu esperar das minhas censuras aquilo que o meu amor e a minha entrega não puderam sobre a tua ingratidão? Estou bem certa da minha desgraça, pois o teu injusto procedimento não me deixa a menor razão de dúvida; e devo temer tudo, visto que me abandonaste.

Não terás tu encantos senão para mim e não parecerás agradável a outros olhos?

Creio que não me aborreceria se os sentimentos de outras justificassem os meus, de qualquer forma, e quereria que todas as mulheres de França te achassem amável, mas que nenhuma te amasse e nenhuma te agradasse.

Esta ideia é ridícula e impossível; contudo, tenho provas bastantes de que não és capaz duma grande dedicação e que, por isso, poderás esquecer-me sem nenhuma ajuda e sem a tal seres levado por uma nova paixão.

Talvez eu quisesse que tivesses algum pretexto razoável... É verdade que seria mais infeliz, mas tu não serias tão culpado. Vejo que ficarás em França sem grandes prazeres, com uma inteira liberdade.

A fadiga duma longa viagem, alguma pequena conveniência e o medo de não corresponderes aos meus transportes retêm-te. Ah não o receies! Contentar-me-ei de te ver de tempos a tempos, e em saber, sómente, que estamos na mesma terra.

Mas iludo-me; talvez tu estejas dominado pelo rigor e a severidade de outra qualquer, como nunca o estiveste pelas minhas benevolências. Será possível que te apaixones com maus tratos? Mas antes de te entregares a uma grande paixão, pensa bem no excesso do meu sofrimento, na incerteza dos meus projectos, na diferença dos meus carinhos, na extravagância das minhas cartas, nas minhas esperanças e nos meus desesperos, nos meus desejos e nos meus ciúmes.

Ah, vais ser infeliz! Suplico-te que aproveites para exemplo o estado em que estou, e que, ao menos, aquilo que sofro por ti não seja inútil.

Há cinco ou seis meses, fizeste uma confidência desagradável: confessaste-me, com muita sinceridade, que tinhas amado uma senhora no teu país. Se ela te impede de voltar, dize-mo com franqueza, a fim de que eu não padeça mais. Mantém-me ainda algum resto de esperança, mas eu ficaria mais satisfeita (se a mesma não dever continuar) de a perder de vez e de me perder a mim mesma. Manda-me o seu retrato, com alguma das suas cartas, e conta-me o que ela te diz. Eu encontraria aí, talvez, motivos para me consolar, ou de me afligir ainda mais; o que não posso é continuar por mais tempo no estado em que estou, e não há mudança no mesmo que não me seja favorável. Queria possuir, também, o retrato do teu irmão e da tua cunhada, porque tudo aquilo que te pertence me é muito querido e sou inteiramente dedicada ao que te respeita, sem qualquer reserva da minha parte.

Há momentos em que me parece que seria bastante submissa para servir aquela que amasses; os teus maus tratos e o teu desprezo abateram-me de tal forma que, por vezes, não ousou pensar que me parece poderia ser ciumenta sem te desagradar, e que creio cometer o maior erro fazendo-te censuras. Estou frequentemente convencida de que não devo fazer-te ver, com zanga, como faço, sentimentos que desaprovás.

Há muito tempo que um oficial espera esta carta; tinha resolvido escrevê-la duma maneira em que a recebesses sem desgosto, mas ela saiu muito extravagante e é preciso acabá-la.

Ai! não está na minha mão resolver-me a isso, porque parece-me que te falo quando te escrevo e que estás um pouco mais perto de mim.

A próxima não será tão comprida, nem tão maçadora; poderás abri-la e lê-la, com a garantia que aqui te dou.

É verdade que não devo falar-te mais duma paixão que te desagrada, e não te falarei mais nisso.

Faz um ano, dentro de poucos dias, que eu me entreguei toda a ti, sem recato. A tua paixão parecia-me muito ardente e muito sincera, pelo que nunca podia ter pensado que os meus favores te causassem tanto aborrecimento, a ponto de te obrigarem a fazer quinhentas léguas e a expores-te a naufrágios para te afastares de mim. Ninguém poderia convencer-me de semelhante tratamento.

Devias lembrar-te do meu pudor, da minha confusão e da minha vergonha, mas, afinal, não te recordas de nada daquilo que deveria, forçosamente, obrigar-te a ter-me amor.

O oficial que deve levar-te esta carta manda-me dizer, pela quarta vez, que quer partir. Como é apressado! Abandona, sem dúvida, alguma desgraçada nesta terra.

Adeus, tenho mais pena de acabar esta carta, do que tu tiveste de me deixar, talvez para sempre.

Adeus, não ouse dar-te mil nomes de ternura, nem entregar-me, sem constrangimento, a todas as minhas emoções: amo-te mil vezes mais que a minha vida e mil vezes mais do que penso. Como me és querido e como és cruel! Não me escreveste; não pude impedir-me de to dizer mais uma vez. E vou recommençar, e o oficial acabará por partir. Mas que importa que ele parta, se eu escrevo mais para mim do que para ti, se não procuro senão desabafar. Possivelmente, o tamanho desta carta vai assustar-te; e talvez não a leias.

Que fiz eu, para ser tão infeliz? E porque envenenaste a minha vida? Porque não teria eu nascido noutra terra...

Adeus, perdoa-me! Não me atrevo mais a pedir-te que me ames; vê a que me reduziu o meu destino! Adeus!



SEGUNDA⁷

Pensa, meu amor, até que ponto falhaste na tua previsão... Ah! desgraçado, foste traído e traíste-me com esperanças vãs. Uma paixão sobre a qual fazias tantos projectos de prazer, não te causa presentemente mais do que um mortal desespero, que não pode comparar-se senão à crueldade da ausência que o causa. Porquê esta ausência (à qual a minha dor por enge-nhosa que fosse não poderia dar um nome bastante triste) que me há-de privar para sempre de ver esses olhos, nos quais eu descobria tanto amor e que me faziam conhecer sensações que me enchiam de alegria, que estavam acima de tudo e que, enfim, bastavam à minha vida. Oh! os meus foram privados da única luz que os animava, não lhes restam senão lágrimas e não lhes dou mais outro uso do que o de chorar constantemente, desde que soube teres-te resolvido a um afastamento que me é tão insuportável e me matará dentro de pouco tempo.

Parece-me, todavia, que tenho alguma afeição aos desgostos de que tu és a única causa: destinei-te a minha vida logo que te vi e sinto algum prazer em sacrificar-ta.

⁷ É a 1.^a na edição Barbin.

Envio-te mil vezes por dia os meus suspiros; eles procuram-te por toda a parte e não me trazem por recompensa de tantas inquietações, senão um aviso bem sincero que me dá a minha desgraça, a qual tem a crueldade de não me permitir ilusões e me diz, a todos os momentos: Deixa, deixa, infeliz Mariana, de te ralar em vão e de procurar um amante que não verás jamais, que atravessou os mares para te fugir e está em França no meio dos seus prazeres, que não pensa sequer no teu sofrimento e que dispensa todos esses enlevos, que nunca te agradecerá.

Mas não, eu não posso resolver-me a fazer tão mau juízo de ti e tenho até o maior empenho em justificar-te: não quero nunca pensar que me esqueceste. Não serei já bastante infeliz sem me atormentar ainda com falsas suspeitas? E porque havia de fazer esforços para esquecer todos os cuidados que tiveste para me testemunhar o teu amor? Fiquei tão encantada com esses carinhos que seria bem ingrata se não te amasse ainda com os mesmos arrebatamentos que me dava a minha paixão quando recebia provas da tua.

Como é possível que as recordações de momentos tão agradáveis se tenham tornado tão cruéis? E será preciso que, contra o que é natural, não sirvam elas para mais do que despedaçar-me o coração? Ai! a tua última carta pô-lo num estranho estado: ele bateu de tal forma que parecia esforçar-se para se separar de mim e para ir ao teu encontro; fiquei tão aflita com essas violentas emoções que estive desmaiada mais de três horas: era como não querer voltar a uma vida que devo perder por ti, já que para ti não posso conservá-la. Recuperei, finalmente, com pena, a luz dos olhos, quando já me agradava sentir que morria de amor, e quando, por fim, estava certa de não me expor mais a ver o meu coração despedaçado com a dor da tua ausência.

Depois desse acidente, tive muitas outras indisposições; mas poderei eu estar alguma vez sem sofrimentos enquanto não te voltar a ver? Suporto-os, porém, sem um queixume, porque eles vêm de ti. Porquê? É esta a recompensa que

me dás por te ter tão ternamente amado? Mas isso não importa, porque resolvi adorar-te toda a minha vida e a não olhar para mais ninguém; e garanto-te que farias bem, igualmente, se não amasses outra mulher. Poderia contentar-te uma paixão menos ardente do que a minha?

Acharás, talvez, maior beleza (apesar de me teres dito, outrora, que eu era muito bonita), mas não encontrarás nunca tanto amor, e tudo o mais não é nada...

Não enchas as tuas cartas com coisas inúteis, e não me peças mais que me lembre de ti. Eu não posso esquecer-te, e não me esqueço, também, de que prometeste passar algum tempo comigo. Ai, porque não quiseste passar aqui toda a tua vida? Se me fosse possível sair desta infeliz clausura, não esperaria mais em Portugal o resultado das tuas promessas: iria, sem qualquer recato, procurar-te, seguir-te e amar-te por todo o mundo. Não ousa acreditar em que isso seja possível, não quero alimentar uma esperança que me daria certamente algum prazer, e não quero mais ser sensível senão ao sofrimento.

Confesso, porém, que a oportunidade que o meu irmão me deu de escrever-te me causou algumas sensações de felicidade e que suspendeu por momentos o desespero em que vivo.

Rogo que me digas porque procuraste encantar-me como fizeste, quando sabias bem que deverias abandonar-me?

E porque te encarniçaste tanto em fazer-me infeliz? Porque não me deixaste em sossego no meu claustro? Tinha-te eu feito alguma ofensa? Mas peço-te perdão; eu não te culpo de nada; não estou em estado de pensar na minha vingança e sinto sómente o rigor do meu destino. Parece-me que, separando-nos, ele nos fez já todo o mal que poderíamos recear, mas não conseguirá separar os nossos corações; o amor, que é mais forte do que ele, uniu-os por toda a nossa vida. Se tens algum interesse pela minha, escreve-me com frequência. Eu mereço que tenhas algum cuidado em dar-me a conhecer o estado do teu coração e da tua vida; sobretudo vem ver-me.

Adeus, eu não posso deixar este papel, ele cairá nas tuas mãos; desejava bem ter a mesma sorte. Oh! louca que eu sou, vejo bem que isso não será possível.

Adeus, eu não posso mais.

Adeus, ama-me sempre; e faz-me sofrer ainda maiores tormentos.

TERCEIRA ⁸

Creio que faço a maior injustiça aos sentimentos do meu coração, ao procurar fazer-tos conhecer, escrevendo: como eu seria feliz se tu pudesses antes avaliá-los pela violência dos teus! Mas eu não devo confiar em ti, e não posso deixar de dizer-te, embora menos vivamente do que o sinto, que não devias maltratar-me, como fazes, com um esquecimento que me leva ao desespero e que chega a ser vergonhoso para ti. É muito justo, ao menos, que sofras que eu me lastime de infelicidades que tinha realmente previsto, quando te vi resolvido a deixares-me; reconheço que me iludi, ao pensar que terias um procedimento mais sincero do que é vulgar, porque o excesso do meu amor me punha, parecia, acima de todas as suspeitas e que merecia mais felicidade da que habitualmente se encontra. Mas a disposição que tinhas de trair-me prevaleceu sobre a justiça que devias a tudo o que fiz por ti. Não deixaria de ser bem desgraçada, se tu não me amasses senão porque eu te amo e queria dever tudo unicamente à tua inclinação; mas estou tão longe desse estado que não recebi, desde há seis meses, uma única carta tua.

⁸ É a 2.ª de Barbin.

Atribuo toda esta infelicidade à cegueira com que me dediquei a ti: não deveria ter previsto que os meus prazeres acabariam mais cedo do que o meu amor?

Poderia esperar que ficasses toda a tua vida em Portugal e que renunciasses ao teu destino e ao teu país, para não pensares senão em mim?

As minhas mágoas não podem receber nenhum alívio, e a lembrança dos meus prazeres enche-me de desespero.

Todos os meus desejos serão, pois, inúteis; não te verei jamais no meu quarto, com todo o ardor e todo o entusiasmo que me mostravas? Mas ai! eu iludo-me; conheço, sobejamente, que todos os affectos que me enchiam a cabeça e o coração não eram excitados em ti senão por alguns prazeres e acabavam tão depressa como eles. Era preciso que, nesses momentos tão felizes, eu chamasse a razão em meu auxílio, para moderar o excesso funesto dos meus desejos e para me anunciar tudo o que soffro presentemente. Mas eu entregava-me toda a ti e não me achava em estado de pensar naquilo que poderia envenenar a minha alegria e impedir-me de gozar plenamente os ardentes testemunhos da tua paixão; sentia-me tão bem junto de ti, que não pensava que um dia estarias separado de mim.

Lembro-me, todavia, de te dizer algumas vezes que me fazias infeliz; mas estes receios eram logo dissipados e tinha prazer em sacrificar-tos, abandonando-me ao encanto e à má fé dos teus protestos.

Vejo perfeitamente qual o remédio para todos os meus males; e bem depressa me libertaria deles se deixasse de te amar. Mas ai de mim, que remédio era esse!

Não; prefiro soffrer ainda mais do que esquecer-te. Dependerá isso de mim? Não posso censurar-me de ter desejado um só momento de te não amar: és mais para lastimar do que eu, pois vale mais soffrer tudo o que soffro do que gozar os enfadonhos prazeres que te dão as tuas amantes de França.

Não invejo, sequer, a tua indiferença e fazes-me dó: desafio-te a esqueceres-me totalmente. Gabo-me de te ter posto no estado de não achares, sem mim, senão prazeres imperfei-

tos; e sinto-me mais feliz do que tu, porque tenho mais em que pensar. Fizeram-me, há pouco tempo, porteira neste convento; todos os que falam comigo pensam que estou doida e eu nem sei o que lhes respondo. É preciso que as freiras estejam tão malucas como eu, para me julgarem capaz de quaisquer obrigações. Ah! como invejo a sorte do Manuel e do Francisco; porque não estarei eu, como eles, sempre junto de ti?

Ter-te-ia seguido, servindo-te certamente com maior dedicação, pois nada mais ambiciono neste mundo do que ver-te.

Ao menos tem saudades minhas. Contentar-me-ia com essa tua recordação, mas nem tenho a certeza disso.

Não reduzia as minhas esperanças apenas a tal recordação, quando te via todos os dias; mas ensinaste-me, depois, que é preciso submeter-me à tua vontade. Contudo, não me arrependerei nunca de te ter adorado; agrada-me que me tivesses seduzido; a tua ausência, tão cruel e talvez eterna, em nada diminuiu a força do meu amor; quero que todos saibam, não faço disso mistério, estou enlevada por ter feito tudo o que fiz por ti, contra toda a espécie de decoro. Não destino mais a minha honra e a minha religião do que a amar-te perdidamente toda a minha vida, já que comecei a amar-te. Nota que não te digo todas estas coisas para te obrigar a escrever-me. Ai não te incomodes; nada quero de ti que não seja de vontade e rejeito todas as provas do teu amor que não forem espontâneas. Desculpar-te-ei até, com prazer, caso tenhas, talvez, o desejo de não te maçares para escrever-me. Sinto uma disposição profunda de perdoar-te todas as tuas ofensas.

Um official francês teve a caridade de me falar de ti, esta manhã, durante mais de três horas. Disse-me que a paz de França estava feita; se isso é assim, não poderias vir ver-me e levar-me para França? Mas eu não o mereço, faze o que mais te agrada, o meu amor não depende já do modo por que me tratares.

Desde que partiste, não tive um só momento de saúde; e não tenho outro prazer do que o de repetir o teu nome

mil vezes por dia. Algumas freiras, que conhecem o estado lastimoso em que me lançaste, falam-me de ti com frequência; saio o menos que me é possível do meu quarto, onde vieste tantas vezes; e olho constantemente para o teu retrato, que me é mil vezes mais querido do que a própria vida.

Dá-me algum prazer; mas dá-me também muita pena, quando penso que talvez não te veja mais. Como será possível que eu não volte a ver-te? Ter-me-ás abandonado para sempre? Estou desesperada.

A tua pobre Mariana não pode mais. Vai desmaiar, acabando esta carta.

Adeus, adeus, tem dó de mim!

QUARTA⁹

Que vai ser de mim e que queres tu que eu faça? Acho-me tão longe de tudo o que tinha calculado... Esperava que me escrevesse de todos os sítios por onde passasses e que fossem muito compridas as tuas cartas; que alimentasses a minha paixão com a esperança de voltar a ver-te; que uma inteira confiança na tua fidelidade me daria algum repouso e me deixaria assim num estado suportável, sem maiores sofrimentos. Tinha mesmo pensado em alguns ligeiros projectos de empregar todos os esforços, de que fosse capaz, para me curar, se pudesse saber, de certeza, que me tinhas esquecido inteiramente.

O teu afastamento; alguns impulsos de devoção; o medo de arruinar por completo o resto da minha saúde, com tantas vigílias e tantas inquietações; a pouca esperança no teu regresso; a frieza da tua paixão e dos teus últimos adeuses; a tua partida fundada em péssimos pretextos; e mil outras razões, que não podem ser melhores nem mais inúteis, pareciam oferecer-me um amparo bastante seguro, caso se tornasse necessário.

⁹ A 3.^a, na edição de Barbin.

Não tendo, enfim, que lutar senão contra mim própria, não podia nunca suspeitar de todas as minhas fraquezas, nem temer tudo o que soffro presentemente. Mas, ai de mim!, como sou de lastimar, por não poder repartir contigo os meus desgostos e ser só eu a desgraçada.

Esta ideia mata-me; e morro de medo de que não tenhas sido nunca completamente sensível a todos os nossos prazeres. Sim; conheço agora a má fé de todos os teus carinhos: enganavas-me todas as vezes que me dizias estar encantado, por te achares a sós comigo. Não deves senão às minhas insistências os teus desejos e os teus entusiasmos.

Fizeste, a sangue frio, o propósito de me abraçar, não viste a minha paixão senão como uma vitória, e o teu coração não foi nunca profundamente tocado por ela. Não serás muito infeliz e não terás bem pouca delicadeza, por não haveres sabido aproveitar, só dessa forma, os meus enlevos? E como é possível que, com tanto amor, eu não tenha podido fazer-te inteiramente feliz? Lamento, por amor de ti somente, os prazeres infinitos que perdeste... Será que não tenhas querido gozá-los?

Ah! se os tivesses conhecido, acharias sem dúvida que eles eram mais gostosos do que o de me teres seduzido, e terias verificado que se é muito mais feliz e que se sente alguma coisa bem mais tocante, quando se ama violentamente do que quando se é amado.

Não sei quem sou, nem aquilo que faço, nem sequer o que desejo: estou despedaçada por mil emoções contrárias...

Poder-se-á imaginar um estado mais deplorável? Amo-te perdidamente e sou, talvez, bastante indulgente contigo, não ousando desejar que sejas agitado pelos mesmos transportes.

Matar-me-ia, ou morreria de dor, mesmo sem o fazer, se tivesse a certeza de que nunca mais tinhas qualquer repouso, que a tua vida não era senão desordem e agitação, que choravas sem cessar e que tudo se te tornava odioso. Mas, se eu não posso chegar para os meus males, como poderia ainda suportar o desgosto que me dariam os teus, os quais me seriam mil vezes mais penosos? Contudo, não posso também resolver-me

a desejar que não penses mais em mim; e, falando-te com franqueza, sinto-me furiosamente ciumenta com tudo o que te dá alegria e que toca o teu coração e o teu amor em França.

Não sei porque te escrevo, pois vejo bem que tens apenas dó de mim e não quero mais a tua compaixão. Revolto-me contra mim mesma, quando recordo tudo o que te sacrifiquei: perdi a minha reputação, expus-me ao rancor dos meus parentes, à severidade das leis deste país contra as religiosas e à tua ingratidão, que me parece o maior de todos os males.

E, todavia, sinto bem que os meus remorsos não são sinceros, que desejaria, do íntimo do meu coração, ter corrido maiores perigos por amor de ti, e que experimento um prazer estranho em ter arriscado a minha vida e a minha honra. Tudo aquilo que eu possuía de mais precioso não deveria estar ao teu dispor? E não devo estar satisfeita de o ter empregado como fiz? Creio mesmo que ainda não estou contente, nem com as minhas mágoas, nem com o excesso do meu amor, embora não possa—ai de mim!—persuadir-me bastante de estar contente de ti.

Vivo, infiel que sou, e faço tanto para conservar a minha vida como para perdê-la. Ah! morro de vergonha. O meu desespero não existirá unicamente nas minhas cartas? Se te amasse tanto como te disse mil vezes, não estaria morta há muito tempo? Enganei-te, tu é que deves queixar-te de mim... E, afinal, porque não te queixas? Vi-te partir, não posso esperar jamais ver-te de volta e, no entanto, ainda respiro... Atraiçoei-te, pelo que peço o teu perdão. Mas não mo concedas! Trata-me severamente! Não aches que os meus sentimentos são bastante violentos! Sé mais difícil de contentar! Manda-me dizer que queres que eu morra de amor por ti!

Suplico-te que me des esse auxílio, a fim de que vença a fraqueza do meu sexo e acabe com todas as minhas irresoluções, por meio de um acto de verdadeiro desespero. Um fim trágico forçar-te-ia, sem dúvida, a pensar muitas vezes em mim; a minha memória ser-te-ia querida; e ficarias, talvez, profundamente comovido com essa morte extraordinária. Não vale ela muito mais do que o estado a que me reduziste?

Adeus, desejava bem nunca te ter conhecido. Ah! sinto vivamente a falsidade deste pensamento, pois reconheço, no momento em que te escrevo, desejar mais ser infeliz, amando-te, do que nunca te ter visto. Resigno-me, pois, sem um queixume, à minha pouca sorte, já que não quiseste torná-la melhor.

Adeus, promete recordar-me ternamente, se eu morrer de amor, e que ao menos a violência da minha paixão te cause algum desgosto e desinteresse por todas as coisas. Bastar-me-á esta consolação; e se é preciso que te abandone para sempre, desejava bem não te deixar a outra. Não serias muito cruel se te servisses do meu desespero para te tornares mais amável e para te gabares de teres provocado a maior paixão do mundo?

Adeus, ainda uma vez. Escrevo-te cartas muito compridas, sem ter a devida consideração por ti. Peço-te perdão e ousa esperar que terás alguma indulgência para com uma pobre doida, que não o era, como sabes, antes de te amar.

Adeus, parece-me que te falo de mais do estado lastimoso em que me acho; agradeço-te, porém, do fundo do meu coração, o desespero que me causas, pois aborreço a tranquilidade em que vivi antes de te ter conhecido.

Adeus! a minha paixão aumenta a cada momento. Ah! quantas coisas tinha ainda para dizer-te...

QUINTA¹⁰

Escrevo-lhe pela última vez; e espero fazer-lhe compreender, pela diferença dos termos e dos modos desta carta, que me convenceu finalmente de que já não me ama e que, assim, não devo mais amá-lo. Mandar-lhe-ei, por isso, pela primeira via, tudo o que me resta ainda de si.

Não receie que lhe escreva novamente; nem sequer porei o seu nome no embrulho, pois encarreguei de todos esses pormenores Dona Brites, que eu tinha acostumado a confidências bem diferentes desta. Os seus cuidados ser-me-ão menos suspeitos do que os meus, e ela tomará todas as precauções necessárias, a fim de poder ter a certeza de que recebeu o retrato e os braceletes que me tinha dado. Quero, contudo, que saiba que me sinto desde alguns dias, na disposição de queimar e de destruir essas provas do seu amor, que me eram tão queridas, mas tenho-lhe mostrado tanta fraqueza que nunca acreditaria que pudesse ser capaz dum tal extremo.

Quero, pois, desfrutar, toda a pena que tive em me separar delas e causar-lhe, ao menos, algum despeito. Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me senti mais apegada do

¹⁰ É, também, a 5.^a de Barbin.

que desejava dizer-lhe a essas bagatelas, e que senti serem-me de novo necessárias todas as minhas forças para desfazer-me de cada uma em particular, quando já me persuadia de não estar presa a si. Mas, com tantos motivos, alcança-se tudo o que se quer. Pulas nas mãos de Dona Brites. Quantas lágrimas me custou esta resolução.

Depois de mil decisões e mil hesitações — que não compreende e de que não lhe darei certamente conta — roguei-lhe que não me falasse mais nisso e que não mas restituísse nunca, ainda mesmo que lhas pedisse para as ver uma última vez, enviando-lhas, finalmente, sem me prevenir.

Não conheci bem a grandeza do meu amor, senão depois que resolvi fazer todos os esforços para me curar dele; e creio que não ousaria tentá-lo, se tivesse podido prever tantas dificuldades e tantas torturas.

Estou convencida de que teria sentido emoções menos desagradáveis, continuando a amá-lo, tão ingrato como é, do que deixando-o para sempre. Verifiquei que me era menos querido que a minha paixão; e tive estranhos tormentos para combatê-la, logo que os seus procedimentos injuriosos me tornaram odiosa a sua pessoa.

O orgulho natural do meu sexo não me ajudou a tomar quaisquer resoluções contra si. Ai de mim! Sofri o seu desprezo, teria suportado o seu ódio e todos os ciúmes que me causasse a afeição que poderia sentir por uma outra, pois teria, pelo menos, qualquer paixão a combater. Mas a sua indiferença é-me insuportável.

Os seus impertinentes protestos de amizade e as atenções ridículas da sua última carta fizeram-me ver que tinha recebido todas as que lhe escrevi, mas que elas não despertaram qualquer affecto no seu coração, apesar de as ter lido. Ingrato! Sou ainda bastante louca em ralar-me por não poder regosiar-me de que não tenham chegado às suas mãos ou de que não lhas tenham entregado.

Detesto a sua franqueza! Tinha-lhe pedido, porventura, que me dissesse sinceramente a verdade?

Porque não me deixou a minha paixão?

Bastava que não me escrevesse mais, porque eu não procuraria indagar o motivo.

Não sou já bastante infeliz por não poder obrigá-lo a ter algum cuidado em me enganar e por não estar já em situação de desculpar-se?

Saiba que descobri que é indigno de todos os meus sofrimentos e que conheço todas as suas ruins qualidades. Toda-via, se tudo o que fiz por si pode merecer que tenha um pouco de atenção pelos favores que lhe peço, suplico-lhe que não me escreva mais e me ajude a esquecê-lo por completo. Se me demonstrasse, mesmo ligeiramente, que tinha tido alguma pena lendo esta carta, talvez o acreditasse. E talvez, também, a sua confissão e o seu arrependimento me causariam despeito e irritação, e tudo isso poderia apaixonar-me de novo.

Não se meta, pois, na minha vida. Deitaria abaixo, sem dívida, todos os meus projectos, de qualquer forma que pretendesse entrar nela. Não desejo saber, sequer, o resultado desta carta; não perturbe o estado de espirito para que me preparo. Parece-me que pode estar contente com os males que me causou, qualquer que fosse a sua intenção de tornar-me desgraçada.

Não me tire mais da minha incerteza.

Espero conseguir dela, com o tempo, alguma tranquillidade. Prometo-lhe nunca o odiar, porque duvido muito dos sentimentos para ousar tentá-lo.

Estou persuadida de que encontraria, talvez, nesta terra, um amante fiel e de melhor índole; mas, pobre de mim! quem poderia ter-me amor? A paixão dum outro tomar-me-ia a mim? A minha pôde alguma coisa sobre vós? Não verifiquei já que um coração enternecido não esquece nunca aquele que lhe fez descobrir comoções que não conhecia, mas de que era capaz? — que todas as suas pulsações estão ligadas ao idolo que criou para si, que as suas primeiras ideias e as suas primeiras feridas não podem ser nem curadas, nem esquecidas; que todas as paixões que vêm em seu socorro e que fazem esforços para o encher e contentar lhe prometem em vão uma sensibilidade que não tornará a encontrar; que todos os prazeres

que ele busca, sem nenhum desejo de os encontrar, não servem senão para o convencer, de que nada lhe é tão querido como a lembrança das suas mágoas?

Porque me fez conhecer a imperfeição e o desagrado dum affecto, que não devia durar eternamente, e as infelicidades que se seguem a um amor violento, quando ele não é reciproco? E por que motivo uma inclinação cega e um cruel destino se unem, de ordinário, para decidir-nos por aqueles que seriam sensíveis a qualquer outra?

Ainda mesmo que eu pudesse esperar qualquer entretenimento numa nova afeição, e que encontrasse alguém de boafé, tenho tanto dó de mim que teria grande escrúpulo em colocar o homem mais infimo do mundo no estado a que me reduziu. E, embora eu não seja forçada a respeitá-lo, não poderia resolver-me a exercer sobre si uma vingança tão cruel, mesmo que ela dependesse de mim, por uma mudança que não prevejo.

Procuro neste momento desculpá-lo, e compreendo bem que uma religiosa não é nada amável, geralmente. Contudo, creio que, se alguém estivesse em estado de raciocinar, nas escolhas que faz, se deveria antes dedicar a elas do que às outras mulheres: nada as impede de pensar constantemente na sua paixão, elas não são nunca distraídas pelas mil coisas que, no século, divertem e tomam o tempo.

Parece-me que não será muito agradável ver aquelas que se amam sempre distraídas por mil bagatelas; e é preciso ter pouca sensibilidade para sofrer, sem atingir o desespero, que elas não falem senão de reuniões, de trajos e de passeios. Está-se, sem cessar, exposto a novos ciúmes, pois elas são forçadas a atenções, a condescendências e a conversas. E quem pode ter a certeza de que não sentem algum prazer em todas essas ocasiões, ou que suportam sempre os seus maridos com extremo aborrecimento e sem qualquer condescendência? Ah! como elas devem desconfiar dum amante que não lhes pede contas absolutamente exactas de tudo, que acredita facilmente e sem inquietação o que elas lhe dizem, e que as vê, confiada e tranquilamente, sujeitas a todos esses deveres!

Mas eu não pretendo provar-lhe, com razões convincentes, que me deve amar; seriam péssimos meios, e empreguei já muitos, melhores, que não foram bem sucedidos.

Conheço perfeitamente o meu destino, para procurar vencê-lo; serei infeliz toda a minha vida; não o era já, quando o via todos os dias?

Morria de medo de que não me fosse fiel, queria vê-lo a toda a hora, o que não era possível. Inquietava-me o perigo que corria entrando neste convento; não vivia, enquanto estava em campanha; desesperava por não ser mais bonita e mais digna de si; murmurava contra a mediocridade da minha condição; pensava, muitas vezes, que a afeição que parecia ter por mim lhe poderia causar qualquer prejuizo. Parecia-me que não o amava bastante; receava, por sua causa, a cólera dos meus parentes, e achava-me, enfim, num estado tão lastimoso como aquele em que estou presentemente.

Se me tivesse dado algumas provas da sua paixão, depois de partir de Portugal, teria feito todos os esforços para sair daqui, e ter-me-ia disfarçado para me ir encontrar consigo. Ai! o que teria sido de mim, se não se importasse mais comigo, depois de estar em França? Que inquietação! que desvario! que cúmulo de vergonha para a minha família, que me é tão querida depois que deixei de o amar! Vê bem que eu conheço, a sangue frio, que era possível ser ainda mais de lamentar do que sou; e falo-lhe razoavelmente, ao menos uma vez na minha vida.

Quanto lhe agradará a minha moderação e como ficará contente comigo!

Não quero, porém, sabê-lo, pois já lhe pedi que não mais me escrevesse e suplico-lho novamente.

Não terá feito nunca alguma reflexão sobre o modo como me tratou? Não pensou nunca que me devia mais obrigações do que a ninguém no mundo? Amei-o como uma louca; que desprezo tive por todas as coisas! O seu procedimento não é dum homem de bem. É preciso que tenha sentido por mim uma aversão natural, para não me ter amado perdidamente.

Deixei-me encantar por qualidades bem mediocres.

Que fez que devesse agradar-me? Que sacrificio fez por mim? Não procurou mil outros prazeres? Renunciou, porventura, ao jogo e à caça? Não foi o primeiro a partir para a campanha? Não voltou depois de todos os outros? Expôs-se aí doadamente, apesar de lhe ter pedido que se poupasse, por amor de mim. Não procurou nunca quaisquer maneiras de se fixar em Portugal, onde era estimado. Uma carta de seu irmão fê-lo partir, sem hesitar um só momento.

E não soube eu que, durante a viagem, esteve com a melhor disposição do mundo? É preciso confessar que devia odiá-lo mortalmente.

Mas eu própria dei causa a todas as minhas infelicidades: acostumei-o, desde o principio, a uma grande paixão, com excessiva boa-fé, e é necessário artificio para alguém se fazer amar; é preciso procurar com algum jeito os meios de apaixonar, pois o amor por si só não cria o amor.

Querida que eu o amasse e, tendo formado esse designio, não houve nada que não tivesse feito para o conseguir. Ter-se-ia, mesmo, resolvido a amar-me, se tal fosse preciso.

Mas verificou que poderia sair-se bem da sua empresa sem paixão, e que esta lhe era absolutamente desnecessária. Que perfidia!

Pensa que pôde enganar-me impunemente?

Se algum acaso o tornar a trazer à minha terra, declaro-lhe que o entregarei à vingança dos meus parentes. Vivi muito tempo num abandono e numa idolatria que me causam horror, e os meus remorsos perseguem-me com um rigor insupportável. Sinto vivamente a vergonha dos crimes que me fez cometer, e já não tenho, ai de mim!, a paixão que me impedia de conhecer a sua enormidade.

Quando é que o meu coração não será mais despedaçado? Quando é que me libertarei desta cruel inquietação?

Contudo, creio que não lhe desejo nenhum mal e me resolveria a consentir que fosse feliz.

Mas como poderá sê-lo, se tem bom coração?

Desejo escrever-lhe uma outra carta, para lhe mostrar que estarei, talvez, mais tranquila dentro de algum tempo.

Como me será agradável poder censurar o seu injusto procedimento, quando já não estiver tão vivamente enternecida e quando puder dar-lhe a conhecer que o desprezo, que falo com a maior indiferença da sua traição, que já esqueci todos os meus prazeres e todas as minhas mágoas, e que não me lembro de si, senão quando quero lembrar-me!

Concordo que tem grandes vantagens sobre mim e que me provocou uma paixão que me fez passar do juízo; mas deve envaidecer-se pouco com isso.

Eu era jovem, era ingénua, tinham-me encerrado neste convento desde menina; nunca tinha visto senão gente desagradável; jamais ouvira os elogios que me fazia constantemente: parecia-me dever-lhe a si os encantos e a beleza que me encontrava e em que me fazia reparar; ouvia dizer bem de si, todos me falavam em seu abono, e, por sua parte, fazia tudo para despertar amor.

Mas eu tornei a mim, finalmente, desse encantamento, pois deu-me grande auxilio e, confesso, tinha extrema necessidade dele.

Devolvendo-lhe as suas cartas, guardarei apenas cuidadosamente as duas últimas que me escreveu.

Torná-las-ei a ler, ainda, mais vezes do que li as primeiras, a fim de não voltar a cair nas minhas fraquezas. Ah! como elas me custam caro, e como eu teria sido feliz, se tivesse consentido que o amasse sempre! Reconheço que me preocupo ainda de mais com as minhas censuras e com a sua infidelidade.

Mas lembre-se de que prometi a mim própria uma disposição mais tranquila e que hei-de consegui-lo, ou que tomarei contra mim qualquer resolução violenta, a qual virá a conhecer sem grande desgosto.

Mas eu não quero mais nada de si.

Sou uma doida por repetir, tantas vezes, as mesmas coisas. É preciso deixá-lo e não pensar mais em si.

Creio mesmo que não lhe escreverei mais.

Serei eu, porventura, obrigada a dar-lhe contas das várias emoções da minha alma?

**Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional**

TRADUÇÃO DE EUGÉNIO DE ANDRADE

1969

CARTAS PORTUGUESAS
atribuídas a Mariana Alcoforado

traduzidas por
Eugénio de Andrade

acompanhadas do texto original
publicado em Paris, Chez Claude Barbier,
no ano de 1669

desenhos de
José Rodrigues

direcção gráfica de
Armando Alves



Porto, 1969



EDITORIAL INOVA LIMITADA

PRIMEIRA CARTA



Considera, meu amor, a que ponto chegou a tua imprevidência. Desgraçado!, foste enganado e enganaste-me com falsas esperanças. Uma paixão de que esperaste tanto prazer não é agora mais que desespero mortal, só comparável à crueldade da ausência que o causa. Então este afastamento, para o qual a minha dor, por mais subtil que seja, não encontrou nome bastante lamentável, há-de privar-me para sempre de me debruçar nuns olhos onde já vi tanto amor, que despertavam em mim emoções que me enchiam de alegria, que bastavam para meu contentamento e valiam, enfim, tudo quanto há? Ai!, os meus estão privados da única luz que os alumiaava, só lágrimas lhes restam, e chorar é apenas o uso que faço deles, desde que

soube que te havias decidido a um afastamento tão insuportável que me matará em pouco tempo.

Parece-me, no entanto, que até ao sofrimento, de que és a única causa, já vou tendo afeição. Mal te vi a minha vida foi tua, e chego a ter prazer em sacrificar-ta. Mil vezes ao dia os meus suspiros vão ao teu encontro, procuram-te por toda a parte e, em troca de tanto desassossego, só me trazem sinais da minha má fortuna, que cruelmente não me consente qualquer engano e me diz a todo o momento: Cessa, pobre Mariana, cessa de te mortificar em vão, e de procurar um amante que não voltarás a ver, que atravessou mares para te fugir, que está em França rodeado de prazeres, que não pensa um só instante nas tuas mágoas, que dispensa todo este arrebatamento e nem sequer sabe agradecer-to. Mas não, não me resolvo a pensar tão mal de ti e estou por de mais empenhada em te justificar. Nem quero imaginar que me esqueceste. Não sou já bem desgraçada sem o tormento de falsas suspeitas? E porque hei-de eu procurar esquecer todo o

desvelo com que me manifestavas o teu amor? Tão deslumbrada fiquei com os teus cuidados que bem ingrata seria se não te quisesse com o mesmo desvario a que me levava a minha paixão quando me davas provas da tua.

Como é possível que a lembrança de momentos tão belos se tenha tornado tão cruel? E que, contra a sua natureza, sirva agora só para me torturar o coração? Ai!, a tua última carta reduziu-o a um estado bem singular: bateu de tal forma que parecia querer fugir-me para te ir procurar. Fiquei tão prostrada de comoção que durante mais de três horas todos os meus sentidos me abandonaram: recusava uma vida que tenho de perder por ti, já que para ti a não posso guardar. Enfim, voltei, contra minha vontade, a ver a luz: agradava-me sentir que morria de amor, e, além do mais, era um alívio não voltar a ser posta em frente do meu coração despedaçado pela dor da tua ausência.

Depois deste acidente tenho padecido muito; mas como poderei deixar de sofrer enquanto não te vir? Suporto contudo o meu mal sem me queixar,

porque me vem de ti. É então isto que me dás em troca de tanto amor? Mas não importa, estou resolvida a adorar-te toda a vida e a não ver seja quem for, e asseguro-te que seria melhor para ti não amares mais ninguém. Poderias contentar-te com uma paixão menos ardente do que a minha? Talvez encontrasses mais beleza (houve um tempo, no entanto, em que me dizias que eu era bonita), mas não encontrarias nunca tanto amor, e tudo o mais não é nada.

Não enchas as tuas cartas de coisas inúteis, nem me voltes a pedir que me lembre de ti. Eu não te posso esquecer, e não esqueço também a esperança que me deste de vires passar algum tempo comigo. Ai!, porque não queres passar a vida inteira ao pé de mim? Se me fosse possível sair deste malfadado convento, não esperaria em Portugal o cumprimento da tua promessa: iria eu, sem guardar nenhuma conveniência, procurar-te, e seguir-te, e amar-te em toda a parte. Não me atrevo a ter a ilusão que isso possa acontecer; tal esperança por certo me daria algum consolo, mas não quero alimentá-la, pois

só à minha dor me devo entregar. Porém, quando meu irmão me permitiu que te escrevesse, confesso que surpreendi em mim um alvoroço de alegria, que suspendeu por momentos o desespero em que vivo. Suplico-te que me digas porque teimaste em me desvairar assim, sabendo, como sabias, que acabavas por me abandonar? Porque te empenhaste tanto em me desgraçar? Porque não me deixaste em sossego no meu convento? Que mal te havia eu feito? Mas perdoa-me; eu não te culpo de nada. Não me encontro em estado de pensar em vingança, e acuso somente o rigor do meu destino. Ao separar-nos, julgo que nos fez o mal que mais podíamos temer, embora não possa afastar o meu coração do teu; o amor, que é mais forte, uniu-nos para toda a vida. E tu, se tens algum interesse por mim, escreve-me muitas vezes. Bem mereço o cuidado de me falares do teu coração e da tua vida; e sobretudo vem ver-me.

Adeus. Não posso separar-me deste papel que irá ter às tuas mãos. Quem me dera a mesma sorte! Ai! que loucura a minha! Sei bem que isso não

*é possível! Adeus; não posso mais.
Adeus. Ama-me sempre, e faz-me
sofrer mais ainda.*

SEGUNDA CARTA



Creio que faço ao meu coração a maior das afrontas ao procurar dar-te conta, por escrito, dos meus sentimentos. Seria tão feliz se os pudesses avaliar pela violência dos teus! Mas não posso confiar em ti, nem posso deixar de te dizer, embora sem a força com que o sinto, que não devias maltratar-me assim, com um esquecimento que me desvaira e chega a ser uma vergonha para ti. É justo que suportes, ao menos, as queixas de uma desgraça que previ ao ver-te decidido a deixar-me. Reconheço que me enganei, ao pensar que procederias com mais lealdade do que é costume: a grandeza do meu amor parece que devia pôr-me acima de quaisquer suspeitas e merecer uma fidelidade que não é vulgar encontrar-se. Mas a tua disposição para me atraiçoar

venceu, afinal, a justiça que devias a tudo quanto fiz por ti. Não deixaria de ser infeliz se soubesse que só ao meu amor ganharias amor, pois tudo quisera dever unicamente à tua inclinação por mim; mas tão longe estou de tal estado que já lá vão seis meses sem receber uma única carta tua. Só à cegueira com que me abandonei a ti posso atribuir tanta desgraça: não tinha obrigação de prever que as minhas alegrias acabariam antes do meu amor? Como poderia esperar que ficasses para sempre em Portugal, renunciasses à tua carreira e à tua pátria para não pensares senão em mim? Nenhum alívio há para o meu mal, e se me lembro das minhas alegrias maior é ainda o meu desespero. Terá sido então inútil todo o meu desejo, e não voltarei a ver-te no meu quarto com o ardor e arrebatamento que me mostravas? Ai!, que ilusão a minha! Demasiado sei eu que todas as emoções que em mim se apoderavam da cabeça e do coração, em ti eram despertadas unicamente por certos prazeres e, como eles, depressa se extinguíam. Precisava, nesses deliciosos instantes, chamar a

razão em meu auxílio para moderar o tremendo excesso da minha felicidade e me fazer pressentir tudo quanto sofro presentemente. Mas de tal modo me entregava a ti, que era impossível pensar no que pudesse vir envenenar a minha alegria e impedir de me abandonar inteiramente às provas ardentes da tua paixão. Ao teu lado era demasiado feliz para poder imaginar que um dia te encontrarias longe de mim. E, contudo, lembro-me de te haver dito algumas vezes que farias de mim uma desgraçada; mas estes temores depressa se desvaneciam, e com alegria tos sacrificava para me entregar ao encanto, e à falsidade!, dos teus juramentos. Sei bem qual é o remédio para o meu mal, e depressa me livraria dele se deixasse de te amar. Ai!, mas que remédio... Não; prefiro sofrer ainda mais do que esquecer-te. E depende isso de mim? Não posso censurar-me ter desejado um só instante deixar de te querer. És tu mais digno de piedade do que eu, pois vale mais sofrer como sofro do que ter os fáceis prazeres que te hão-de dar em França as tuas amantes. Em nada invejo a tua indi-

ferença: fazes-me pena. Desafio-te a que me esqueças completamente. Orgulho-me de te haver posto em estado de já não teres, sem mim, senão prazeres imperfeitos; e sou mais feliz que tu, porque tenho mais em que me ocupar.

Nomearam-me há pouco tempo porteira deste convento. Todos os que falam comigo crêem que estou doída, não sei que lhes respondo, e é preciso que as freiras sejam tão insensatas como eu para me julgarem capaz seja do que for. Ah, como eu invejo a sorte do Manuel e do Francisco!* Porque não estou eu sempre ao pé de ti, como eles? Teria ido contigo e servir-te-ia certamente de melhor vontade.

Nada desejo no mundo senão ver-te. Lembra-te ao menos de mim. Bastar-me-ia que me lembrasses, mas eu nem essa certeza tenho. Quando te via todos os dias não cingia as minhas esperanças à tua lembrança, mas tens-me ensinado a submeter-me a tudo quanto te apetece. Apesar disso, não

* Dois criaditos portugueses. (Nota da edição original.)

estou arrependida de te haver adorado. Ainda bem que me seduziste. A crueldade da tua ausência, talvez eterna, em nada diminuiu a exaltação do meu amor. Quero que toda a gente o saiba, não faço disso nenhum segredo: estou encantada por ter feito tudo quanto fiz por ti, contra toda a espécie de conveniências. E já que comecei, a minha honra e a minha religião hão-de consistir só em amar-te perdidamente toda a vida.

Não te digo estas coisas para te obrigar a escrever-me. Ah, nada faças contrafeito! De ti só quero o que te vier do coração, e recuso todas as provas de amor que tu próprio te possas dispensar. Com prazer te desculparei, se te for agradável não te dares ao trabalho de me escrever; sinto uma profunda disposição para te perdoar seja o que for.

Um oficial francês, caridosamente, falou-me de ti esta manhã durante mais de três horas. Disse-me que em França fora feita a paz. Se assim é, não poderias vir ver-me e levar-me para França contigo? Mas não o mereço. Faz o que quiseres: o meu

amor já não depende da maneira como tu me tratares.

Desde que partiste nunca mais tive saúde, e todo o meu prazer consiste em repetir o teu nome mil vezes ao dia. Algumas freiras, que conhecem o estado deplorável a que me reduziste, falam-me de ti com frequência. Saio o menos possível deste quarto onde vieste tanta vez, e passo o tempo a olhar o teu retrato, que amo mil vezes mais que à minha vida. Sinto prazer em olhá-lo, mas também me faz sofrer, sobretudo quando penso que talvez nunca mais te veja. Por que fatalidade não hei-de voltar a ver-te? Ter-me-ás deixado para sempre? Estou desesperada, a tua pobre Mariana já não pode mais: desfalece ao terminar esta carta. Adeus, adeus, tem pena de mim!

TERCEIRA CARTA



Que há-de ser de mim? Que queres tu que eu faça? Estou tão longe de tudo quanto imaginei! Esperava que me escrevesse de toda a parte por onde passasses e que as tuas cartas fossem longas; que alimentasses a minha paixão com a esperança de voltar a ver-te; que uma inteira confiança na tua fidelidade me desse algum sossego, e ficasse, apesar de tudo, num estado suportável, sem excessivo sofrimento. Tinha até formado uns vagos projectos de fazer todos os esforços que pudesse para me curar, se tivesse a certeza de me haveres esquecido por completo. A tua ausência, alguns impulsos de devoção, o receio de arruinar inteiramente o que me resta de saúde com tanta vigília e tanta aflição, as poucas probabilidades do teu regresso, a frieza

dos teus sentimentos e da tua despedida, a tua partida justificada com falsos pretextos, e tantas outras razões, tão boas como inúteis, prometiam ser-me ajuda suficiente, se viesse a precisar dela. Não sendo, afinal, senão eu própria o meu inimigo, não podia suspeitar de toda a minha fraqueza, nem prever todo o meu sofrimento de agora.

Ai!, como sou digna de piedade por não partilhar contigo as minhas mágoas, e ser só minha a desgraça! Esta ideia mata-me, e morro de terror ao pensar que nunca te houvesse entregado completamente aos nossos prazeres. Sim, reconheço agora a falsidade do teu arrebatamento. Enganaste-me sempre que falaste do encantamento que sentias quando estavas a sós comigo. Únicamente à minha insistência devo os teus cuidados e a tua ternura. Intentaste desvairar-me a sangue-frio; nunca olhaste a minha paixão senão como uma vitória, o teu coração não foi verdadeiramente atingido por ela. Serás tu tão infeliz, e terás tão pouca delicadeza, que só para isso te servisse o meu ardor? E como é possível que, com tanto amor, não te

houvesse feito inteiramente feliz? Tenho pena, por amor de ti apenas, dos infinitos prazeres que perdeste. Será possível que não te tenham interessado? Ah, se os conhecesses, perceberias, sem dúvida, que são mais delicados do que o de me haveres seduzido, e terias compreendido que é bem mais comovente, e bem melhor, amar violentamente que ser amado.

Não sei o que sou, nem o que faço, nem o que quero; estou desfeita por mil sentimentos opostos. Pode imaginar-se estado mais deplorável? Amote de tal maneira que nem ousou sequer desejar-te que venhas a ser perturbado pelo mesmo arrebatamento. Matar-me-ia ou, se o não fizesse, morreria desesperada, se viesse a ter a certeza que nunca mais tinhas descanso, que tudo te era odioso, e a tua vida não era mais que perturbação, desespero e pranto. Se não consigo já suportar o meu próprio mal, como poderia ainda com o teu, a que sou mil vezes mais sensível? Contudo, não me resolvo a desejar que não penses em mim; e confesso ter ciúmes terríveis de tudo o que em

França te dá gosto e alegria, e impressiona o teu coração.

Não sei porque te escrevo: terás, quando muito, piedade de mim, e eu não quero a tua piedade. Contra mim própria me indigno quando penso em tudo o que te sacrifiquei: perdi a reputação, expus-me à cólera da minha família, à severidade das leis deste país para com as freiras, e à tua ingratiidão, que me parece o maior de todos os males. Apesar disso, creio que os meus remorsos não são verdadeiros; do fundo do meu coração queria ter corrido ainda maiores perigos pelo teu amor, e sinto um prazer fatal por ter arriscado a minha vida e a minha honra por ti. Não devia oferecer-te o que tenho de mais precioso? E não devo sentir-me satisfeita por ter feito o que fiz? O que me não satisfaz, pelo menos assim me parece, é o meu sofrimento e o desvairo deste amor, embora não possa, pobre de mim!, iludir-me a ponto de estar contente contigo. Vivo—que infidelidade!—e faço tanto por conservar a vida como por perdê-la! Morro de vergonha! Então o meu desespero está só nas minhas cartas?

Se te amasse tanto como já mil vezes te disse, não teria morrido há muito tempo? Enganei-te, és tu que deves queixar-te de mim. Ah, porque te não queixas? Vi-te partir, não tenho esperança de te ver regressar e, no entanto, respiro. Atraíçoei-te; peço-te perdão. Mas não, não me perdoes! Trata-me com dureza. Que a violência dos meus sentimentos te não baste! Sé mais exigente! Ordena-me que morra de amor por ti! Suplico-te que me ajudes a vencer a fraqueza própria de uma mulher, e que toda a minha indecisão acabe em puro desespero. Um fim trágico obrigar-te-ia, sem dúvida, a pensar mais em mim; talvez fosses sensível a morte tão extraordinária, e a minha memória seria amada. Não é isso preferível ao estado a que me reduziste?

Adeus. Era melhor nunca te ter visto. Ah, sinto até ao fundo a mentira deste sentimento e reconheço, no momento em que escrevo, que prefiro ser desgraçada amando-te do que nunca te haver conhecido. Aceito, assim, sem uma queixa, a minha má fortuna, pois não a quiseste tornar melhor. Adeus:

promete-me que terás saudades minhas se vier a morrer de tristeza; e oxalá o desvairo desta paixão consiga afastar-te de tudo. Tal consolação me bastará, e se é forçoso abandonar-te para sempre, queria ao menos não te deixar a nenhuma outra. E serias tão cruel que te servisses do meu desespero para te tornares mais sedutor, e te gabares de ter despertado a maior paixão do mundo? Adeus, mais uma vez. Escrevo-te cartas tão longas! Não tenho cuidado contigo! Peço-te que me perdoes, e espero que terás ainda alguma indulgência com uma pobre insensata, que o não era, como tu sabes, antes de te amar. Adeus; parece-me que te falo de mais do estado insuportável em que me encontro; mas agradeço-te, com toda a minha alma, o desespero que me causas, e odeio a tranquilidade em que vivi antes de te conhecer. Adeus. O meu amor aumenta a cada momento. Ah, quanto me fica ainda por dizer...

QUARTA CARTA



O teu tenente acaba de me contar que um temporal te obrigou a arribar ao Reino do Algarve. Receio que tenhas sofrido muito no mar, e este temor de tal modo se apoderou de mim, que nem tenho pensado nas minhas mágoas. Estás convencido de que o teu tenente se preocupa mais com o que te acontece do que eu? Porque está então melhor informado e, enfim, porque não me tens escrito?

Bem desgraçada sou, se depois da tua partida ainda não tiveste ocasião de o fazer; e mais ainda, se a tiveste e não me escreveste. Não sei de maior ingratidão e injustiça; mas ficaria aflitíssima se, por causa disso, te viesse a acontecer qualquer desgraça, pois prefiro não ser vingada a que seja punido. Resisto a tudo o que

parece mostrar-me que já me não amas, e com mais facilidade me entrego cegamente à minha paixão que às razões que tenho para lamentar o teu abandono.

Quanta inquietação me terias poupado se, quando nos conhecemos, o teu procedimento fosse tão descuidado como é ultimamente! Mas quem, como eu, se não deixaria enganar por tantos cuidados, e a quem não pareceriam verdadeiros? Que difícil resolvermo-nos a duvidar da lealdade de quem amamos! Sei muito bem que te serves de qualquer desculpa, mas, mesmo sem pensares em dar-ma, o meu amor é tão fiel que só consente em culpar-te para ser maior o meu prazer em te justificar.

Atormentaste-me com a tua insistência, transtornaste-me com o teu ardor, encantaste-me com a tua delicadeza, confiei nas tuas juras, seduziu-me a minha inclinação violenta, e o que se seguiu a tão agradável e feliz começo não são mais que suspiros, lágrimas e uma tristíssima morte que julgo sem remédio. É certo que tive, ao amar-te, alegrias surpreendentes, mas custam-me agora os maiores tor-

mentos: são extremas todas as emoções que me causas. Se tivesse resistido obstinadamente ao teu amor, se te houvesse dado motivos de desgosto ou de ciúme para mais te prender, se tivesses notado em mim qualquer intencional reserva, se, enfim, tivesse tentado opor (embora, sem dúvida, fossem inúteis tais esforços) a razão à natural inclinação que tenho por ti, e que cedo me fizeste notar, poderias então punir-me severamente e servires-te do teu domínio sobre mim; porém antes de dizeres que me querias já eu te julgava digno de amor, manifestaste-me a tua paixão, fiquei deslumbrada, e abandonei-me a ti perdidamente.

Tu não estavas cego como eu, porque me deixaste então chegar ao estado a que cheguei? Que querias dum desvario que não podia senão importunar-te? Se sabias que não ficavas em Portugal, porque me escolheste a mim para tornares tão desgraçada? Terias, certamente, encontrado neste país uma mulher mais bonita com quem tivesses os mesmos prazeres, pois só os de natureza grosseira procuravas; que te amasse fielmente enquanto aqui

estivesses; que se resignasse, com o tempo, à tua ausência, e a quem poderias abandonar sem perfídia e crueldade. O teu procedimento é mais de um tirano empenhado em perseguir, que de um amante preocupado apenas em agradar. Ai!, porque tratas tão mal um coração que é teu?

Bem sei que é tão fácil para ti desprenderes-te de mim como para mim o foi prender-me a ti. Eu teria resistido a razões bem mais poderosas que as que te levaram a partir, sem precisar de invocar o meu amor por ti, nem me passar pela cabeça que fazia fosse o que fosse de extraordinário: todas elas me pareciam insignificantes e nunca nenhuma poderia arrancar-me de ao pé de ti. Mas tu quiseste aproveitar os pretextos que encontraste para regressar a França. Um navio partia — porque não o deixaste partir? Tua família havia-te escrito — não sabias quanto a minha me tem perseguido? Razões de honra levavam-te a abandonar-me — fiz eu algum caso da minha? Tinhas obrigação de servir o teu rei — mas, se é verdade o que dizem

dele, não necessitava dos teus serviços e ter-te-ia dispensado.

Que felicidade a minha, se tivéssemos passado a vida juntos! Mas, se era forçoso que uma cruel ausência nos separasse, creio que devo estar satisfeita por não ter sido infiel, e por nada do mundo quereria ter cometido acção tão indigna. Como pudeste, conhecendo o meu coração e a minha ternura até ao fundo, decidir-te a deixar-me para sempre, e a expor-me ao tormento de que só venhas a lembrar-te de mim quando me sacrificas a nova paixão?

Bem sei que te amo perdidamente; no entanto, não lamento a violência dos impulsos do meu coração; habituei-me à sua tirania, e já não poderia viver sem este prazer que vou descobrindo: amar-te entre tanta mágoa. O que me desgosta e atormenta é o ódio e a aversão que ganhei a tudo. A família, os amigos e este convento são-me insuportáveis. Tudo o que seja obrigada a ver, tudo o que inadiavelmente tenha de fazer, me é odioso. Tão ciosa sou da minha paixão que julgo dizerem-te respeito todas as minhas acções e todas as minhas obri-

gações. Sim, tenho escrúpulo de não serem para ti todos os momentos da minha vida. Ai!, que seria de mim sem tanto ódio e tanto amor a encher-me o coração? Conseguiria eu sobreviver ao que obsessivamente me preocupa, para levar uma existência tranquila e sem cuidados? Tal vazio e tal insensibilidade não me convêm.

Toda a gente se apercebeu da completa mudança do meu carácter, dos meus modos, do meu ser. Minha Mãe falou-me nisto, primeiro com azedume, depois com certa brandura. Nem sei o que lhe respondi; parece-me que lhe confessei tudo. Até as freiras mais austeras têm piedade do estado em que me encontro, que lhes merece alguma simpatia, e até cuidado. Todos se comovem com o meu amor, só tu ficas profundamente indiferente, escrevendo-me apenas frias cartas, cheias de repetições, metade do papel em branco, dando grosseiramente a entender que estavas morto por acabá-las.

Dona Brites insistiu, nestes últimos dias, para que saísse do meu quarto; julgando distrair-me, levou-me a passear até ao balcão donde se avista



Mértola. Segui-a, mas fui logo ferida por uma lembrança tão atroz que passei o resto do dia lavada em lágrimas. Trouxe-me outra vez para o meu quarto, atirei-me para cima da cama, e ali fiquei a reflectir na pouca esperança que tenho de vir um dia a curar-me. Tudo o que fazem para me confortar agrava o meu sofrimento, e nos próprios remédios encontro novas razões de aflição. Muitas vezes dali te vi passar com um ar que me deslumbrava; estava naquele balcão no dia fatal em que senti os primeiros sinais da minha desgraçada paixão. Pareceu-me que pretendias agradecer-me, embora me não conhecesses; convenci-me que me havias distinguido entre todas aquelas, que estavam comigo; quando paravas, imaginava que o fazias intencionalmente para que melhor te visse, e admirasse o garbo e a destreza com que dominavas o cavallo; dava comigo assustada, quando o levavas por sítios perigosos; enfim, interessava-me secretamente por todas as tuas acções, sentia já que me não eras de modo nenhum indiferente, e reclamava para mim tudo quanto fazias. Conheces de

sobra o que se seguiu a tal começo; e, embora não tenha obrigação de te poupar, não devo falar-te nisso, com receio de te tornar ainda mais culpado, se possível, do que já és, e ter de me acusar por tantos e inúteis esforços que te obrigassem a ser-me fiel. Nunca o serás! Se não consegui vencer a tua ingratidão à força de amor e renúncia, como havia de consegui-lo com as minhas cartas e as minhas queixas? Estou mais que convencida do meu infortúnio; a injustiça do teu procedimento não me deixa a menor dúvida, e tudo devo recear, já que me abandonaste.

Serei só eu a sentir o teu encanto? nenhuns outros olhos darão por ele? Creio que me não seria desagradável se, de algum modo, os sentimentos de outras justificassem os meus, e queria que todas as mulheres de França te achassem encantador, mas que nenhuma te amasse e nenhuma te agradasse. Este desejo é inconcebível e ridículo; sei por experiência que és incapaz de fidelidade e não precisas de ajuda para me esqueceres, nem a isso ser levado por nova paixão. Desejaria eu

que tivesses um motivo razoável? Seria mais desgraçada, é certo, mas tu não serias tão culpado.

Vejo que ficarás em França sem grande prazer, e com inteira liberdade. Será a fadiga de tão longa viagem, qualquer pequena conveniência, ou o receio de não corresponderes à minha exaltação que aí te retêm? De mim, nada receies! Bastar-me-ia ver-te de vez em quando e saber apenas que estávamos no mesmo lugar. E talvez me iluda; sei lá se não serás mais sensível à crueldade e à frieza de outra mulher do que foste à minha generosidade. Será possível que gostes de quem te faça mal? Mas antes de te enleares numa grande paixão, reflecte bem no horror do meu sofrimento, na incerteza dos meus planos, na contradição dos meus impulsos, na extravagância das minhas cartas, na minha confiança, e aflição, e desejos, e ciúmes. Ah, serás um desgraçado! Suplico-te que tires proveito do estado em que me encontro, e que ao menos o meu sofrimento não seja inútil.

Haverá cinco ou seis meses, fizeste-me uma confidência bem desagradável: con-

fessaste-me, com a maior franqueza, teres amado uma mulher na tua terra; se é ela que te impede de regressar, manda-mo dizer sem rodeios, para que eu deixe de me consumir. Um resto de esperança tem-me ainda de pé, mas se a não puder alimentar, prefiro perdê-la por completo e perder-me também. Envia-me o retrato dela e alguma das suas cartas, e conta-me tudo quanto te diz. Talvez encontre nisso razões para me consolar, ou afligir ainda mais. Neste estado é que não posso permanecer, e qualquer mudança me será favorável. Gostaria também de ter o retrato do teu irmão e da tua cunhada. Tudo o que te diz respeito me entenece, a minha dedicação ao que te pertence é completa; só nada do que é meu me importa. Às vezes parece-me que até me sujeitaria a servir aquela que amas. O tormento que me causas e o teu desprezo abalaram-me de tal modo que nem sequer ousou pensar que pudesse vir a ter ciúmes de ti, com receio de te desagradar; e creio ter feito o pior que podia fazer ao atrever-me a censurar-te. Também estou convencida de que não devia

impor-te desvairadamente como faço, por vezes, um sentimento que tu não aprovas.

Há já muito tempo que um oficial espera esta carta. Tencionava escrevê-la de forma a não te aborrecer, mas é tão incoerente que é melhor acabá-la. Ai!, não está em mim poder fazê-lo! Quando te escrevo é como se falasse contigo e estivesses, de algum modo, mais perto de mim. A próxima não será nem tão longa nem tão importuna; podes abri-la e lê-la, confiada na minha promessa. Na verdade não devo falar-te de uma paixão que te desagrada, e não voltarei a falar nela.

Vai fazer um ano, faltam só alguns dias, que me entreguei inteiramente a ti. A tua paixão parecia-me tão sincera e ardente, que não poderia imaginar sequer que a minha te viesse a aborrecer, a ponto de te obrigar a fazer quinhentas léguas, e a expores-te a naufrágios, para te afastares de mim. Não esperava ser tratada assim por ninguém: devias lembrar-te do meu pudor, da minha confusão, da minha vergonha, mas tu não te lembras de

do seu amor, que me eram tão preciosas. Mas tanta fraqueza lhe tenho mostrado que nunca acreditaria que eu fosse capaz de chegar a tal extremo. Quero sentir até ao fim a pena que tenho em separar-me delas, e causar-lhe ao menos algum despeito.

Confesso-lhe, para vergonha minha e sua, que me achei mais presa do que quero dizer-lhe a estas futilidades, e senti outra vez necessidade de toda a minha reflexão para me separar de cada uma em particular, e isto quando já me gabava de me ter desprendido de si. Mas, com tantos motivos, consegue-se sempre o que se quer. Pus tudo nas mãos de D. Brites. Quantas lágrimas me não custou esta resolução! Depois de mil impulsos e mil hesitações, que não pode imaginar, e de que certamente não lhe darei conta, roguei-lhe para me não voltar a falar nelas, nem mas restituir ainda que lhas pedisse só para as ver uma vez mais e, por fim, remeter-lhas sem me prevenir.

Não conheci o desvario do meu amor senão quando me esforcei de todas as maneiras para me curar dele, e receio que nem ousasse tentá-lo se pudesse

prever tanta dificuldade e tanta violência. Creio que me teria sido menos doloroso continuar a amá-lo, apesar da sua ingratidão, que deixá-lo para sempre. Descobri que lhe queria menos do que à minha paixão, e sofri penosamente ao combatê-la, depois que o seu indigno procedimento me tornou odioso todo o seu ser.

O orgulho tão próprio das mulheres não me ajudou a tomar qualquer decisão contra si. Ai!, supor-tei o seu desprezo, e teria suportado o ódio e o ciúme que me provocasse a sua inclinação por outra! Ao menos, teria qualquer paixão a combater. Mas a sua indiferença é intolerável. Os impertinentes protestos de amizade e a ridícula correcção da sua última carta provaram-me ter recebido todas as que lhe escrevi e que, apesar de as ter lido, não perturbaram o seu coração. Ingrato! E a minha loucura ainda é tanta, que desespero por já não poder iludir-me com a ideia de não chegarem aí ou de não lhe serem entregues.

Detesto a sua franqueza. Pedi-lhe para me dizer pura e simplesmente a verdade? Porque me não deixou

com a minha paixão? Bastava não me ter escrito: eu não procurava ser esclarecida. Não me chegava a desgraça de não ter conseguido de si o cuidado de me iludir? Era preciso não lhe poder perdoar? Saiba que acabei por ver quanto é indigno dos meus sentimentos; conheço agora todas as suas detestáveis qualidades. Mas, se tudo quanto fiz por si pode merecer-lhe qualquer pequena atenção para algum favor que lhe peça, suplico-lhe que não me escreva mais e me ajude a esquecê-lo completamente. Se me mostrasse, ao do leve que fosse, ter sentido algum desgosto ao ler esta carta, talvez eu acreditasse; talvez a sua confissão e o seu arrependimento me enchessem de cólera e de despeito, e tudo isso poderia de novo incendiar-me.

Não se meta pois no meu caminho; destruiria, sem dúvida, todos os meus projectos, fosse qual fosse a maneira por que se intromettesse. Não me interessa saber o resultado desta carta; não perturbe o estado para que me estou preparando. Parece-me que pode estar satisfeito com o mal que me causa, qualquer que fosse a sua intenção de me

desgraçar. Não me tire desta incerteza; com o tempo espero fazer dela qualquer coisa parecida com a tranquilidade. Prometo-lhe não o ficar a odiar: por de mais desconfio dos sentimentos exaltados para me permitir intentá-lo.

Estou convencida de que talvez encontrasse aqui um amante melhor e mais fiel; mas, ai!, quem me poderá ter amor? Conseguirá a paixão de outro homem absorver-me? Que poder teve a minha sobre si? Não sei eu por experiência que um coração enternecido nunca mais esquece quem lhe revelou prazeres que não conhecia, e de que era susceptível?, que todos os seus impulsos estão ligados ao ídolo que criou?, que os seus primeiros pensamentos e primeiras feridas não podem curar-se nem apagar-se?, que todas as paixões que se oferecem como auxílio, e se esforçam por o encher e apaziguar, lhe prometem em vão um sentimento que não voltará a encontrar?, que todas as distrações que procura, sem nenhuma vontade de as achar, apenas servem para o convencer que a nada quer tanto como à lembrança do seu sofrimento? Porque me deu a

conhecer a imperfeição e o desencanto duma afeição que não deve durar eternamente, e a amargura que acompanha um amor violento, quando não é correspondido? E por que razão, uma cega inclinação e um cruel destino, persistem quase sempre em prender-nos àqueles que só a outros são sensíveis?

Mesmo que esperasse distrair-me com uma nova afeição, e deparasse com alguém capaz de lealdade, é tal a pena que sinto por mim que teria muitos escrúpulos em arrastar o último dos homens ao estado a que me reduziu. E embora me não mereça já nenhum respeito, não poderia decidir-me a tão cruel vingança, mesmo se, por uma mudança que não vislumbro, isso viesse a depender de mim.

Procuro neste momento desculpá-lo, e sei bem que uma freira raramente inspira amor; no entanto, parece-me que, se a razão fosse usada na escolha que se faz, deveriam preferir-se às outras mulheres: nada as impede de pensar constantemente na sua paixão, nem são desviadas por mil coisas com que as outras se distraem e ocupam.

Creio que não deve ser muito agradável ver aquelas a que temos amor sempre distraídas com futilidades; e é preciso ter bem pouca delicadeza para suportar, sem desespero, ouvi-las só falar de reuniões, vestidos e passeios. Continuamente se está exposto a novos ciúmes, pois elas são obrigadas a certas atenções, certas condescendências, certas conversas. Quem pode garantir que em tais ocasiões se não divirtam, e que não suportem os maridos a não ser com extremo desgosto, e sem qualquer aprovação? Ah, como elas devem desconfiar de um amante que lhes não peça contas rigorosas de tudo isso, que acredite facilmente e sem inquietação no que lhe dizem, e as veja, confiante e tranquilo, sujeitas a todas essas obrigações!

Mas não pretendo provar-lhe com boas razões que me devia amar. Fracos meios seriam estes, e outros usei bem melhores sem nenhum resultado. Conheço de sobra o meu destino para tentar mudá-lo. Hei-de ser toda a vida uma desgraçada! Não o era já quando o via todos os dias? Morria de medo que me não fosse fiel; queria vê-lo a cada

momento e isso não era possível; inquietava-me com o perigo que corria ao entrar neste convento; não vivia quando estava em campanha; desesperava-me por não ser mais bonita e mais digna de si; lamentava a mediocridade da minha condição; pensava nos prejuízos que lhe podia acarretar a afeição que parecia ter por mim; imaginava que não o amava bastante; receava, por si, a cólera da minha família; enfim, encontrava-me num estado tão lamentável como aquele em que estou agora.

Se me tivesse dado alguma prova do seu amor, depois de ter saído de Portugal, teria feito todos os esforços para sair daqui; ter-me-ia disfarçado para ir ter consigo. Ai! que teria sido de mim se não se importasse comigo, depois de estar em França!? Que horror! Que loucura! Que vergonha tão grande para a minha família, a quem quero tanto, depois que deixei de o amar!

A sangue-frio, como vê, reconheço que podia ser ainda mais digna de dó do que sou. Ao menos uma vez na vida falo-lhe ponderadamente. Quanto

lhe agradecerá a minha moderação, e como ficará satisfeito comigo! Mas não quero sabê-lo! Já lhe pedi, e volto a suplicar-lho, para não me escrever mais.

Nunca reflectiu na maneira como me tem tratado? Nunca pensou que me deve mais obrigações do que a qualquer outra pessoa? Amei-o como uma louca, tudo desprezei! O seu procedimento não é de um homem de bem. É preciso que tivesse por mim uma aversão natural para me não ter amado desvairadamente. Deixei-me fascinar por qualidades bem mediócras. Que fez para me agradar? Que sacrifícios fez por mim? Não procurou tantos outros prazeres? Renunciou ao jogo e à caça? Não foi o primeiro a partir para campanha? Não foi o último a regressar? Expôs-se loucamente, apesar de tanto lhe haver pedido que se poupasse por amor de mim. Nunca procurou um meio de se fixar em Portugal, onde era estimado. Uma carta de seu irmão bastou para o fazer abalar, sem a menor hesitação. E não vim eu a saber que, durante a viagem, a sua disposição era a melhor do mundo?

Forçoso me é confessar que tenho razões para o odiar mortalmente. Ah, eu própria atraí sobre mim tanta desgraça! Acostumei-o desde início, ingenuamente, a uma grande paixão, e é necessário algum artifício para nos fazermos amar. Devem procurar-se habilmente os meios de agradar: o amor por si só não suscita amor. Como pretendia que eu o amasse, e como havia formado tal desígnio, não houve nada que não tivesse feito para o atingir; ter-se-ia mesmo decidido a amar-me, se fosse preciso. Mas percebeu que o amor não era necessário para o êxito do seu empreendimento, nem dele precisava para nada. Que perfídia! Pensa poder enganar-me impunemente? Se por acaso voltar a este país, declaro-lhe que o entregarei à vingança da minha família.

Muito tempo vivi num abandono e numa idolatria que me horrorizam, e o remorso persegue-me com uma crueldade insuportável. Sinto uma vergonha enorme dos crimes que me levou a cometer; já não tenho, pobre de mim!, a paixão que me impedia de conhecer-lhes a monstruosidade. Quando

deixará o meu coração de ser dilacerado? Quando é que me livrarei desta cruel perturbação? Apesar de tudo, creio que não lhe desejo nenhum mal, e talvez me não importasse que fosse feliz. Mas como poderá sê-lo, se tiver coração?

Quero escrever-lhe ainda outra carta para lhe mostrar que, daqui a algum tempo, talvez já tenha mais serenidade. Com que satisfação lhe censurarei então o seu injusto procedimento, quando este já me não importunar; lhe farei sentir que o desprezo; que falo da sua traição com a maior das indiferenças; que esqueci alegrias e penas; e que só me lembro de si quando me quero lembrar!

Concordo que tem sobre mim muitas vantagens, e que me inspirou uma paixão que me fez perder a razão; mas não deve envaidecer-se com isso. Eu era nova, ingénua; haviam-me encerrado neste convento desde pequena; não tinha visto senão gente desagradável; nunca ouvira as belas coisas que constantemente me dizia; parecia-me que só a si devia o encanto e a beleza que descobrira em mim, e na qual me fez reparar; só ouvia dizer bem de si;

toda a gente me dispunha a seu favor; e ainda fazia tudo para despertar o meu amor... Mas, por fim, librei-me do encantamento. Grande foi a ajuda que me deu, e de que tinha, confesso, extrema necessidade.

Ao devolver-lhe as suas cartas, guardarei, cuidadosamente, as duas últimas que me escreveu; hei-de lê-las ainda mais do que li as primeiras, para não voltar a cair nas minhas fraquezas. Ah, quanto me custam, e como teria sido feliz se tivesse consentido que o amasse sempre! Reconheço que me preocupo ainda muito com as minhas queixas e a sua infidelidade, mas lembre-se que a mim própria prometi um estado mais tranquilo, que espero atingir, ou então tomarei uma resolução extrema, que virá a conhecer sem grande desgosto. De si nada mais quero. Sou uma doida, passo o tempo a dizer a mesma coisa. É preciso deixá-lo, e não pensar mais em si. Creio mesmo que não voltarei a escrever-lhe. Que obrigação tenho eu de lhe dar conta de todos os meus sentimentos?

Manipulação, tradução literária e identidade:
a recepção das *Lettres portugaises* como esbulho literário e nacional

TRADUÇÃO DE PEDRO TAMEN

2000

CARTAS PORTUGUESAS

ATRIBUÍDAS A

MARIANA ALCOFORADO

*segundo a edição original de 1669
publicada em Paris por Claude Barbin*

Tradução de
PEDRO TAMEN

AO LEITOR

Com muitos cuidados e dificuldades achei meio de recuperar uma cópia correcta da tradução de cinco Cartas Portuguesas, escritas a um distinto Gentil-homem que servia em Portugal. Com tanto empenho todos os entendidos em sentimentos as louvavam ou as procuravam que achei que lhes daria singular prazer se as imprimisse. Não conheço o nome daquele a quem foram escritas, nem o de quem fez a respectiva tradução, mas pareceu-me que não havia de lhes desagradar se as tornasse públicas. E, enfim, difficil é que não viessem a publicar-se com erros de impressão que as desfigurassem.

PRIMEIRA CARTA

Considera, ó Amor que tenho em mim, até que ponto foste imprevidente. Ai, infeliz! Foste traído, e a mim me traíste com esperanças enganosas.

Uma Paixão acerca da qual tantos projectos de prazeres architectaras apenas te provoca no presente um mortal desespero, que só à crueldade da ausência que lhe dá causa se pode comparar. Irá então esta ausência, à qual a minha dor, engenhosa como é, não pode dar nome suficientemente funesto, privar-me para sempre de contemplar aqueles olhos onde via tanto amor, e que me faziam conhecer sentimentos que me cumulavam de alegria, que substituíam todas as coisas e que afinal me bastavam? Ai de mim, que tenho olhos ora privados da única luz que os animava: nada lhes resta além de lágrimas, e nenhum uso lhes dei que não fosse chorar constantemente desde que soube que estáveis enfim decidido a um afastamento que me é insuportável e que em pouco tempo me fará morrer.

Acho, porém, que tenho já alguma predilecção pelas infelicidades de que sois causa única. A vós destinei a minha vida logo que vos vi, e sinto algum prazer ao vo-la sacrificar. Mil vezes por dia vos remeto os meus suspiros, eles por todas as partes vos procuram, e como única recompensa para tantas inquietações apenas me trazem uma muito sincera advertência dada pela minha má sina, que tem a crueldade de não suportar que me gabe e que a todo o momento me diz: Pára, infeliz Mariana, pára de te consumir em vão e de procurar um Amante que jamais verás, que passou os

Mares para fugir de ti, que está em França entre prazeres, que nem um só momento pensa nas tuas dores e que te dispensa de todas essas exaltações que não te agradece!

Mas não, não sou capaz de decidir-me a julgar-vos tão injuriosamente, e demais estou interessada em justificar-vos. Não quero imaginar que me esqueceste. Não serei já bastante desgraçada, para me atormentar ainda com falsas suspeitas? E porque haveria eu de me esforçar por não mais me recordar de todo o desvelo com que me demonstrastes o vosso amor? Por esse desvelo fiquei tão enfeitiçada que bem ingrata seria se vos não amasse com o mesmo arrebatamento que a minha Paixão me infundia ao desfrutar das demonstrações da vossa. Como pode ser que tão cruéis se hajam tornado as recordações de tão agradáveis momentos? E, contra a sua natureza, haverão de servir apenas para me tyrannizar o coração? Pobre coração, que a vossa última carta pôs em estranho estado: teve tão sensíveis emoções que parecia fazer esforços para se separar de mim e ir ao vosso encontro.

Tão abatida fiquei por todas estas violentas comoções que permaneci mais de três horas abandonada pelos meus sentidos. A mim mesma proibi regressar a uma vida que por vós devo perder, já que para vós a não posso conservar. Voltei por fim, contra minha vontade, a ver a luz. Congratulava-me por sentir que morria de amor. E estava, aliás, contente por não mais estar exposta a ver o meu coração dilacerado pela dor da vossa ausência.

Passados estes accidentes, tive muito diversas indisposições; mas alguma vez poderei estar isenta de males enquanto vos não vir? Suporto-os, contudo, sem protestos, pois que de vós me vêm. Será então esta a recompensa que me dais por tão ternamente vos haver amado? Mas, seja como for, estou decidida a adorar-vos toda a vida e a jamais ver ninguém. E asseguro-vos que bem fareis também em não amar ninguém. Poderia porventura contentar-vos uma Paixão menos ardente que a minha? Encontrareis acaso maior beleza (ainda que outrora me

najais dito que era bela), mas jamais encontrareis tanto amor, e tudo o resto nada é.

Não torneis a encher as vossas cartas de coisas inúteis, e não torneis a escrever-me que me lembre de vós! Eu não posso esquecer-vos, e também não esqueço que me haveis dado a esperança de virdes passar algum tempo comigo.

Ai!, e porque não quereis vós passar comigo toda a vossa vida? Se me fosse possível sair deste malfadado Claustro, não ficaria eu em Portugal à espera do resultado das vossas promessas. Sem respeito por quaisquer conveniências, iria procurar-vos, seguir-vos e amar-vos por todas as partes do mundo. Não me atrevo a alegrar-me de que tal possa acontecer; não quero alimentar uma esperança que seguramente me daria algum prazer, e apenas quero a partir de agora ser sensível aos padecimentos.

Confesso, porém, que a oportunidade que o meu irmão me ofereceu de vos escrever despertou em mim alguns impulsos de alegria, e suspendeu por momentos o desespero em que estou.

Dizei-me: porque vos dedicastes a enfeitiçar-me, como haveis feito, já que sabíeis bem que havíeis de me abandonar? E porque vos obstinastes tanto em fazer de mim uma infeliz? Porque me não deixastes sossegada no meu Claustro? Havia-vos eu porventura feito algum mal?

Mas perdoai-me: de nada vos acuso. Não estou em estado de pensar na minha vingança, e apenas me queixo do rigor do meu Destino. Penso que, ao separar-nos, ele nos causou todo o mal que podíamos temer. Não pode separar os nossos corações, pois o amor, que é mais forte que ele, os uniu para todo o tempo das nossas vidas. Se pela minha algum interesse guardais, escrevei-me com frequência. Bem mereço que tomeis algum cuidado em dar-me a conhecer o estado do vosso coração e da vossa vida. E, sobretudo, vinde ver-me.

Adeus. Não sou capaz de largar este papel que irá parar às vossas mãos: bem gostaria eu de ter a mesma dita. Mas, ai de mim, insensata, bem vejo que tal não é possível.

Adeus, que não posso mais. Adeus, amai-me sempre. E
fazei-me sofrer ainda mais padecimentos.

SEGUNDA CARTA

Acho que faço o pior possível aos sentimentos do meu coração quando tento dá-los a conhecer e vo-los escrevo. Como eu seria feliz se os pudésseis avaliar pela violência dos vossos! Mas não devo confiar em vós e não posso deixar de vos dizer, bem menos vivamente do que o sinto, que não devíeis maltratar-me, como fazeis, com um esquecimento que me lança no desespero e que até para vós é vergonhoso. Justo é ao menos que suporteis as minhas queixas destas desditas, que eu bem previ quando vos vi resolvido a deixar-me. Sei bem que muito me enganei quando pensei que teríeis um procedimento mais leal do que é costume ter-se, já que o excesso do meu amor me colocava, ao que parece, acima de toda a espécie de suspeitas e merecia mais fidelidade que aquela que habitualmente se encontra.

Mas a vossa tendência para me trairdes acaba por triunfar da justiça que deveis a tudo o que fiz por vós. Não deixaria de ser muito infeliz se me désseis o vosso amor apenas porque vos amo, e gostaria de tudo dever exclusivamente à vossa inclinação; mas tão afastada estou desse estado, eu que há seis meses que não recebo uma única carta vossa! Atribuo toda esta infelicidade à cegueira com que deixei afeiçoar-me a vós. Não deveria eu prever que mais cedo acabariam os meus prazeres que o meu amor? Podia eu esperar que ficaríeis toda a vida em Portugal e renunciariéis à vossa fortuna e ao vosso País para pensardes apenas em mim?

As minhas dores nenhum alívio podem ter, e a lembrança dos meus prazeres enche-me de desespero. Serão então inúteis

todos os meus desejos, e será que não mais vos verei no meu quarto com todo o ardor e arrebatamento que me demonstráveis? Mas, ai de mim, iludo-me a mim mesma, e muito bem sei que todas as emoções que me ocupavam a cabeça e o coração eram em vós excitadas apenas por alguns prazeres, e chegavam ao fim tão cedo como ejes! Nesses momentos de exaltada felicidade deveria ter chamado a razão em meu auxílio para que moderasse o excesso funesto das minhas delícias e me anunciasse tudo o que sofro presentemente. Mas eu toda me dava a vós, e não estava em estado de pensar no que poderia envenenar-me a alegria e impedir-me de gozar plenamente as ardentes demonstrações da vossa Paixão. Tão agradada estava de me ver convosco, que não podia pensar que viríeis um dia a estar longe de mim.

Recordo-me, contudo, de vos ter dito algumas vezes que haveríeis de me fazer infeliz. Mas esses medos depressa se dissipavam, e comprazia-me em vo-los sacrificar e em me abandonar ao encantamento e à má-fé das vossas promessas. Bem vejo qual é o remédio para todos os meus males, e deles depressa estaria livre se deixasse de amar-vos; mas, ai, que remédio esse! Não, antes quero sofrer ainda mais do que esquecer-vos. Dependerá isso de mim? Não posso acusar-me de nem por um só momento ter desejado deixar de amar-vos. Mais digno de piedade sois vós do que eu, e mais vale sofrer tudo o que eu sofro que gozar os débeis prazeres que vos proporcionam as vossas Amantes de França. Não invejo a vossa indiferença e meteis-me dó. Desafio-vos a esquecer-me por completo: orgulho-me de vos haver posto em tal estado que, sem mim, não tendes mais que prazeres imperfeitos, e sou mais feliz que vós, pois que estou mais ocupada.

Fizeram-me há pouco tempo Porteira deste Convento. Todos os que falam comigo me julgam louca, que não sei o que lhes respondo. E só porque as Religiosas são tão insensatas como eu é que me julgaram capaz de exercer algumas funções.

Ah, como eu invejo a sorte do Manuel e do Francisco: porque não estou eu, como eles, sempre convosco? Ter-vos-ia seguido e ter-vos-ia seguramente servido de melhor vontade. Nada mais desejo neste mundo além de ver-vos. Lembrais-vos, ao menos, de mim? Basta que me recordeis; mas não me atrevo a ter a certeza disso. Não limitava as minhas esperanças à vossa lembrança quando vos via todos os dias; mas vós bem me tendes ensinado que tenho de submeter-me a tudo o que quiserdes. Não me arrependo, porém, de vos ter adorado. Alegro-me de que me tenhais seduzido. A vossa ausência rigorosa, e porventura eterna, em nada diminui o arrebatamento do meu amor. Quero que todos o conheçam, não faço dele mistério, e estou encantada por ter feito tudo o que fiz por vós, contra toda a espécie de conveniências. Pois que comecei, a minha honra e a minha religião consistem agora em amar-vos perdidamente toda a minha vida.

Não vos digo todas estas coisas para vos obrigar a escrever-me. Ah, não vos sintais obrigado, nada quero de vós que não venha do vosso impulso, e recuso todas as demonstrações do vosso amor que fôsseis capaz de evitar. Terei gosto em desculpar-vos, porque tereis acaso gosto em vos dardes ao trabalho de me escrever. E sinto uma profunda tendência para vos perdoar todas as faltas.

Um Oficial Francês teve a caridade de me falar de vós esta manhã durante mais de três horas. Disse-me que a paz da França estava concluída. Se assim é, não poderíeis vir ver-me, e levar-me convosco para França? Mas eu não o mereço, fiz tudo o que vos agrada, o meu amor já não depende da maneira como me tratais.

Desde que partistes não tive um único momento de saúde, e nenhum prazer tenho além do de pronunciar o vosso nome mil vezes ao dia. Algumas Religiosas, que sabem o estado deplorável em que me haveis mergulhado, falam-me de vós com muita frequência. Saio o menos possível do meu quarto, aonde tantas vezes viestes, e contemplo incessantemente o vosso retrato, que mil vezes me é mais caro do que a vida. Ele dá-me algum prazer,

mas igualmente me causa sofrimento quando penso que não tornarei a ver-vos, talvez nunca mais. Porque haverá de ser possível eu não tornar a ver-vos talvez nunca mais? Para sempre me abandonastes?

Estou desesperada, a vossa pobre Mariana não pode mais, desfalece ao terminar esta Carta. Adeus, adeus, tende piedade de mim.

TERCEIRA CARTA

Que irá ser de mim, e que quereis vós que eu faça? Acho-me muito afastada de tudo o que houvera previsto: esperava que escreveríeis de todos os lugares por onde passásseis, e que seriam muito longas as vossas cartas; que alimentaríeis a minha Paixão com a esperança de tornar a ver-vos, que uma completa confiança na vossa fidelidade me daria um vislumbre de sossego e que entretanto permaneceria num estado assaz suportável e sem sofrimentos extremos. Tinha até pensado em alguns débeis projectos de fazer todos os esforços para ser capaz de me curar, se pudesse ter a garantida certeza de que me teríeis esquecido completamente. O vosso afastamento; alguns impulsos de devoção; o receio de arruinar por completo o que me resta de saúde com tantas vigílias e tantas inquietações; a pouca probabilidade do vosso regresso; a frieza da vossa Paixão e das vossas últimas despedidas; a vossa partida, baseada em pretextos bastante maus, além de mil outras razões, tão boas como inúteis, pareciam prometer-me seguro auxílio, caso ele se me tornasse necessário. Tendo enfim que combater apenas contra mim mesma, mal podia suspeitar de todas as minhas fraquezas, e prever tudo o que hoje soffro.

Ah, como sou digna de piedade por não partilhar os meus padecimentos convosco e ser infeliz sozinha! Esta ideia acaba comigo, e morro de temor de que não tenhais sido nunca verdadeiramente sensível a todos os nossos prazeres. Sim, conheço presentemente a má-fé de todos os vossos sentimentos:

haveis-me traído de todas as vezes que me dizíeis que estáveis encantado por estar a sós comigo. Só às minhas importunidades devo os vossos desvelos e os vossos entusiasmos. Havíeis concebido friamente o desígnio de me inflamardes. Não olhastes a minha Paixão senão como uma vitória, e o vosso coração nunca foi profundamente tocado por ela. Não será verdade que sois bem desgraçado e que tendes bem pouca delicadeza por só desse modo terdes sabido tirar proveito dos meus arrebatamentos?

E como é possível que nem com tanto amor eu tenha podido fazer-vos completamente feliz? Apenas por amor de vós, lamento os prazeres infinitos que perdestes; será que não quisestes gozá-los? Ah, se os houvésseis conhecido, haveríeis sem dúvida de verificar como são mais reais que o de me ter enganado. Haveríeis tido a experiência de que somos muito mais felizes e de que sentimos algo muito mais tocante quando amamos violentamente do que quando somos amados.

Não sei o que sou, nem o que faço, nem o que desejo. Estou dilacerada por mil impulsos contrários: poderá imaginar-se estado mais deplorável? Amo-vos perdidamente, e tanto quero o vosso bem que não me atrevo, porventura, a desejar-vos agitado pelos mesmos arrebatamentos. Haveria de matar-me, ou morreria de sofrimento sem me matar, se tivesse a certeza de que não tendes nunca algum sossego, de que a vossa vida é só perturbação e agitação, de que chorais incessantemente e de que tudo vos é odioso. Se eu não chego para os meus males, como poderia suportar a dor que os vossos, que me seriam mil vezes mais sensíveis, me haveriam de causar? Contudo, também me não posso decidir a desejar que não penseis em mim. E, para vos falar sinceramente, tenho furiosos ciúmes de tudo o que vos dá alegria, e do que vos toca o coração, e da vossa satisfação em França.

Não sei por que vos escrevo. Bem vejo que apenas tereis piedade de mim, e eu não quero a vossa piedade. Sinto muito despeito contra mim mesma quando medito em tudo o que vos sacrifiquei: perdi a minha reputação, expus-me à cólera dos meus

país, à severidade das leis deste País contra as Religiosas e à vossa ingratidão, que me parece ser a maior de todas as desditas. Sinto bem, porém, que os meus remorsos não são verdadeiros, que do mais fundo do meu coração gostaria de ter corrido maiores perigos por amor de vós, e que tenho um funesto prazer em ter arriscado a vida e a honra. Pois não devia estar à vossa disposição tudo o que tenho de mais precioso? E não deverei estar contente por tê-lo utilizado como fiz? Acho até que não estou suficientemente satisfeita com as minhas dores nem com o excesso do meu amor, ainda que infelizmente não possa orgulhar-me de estar satisfeita convosco. Infiel que sou, vivo, e tantas coisas faço para conservar a vida como para a perder. Ah! Morro de vergonha por isso. Está então o meu desespero apenas nas minhas Cartas? Se eu vos amasse tanto como mil vezes vos disse, não deveria então estar morta há muito? Enganei-vos; é a vossa vez de vos queixardes de mim. Ai, porque não vos queixais disso? Vi que partíeis, não posso esperar de vós algum dia ver-vos de volta, e contudo respiro. Traí-vos, e por tal vos peço perdão. Mas não mo concedais! Tratai-me severamente! Não achais que os meus sentimentos não são suficientemente violentos? Sede mais difícil de contentar! Ordenai-me que morra de amor por vós! Peço-vos esse auxílio, para que eu vença a fraqueza do meu sexo e acabe todas as minhas irresoluções num verdadeiro desespero. Um fim trágico haveria por certo de vos obrigar a pensar em mim muitas vezes, a minha memória haveria de vos ser cara, e seríeis porventura sensivelmente tocado por uma morte extraordinária, que mais valeria que o estado a que me haveis reduzido.

Adeus. Bem gostaria de nunca vos ter visto. Ah, sinto vivamente a falsidade deste sentimento e vejo, neste momento em que vos escrevo, como prefiro ser infeliz amando-vos a nunca vos ter visto. Aceito pois sem protestar o meu desditoso destino, já que não quisestes torná-lo melhor.

Adeus. Prometei-me que tereis ternas saudades minhas se eu morrer de dor, e que ao menos a violência da minha Paixão

vos causa desgosto e afastamento de todas as coisas: essa consolação me bastará. E se tiver que vos abandonar para sempre, muito gostaria de não vos deixar para outra. Seríeis cruel ao ponto de vos servirdes do meu desespero para vos tornardes mais amável e alardeardes que despertastes a maior Paixão do mundo?

Adeus mais uma vez. São muito longas as cartas que vos escrevo, é falta de consideração por vós, perdoai-me. Atrevo-me a esperar que haveis de ter alguma indulgência para com uma pobre insensata, que o não o era, como sabeis, antes de vos amar.

Adeus, creio que vos falo com demasiada frequência do estado insuportável em que me encontro: porém, agradeço-vos do fundo do coração o desespero que me provocais. E detesto a tranquilidade em que vivi antes de vos conhecer

Adeus. A minha Paixão aumenta a todo o momento. Ah, as coisas que tenho para vos dizer!

QUARTA CARTA

O vosso Tenente acaba de me dizer que uma tempestade vos obrigou a arribar ao reino do Algarve: receio que tenhais sofrido muito no mar, e esta apreensão ocupou-me de tal modo que deixei de pensar em todos os meus males.

Estais bem ciente de que o vosso Tenente sabe mais que eu de tudo o que vos acontece? Porque está ele mais bem informado, e, enfim, porque me não haveis escrito? Pobre de mim, se não encontrastes para tal qualquer ocasião desde a vossa partida! E, mais ainda, se a encontrastes e não me escrevestes. A vossa injustiça e a vossa ingratidão são extremas: mas cairia em desespero se elas sobre vós chamassem qualquer infelicidade, e bem prefiro que permaneçam sem castigo a que delas seja vingada.

Resisto a todas as aparências que me deveriam persuadir de que não me tendes amor, e sinto muito maior disposição para me abandonar cegamente à minha Paixão que às razões de queixa que me dais com o vosso pouco cuidado: quantas inquietações me teríeis poupado se o vosso procedimento, nos primeiros dias em que vos vi, tivesse sido assim tão despreocupado como me parece ser desde há algum tempo! Mas quem não se deixaria iludir, como eu, por tantos ardores, e a quem não teriam parecido sinceros? Como nos custa decidirmo-nos a suspeitar por muito tempo da boa-fé daquele que amamos! Bem vejo que a mínima desculpa vos basta, e sem que vos deis ao trabalho de ma invocar, tão fielmente vos serve o amor que vos tenho que não posso consentir em achar-

vos culpado, senão para gozar o verdadeiro prazer de eu própria vos justificar.

Haveis-me consumido com as vossas assiduidades, inflamastes-me com as vossas manifestações, enfeitiçastes-me com as vossas complacências, assegurastes-me com as vossas juras, a minha inclinação violenta seduziu-me e as sequências desses inícios tão agradáveis e tão felizes são apenas lágrimas, suspiros e uma funesta morte, sem que remédio algum lhe possa dar. É certo que tive prazeres bem inesperados ao amar-vos: mas têm para mim o preço de estranhos sofrimentos, e são extremas todas as emoções que me causais.

Tivesse eu resistido teimosamente ao vosso amor, tivesse-vos eu dado, para mais vos inflamar, algum motivo de desgosto e de ciúme, tivésseis vós notado uma qualquer reserva artificiosa no meu comportamento, tivesse eu, enfim, pretendido opor a minha razão à inclinação natural que por vós tenho e de que bem cedo me fizestes ciente (ainda que os meus esforços houvessem sido indubitavelmente inúteis), e então severamente me poderíeis castigar, e servir-vos do vosso poder. Mas parecestes-me amável antes de me haverdes dito que me tínheis amor, testemunhastes-me uma grande Paixão, fiquei encantada e entreguei-me a amar-vos perdidamente.

Se não estáveis cego como eu, porque me haveis então deixado chegar ao estado em que me encontro? Que querieis fazer de todos os meus desvarios que vos não poderíeis deixar de ser altamente importunos? Se sabíeis bem que não ficaríeis para sempre em Portugal, por que razão haveis querido escolher-me aqui, para tão infeliz me tomardes? Haveríeis por certo de encontrar neste País uma qualquer mulher mais bela que eu, com quem gozásseis os mesmos prazeres, já que apenas procuráveis os grosseiros, uma que fielmente vos tivesse amado durante todo o tempo em que vos aqui visse, a quem o tempo pudesse consolar da vossa ausência, e que poderíeis ter abandonado sem perfídia nem cruzeza. Não será este vosso procedimento bem mais de um Tirano,

votado à perseguição, que de um Amante, que só em causar agrado deve pensar? Ai, porque tratais com tal rigor um coração que vos pertence?

Bem vejo que sois tão fácil de vos deixardes persuadir contra mim como eu o fui em deixar-me persuadir em vosso favor. A maiores razões eu teria resistido, sem necessidade de recorrer a todo o meu amor, e sem me aperceber de ter feito algo de extraordinário, razões mais fortes que as que vos levaram a abandonar-me: bem fracas me teriam parecido, e nenhuma há que jamais me pudesse arrancar de junto de vós.

Mas vós quisestes aproveitar os pretextos que encontrastes para regressar a França: se partia um navio, porque não deixastes que partisse? Se a vossa família vos havia escrito, não sabeis vós de todas as perseguições que da minha sofri? Se a vossa honra vos obrigava a abandonar-me, alguma vez cuidei eu da minha? Estáveis na obrigação de ir servir o vosso Rei; se é verdade tudo o que dele dizem, em nada necessita do vosso auxílio, e bem vos teria escusado.

Tão feliz teria eu sido se houvéssemos passado a nossa vida juntos; mas já que era forçoso que uma cruel ausência nos separasse, parece-me que bem contente devo estar por vos não ter sido infiel, que por nada deste mundo quereria ter cometido tão negra acção. Então, depois de terdes conhecido o fundo do meu coração e da minha ternura, haveis podido decidir-vos a deixar-me para sempre e a expor-me aos pavores que tenho de sofrer, sem vos lembrardes mais de mim que para me sacrificardes a uma nova Paixão?

Bem vejo que vos amo como uma louca; não me queixo, porém, de toda a violência dos sentimentos do meu coração: acostumo-me às suas perseguições, e não poderia viver sem um prazer, que ora descubro, e de que gozo amando-vos entre mil sofrimentos. Mas sou constantemente perseguida com extremo desgosto pelo ódio e pela aversão que sinto por todas as coisas: a minha família, os meus amigos e este Convento são-me

insuportáveis; é para mim odioso tudo o que sou obrigada a ver e tudo o que tenho necessariamente de fazer. Tão ciosa sou da minha Paixão que me parece que todas as minha acções e todos os meus deveres a vós dizem respeito.

Sim, alguns escrúpulos sinto se não uso de todos os momentos da minha vida para vós; ai, que farei eu sem tanto ódio e sem tanto amor que me encham o coração? Poderei sobreviver ao que incessantemente me ocupa para levar uma vida tranquila e descuidada? Tal vazio e tal insensibilidade não me podem convir. Toda a gente se apercebeu da inteira mudança do meu humor, das minhas maneiras, da minha pessoa; a minha Mãe disse-me com azedume e depois com alguma bondade, e não sei que lhe respondi, creio que tudo lhe confessei. As Religiosas mais severas apiedam-se do estado em que estou, que lhes causa até alguma consideração, e algum cuidado por mim. Toda a gente é tocada pelo meu amor. E vós permaneceis numa profunda indiferença, sem me escrever mais que frias cartas: cheias de repetições, metade do papel não está preenchido e parece grosseiramente que morreis de vontade de as verdes terminadas.

Nestes últimos dias Dona Brites insistiu comigo para me fazer sair do quarto, e, julgando divertir-me, levou-me a passear à Varanda, donde se vê Mértola. Segui-a, e de imediato fui tomada de uma recordação cruel que me fez chorar todo o resto do dia: ela trouxe-me de volta e lancei-me sobre a cama, onde fiz mil e uma reflexões sobre o pouco que me parece vir algum dia a curar-me. O que fazem para aliviar-me azeda-me a dor e encontro nos próprios remédios razões especiais de aflição: muitas vezes vos vi passar neste lugar com uma atitude que me enfeitava, e eu estava naquela Varanda no dia fatal em que comeci a sentir os primeiros efeitos da minha Paixão desgraçada. Julguei que querieis agrada-me, ainda que não me conhecésseis. Persuadi-me de que que me havíeis notado entre todas aquelas que estavam comigo, imaginei que quando vos detínheis estáveis contente de que vos visse melhor e admirasse a vossa destreza quando conduzíeis o vosso

cavalo, era tomada de algum susto quando o fazíeis passar num local difícil. Enfim, interessava-me secretamente por todos os vossos actos, sentia bem que me não éreis indiferente, e para mim tomava tudo o que fazíeis.

Bem conheceis vós o que se seguiu àqueles inícios, e ainda que nada tenha a poupar-vos, não vo-lo devo descrever, com receio de vos tornar, se possível, mais culpado do que sois, e de ter a censurar-me tantos esforços inúteis para vos obrigar a me serdes fiel. Não o sereis. Poderei eu esperar das minhas cartas e das minhas censuras o que o meu amor e o meu abandono não puderam sobre a vossa ingratidão? Estou bem segura da minha infelicidade, o vosso procedimento injusto não me deixa a mínima razão para de tal duvidar, e tudo devo recear, já que me haveis abandonado.

Não tereis vós encantos senão para mim e não parecereis agradável a outros olhos? Creio que não ficarei zangada de que os sentimentos das outras justifiquem de algum modo os meus, e gostaria de que todas as mulheres de França vos achassem amável, que nenhuma vos amasse, e nenhuma vos agradasse: este projecto é ridículo e impossível, mas, todavia, bastante experimentei que não sois capaz de uma grande obstinação e que podereis bem esquecer-me sem nenhum auxílio e sem a tal serdes obrigado por uma nova Paixão. Queria eu, acaso, que tivésseis algum pretexto razoável? É verdade, eu não seria mais infeliz, mas vós não sereis tão culpado.

Vejo bem que ficareis em França sem grandes prazeres, com inteira liberdade: serão a fadiga de uma longa viagem, alguma conveniência e o temor de não corresponderdes aos meus entusiasmos que vos retêm. Ah!, não me receeis! Hei-de contentar-me com ver-vos de tempos a tempos e com saber apenas que estamos no mesmo lugar. Mas estou acaso a valorizar-me, e vós sereis mais tocado pelo rigor e pela severidade de uma outra do que o fostes pelos meus favores; será possível que sejais inflamado por quem vos maltrate? Mas antes de vos enredardes numa

grande Paixão, pensai bem no excesso dos meus sofrimentos, na incerteza dos meus projectos, na diversidade dos meus impulsos, na extravagância das minhas cartas, nas minhas confianças, nos meus desesperos, nos meus desejos, no meu ciúme. Ah, ireis ser infeliz; exorto-vos a que aproveiteis o estado em que estou; ao menos, que o que por vós soffro já vos não seja inútil.

Fizestes-me há cinco ou seis meses uma desagradável confidência, e confessastes-me com excessiva boa-fé que havíeis amado uma Dama no vosso País; se ela vos impede de regressar mandai-mo dizer sem rodeios, para que eu não mais me consuma. Um resto de esperança me sustenta ainda, e ficarei bem contente (caso não venha a ter qualquer seguimento) de a perder de todo, e de me perder a mim mesma. Enviei-me o retrato dela com uma qualquer das suas cartas. E escrevei-me tudo o que ela vos diz; aí encontrarei talvez razões para me consolar, ou para me afligir mais.

Não posso permanecer mais tempo no estado em que estou e não existe mudança que me não seja favorável. Gostaria também de ter o retrato do vosso Irmão e da vossa Cunhada: tudo o que para vós representa alguma coisa me é muito caro, e sou inteiramente dedicada a tudo o que vos diz respeito; de mim mesma não deixei lugar para qualquer consideração. Momentos há em que me parece que teria suficiente submissão para servir aquela que amais. Os vossos maus tratos e os vossos desprezos de tal modo me abateram que às vezes nem sequer me atrevo a pensar que poderia ser ciumenta sem vos desagradar e que julgo fazer o pior que no mundo se pode fazer dirigindo-vos censuras. Estou muitas vezes convencida de que vos não devo dar a ver, com a fúria com que o faço, sentimentos que desaprovais.

Há muito que um Oficial espera a vossa Carta. Eu tinha resolvido escrevê-la de modo a que a recebésseis sem desgosto: mas ela é por demais extravagante, há que terminá-la. Ah!, mas não está na minha mão a isso decidir-me, parece-me que estou falando convosco quando vos escrevo, e que me estais um pouco mais presente. A próxima não será tão longa nem tão importante,

podereis abri-la, lê-la, com esta garantia que vos dou. É certo que não vos devo falar de uma Paixão que vos desagrade e dela não mais vos falarei.

Fará um ano daqui a poucos dias desde que toda me abandonei a vós sem reservas. A vossa Paixão parecia-me muito ardente e muito sincera e nunca teria pensado que os meus favores vos aborrecessem tanto que vos obrigassem a fazer quinhentas léguas e a expor-vos a naufrágios para deles vos afastardes. De ninguém podia esperar tal tratamento. Podeis recordar-vos do meu pudor, da minha confusão e da minha desordem, mas não vos lembrais do que vos obrigaria a amar-me sem o quererdes.

O Oficial que vos há-de levar esta Carta manda-me dizer pela quarta vez que quer partir. Como ele é insistente! Está sem dúvida abandonando neste País alguma desgraçada.

Adeus; mais me custa terminar a minha Carta que a vós custou deixar-me, talvez para sempre. Adeus; não me atrevo a dar-vos mil nomes de ternura, nem a abandonar-me sem constrangimento a todos os meus impulsos. Mil vezes vos amo mais do que à minha vida, e mil vezes mais que o que penso. Como sois duro para mim! Como sois cruel! Não me escreveis: não pude evitar dizer-vos ainda isto.

Eis que recomeço, e o Oficial vai-se embora. Não importa: ele que vá, que eu escrevo mais para mim que para vós. O que procuro é consolar-me, e por isso o comprimento da minha carta vos fará medo, e não a lereis; que fiz eu para ser tão infeliz? E porque haveis vós envenenado a minha vida? Porque não nasci eu noutra País?

Adeus. Perdoai-me. Já não me atrevo a rogar-vos que me tenhais amor, vede ao que o destino me reduziu.

Adeus.

QUINTA CARTA

Eis que vos escrevo pela última vez, e espero dar-vos a conhecer pela diferença dos termos e do modo desta Carta que enfim me persuadistes de que já me não tendes amor e de que, portanto, não devo eu amar-vos mais; assim, irei enviar-vos pela primeira via o que de vós me resta ainda.

Não receeis que vos escreva: nem sequer porei o vosso nome no pacote. De todos esses pormenores encarreguei Dona Brites, que tinha habituado a confidências bem distantes desta. Os seus cuidados ser-me-ão menos suspeitos que os meus: ela tomará todas as precauções necessárias de modo a garantir-me de que recebestes o retrato e as pulseiras que me haveis dado. Quero, porém, que saibais que me sinto de há alguns dias para cá na disposição de queimar, de rasgar esses penhores do vosso Amor que me eram tão caros, mas mostrei-vos tanta fraqueza que nunca acreditaríeis que eu pudesse ser capaz de tais extremos. Quero pois deleitar-me com toda a pena que tive em separar-me deles e causar-vos ao menos algum despeito.

Confesso-vos, para minha vergonha e vossa, que dei comigo mais apegada do que vos quero dizer a tais ninharias, e que senti que tinha uma nova necessidade de todas as minhas reflexões para me desfazer de cada uma em especial, mesmo quando me vangloriava de já não vos estar apegada. Mas conseguimos tudo o que queremos com tantas razões. Coloquei-as nas mãos de Dona Brites – e quantas lágrimas me custou esta decisão! Depois de mil impulsos e de mil incertezas que não conheceis, e de que por certo

vos não tornarei ciente, pedi-lhe que não mais me falasse delas, que não mais mas devolvesse, mesmo que lhas pedisse para as ver uma vez mais, e que, enfim, vo-las devolvesse sem de tal me dar conta.

Só conheci bem o excesso do meu Amor depois de ter querido despende todos os meus esforços para dele me curar; e receio que me não tivesse atrevido a fazê-lo se pudesse então prever tantas dificuldades e tantas violências. Estou persuadida de que teria sentido impulsos menos desagradáveis amando-vos, ingrato como sois, do que abandonando-vos para sempre. Senti que me éreis menos caro que a minha Paixão, e estranhas penas tive para a combater depois que os vossos injuriosos procedimentos me tornaram odiosa a vossa pessoa.

O orgulho habitual do meu sexo não me ajudou a tomar resoluções contra vós. Sofri, ai de mim, os vossos despezos, e teria suportado o vosso ódio e todo o ciúme que me provocasse a afeição que acaso tivésseis por outra. Teria tido, pelo menos, alguma paixão a combater, mas a vossa indiferença é-me insuportável. Os vossos impertinentes protestos de amizade e as civilidades ridículas da vossa última carta fizeram-me ver que havíeis recebido todas as que vos tenho escrito, e que elas não causaram no vosso coração sentimento algum, apesar de as terdes lido: ingrato, tão louca sou eu ainda que mergulho no desespero de não poder vangloriar-me de que elas vos não tenham chegado e vos não tenham sido entregues.

Detesto a vossa boa-fé. Havia-vos eu pedido que me enviásseis sinceramente a verdade? Porque me não deixastes com a minha Paixão? Apenas tínheis que não me escrever. Eu não procurava ser esclarecida; não sou já bastante desgraçada por não ter podido obrigar-vos a ter algum cuidado ao enganar-me? E por já não ser capaz de vos desculpar?

Sabei que me apercebo de que sois indigno de todos os meus sentimentos e de que conheço todas as vossas más qualidades. Contudo (se é que tudo o que por vós fiz pode merecer

que tenhais algumas pequenas atenções pelas graças que vos peço), rogo-vos que não torneis a escrever-me e que me ajudeis a esquecer-vos por completo. Se me testemunhardes, ainda que debilmente, que alguma pena tivestes ao lerdes esta carta, logo porventura em vós eu acreditaria. E talvez também a vossa confissão e o vosso consentimento me causassem despeito e cólera, e tudo isso me pudesse inflamar.

Por conseguinte, não vos intrometais no meu procedimento, pois sem dúvida haveríeis de transtornar todos os meus projectos, fosse qual fosse o modo como neles quisésseis entrar. Não quero saber do resultado desta carta. Não perturbeis o estado que para mim preparo: acho que podeis ficar contente com os males que me causais (fosse qual fosse o designio que houvésseis concebido de me fazer infeliz). Não me tireis da minha incerteza, pois espero que com o tempo eu venha a fazer dela algo de tranquilo. Prometo não vos odiar: demasiado desconfio dos sentimentos violentos para ousar fazê-lo.

Estou convencida de que encontraria porventura neste País um Amante mais fiel; mas, ai de mim, quem poderá dar-me amor? Poderá a paixão de outro ocupar-me? Pois terá tido a minha algum poder sobre vós? Não sinto eu que um coração enternecido jamais esquece o que o fez conhecer ardores que não conhecia e de que era capaz? que todos os seus impulsos estão ligados ao ídolo que forjou? que as suas primeiras ideias e as suas primeiras feridas não podem ser curadas nem apagadas? que todas as paixões que se oferecem em seu auxílio e que se esforçam por preenchê-lo e contentá-lo em vão lhe prometem uma sensibilidade que já não encontra? que todos os prazeres que procura sem qualquer vontade de os encontrar apenas servem para bem lhe fazer ver que nada lhe é tão caro como a recordação das suas dores?

Porque me haveis vós dado a conhecer a imperfeição e o desencanto de uma ligação que não há-de durar sempre e as desditas que se seguem a um amor violento quando não é

recíproco? E porque é que uma cega inclinação e um cruel destino habitualmente nos fazem decidir por aqueles que apenas a outra pessoa seriam sensíveis?

Ainda que pudesse esperar alguma diversão de um novo compromisso e encontrasse alguém de boa-fé, tanta piedade tenho por mim mesma que muito escrúpulo teria em colocar o último dos homens deste mundo no estado a que me haveis reduzido. E embora não seja obrigada a poupar-vos, não seria capaz de me decidir a exercer sobre vós uma tão cruel vingança, mesmo que de mim dependesse, graças a uma mudança que não prevejo.

Procuro neste momento desculpar-vos, e bem compreendo que uma Religiosa é habitualmente pouco amável. Porém, parece que se fôssemos capazes de raciocinar sobre as escolhas que fazemos, mais deveríamos apegarmo-nos a elas que às outras mulheres, pois nada as impede de pensar constantemente na sua paixão, não são distraídas por mil e uma coisas que, no mundo, dissipam e ocupam. Julgo não ser muito agradável ver as mulheres amadas sempre distraídas por mil e uma ninharias, e bem pouca delicadeza é preciso ter para suportar (sem desespero) que apenas falem de reuniões, de enfeites e de passeios. Constantemente se está sujeito a novos ciúmes, pois elas estão obrigadas a atenções, a complacências, a conversas: quem pode estar seguro de que elas não sintam qualquer prazer em todas essas ocasiões, e de que sempre sofram os respectivos maridos com extremo desgosto, e sem qualquer convicção?

Ah, como elas devem desconfiar de um Amante que as não obriga a prestar contas bem exactas acerca de tudo isso, um que acredita facilmente e sem inquietação no que elas lhe dizem, e que com muita confiança e tranquilidade as vê sujeitas a todos esses deveres!

Mas não pretendo provar-vos por boas razões que devíeis amar-me. São esses meios muito maus, e outros utilizei muito melhores que não deram resultado. Conheço sobejamente o meu destino para tentar vencê-lo. Serei infeliz toda a vida, como era

quando vos via todos os dias. Morria de pavor de que me não fôsseis fiel, queria ver-vos a todos os momentos, e isso não era possível, estava perturbada pelo perigo que corríeis entrando no Convento, não vivia quando estáveis com o Exército, desesperava por não ser mais bela e mais digna de vós, murmurava contra a mediocridade da minha condição, julgava muitas vezes que a afeição que parecíeis ter por mim vos poderia causar algum dano, achava que vos não amava o bastante, temia por vós a ira dos meus pais: estava, enfim, num estado tão lamentável como aquele em que estou presentemente.

Se me houvésseis dado alguns testemunhos da vossa Paixão desde que não estais em Portugal, teria feito todos os esforços para de cá sair, ter-me-ia disfarçado para ir ter convosco. Ai, e o que seria de mim se tivésseis deixado de vos importar comigo depois de eu estar em França? Que desordem! Que perdição! Que cúmulo de vergonha para a minha família, que me é muito cara desde que deixei de vos amar.

Vedes bem que sei a sangue frio que era possível eu ser ainda mais digna de dó do que sou; e falo-vos razoavelmente, pelo menos uma vez na vida. Se a minha moderação irá agradar-vos, se ficareis contente comigo, não quero saber: já vos pedi que não me tornásseis a escrever, e outra vez a tal vos exorto.

Não reflectistes nunca um pouco sobre a maneira como me haveis tratado? Não pensais nunca que tendes para comigo mais obrigação que para com qualquer outra pessoa no mundo? Amei-vos como uma insensata: quanto desprezo eu tive por todas as coisas! O vosso procedimento não é de um homem de bem. Só por me terdes uma aversão natural me não haveis amado perdidamente. Deixei-me enfeitar por muito mediocres qualidades. Que haveis feito para me agradardes? Que sacrificio por mim fizestes? Não procurastes vós mil outros prazeres? Será que haveis renunciado ao jogo e à caça? Não fostes vós o primeiro a partir com o Exército? Não regressastes depois de todos os outros?

Expusestes-vos loucamente apesar de eu vos ter rogado que vos poupásseis por amor de mim. Não procurastes modo de vos estabelecerdes em Portugal, onde éreis estimado. Uma carta do vosso irmão levou-vos a partir sem hesitar um instante: e não soube eu que durante a viagem estivestes com a melhor das disposições?

Tenho de confessar que devia odiar-vos mortalmente. Ah, fui eu que atraí sobre mim todas as minhas desgraças! Comecei por vos acostumar a uma grande Paixão, com excessiva boa fé; e é preciso artifício para se ser amada, é preciso procurar com alguma habilidade os meios de atear paixões, e o amor, por si só, não gera mais amor. Queríeis que eu vos amasse e, como havíeis formado tal desígnio, nada houve que não tivésseis feito para lá chegar; até vos teríeis resolvido a amar-me se tal fosse preciso. Mas vistes que podíeis levar a cabo a vossa empresa sem paixão e que não tínheis qualquer necessidade dela. Que perfídia! Julgais ter podido enganar-me impunemente? Se algum acaso vos trouxesse de novo a este país, declaro-vos que vos entregaria à vingança dos meus pais.

Vivi longo tempo num abandono e numa idolatria que me causa horror, e o meu remorso persegue-me com um rigor insuportável; sinto vivamente a vergonha dos crimes que me haveis feito cometer, e já não tenho infelizmente a Paixão que me impedia de ter consciência da sua enormidade. Quando deixará o meu coração de ser dilacerado? Quando serei libertada desta cruel confusão? Creio porém que não vos desejo qualquer mal, e estaria disposta a aceitar que fôsseis feliz: mas como podeis sê-lo se tiverdes bom coração?

Pretendo escrever-vos uma outra Carta para vos fazer ver que estarei acaso mais tranquila daqui a uns tempos... Que prazer terei em poder censurar-vos os vossos procedimentos injustos quando já não estiver tão vivamente tocada por eles e quando vos der a conhecer que vos desprezo, que falo com muita indiferença da vossa Paixão, que esqueci todos os meus prazeres e todas as

minhas dores e me não recordo de vós a não ser quando me quero recordar!

Concordo que tendes grandes vantagens sobre mim e que me destes uma Paixão que me fez perder a razão, mas pouco orgulho deveis tirar de tal facto: eu era crédula, haviam-me encerrado neste Convento desde a minha infância, apenas vira pessoas desagradáveis, nunca ouvira os louvores que constantemente me tecíeis. Achava que vos devia os encantos e a beleza que em mim encontráveis e de que me fazíeis ter consciência. Ouvia dizer bem de vós, toda a gente me falava em vosso favor, fazíeis todo o necessário para me dar Amor. Mas eis que regressei enfim desse encantamento: destes-me grandes auxílios para tal, e confesso que tinha extrema necessidade deles.

Ao devolver-vos as vossas Cartas guardarei cuidadosamente as duas últimas que me escrevestes, e irei relê-las ainda com maior frequência do que li as primeiras, para não tornar a cair nas minhas fraquezas. Ah, como elas me custam, e como eu seria feliz se tivésseis querido aceitar que eu vos amasse sempre! Bem vejo que estou ainda um tanto excessivamente ocupada com as minhas censuras e com a vossa infidelidade, mas lembrai-vos de que a mim mesma prometi um estado mais sossegado, e que o alcançarei, ou que tomarei contra mim qualquer resolução extrema, de que vireis a saber sem muito desgosto.

Mas nada mais quero de vós. Sou uma louca a repetir estas mesmas coisas tantas vezes. Tenho de vos deixar e de não pensar mais em vós. Creio até que vos não escreverei mais. Que obrigação tenho eu de vos prestar contas exactas de todos os meus diversos sentimentos?

